ANDALOUSIE

ET

PORTUGAL

CALMANN LÊVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE L'AUTEUR DES HORIZONS PROCHAINS

AU BORD DE LA MER, 2e édition. Un volume gr. in-18.
BANDE DU JURA. — Les prouesses, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Premier voyage, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Chez les Allemands. — Chez nous, 2e édition. Un vol. gr. in-18
— A Florence, 2e édition. Un volume gr. in-18.
A CONSTANTINOPLE, 3e édition. Un volume gr. in-18.
A TRAVERS LES ESPAGNES, 3e édition. Un volume gr. in-18.
CAMILLE, 3e édition. Un volume gr. in-18.
LES HORIZONS CÉLESTES, 12e édition. Un volume gr. in-18.
LES HORIZONS PROCHAINS, 12e édition. Un volume gr. in-18.
LES TRISTESSES HUMAINES, 5e édition. Un volume gr. in-18
VESPER, 7e édition. Un volume gr. in-18.
VOYAGE AU LEVANT, 4e édition. Deux volumes grand in-18.
JÉSUS, QUELQUES SCÈNES DE SA VIE TERRESTRE, 2e édition. Un volume grand in-18.

OUVRAGES

DE M. LE COMTE AGÉNOR DE GASPARIN

L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE. — PRINCIPES ET INTÉRÊTS, 3e édition. Un volume grand in-18.
LA BIBLE, 2e édition. Deux volumes grand in-18.
LE BONHEUR, 8e édition. Un volume grand in-18.
LE BON VIEUX TEMPS, 4e édition. Un volume grand in-18.
LA CONSCIENCE, 6e édition. Un volume grand in-18.
DISCOURS POLITIQUES, 5e édition. Un volume grand in-18.
LES DROITS DU CŒUR, 4e édition. Un volume grand in-18.
LES ÉCOLES DU DOUTE ET L'ÉCOLE DE LA FOI, 4e édition. Un volume grand in-18.
L'ÉGALITÉ, 4e édition. Un volume grand in-18.
L'ÉGLISE SELON L'ÉVANGILE, 2e édition. Deux vol. gr. in-18.
L'ENNEMI DE LA FAMILLE, 5e édition. Un volume gr. in-18.
LA FAMILLE, SES DEVOIRS, SES JOIES ET SES DOULEURS, 12e édition. Deux volumes grand in-18.
LA FRANCE, NOS FAUTES, NOS PÉRILS, NOTRE AVENIR. 5e édition. Deux volumes grand in-18.
UN GRAND PEUPLE QUI SE RELÈVE, 6e édition. Un vol. gr. in-18.
INNOCENT III, 5e édition. Un volume grand in-18.
LA LIBERTÉ MORALE, 5e édition. Deux volumes grand in-18.
LIBERTÉ RELIGIEUSE, 3e édition. Un volume grand in-18.
LUTHER ET LA RÉFORME AU XVIe SIÈCLE, 6e édition. Un volume grand in-18.
PENSÉES DE LIBERTÉ, 5e édition. Un volume grand in-18.
PAROLES DE VÉRITÉ, 5e édition. Un volume grand in-18.
LES PERSPECTIVES DU TEMPS PRÉSENT, 5e édition. Un vol. grand in-18.
TROIS PAROLES DE PAIX, 4e édition. Un volume grand in-18.
LA DÉCLARATION DE GUERRE, 2e édition. Brochure.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 304-6.

ANDALOUSIE

ET

PORTUGAL

PAR L'AUTEUR

DES HORIZONS PROCHAINS

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

L'ouvrage nouveau de « l'Auteur des *Horizons prochains* » que nous publions aujourd'hui, était sous presse au moment où fut déclarée la guerre de 1870.

Les désastres de la patrie en retardèrent l'impression ; puis des circonstances particulières survinrent : une portion notable du manuscrit fut égarée pendant la Commune.

Quinze ans se sont écoulés : l'auteur, depuis ce temps, a reconstitué intégralement son travail, d'après ses notes.

Les événements récents donnent aux *cosas de España* un intérêt tout spécial : l'heure a sonné, nous semble-t-il, de présenter au public l'œuvre qui lui était destinée.

ANDALOUSIE ET PORTUGAL

« Au pied des monts qui gardent les Castilles,
Preux chevaliers, l'aigrette blanche au front,
Se tient un peuple armé de ses faucilles,
Qui d'aucun joug n'a su porter l'affront.

Envahisseurs, redoutez les faucilles !
La lance plie et le glaive se rompt,
Le vent du siècle emporte les bastilles ;
Le seul rempart, c'est une nation. »

C^te^ AGÉNOR DE GASPARIN.

Avril est revenu, l'Andalousie me fait signe, un vent de Simoun m'a touché; là-bas, sous les cieux africains, le dattier agite lentement ses palmes; les palais des Maures dressent au plus bleu de l'air leurs profils rayonnants. Mon ami, c'en est fait, je vais du côté de la lumière; et, tandis que vous restez sous vos chênes mal dégourdis encore des frissons de l'hiver, je vous enverrai du soleil à pleine palette, et mes pensées comme elles me viendront au cœur[1].

1. On donne tel quel ce voyage accompli en 1867. Les événements peuvent bouleverser la politique d'un pays, la nature ne s'en émeut point, l'homme garde son caractère, et le portrait de tous deux restera vrai, s'il est exact.

ANDALOUSIE ET PORTUGAL

14 avril 186...

Madrid a fui derrière nous, la nuit s'est abattue, le train qui nous emporte file vers le sud.

Mon ami, nous n'allons plus en joyeuse escouade[1] ; les temps ont changé, notre phalange s'est amoindrie ; au lieu du brillant départ tous ensemble, il a fallu se dire adieu. Le cœur saigne, les questions s'éveillent. Pourquoi se quitter? Pourquoi partir?

Hélas ! c'est toujours l'histoire des ailes : les uns en ont, les autres n'en ont pas. Quand on est oiseau, on prend sa volée ; quand on ne l'est point, on reste au logis. Essayez de retenir l'hirondelle lorsque vient l'heure des migrations, elle en mourra ; efforcez-vous

1. Voir : *A travers les Espagnes.* — (Calmann Lévy, rue Auber, 3, Paris).

de lancer une montagne sur les rails, vous m'en direz des nouvelles !

Or le malheur veut que bohèmes et casaniers, tous s'aiment d'amour tendre. Vous nous voyez d'ici. Les lèvres frémissent ; par un violent effort, les mains se sont dégagées ; on se regardait, on ne s'aperçoit plus ; eux, restent ; nous, la vapeur nous emmène. Et longtemps l'écho d'une voix chérie redira les derniers accents.

Alors, quand nos yeux ne discernent plus, quand nos oreilles ont cessé d'entendre, notre amour, l'hôte fidèle, s'assied au seuil de la maison délaissée ; il saura la garder. Il y a de la toute-présence dans les chrétiennes tendresses, de la toute-puissance aussi.

Ne vous est-il point arrivé, loin des vôtres, esseulé dans l'univers, de sentir tout à coup quelque tiède haleine vous réchauffer le cœur ? Un rayon vous éclairait ; une allégresse vous pénétrait ; le désir de bien faire embrasait votre courage, vous haïssiez mieux le mal, l'honnêteté vous semblait meilleure, Dieu vous était plus proche, le ciel plus clément ; mon ami, c'étaient les prières des vôtres qui passaient.

Maintenant, des ténèbres nous enveloppent. Le firmament, coupole de cristal appuyée sur l'immensité morne, en accroît la grandeur. Au fond des abîmes la lune voyage, suivie des constellations qui s'allument, à mesure que va déclinant le disque lumineux. Quelque onde miroite au loin. C'est la Guadiana, bientôt effacée dans le sein des marais, pour renaître vers l'occident, parmi d'autres maremmes, sous le ciel d'Estramadure.

Une pâleur cependant est demeurée à l'horizon, comme si le jour, en s'éteignant, y avait oublié ses mourantes clartés. La plaine sans bornes laisse notre regard éperdu devant ce cercle blême, partout égal, anneau mystérieux qui nous enferme, on le dirait, dans notre propre impuissance. Aucun obstacle n'oppose des murs à notre œil, notre œil toutefois ne verra point au delà. N'importe, pour moi je trouve du charme à ce jet vers l'infini, dût l'effort constater ma faiblesse. L'élan me fait du bien, dût la déception me briser sur le sol. Aller très loin, quel que soit le retour ; monter très haut, quelle que soit la chute, marquera toujours la noblesse de race: à l'ampleur des désirs on reconnaît le dieu.

Au surplus, tandis que nous courons dans la nuit, des noms se lèvent ; chacun, à travers l'obscurité, nous jette son mot incisif. C'est *Armagasilla*, dont la prison vit Cervantès écrire les pages du chef-d'œuvre immortel. C'est *Puerto Lapice*, où le bon chevalier Quexada, lors de sa deuxième sortie, se mesurait contre l'écuyer biscayen. La *Sierra Morena* s'est avoisinée ; amours héroïques et burlesques, forfanterie et bravoure, tout s'est réveillé. Sur le fond noir du *despoblado* [1], s'enlève d'un trait vif la fatidique silhouette, casque au front, lance au poing, pendant qu'au second plan, l'âne et l'écuyer, ces deux bonhomies narquoises, pelotonnent en un jovial accord leurs rotondités dodues, qui vont si bien avec leur gros bon sens. Que vous dirai-je? *Val de Péñas*, traversé tout à l'heure, fournissait à Sancho ce vin clairet qui lui faisait dou-

1. Désert.

cement compter les étoiles [1]. La *Venta de Cardeño*, pauvre masure, nous a rendu ce profil insensé et cette beauté farouche du *caballero* fou d'amour. Ne le voyez-vous pas, assis dans le ravin, sous quelque chêne vert, les cheveux en désordre, l'œil hagard ; et les bergers étendus autour de lui, leurs pieds contre un feu clair de cistes ou de bruyères, tandis que les troupeaux vont broutant, vont bêlant de loin en loin, et que le ciel s'approfondit sous le scintillement des étoiles.

Les érudits ont beau ranger le site au compte de l'illusion, tant pis pour les savants: c'est bien ici la Sierra; des solitudes pareilles aux steppes décrits par Cervantès étendent à perte d'horizon leurs tristesses; Cardeño en a, de son pas mal assuré, froissé l'herbe odorante; il gravissait ces versants pour fuir les humains ; il pleura, vers cette eau limpide, les lambeaux de sa raison perdue, flottante encore, accrochée aux buissons. — Allez, dès qu'il s'agit d'idéal, les faits sont des menteurs, le rêve seul parle vrai.

Mais nos paupières un instant abaissées ont rencontré les blancheurs de l'aube. On secoue quelque reste de sommeil, on s'étire un peu, on regarde autour de soi; il faut bien connaître ses voisins.

Hier soir, comme nous avions, avec ce parfait égoïsme qui caractérise le voyageur, empilé sacs et couvertures sur les deux fauteuils restés libres ; un gentilhomme dûment *embozado* [2] s'est présenté, une

1. Les vignes sortent d'un terrain caillouteux. Rares et chauffés du soleil, leurs fruits gardent le parfum de la lande; le vin de Peño réjouit encore le cœur des Espagnols.

2. Ployé dans la cape.

main s'est avancée, et, tandis que son geste prompt et sûr écartait l'obstacle, une voix a formulé cet incontestable axiome: que ni les manteaux ni les parapluies n'étant des hommes, un hidalgo peut, en les remettant à leur place, trouver la sienne. — Le tout dit sans humeur, non sans malice, avec un bon sourire de grand-papa railleur; car notre hôte improvisé compte quelque soixante et dix ans.

Il vient de Burgos et se rend chez sa fille, mariée à Cadix. Le voilà donc, un peu brusque, un peu gausseur, rond, franc, les yeux noirs, les sourcils en brosse, le front enseveli sous un bonnet façon *montera*. Notre seigneur de Burgos, bien établi, bien renté, d'un jugement droit; qui a ses réticences comme il a sa cordialité, qui conserve sa discrétion de race comme il laisse courir les saillies de son esprit, me rappelle ces *Ricos Hombres* de la vieille ville de Burgos, autorités communales vaillantes et solides, héroïques gardiens des libertés civiques, rudement menés par Pierre le Cruel.

Il rit volontiers, *el rico Hombre* de Burgos, et nous donne maintes leçons d'espagnol; il se tait sur les affaires de son pays néanmoins. A peine quelque soupir mal contenu, à peine l'éclair de ses yeux témoignent-ils d'une pensée toujours présente, soigneusement dissimulée, patiente parce qu'elle vaincra.

L'autre hidalgo, — car ils sont deux, — jeune, Andalous, sert dans l'armée. Ses manières indiquent une personnalité plus délicate. Sa retenue n'exclut nullement l'urbanité, ses façons gardent la chevalerie familière aux hommes de son pays; il a cette dignité que tempère le respect des autres, ce sérieux pénétré de bonne grâce, cette réserve sans raideur, ce comme il faut point acquis, point tendu, qui forment l'essence même

du caractère espagnol. Son visage rasé, pareil à celui des cavaliers dont Velasquez jetait le portrait sur la toile, n'a maintenu, comme eux, que la moustache avec l'impériale. Grave, un peu triste, chaque sourire fugitif et rare, illumine sa figure; ses dents brillent autant que ses yeux. La pâleur, les paupières allongées, qui voilent habituellement l'éclat du regard, l'éclair qui, parfois, s'en échappe, le front loyal et pur, la lèvre dominatrice et palpitante, une possession de soi jusque dans les plus furtifs mouvements de la physionomie, donnent à ce type, très noble et très contenu, je ne sais quelle ressemblance avec les seigneurs chrétiens qu'affectionnait Murillo, lorsqu'en une de ses Assomptions, il jetait au coin du tableau quelque tête de gentilhomme, passionnée, hautaine, rêveuse, perdue semble-t-il, dans les extases de l'adoration : maîtresse de son cœur au sein même des ivresses de l'amour. Et ces mains jointes, quand éclatera le signal, tireront l'épée. — Ceux-là tueront et se feront tuer pour la foi.

A cette heure, l'orient resplendit. Des deux côtés se sont dressés deux murs cyclopéens. *Despeña Perros*[1], chaos de roches entassées, ne laisse place qu'au défilé; la Sierra Morena que nous achevons de traverser s'est massée derrière nous. Le soleil, qui darde ses premiers rayons, a frappé les colosses; leurs blocs, soudain allumés, se dorent, plus jaunes que l'ambre, puis rougissent, pareils au métal en fusion. On croirait voir, lancés dans les airs, hérissés de tours, dentelés d'aiguilles, les châteaux des Maures garder la belle Andalousie et la protéger encore contre les chevaliers chrétiens. Entre les

1. Précipice à chiens.

citadelles aux angles aigus, titanesques donjons, et le flamboyant soleil, c'est un défi. Plus haut! semble crier quelque sentinelle aérienne, perdue aux sommets des vigies. Et chaque flèche de feu qui atteint les géants, les fait monter, les exalte, et l'on dirait qu'Antée n'a pas fini d'escalader le ciel.

Tandis que nous considérions cela, des flots de lumière se sont précipités sur les flancs lisses où s'accroche le romarin. Autour de ces rigidités, provocatrices dans leur rude orgueil, flottent des transparences, ondoient des fluidités : vapeurs légères, irisées d'une clarté pâle. L'effort vers les cieux emporte notre âme, les limpidités de l'éther la purifient. Mais, dès que nos yeux ont rencontré ces clémences du soleil, puissant et doux, ces magnanimités quand il pouvait éblouir, cette force qui, justement parce qu'elle est invincible, se modère jusqu'aux caresses; une émotion voisine de l'attendrissement, vient gonfler notre cœur.

Ah! que je les connais bien, ces pitiés d'en haut. Le rayonnement divin nous avait foudroyés, l'éclat des splendeurs éternelles nous avait laissés morts. Étendus sur la poussière, défaillants, paralysés, nous restions perdus, et ceux qui passaient, haussant les épaules, disaient : « Voilà ce que c'est que de regarder le soleil! »

Alors, l'embrasement s'est apaisé, le trop de splendeur s'est voilé, un front jadis couronné d'épines et qui en a conservé la blessure, s'est penché vers nous, une main fatiguée du combat a touché nos membres, une voix qui pleure nous a parlé; c'était le son doux et subtil. Levés sur nos pieds, tout rayonnants d'espérance, nous avons repris le labeur des jours.

Ici, la fête est de voir. Rien que le ciel bleu, sans nuages; rien que la lumière ruisselant sur ces austérités, nous transporte de bonheur. Les rochers vibrent sous l'éclat du jour; ils sont faits pour ce soleil, ce soleil est fait pour eux. A peine sorti de la nuit, l'astre incendie la terre. Il n'est pas malade, celui-là, ni timide, ni hésitant, comme le soleil de chez nous. C'est un Andalous aux passions ardentes, joyeux, bien portant, et qui sait ce qu'il veut.

Quand nous abaissons la glace, des parfums sauvages entrent par bouffées avec les fraîcheurs du matin. De petits ruisseaux laissés par l'hiver et que l'été boira, luisent à l'aventure. Je me représente la Dorothée de Cervantès, alors qu'assise sur les touffes de thym, parmi les lavandes aux bleus épis, son paquet et son bâton appuyés à quelque ciste, elle trempait ses pieds dans l'eau vive, que ses mains mignonnes dénouaient, renouaient les tresses de sa chevelure, qu'elle baignait son visage, qu'elle en contemplait le reflet mouvant, qu'au milieu de ses chagrins elle ne pouvait s'empêcher de lui sourire, et que le sage curé, et que le barbier disert, survenus tout à point, la transformaient en haute et gracieuse princesse de Micomicon.

Quelque tente conique s'abrite au creux des vallées. Le steppe qui environne Stamboul, les vergers d'Asie qui remontent vers le Boulgourlou [1], en voient fleurir de semblables, blanches comme la perle, tantôt nichées dans la verdure, tantôt miroitant au milieu du désert. Un campement d'ouvriers s'est formé ici. *Chaqueta* [2]

1. Montagne sur la rive droite du Bosphore.
2. Veste.

sur l'épaule, mouchoir noué derrière la tête, débraillés, leur chevelure éparpillée en mèches farouches, nos hommes se reposent, accroupis devant un feu d'herbes sèches[1]. A l'extrême lointain, la *Sierra de Segura* a marqué le ciel d'une ombre bleuissante. Les tamarisques en fleur mettent leur rose panache à côté du sol sanglant; belle terre pourpre, vêtement tragique et royal qui convient à la cruelle Espagne. Des agavés, ces monumentales végétations des zones que chauffe le soleil, projettent çà et là leur dard ou dressent leur étui d'un vert glauque et mat. Le myrte arrondit en buisson ses rameaux épais dont le feuillage persiste. Là dedans chemine quelque *Mozo*[2], svelte, sa chevelure brune coiffée du *pañuelo*[3], une veste courte serrée au corps, la ceinture vermeille, le pied leste sous les aiguillettes en *plateria*[4] qui sonnent à chaque pas. Aisé, rieur, il s'arrête, nous regarde passer la cigarette aux lèvres; d'un geste salue le train qui l'enlace de sa fumée, puis relève la tête, plus fier que le roi; et l'on connaît le *sangre azul*[5]. Cet autre, un *muchacho*[6], à califourchon sur la mule *Capitana*, mène en longue file ses bêtes chargées d'outres qui laissent suinter le vin de Peña. L'escouade foule indifférente les tapis de chrysanthèmes pareils au champ du Drap-d'or; le pied des mules s'embarrasse aux

1. Tant que dure l'été, les fièvres empoisonnent ces vallées. Elles y ont si terriblement sévi naguères, que le *carroferril* en est resté longtemps interrompu.

2. Jeune homme.

3. Mouchoir.

4. Argent.

5. *Sang bleu*.

6. Un petit garçon.

traînes des liserons ; l'œillet sauvage que leur sabot a froissé répand une suave odeur, le coquelicot agite sa coupe écarlate ; et c'est ici, dans ces *despoblados*[1] tout fleuris, tout parfumés, que se livra, par un jour pareil, entre Maures et chrétiens, la fameuse bataille de *las Navas de Tolosa*[2].

Des milliers d'Arabes y périrent ; plus d'un chevalier catholique y mordit la poussière ; car les mécréants se battaient bien.

Le site a conservé son vieux nom. On l'appelle toujours *Campo de la Matanza*[3].

C'était le 16 juillet 1212. La puissance de l'Islam déclinait. Chaque année, et pour ainsi dire chaque mois voyait Aragon et Castille gagner du terrain. Tolède venait de se rendre aux Espagnols. Les Almohades épouvantés faisaient signe aux tribus du désert. Le cri d'Allah, qui avait franchi le détroit, allait réveiller la panthère africaine. Il s'agissait de l'Espagne, des villes aux merveilleux alcazars, des mosquées aux mille colonnes, des fontaines, des bois d'orangers, du bien-vivre, du bien-dire, de la chevalerie et du savoir. Une heure pouvait tout perdre. Un succès peut tout gagner.

Le Maroc envoie les rouges phalanges de ses Numides. Innocent III publie la croisade. Cent dix mille étrangers, Français, Anglais, accourus sous le pennon du roi don Sanche, rangés sous la bannière du roi don Alonzo, quittent Tolède pour surprendre l'armée des païens.

Ils sont en nombre, les fils de l'Afrique ; on les compte

1. Désert.
2. Dans l'ancien langage *navas* signifie plaines.
3. Champ de la tuerie.

par six cent mille ! *Muhamed el Nasr*, le Miramolin de la légende, l'émir *el Mumenin*, les mène au combat. Son cœur est tranquille. Il a fait assurer le *puerto ;* ses Arabes tiennent le défilé, nul ne passera.

Mais l'émir a compté sans Dieu. Le ciel prend parti pour les chevaliers catholiques. Saint Isidore, flamboyant de lumière, leur a découvert des sentiers inconnus. En silence, la bataille des croisés franchit le col ; elle se déploie dans la plaine, elle plante ses drapeaux en face du camp marocain. Avant l'aube, tous ont entendu la messe ; quand le soleil jaillit, tous ont communié. Les voilà sûrs de vaincre, ou d'entrer en paradis.

Et, comme le Sarrasin sortait de ses tentes, l'éclair des casques lui a sauté aux yeux. Une clameur éclate, les trompes sonnent, l'Arabe est à cheval, le front des tribus se hérisse, des volées de flèches partent en tourbillon !

Tu as beau faire, Muhamed, et lancer tes Libyens, et lier d'une chaîne, au milieu du camp, ton pavillon écarlate, et en confier la garde à tes meilleurs scheiks ; tu peux rester debout, impassible, le Koran d'une main, le sabre nu dans l'autre, hautain sous tes courtines de pourpre, et raffermir les tiens, et les pousser au carnage, et les convier au trépas, plus inébranlable qu'un bloc de granit ! c'est inutile, une croix flamboyante apparaît au ciel ; tout est dit ; les chrétiens ont gagné, les chrétiens l'emportent ; don Sanche de Navarre a rompu la chaîne d'airain, les Maures d'Andalousie ont tourné le dos, les fidèles de Muhamed sont massacrés, l'épouvante s'empare des âmes ; lui-même, le sultan el Moumenin, — que la honte soit sur lui — prend la fuite. Un glas funèbre a retenti pour

l'Islam. Dans la journée d'Al-Akab [1], l'empire des Almohades a croulé.

Lorsque mes yeux se reportent sur le brun visage du caballero andalous, taciturne et songeur ; l'arc résolu du sourcil, la fermeté des lèvres minces et décidées, cette pâleur que répandent les volontés tenaces sur un front jeune et pur, tout vient me rappeler ces chevaliers espagnols qui firent si bien leur devoir au *Campo de la Matanza.*

En ces vastes cimetières, la création prend d'éclatantes revanches. La vie, qui rencontra là ses pires défaites, y produit, sous sa forme la plus riante et la plus fraîche, de splendides explosions. Dilaté sans mesure, vêtu de cistes en fleurs, le despoblado va plongeant à l'infini ses ondulations mal accusées ; on dirait une vague lilas, immense, qui se déroule, se gonfle, et frissonne aux souffles printaniers. Sur les croupes adoucies où verdit le jeune *trigo* [2], on n'a pas si bien promené la charrue que le thlaspi blanc d'argent, le glayeul d'un violet foncé, le bleu volubilis, l'immortelle rosée ne fassent irruption et ne remportent, elles aussi, leur victoire de *las Navas.*

Bailen n'est pas loin. Les gouttes de sang dont se revêt le sol, pourpres au sein des verdures nouvelles, nous font penser à cette autre action, combat sans merci, où le général Dupont, avec l'armée envahissante, paya en une fois tant de cruautés, tant de pilleries, et le droit des gens violé.

Nos compagnons de route, qui tout du long nous

1. Ainsi la nomment les Maures.
2. Blé.

ont nommé chaque localité du pays, s'arrêtent ici de parler. La courtoisie espagnole leur commande le silence. En vain cherchons-nous Bailen sur la carte, en vain explorons-nous l'horizon, nos gentilshommes se tiennent muets. Il faut rompre la glace, demander la place de l'endroit, positivement, pour que nos caballeros consentent à desserrer les lèvres ; encore, une réponse évasive vient-elle glisser sur le sujet, qu'elle élude bien plus qu'elle ne l'éclaircit.

Comparez un peu, s'il vous plaît, ce maintien du succès modeste, non sans fierté, avec notre grosse jactance conquérante, cassante, assourdissante. Vous représentez-vous, en pareille aventure, quelqu'un de nos chauvins patriotes ; l'entendez-vous : « Oh ! oh ! — notre homme se caresse le menton : — C'est ici que nous vous avons frottés ! — il se tord la moustache : — Et battus ! — il souffle dans ses joues : — A plate couture ! — un gros rire lui secoue les épaules : — Et, quand il vous plaira, nous recommencerons ! »

Je préfère le mutisme espagnol.

Cependant, nous faisons l'*almuerzo*[1] dans cette *venta* blanchie au lait de chaux dont la façade rit sous les oliviers :

— *Alli la fuente de benedicion !*[2] — s'est exclamé le criado[3], en posant devant nous un *puchero* monumental. Des gens de toute condition : campinos, labradores, jornaleros[4], se pressent autour de la table. Cette urbanité, qui interdit à un Castillan de nommer Beilen devant des

1. Le déjeuner.
2. Voici la source de bénédiction.
3. Le serviteur.
4. Paysans, laboureurs, journaliers.

Français, défend au plus rustre paysan de s'asseoir près d'une femme, à moins que celle-ci, d'un geste ou d'un regard, ne lui en ait octroyé la permission. Mêmes égards lorsqu'il s'agit du déjeuner ; on ne saute point sur les plats, chacun devant soi, tous contre tous. Un caballero, qu'il porte la redingote ou la *chaqueta*, présente les mets à son voisin, et ne se servira qu'après lui.

De telles puérilités, comme on les appelle chez nous, conviennent à ma délicatesse; je trouve qu'elles nous distinguent des ours.

En attendant, la contrée s'est élargie. Andujar nous a montré le cours attardé de son Guadalquivir, plus transparent qu'une glace vénitienne. Des bois d'oliviers frangent au loin les crêtes mollement dessinées, sur le versant desquelles remontent d'interminables champs de blé.

Quelques attelages de bœufs promènent la charrue dans les jachères pour en extraire le glayeul, plante opiniâtre et conquérante. Quelques troupeaux de moutons, éparpillés sur la terre fraîchement labourée, cherchent entre les mottes un brin d'herbe oublié par le tranchant du soc, ou bien, massés au pied d'un chêne, dans les fluidités de l'ombre, semblent un tas de cailloux blancs. Cela fait des aspects qui ont leur majesté mais qui seraient vite monotones, si de temps à autre un donjon, haut, rouge, le dernier étage en surplomb, ne venait couper l'étendue qu'il marque de ses créneaux.

Mieux nous courons vers le midi, plus s'anime la campagne. Elle se couvre de *lugareños*[1] en pantalons

1. Villageois.

de toile blanche, leurs femmes en *faldas*[1] bigarrées, les enfants demi-nus. Jetées à tous les horizons, ces escouades vont dilatant leurs anneaux sous les splendeurs du ciel, en terre de bonne senteur[2]. Quelque village, ceint de murs éblouissants, asseoit sur le sommet des collines son massif qui miroite au soleil. — Les figures ont changé de caractère. Ce n'est plus le modèle castillan, sobre, pâle, fier, presque émacié. C'est encore moins le beau type africain de Valence ou de Murcie. Ceux-ci, joyeux compagnons, ont la taille haute, la carrure énergique. D'épais favoris, crépus, seule barbe que porte l'Andalous, élargissent le masque solide ; la lèvre inférieure, légèrement proéminente, donne à l'*hombre*[3] je ne sais quoi de hautain ; un fort menton, une mâchoire prononcée, des proportions qui restent un peu massives sous la beauté, nous remettent en mémoire le sang visigoth, tandis que ces gros bourgs, campés avec leur tour puissante sur chaque sommet, réveillent chez nous des idées de sombre vigueur et d'autorité pesante, encore plus que d'élégance moresque ou de poétique royauté.

Pourtant les *campinas*[4] aux jupes fleuries, mouchoir bariolé sur les cheveux, rose à la bouche, les yeux pleins de lumière, l'étincelle aux lèvres, tendent vers nous leurs corbeilles de fruits : sentez-vous le parfum des oranges ? Les huttes des cantonniers s'abritent sous un toit de cactus. Au-dessus des haies d'aloès, quelque

1. Jupons.

2. Le paysan loue ses bras au prix de deux francs par jour. Durant les récoltes, son salaire est doublé. Il n'y a point ici de mendiants, parce qu'il n'y a point d'ivrognes. Les estropiés seuls tendent la main.

3. L'homme.

4. Paysannes.

mozo[1], quelque *muchacho*[2], passent leur tête à la Murillo, ébouriffée, lumineuse, bronzée du soleil qui met ses rayons partout, dans le feu des prunelles, sur le front radieux, à travers l'éclair des dents ! Les costumes qui chauffent comme le ciel, comme le sol, comme la flamme au regard et le sang dans les veines, jettent devant nous un éblouissement de couleurs. Ce sont des passepoils cramoisis, des ceintures écarlates, des faldas plus jaunes que l'or, des aiguillettes d'argent, des rubans chamarrés. L'eau des rivières reflète avec une vivacité que double le poli des surfaces, tantôt les bois d'oliviers aux glauques ramées, tantôt les champs de blés au vert cru, puis la blancheur des villages, puis les rouges habits des femmes, et le fauve pelage des bœufs, et les teintes embrasées de ce pont d'Alcolea, avec ses arches, ses courbes, toute l'austère magie de son marbre noir.

Mon ami, des sierras courent à l'est, enveloppées de jardins. La plaine s'est noyée sous les fleurs ; grenadiers, vignes, figuiers, les berges du chemin, la prairie, les jachères, tout s'épanouit, tout foisonne. Voici devant nous un couvert d'arbres immenses ; le vent qui a passé sur eux m'apporte une pluie de pétales odorants ; j'ai revu les orangers !

Et là-bas, ces blancs donjons, ces palmiers, ces murailles blanches, c'est Cordoue, la gemme des sultans.

1. Garçon,
2. Enfant.

15 avril 186...

Se réveiller à Cordoue ! pareille fortune n'arrive pas tous les jours.

Vous souvient-il du pauvre homme des *Mille et Une Nuits ?* Couché le soir dans son bouge, étendu le matin sur les tapis d'Aaroun-el-Reschid, notre *hammal*[1] voit accourir eunuques et pachas. Le grand vizir Giaffar lui fait la révérence ; les scheiks lui demandent ses ordres ; les ulémas écrivent ses paroles ; derrière lui, le bourreau, sabre dégaîné, se tient prêt, sur un signe, à décoller ses sujets. Notre homme est monarque, empereur, commandeur des croyants, il le faut bien croire ! et ne pouvant méconnaître le fait, il se prend à douter de lui, et se mord jusqu'au sang pour constater l'identité.

Mon ami, c'est ainsi que je fais. Non, je ne rêve point. Une brise tiède m'arrive par les fenêtres ouvertes ; la fraîcheur matinière, tout imprégnée de l'arome des orangers, a caressé mon front ; notre hôtel, quelque ancien palais des Maures, exhausse au-dessus de ma tête ses plafonds rayés de poutrelles ; son parvis étend sous nos pas les nattes andalouses ; sur les galeries à jour, combles de fleurs, le ciel a mis des profondeurs bleues ; notre premier mot s'échappe en un cri d'adoration : « Dieu est grand ! » — Mais nous n'ajoutons pas : « Mahomet est son prophète ! »

La belle matinée pour courir !

Un reste d'ombre emplit les rues. Ces rues ont gardé

1. Portefaix.

tant de clartés, les murs conservent tant de blancheurs que dès l'aube, la lumière s'y met en fête. Le silence règne partout. N'était le jour qui rit et la vie universelle qui déborde, cette paix ferait penser au calme des tombeaux. Nos pas traversent des *calle*[1] si bien perdues, qu'on n'y rencontre ni un citadin, ni un paysan ; toutefois la tristesse s'en tient écartée. Les jolousies soigneusement closes semblent inviter aux sérénades. Dès que s'entre-bâille quelque porte massive, le *patio*, ce jardin des génies de l'Orient, mystère de parfums et de grâce, nous laisse apercevoir les jets du rosier, la tenture des clématites, le couvert des bananiers aux larges feuilles, et les cordons odorants du myrte qui va nouer ses arcs en un diadème capricieux, d'où tombent des obscurités pleines de caresses et pleines de langueur. L'*azulejo*, faïence arabe d'un ton chaud et doux, sert de repoussoir aux emportements de cette végétation. Dans les habitations plus humbles, une salle basse réunit sous son jour timide les jeunes filles qui travaillent, groupées en cercle, les doigts agiles, l'œil vif ; et, parmi leurs tresses, s'épanouit quelque bouton de rose ou l'étoile blanche des grands jasmins. Partout avril promène l'arome des orangers en fleur. Prenez-en votre parti, vous n'y échapperez pas plus que nous, qui en respirons les suavités. Vous apportent-elles, à vous aussi, la poésie et le bonheur ? entendez-vous, dites-le-moi, cet Alleluia que chante la création entière, dans les gloires du matin, dans l'ivresse du printemps, sous les splendides effusions de la bonté de Dieu ?

Pour moi, je mènerais éternellement mes rêves à

1. Rues.

travers cette ville si doucement endormie : l'amante des Maures, toute vibrante de souvenirs et toute pleine d'oubli.

On nous montre le palais épiscopal, on nous fait admirer sa cour monumentale ; il faut s'arrêter devant cet escalier construit dans le goût *plateresque*, il faut y retrouver les marbres précieux des sierras voisines, l'ondulation de l'agate en ses anneaux soyeux, les mouchetures tigrées du porphyre espagnol, l'épanouissement surchargé du style fleuri : d'étonnantes merveilles ! je ne dis pas non. Mais ici, voyez-vous, la cité sarrasine nous possède ; ce sont ces flottantes images après quoi nous marchons ; c'est le passé radieux qui nous tient, et ce sont les ravissements de ce beau jour !

A chaque instant, le contraste des battants chevillés de fer avec les lianes verdoyantes, avec l'exubérance des sèves nous arrête charmés. L'air est si léger, la ville se tait si bien, le bleu de l'éther met de telles limpidités dans ces rues éblouissantes et muettes, que le corps lui-même semble s'évanouir. Nos ombres, on le dirait, vont glissant par ces lieux enchantés. Parfois une file de mules secoue vers l'extrémité de quelque calle ses fanfreluches aux rouges mouchets. La *capitana*[1], qui marche devant, agite sa cloche allongée ; on entend d'échos en échos les notes s'égrener puis mourir. Ou bien c'est un âne allègre, sa charge verdoyante sur le dos, qui s'en vient de la campagne, faisant sonner les cailloux sous son petit sabot, sec et décidé. Rien cependant n'altère la paix, rien n'inter-

1. Capitaine.

rompt le cours des pensées. Le temps lui-même, ce grand agitateur, passe trop haut dans les airs pour qu'on entende le bruit de ses ailes puissantes, dont une même palpitation va réveillant ce qui n'a pas encore vécu, va jetant bas ce qui a cessé d'exister.

Arrêtons-nous, c'est la *Mezquita*[1].

Vous le connaissez, n'est-ce pas? le trouble des premières entrevues. Notre âme a contemplé le site, nos songes nous y ont conduit; sur le point d'échanger nos rêves contre la réalité, quelque chose en nous s'effarouche; notre âme recule. Peur des déceptions, défiance de soi, crainte de trouver l'objet trop grand, notre cœur trop petit, je ne sais quelle émotion met un frisson dans nos veines. Serait-ce que l'attente, cette enchanteresse au front voilé, tient dans sa main fermée des secrets de poésie que n'égaleront jamais les rayonnements de la possession?

La voilà donc, notre souveraine arabe, fille adorée d'Abd-el-Rhamman, le dernier des Omniades, le créateur des magnificences de *Cordoba*.

Avant les Goths, sous les Romains, un temple de Janus occupait la place. Les Visigoths, quand ils vinrent, trouvèrent le site à leur gré, l'édifice bon, et dédièrent à saint Vincent la basilique du dieu païen. Le kalife, maître à son tour, d'un geste impérieux renversa toute cette pesante maçonnerie romaine.

Il frappe dans ses mains, il appelle les architectes d'Orient, les amis des Djhinns, ceux qui bâtissent avec la lumière et l'azur: — Je veux, dit-il, une mosquée

1. Mosquée.

pareille en richesse, égale en vertus au sanctuaire de Damas. Nous la ferons si belle, que les regards se baisseront éblouis. Nous la rendrons si excellente, que l'Al Aksa de Jérusalem en pâlira de confusion. Seule, la Kaabah de la Mecque aura le pas sur notre étoile. Elle se nommera *Zeca*, la pure; et quiconque en aura franchi le seuil, deviendra *hadgi*, comme s'il eût baisé le parvis du temple de Mahomet[1]. Allez querir chez les Francs, allez chercher en Galice le sol des fondations, et que l'épaule des captifs ploie sous le faix. Arrachez à Nîmes, enlevez à Narbonne, prenez à Tarragone et à Séville, demandez à l'empereur Léon de Constantinople les douze cents colonnes qui supporteront nos entablements. Carthage, l'idolâtre, fournira le reste[2]. Ouvrez de l'orient à l'occident trente-huit nefs que brodera le fer à cheval; du nord au sud, prolongez dix-neuf travées. Courbez les cintres, croisez les lignes, festonnez les arceaux, logez au faîte les nids d'abeilles, que les stalactites découpées viennent rompre l'austérité de l'arc sarrasin. Partout de l'air, partout du jour! Faites courir sur le mur les sentences du Livre, suspendez aux poutres cinq mille lampes alimentées d'huile vierge, parfumées d'aloès. Qu'un luminaire d'or massif brûle éternellement devant le Mirhab. Que la ville tout entière illuminée, durant les fêtes, disparaisse sous les jonchées de fleurs; que les instruments s'y répondent, que la voix des chanteurs raconte les

1. Un pélerinage à la *Zecca* équivalait, pour les Arabes d'Espagne, à celui de La Mecque; d'où le proverbe actuel : *andar de Mecca en Zecca*.

2. 115 colonnes vinrent de Narbonne et de Nîmes, 60 de Séville et d'Aragon, 240 furent données par l'empereur de Contantinople, on prit les autres à Carthage.

triomphes de l'Islam. Allez, la dépouille des chrétiens payera ! et j'ai l'Afrique derrière moi [1].

Mon ami, l'enceinte extérieure de la Mezquita en dérobe les beautés derrière un farouche rempart de murs sombres, hauts, tristes, flanqués de tours. J'aime ces abords, bien arabes : l'austérité dehors, la splendeur dedans.

Une porte franchie nous a mis dans le *Patio de los Naranjos* [2], Nous ne voyons que cela : les orangers, vétustes, immenses, le tronc monumental, l'écorce rugueuse, le dôme en fleurs, dans la majesté de l'âge, dans la gloire d'un immortel épanouissement. Des siècles ont passé sur leur tête ; et cette tête plus jeune, plus fraîche, plus virginale qu'il y a cinq cents ans, disparaît sous une tenture de boutons à peine éclos. Par-dessus la voûte embaumée, des palmiers balancent leur panache. *La Puerta del Pardon*, rigide, massive, découpe en plein mur son fer à cheval évidé, lancé vers le ciel, qui va porter dans les nues le noble cri mauresque : « L'empire vient de Dieu, tout à Dieu, béni soit Dieu ! » Sur l'arc aminci, quelque beffroi lance à pleine volée le battant des cloches chrétiennes. Là haut, de petits nuages mollement cardés courent sur les plaines d'éther. Elle est

1. Après onze siècles ou peu s'en faut, le toit de la Mezquita reste intact. Le *larix*, un tuya qui croît à profusion dans les environs de Tétouan, a fourni le bois. La solidité du larix était bien connue des anciens. Les Phéniciens l'employèrent pour le temple de Salomon ; les portes du temple de Salente, celles du temple d'Hercule à Cadix étaient faites de larix, et Pline raconte qu'on en façonnait les statues des dieux, « à cause, dit-il, de l'immortalité de la matière ».

2. Cour des orangers.

toute dorée du soleil, cette Puerta del Pardon, la païenne et la catholique. Les grandes ombres des *naranjos* lui jettent leurs taches noires ; un dattier en a coupé la ligne parfaite de son jet campé de travers. On va retrouver, semble-t-il, aux surfaces polies des soubassements, la trace des mains suppliantes du Maure, alors que poursuivi, haletant, le tranchant du sabre sur le cou, il embrassait la porte, la belle porte *del Pardon* et que grâce lui était faite.

Vis-à-vis, un autre fer à cheval, *la Puerta de Benedicion*[1], ouvre largement le flanc de la mosquée. Sous les rois chrétiens, prêtres, évêques, archevêques et primats, dans toute la pompe ecclésiastique, bénissaient du seuil le drapeau, *el Pardon*, qu'on menait en bataille contre les mécréants.

Et voici que la cloche se met à tinter, voici qu'elle jette l'un après l'autre ses coups graves, tristes, un peu dissonants, qui retentissent et qui se répètent, comme si quelque Arabe blessé laissait échapper un dernier soupir. Et les créneaux se dentellent sur l'azur, les arceaux s'enlèvent dans l'irradiation de la lumière ; nous sommes assis sous un des orangers, peut-être celui qui a vu Ferdinand le Saint, fouler de son pied victorieux les parvis de la Mezquita ; peut-être celui qu'a frôlé l'armure de Gonzalve, *el gran Capitan*, ainsi qu'on l'appelle encore à Cordoue. Près de nous, le puits creusé par le troisième des Abd-er-Rhamman, verse toujours son eau vive et fraîche. Ses margelles ont soutenu la taille souple des filles d'Afrique, alors que, penchées sur la citerne, leurs bras tiraient cette chaîne qui glisse maintenant aux mains des Gitanas. Nous les

1. Porte de la Bénédiction.

avons devant nous, ces belles Zingaras, ces Égyptiennes. Les unes, accoudées, nous regardent en riant; les autres debout, amphores sur l'épaule, s'apprêtent à partir. Des gouttes ruissellent autour de leur brun visage ; leurs cheveux noirs, qu'éclaire une fleur de grenadier, se tordent et luisent au soleil ; la lèvre rouge laisse briller les dents plus blanches, plus fines que la dent des panthères ; je ne sais quel sauvage éclair jaillit des yeux; pourtant, l'indolence domine. C'est elle, c'est la langueur, qui assoupit tous les échos. Elle apaise les douleurs, elle ôte son trop d'éclat à la joie ; elle a fait ployer les membres de ce garçon étendu sur des jonchées de pétales, dans l'ombre errante, les paupières demi-closes, badin ou songeur tour à tour, sans savoir pourquoi ; elle a dénoué les bras de cette *muchacha*, pauvre enfant déguenillée qui baise et rebaise sa sœur, sa *pequeña hermana*, vêtue d'une loque, prompte aux gambades ; puis, le nonchaloir les gagne toutes deux, et les voilà couchées à l'aventure sous les ramées qui sentent bon. L'eau court dans les canaux, le tronc des orangers y baigne ses racines, les branches s'émeuvent doucement avec leurs pommes d'or ; plus lentement encore, les palmes mollement infléchies montent, descendent, et leur ombre les suit. Lorsqu'un souffle passe, il fait tomber sur nous des averses de fleurs. Le jour est blond ; on respire l'Éden. Que vous dirai-je, la force nous abandonne ; il y en a presque trop pour un cœur mortel.

C'est que la nature, cette douce consolatrice, exerce parfois les séductions de la magicienne antique, de la Médée aux perfides enivrements. Ses caresses défont notre courage. Elle a d'énervantes émanations qui

montent du sol, qui tombent des feuillées, qui vont assoupir en nous jusqu'à la faculté de vouloir. Si la charmeresse ne rencontre point chez nous ce veilleur bien armé, résolu de n'accepter aucun philtre ; si l'esprit, ce lutteur ; si l'âme, ce témoin de Dieu, ne saisissent pas la fée au vif de ses enchantements ; s'ils ne la contraignent point de respecter dans l'homme un maître ; c'en est fait, les enlacements ont raison de notre énergie. Nos lèvres se sont abreuvées à la coupe qui endormit les peuples rêveurs. Le lotus, fleur du Nil, fleur du songe, nous a versé les poétiques mollesses ; notre front s'est penché sous la vision panthéiste ; les effluves païens nous enveloppent de leur clair-obscur émollient. Respirer, exister, nous unir au Tout Souverain par quelques palpitations qui vont, d'intermittence en intermittence, s'apaisant et s'effaçant : nous dissoudre et nous anéantir, par d'insensibles dégradations, dans l'idéal universel ; ne demandez rien au delà. C'est désormais tout notre labeur ; notre espoir ne montera pas plus haut ; nos bras ne s'étendront pas plus loin. Médée a triomphé : elle nous avait pris travailleurs, elle nous laisse paralysés. Que lui faut-il davantage ?

Or l'aventure arrive plus souvent qu'on ne croit. Il n'est besoin, pour la rencontrer, ni de revenir de Troie, ni d'accompagner Ulysse. La soif du repos devance chez nous les fatigues du combat. C'est avant l'action que nos membres lassés cherchent de moelleux tapis.

L'agitation n'y fait rien. Plus fiévreuse est l'existence, mieux nous tient la léthargie. Si vous voulez dormir, montez, croyez-moi, dans le train des essoufflés. Notre siècle, qui s'y connaît, manœuvre ainsi. Notre monde moderne, très faiseur, très peu rêveur, nullement

oriental (et qui se croit fort en vie), notre monde est panthéiste : par où je veux dire, endormi. Il ne s'en cache point ; même il s'en félicite. Les puissances épandues dans la création, permettent au pouvoir moral de chômer ; les forces dispensent d'être fort; les émanations divines nous délivrent de Dieu. La vieille Isis, la berceuse antique, nous a repris dans ses bras. Murmures des bosquets, hymnes des fleuves, ombre diaphane des nuées, tout fait de nous des dormeurs païens; les aromes de la terre en fleur nous enivrent; les fatalités historiques nous tranquillisent; les sérénités olympiennes sont redescendues sur nos fronts; l'ambroisie s'est approchée de nos lèvres; nos songes ont escaladé le ciel; que vient-on nous parler de Dieu? — Dieu! c'est nous qui le sommes!

Pour moi, j'ai grand'peur que nous ne soyons morts.

Où vais-je?... Mon ami, pardonnez-moi.

Venez, franchissons le seuil de la mosquée.

Vous demeurez immobile. Qu'est-ce donc? La houri musulmane vous aurait-elle enlacé, vous aussi? Resteriez-vous défaillant sous les caresses de son regard? Le jet des colonnes par centaines ; les allées qui en traversent le fourré ; le jour clément et solennel pénètrent-ils votre âme d'un recueillement sacré? Avez-vous saisi là-bas, au bout des travées, ce battement d'ailes, et ce vol des oiseaux voyageurs, et cette palpitation des branches, et ces gazouillements de l'eau que vous envoient par toutes les nefs largement ouvertes, le ciel, les fontaines, la nature entière conviée à glorifier Allah? Devinez-vous, dans la nuit des perspectives, suivez-vous, parmi les fûts légers, la robe des imans et leur turban pâle? Avez-vous surpris le pas furtif des femmes,

ployées dans leur blanc linceul? Le murmure des récitateurs du Koran vient-il bercer votre oreille? entendez-vous la mystérieuse mélopée des croyants prosternés, leur visage tourné vers l'Orient? Quelque haleine chargée du parfum des orangers fait-elle lentement balancer les œufs d'autruche, avec leur longue houppe en fils purpurins? Sentez-vous les chaudes clartés qui s'échappent des marbres précieux? Vos regards baignent-ils dans ces couleurs limpides que les mosaïques, les azuleyos, les entrelacs peints d'outremer, de pourpre, d'ambre, d'améthyste et d'or, soudain rencontrés du soleil, jettent sur le sol ou bien laissent suspendues en échelle de paradis? Comprenez-vous l'ineffable poésie de cette création de Dieu, tout à coup mêlée aux élans de la pensée humaine? Admirez-vous quelle splendeur accompagne ce soleil, qui entre librement, comme un maître et comme un roi, dans la maison du Dieu dont la main joncha de soleils le firmament, ainsi que le laboureur sème de froment une jachère? La grâce touchante de ce clapotement des ruisseaux, le doux mystère du babil des hirondelles, la suavité de ces aromatiques bouffées, toute cette vie émue, sereine, qui rayonne de bonheur et qui donne la paix, vous a-t-elle saisi?

Alors que faut-il penser, dites-moi, du monarque très chrétien, saint Ferdinand, fils bien-aimé de l'Église, qui mura les arceaux, qui ferma les travées, qui bannit l'air, le jour, les chansons, le ciel : plâtrant les murs, badigeonnant les plafonds, maçonnant les nefs pour y fourrer les chapelles de ses saints; cloîtrant, raclant, profanant sans merci; effaçant les arabesques, éteignant le feu des émaux, écrasant sous son autorité brutale tout ce qui rayonnait de lumière, tout ce qui respirait

la liberté ; ne laissant la Mosquée qu'après en avoir fait un cachot?

Quel nom donnerons-nous, s'il vous plaît, à ce Charles-Quint, dont la stupide indifférence, trois siècles plus tard, autorisait le chapitre canonial à saccager les colonnades afin de loger dans la nef, au milieu des marbres renversés, son chœur massif, d'un style bâtard, dernière injure à la captive, empreinte grossière laissée sur le front de l'esclave par le rude talon du vainqueur?

Longtemps, le conseil des nobles hommes de Cordoue défendit son trésor. Peine de mort fut décrétée contre quiconque, laïque ou clerc, toucherait au monument. — Le chapitre n'en tient compte. La ville épouvantée en appelle à l'empereur. L'empereur, ce grand démolisseur d'Alcazars, ce royal architecte aux lourdes bâtisses, donne tort au conseil, absout les chanoines. En avant, pioches, leviers et massues ! A bas les fûts, à bas les travées ! Fouillis, mystères, tracés harmonieux et savants, tout à bas ! — Et moi, je vous le déclare, les païens, ce sont ceux qui rompant les lignes, renversant les colonnades, détruisant la pensée, ont tout violé, tout écrasé [1].

Avancez maintenant. Voyons ce qui reste.

Ferdinand le Saint n'a pas si bien fait son devoir les chanoines n'ont pas si bien travaillé, qu'une forêt de marbre jaillie du sol, pareille à quelque jungle de bambous, ne nous tienne émerveillés devant son prodi-

1. Lorsque, peu d'années plus tard, Charles-Quint vint voir l'œuvre des chanoines : « Ce que vous avez fait, s'écria-t-il, se trouve partout ; ce que vous possédiez n'existait nulle part ! » Mais la colère du monarque une fois exhalée en paroles, sa volonté ne releva pas une des colonnes qui jonchaient le parvis.

gieux élan. La grandeur, l'amplitude, ce toit surbaissé qui semble élargir la nef, l'inextricable fouillis, un aspect étrange, des profondeurs soupçonnées, des clartés furtives, mille sensations qui montent au cœur et qu'on n'attendait pas, emplissent d'émotion. Le sublime, n'est-ce point ce coup d'aile par où l'idée pure, dégagée de nos vicissitudes, nous frappe en pleine poitrine?

Donnez-moi votre main, pénétrons plus avant.

D'étage en étage s'infléchit l'arc moresque, les festons crénelés mettent leur dentelle autour des embrasures, quelque marbre débarrassé de l'ignoble badigeon ecclésiastique, laisse resplendir les sentences du Koran; ou bien c'est l'émail des faïences, restitué çà et là, qui répète et multiplie le jour. Les dessins fantasques, magistralement gouvernés au travers de la fantaisie arabe, ont couvert ces panneaux d'où le plâtre est tombé. Quand de telles broderies étincellent; quand les lignes d'or, quand les fils d'argent se mêlent, se croisent, résolvent en se jouant les plus ardus problèmes de géométrie; lorsque les guipures, les couleurs, les formes et les rayons jettent ainsi leur éblouissement, on croit avoir rebroussé chemin vers le siècle des kalifes, et que le génie de la Lampe a ressuscité le palais d'Aladin.

Mais là n'est point le suprême enchantement. La beauté, je vais vous la faire voir. Elle palpite dans l'immensité du vase; elle glisse à travers les rangs pressés des colonnes dont un opulent encombrement semble confondre les profils, et pourtant chacune d'elles monte svelte, lumineuse, garde son élégance, trouve sa liberté. Ce sont les clairières, c'est l'ombre transparente, ce sont les fugitives traînées de rayons qui vous la révèlent encore; c'est le mystère des mille

sentiers qui vont se perdre en d'obscurs retraits. Vous errez sous bois, — pour rendre la magie des conceptions arabes, toujours il en faut revenir à la nature, — vous cheminez parmi les palmiers africains. Il y a devant vous des places ténébreuses, comme dans les forêts inviolées ; il en est de rayonnantes, comme aux éclaircies qu'a taillées la hache du bûcheron. Tout ainsi que le sapin ruisselle de lumière au fond des fourrés lorsqu'une flèche de feu, perçant le dôme des verdures, a touché son fût lisse et blanc ; ici, tel dard qui flamboie atteint le tronc de marbre, et la radieuse fusée, après qu'elle a sur son passage allumé le porphyre ou le granit, glisse sur le sol pour se prolonger à l'infini, parmi les ténèbres qu'elle raye de son éclair. On marche là dedans ; quand on se retourne, des perspectives ignorées coupent le massif, des chemins inconnus y ont jeté leurs méandres, un labyrinthe nous emprisonne ; on dirait le chaos. — Mais les inexorables lois de la science ont tout réglé, tout ordonné, tout accompli. Les colonnes, dissemblables de diamètre et de couleur, sortent telles quelles, d'un jet que rien n'arrête : celle-ci d'albâtre, celle-là de vert, ou de rouge, ou de jaune, ou de noir antique. Pas une proportion qui soit pareille, pas un chapiteau qui répète le même dessin. Il n'y a ni piédestal, ni ornements. L'harmonie vient de ce mouvement unique, de cette prodigieuse impulsion. Elle vient de l'austérité, du sérieux, des tons si bien fondus, que le jour même en revêt une coloration égale, et qu'un accord parfait s'exhale de toutes ces diversités.

Ce qui demeure de nature y a mis l'idéal. En vain l'on a maçonné les cintres, blanchi les parois, chassé les brises d'avril, consigné le soleil et fait taire les oi-

seaux ; rien ne saurait m'empêcher ni de respirer les poésies de l'Islam, ni de me sentir près du ciel, ni de me souvenir des feuillées, des fontaines, de toutes ces indépendances qu'avait respectées le despotisme des sultans.

Tandis que nous errions de la sorte, deux musiques ont retenti.

L'une vient du chœur. L'orgue soutient les voix. Celles-ci, d'abord hésitantes, s'affirment, se prolongent au travers de la forêt vibrante, et l'on croirait entendre les pleurs des Maures, alors qu'ils lamentaient leur belle Cordoue, leur Zeca ravagée, leur Espagne aux doux parfums. Bientôt, des récitations ont pris la place du *Miserere*. Mot après mot, le rituel laisse tomber ses notes mélancoliques. Le Koran, semble-t-il, est rentré vainqueur dans la mosquée ; l'iman, comme aux siècles arabes, en module les versets.

L'autre orchestre, puissamment lancé, a répondu par des accords d'une royale ampleur. La musique est ancienne, elle est savante. Les instruments, magistralement menés, proclament la mélodie, dessinent le contrepoint. Quand s'apaise l'ouragan des fugues, lorsque se fait un silence, on entend à l'extrême lointain murmurer les litanies, égales, mornes : indifférentes aux triomphes comme au désespoir.

C'est l'Orient, c'est Stamboul, c'est le temple de Jérusalem, et c'est le rite catholique ! Derrière le fourré des colonnes, j'ai vu, moi aussi, passer les ulémas; le frôlement de leur pied nu, qui traîne sur les nattes, se mêle aux récitations du livre ; la blancheur des turbans se confond avec l'éclat des surplis ; un moment on hésite, incertain entre Rome et la Mecque ; puis la croix

s'avance, balancée aux mains des prêtres, l'encens a déroulé ses fumées, et sous la clarté des cierges, les étoles vont s'illuminant jusqu'aux dernières profondeurs.

Mon ami, rendons justice à tous, même quand les coupables sont clercs.

Les chanoines repentants commencent de défaire ce qu'avaient fait leurs devanciers. Sous leurs mains intelligentes, plus d'une sentence a revu le jour ; quelques fers à cheval débarrassés du mortier, reconquièrent une pâle lumière à travers un blême vitrail. L'audace des bons pères ne va pas, il est vrai, jusqu'à ramener le ciel dans l'église ; bien moins songent-ils à convier les souffles balsamiques, en ouvrant les nefs que parfumait jadis la cour des Orangers. Mais ils nous ont rendu le *Mirhab*, dans l'éclat de ses faïences, dans la grâce de ses arceaux, avec ses intermittences de murs austères, d'entrelacs, de rosaces, de guipures, de croissants, des mille combinaisons qu'inventa la fantaisie et que dompta le compas. La mosaïque diamantée, ce transparent émail découvert par les Arabes (dont les chrétiens ont perdu le secret), jette à toutes les parois ses nappes chatoyantes. On retrouve la niche du Koran, creusée sous une voûte basse, miracle de broderies. Vis-à-vis s'élève le pavillon de la *Maxura*, plus travaillé, moins pur à mon sens. Là s'abritait le trône des Kalifes. Pendentifs en nids de guêpes ; caissons en larix peints de lazuli, ornementés d'or, ciselés plus qu'un joyau ; azuleyos ensoleillés ; *media naranja*[1] de la coupole, figure charmante, si chère aux Maures ; gaufrures du marbre qui font penser à ces fameux cuirs

1. Demi-orange.

cordovans, chefs-d'œuvre arabes disparus pour jamais : l'écrin royal nous envoie les mille étincelles de ses feux, et l'ombre qui essaye de le voiler au sein de la mosquée obscurcie, ne réussit pas à en éteindre l'éclat.

Nous sommes lentement revenus à travers les nefs. Nous avons passé les portes ; elles se sont refermées sur nous.

Comment aller voir, après, el *Triunfo de San Rafael*, patron de la ville !

Heureusement la *Corredera*, l'ancienne *plaza Mayor*, aujourd'hui *plaza de la Constitucion*, met entre nous et le *Triunfo* ses espaces ensoleillés. C'est là que se donnaient autrefois les corridas de toros. Trois étages de fenêtres semblent attendre la foule ; trois rangées de volets rouges marquent l'enceinte d'un ton violent.

Mon ami, je ne saurais qu'y faire, le rouge, couleur du sang, est la couleur espagnole ; on la rencontre à chaque pas ; faites comme moi, prenez-en votre parti.

Eh bien donc, les balcons de fer ouvragé se découpent sur les rouges battants des vantaux ; en dessous s'arrondissent des cintres écarlates ; un péristyle pourpre court dans l'ombre ; et les *alcarazas* au col mince, à l'argile poreuse, aux panses raplaties, empilés en tas cramoisis, ont remplacé les estrades combles de spectateurs. De vieux chaudrons rouillés se prélassent sur l'emplacement même où le taureau bondissait, où les chevaux éventrés achevaient leur agonie. Quelque garçon de la campagne vient marchander des brazeros en cuivre reluisant. — Je ne vous parle pas des yeux andalous, plus profonds que la mer, plus scintillants que les étoiles.

Ceci nous mène au *Triunfo*, car il y faut arriver. Ce

triomphe est tout uniquement le parangon du mauvais goût. Tourmentez la pierre, entassez les attributs, accumulez les emblèmes, formez-en un nougat pyramidal, perchez dessus quelque ange maniéré, vous aurez votre affaire.

Nous trouvons mieux la nôtre à contempler le Guadalquivir. Il s'étend si calme ce soir, qu'à peine en devine-t-on le courant. Les prés qui emprisonnent son miroir le peignent d'émeraude. Un vieux pont, celui des Maures, construit sur d'antiques fondations par *As-Sanek*, le gouverneur sarrasin [1], assied du côté des campagnes sa tour crénelée, tandis que vis-à-vis, la porte romaine appuie une voûte solide sur des colonnes plus fermes que le roc. Quelques restes de moulins arabes gênent le flot ; quelque arceau moresque, noblement déchiré, laisse tomber ses cailloux dans le fleuve. Ici même fonctionnait jadis la fameuse pompe hydraulique des Maures. Elle marcha durant des siècles, répandant la fertilité dans les prairies. Mais une nuit qu'elle avait interrompu le sommeil de Sa Majesté Catholique la grande Isabelle, un ordre royal vint en arrêter le mouvement, et du même coup tarit la prospérité du pays.

Par delà le fleuve se dilatent des lignes très moelleuses et très vertes, tranquilles comme l'air, comme la ville et comme les habitants. On ne découvre pas un arbre dans cet horizon velouté. Nulle silhouette d'homme ou d'animal, sauf quelque attelage de mules pomponnées qui va l'amble sur le pont, n'en vient rompre les paisibles monotonies. L'herbe croît parmi les pavés. Ce grand jeune homme, la culotte fendue au

1. An 719.

genou, des passepoils aux brayes, le gilet rouge, la ceinture rouge, le sombrero surmonté d'une aigrette pourpre et la cigarette entre les lèvres, assis sur le parapet, jambe deçà, jambe delà, regarde passer l'eau, verdoyer l'herbe et poudroyer le sol. Des collégiens, leur long manteau flottant sur les épaules, jouent à la balle ou grimpent au Triunfo, sans respect ni pour le señor don Rafael, qui les menace de là-haut, ni pour l'espèce de suaire scolastique dont l'amplitude leur bat les talons. — C'est tout.

Mais que nous avons rêvé, ce soir, au bord du Guadalquivir, vers l'Alcazar des kalifes, dans les jardins étendus le long du courant! Là s'élevait autrefois le château de don Rodrigue, le dernier roi goth, l'amant de la *Cava* aux cheveux d'or. *Abd-er-Rhaman* en fit son palais. L'inquisition, qui vint ensuite, se blottit derrière les murs ; il lui fallait ces donjons que pas un jour n'éclaire, qui n'ont ni yeux pour trahir, ni bouche pour crier. On côtoie ce monument des atrocités humaines, on frôle ces murailles, ensanglantées et taciturnes. Le couchant peut bien parer la terre de joyaux, les oiseaux chanter, les bosquets parler d'amour, un frisson nous a pris. Et pourtant le ciel rayonne, les orangers fleurissent, l'eau clapote dans les bassins, une neige de pétales a couvert les allées, le *ruissenor* [1] se réjouit de vivre; et, sous la feuille des bananiers, des haies de jasmins ont ouvert leurs amphores au doux parfum.

Vous souvient-il de nos romanceros espagnols? Vous

1. Rossignol.

rappelez-vous *Mudarra*, le vengeur des sept infants de Lara?

Dans l'Alcazar aux balcons aériens, en une de ces cours emplies du gazouillement des fontaines, je crois voir Aliatar, roi de Segura, alors qu'il fit, avec le grand bâtard Mudarra, cette partie d'échecs, laquelle coûta cher au kalife Almanzor.

Aliatar, tout en poussant les pions, avait les yeux arrêtés sur une belle Moresque, son esclave, et jouait mal. Le grand bâtard prend cette distraction de travers; il la tient pour une offense, jette son siège de côté, brouille tout, frappe du poing l'échiquier, se lève et dit fièrement : « Que celui qui m'invite se comporte avec courtoisie envers moi; car, si je ne suis point monarque, une injure me fait l'égal de quiconque m'insulte! »

Lors, le kalife Almanzor, roi de Cordoue, qui les regardait faire, indigné de l'algarade, se dresse à son tour, et, considérant le grand bâtard, lui a, d'une lèvre dédaigneuse, jeté ce mot : « Fils de rien! »

Fils de rien! Mudarra, hors de lui, saisit la table! du poing il l'enlève, en assène un coup sur la tête du roi, puis s'élance, court à sa mère la Morisque et lui demande ce que veut dire ceci : « Fils de rien! »

« Hélas! hélas! fait la Morisque; il est trop vrai, don Gonzale de Bustos, le père des infants de Lara, te donna la vie! » Cela dit, la Morisque se cache le visage, et Mudarra, le grand bâtard, plus ébloui de la beauté du nom qu'indigné de l'infamie, tout à coup s'éprend d'amour pour les sept infants, méchamment occis par Rodrigue, leur oncle, ce perfide et ce félon.

Il monte à cheval, le grand bâtard, il court au comte Rodrigue, il le trouve assis sous un hêtre, adossé contre

le tronc, à cause de l'embrasement de midi : « Je suis Mudarra Gonzale, fils de la renégate, fils de Gonzale de Bustos; j'eus pour frères les sept infants de Lara. Tu les as vendus, traître, dans le val d'Araviana!...

— Donne-moi du répit, don Gonzale! murmure Rodrigue : j'irai prendre mes armes!

— Voici le répit que tu donnas aux infants de Lara! »

Mudarra l'a pourfendu de sa lame; il lui a coupé la tête; il va chercher son père don Gonzale de Bustos, qui, solitaire et privé de fils, vivait au château de Salas.

Don Gonzale a vu venir dans la plaine le Maure de belle taille, monté sur un cheval andalous. La tête de don Rodrigue pend au poitrail du coursier :

« Qui es-tu? — fait Gonsale au bâtard.

— Je suis Mudarra, fils de la Morisque. »

Bustos a poussé de grands cris : « Monte ici, mon fils! Monte! Remets en mes mains ce que depuis tant d'années elles désiraient tenir! »

La tête pâle vacille aux doigts du vieillard, et ses lèvres balbutient : « Aujourd'hui, ma douleur a pris fin! »

Que dites-vous de ces deux figures? Ne vous semble-t-il pas retrouver le Cid et son père aux terribles revanches, Don Diègue de Bivar?

Au surplus, les sombres profils ne manquent point. Ici même, dans les jardins de l'Alcazar, tandis que s'égaye la terre et que le soleil la regarde avec amour, le fort, qui toujours enferme des prisonniers, jette son ombre sur les sourires.

En vain d'exotiques végétations montent à l'assaut des tours, en vain les orangers vont mettre leur tête fleurie vers l'embrasure des meurtrières, rien n'a vaincu la prison. L'un des donjons, enveloppé de jasmin, reste

impénétrable ; l'autre, effilé, lugubre, se rit des bignonias qui lui ont jeté leur *lasso*.

On dirait le spectre de l'inquisition, blême, décharné, lèvres sanglantes, prunelles éteintes ; et, quoique mort, il reste debout.

Les murs, d'ailleurs, n'étouffent pas si bien leur proie, que des bruits de chaînes mêlés à des rires cyniques ne viennent frapper nos oreilles, tandis que nous, les honnêtes gens dont le cœur ne vaut pas mieux que le cœur de ces misérables, nous promenons en paix nos loisirs.

Ah! mon ami, ce sont des instants où l'on a honte d'être libre. On ne se console ni de voir le soleil, ni de ne point souffrir.

Oui, je le sais, il y a des crimes, il faut des répressions. Le retour que je fais sur moi n'a rien de commun, croyez-le, avec les sentimentales mièvreries d'une pitié qui ne raisonne point.

C'est parce que je réfléchis, justement, qu'une rougeur a couvert mon visage. Et, si je ne savais pas que Dieu les aime, ces malheureux, mes frères en transgression, rudement punis tandis que je ne suis point châtié; si ma prière ne leur arrivait pas ; si notre Père commun ne leur gardait point ces entrailles émues qu'il a pour moi; si Jésus, le rédempteur des perdus, n'avançait pas vers eux la main qu'il m'a tendue ; si les puissances de cet Esprit qui renverse les murailles et qui fait ployer l'airain, devaient s'effacer au contact de telles perversités ; si ces âmes-là, mes pareilles, étaient condamnées à ne jamais sentir les chaudes approches du souffle régénérateur ; alors, ce monde tout entier me semblerait une geôle, ce beau soir une moquerie, notre indépendance un néant.

Là où meurent les solidarités humaines, là finit la liberté.

---

16 avril 186...

Le quartier des artisans nous montre, ce matin, ses ateliers ouverts sur la rue. On y travaille en famille ; une gaieté sans bruit y parle de bonheur. L'échoppe du savetier fait penser aux *Cordouaniers* d'autrefois, à ces ouvriers habiles, chassés par les chrétiens de la ville qu'illustraient sous les Maures ses cuirs merveilleusement ouvragés. Les bannis portèrent en d'autres lieux leur braverie ; ils dotèrent l'Europe d'une industrie qu'avait étranglée au pays la férocité des vainqueurs espagnols.

Du reste, l'Orient n'est pas mort. Le marchand a gardé l'indifférence arabe. Digne, grave, impassible, il ne tient guère à vendre et se dérange peu pour vous servir.

Moins taciturne que l'Espagnol du Nord, l'Andalous de Cordoue se maintient réservé ; c'est peut-être nonchalant qu'il faudrait dire. Mais, sitôt que vous adressez la parole à quelqu'un de ces caballeros, superbes jusqu'à en paraître dédaigneux, l'urbanité de la réponse, le fin sourire qui l'accompagne, ont vite révélé la courtoisie du *sangre azul*. Prenez l'hidalgo, prenez le paysan, une même politesse les caractérise tous deux. — Tenez, ce matin, un *campino* [1], lancé sur quelque perron d'église,

1. Campagnard.

venait de franchir deux marches avant moi ; il s'en aperçoit, s'arrête, recule, et redescend les degrés pour me laisser le pas : trouvez cela dans Paris, si vous pouvez.

Cordoue a perdu ses cuirs ; ses jolies filles lui sont restées. On les rencontre à chaque instant, pures comme les vierges de Murillo. Elles ont un éclat divin ; une blancheur immaculée prête au front, au cou, aux mains parfaites des tons neigeux presque transparents ; l'efflorescence de la rose a couvert leurs joues d'une teinte palpitante ; on y sent le flot de la vie avec les timidités de la pudeur. Si vous abaissez sur ces prunelles de longues paupières pâles, si vous jetez à ces cheveux abondants quelque dentelle qui les voile à demi, vous comprendrez le charme de telles apparitions, tout à coup entrevues dans l'ombre silencieuse d'une *calle*, et qu'on reste ému, et qu'on trouve que Dieu fait bien ce qu'il fait. En dépit des moralistes, la beauté est la beauté ; Dieu qui l'a donnée ne nous a point trahis. Égarée au sein d'un monde vicieux, la beauté peut devenir un péril ; à coup sûr, elle n'est pas un vice ; mon ami, ne la laissons ni méconnaître, ni blasphémer.

Savez-vous que nous allons en montagne ?

Cette sierra de Cordoue qui nous a regardés hier, tout le jour, par-dessus les remparts, et qui nous montre ses courbures nonchalantes, ses gigantesques pins clairsemés dans les maquis, son profil gracieux baigné des sereines lumières d'Andalousie ; les rares haciendas les vieux monastères d'une candeur laiteuse enfouis parmi les verdures nouvelles ; ce souffle des hauteurs dont nous avons respiré les bouffées, tout nous mène du côté des lieux inhabités.

Derrière nous, la porte *Mala-Muerte*[1] dorée du soleil naissant, éblouissante malgré son nom sinistre, a levé sa tour octogone, que construisit don Henrique, troisième du nom[2]. Alors Cordoue, devenue catholique, laissait échapper trésors et magnificences. Mais je vous l'ai dit, la nature lui demeure ; c'est bien le plus splendide vêtement qu'on puisse rêver. Aloès, figuiers, cactus et grenadiers croissent en haies, en libres massifs, au hasard, comme il convient aux sèves, comme il plait au soleil. Des bois d'orangers alternent avec les jardins ; là-dessous, quelque champ de fèves parfume l'air ; les oliviers agitent çà et là leur glauque feuillage ; toutes les fois qu'une berge encadre la route, dès que s'étendent les jachères, bardanes, glaïeuls, liserons, pervenches, immortelles et chrysanthèmes jettent leur étoile parmi les raquettes des nopals ou les dards des agavés. Dans ces routes à l'aventure, marchent d'un pas pesant les bœufs sous le joug. Noirs, trapus, l'encolure puissante, le front large et l'œil fauve, ils ont l'air farouche du buffle romain. Quelque charrette à jantes pleines les suit, barricadée en manière de cage ; l'équipage, tout justement, qui ramenait don Quichotte au logis. Un bouquet pyramidal se dresse entre les cornes de l'attelage. Aux gens d'Andalousie il faut la lumière et les fleurs. Une joie est dans l'air, nul n'y échappe ; aussi voyez venir ce *mozo*[3], grand, découplé, un tyrse de roses dans les mains ; et ces femmes, vieilles comme jeunes, le bouquet aux cheveux ! Partout bondissent les ruisseaux ; l'urne qui les abreuve s'est inclinée en pleine mon-

1. Malemort.
2. En 1406.
3. Garçon.

tagne, sous une touffe de lentisques et de romarins ; l'onde a gardé ses limpidités, le flot jaseur est allègre ; les *lavanderas*, penchées vers le courant, l'agacent de leurs petites mains ; si quelque fleur mal attachée tombe de leurs nattes, elles en suivent le voyage d'un œil rieur ; si quelque fier garçon, tandis qu'elles battent le linge, descend de la sierra au pas de son étalon et qu'un instant arrêté, le cheval trempe à l'abreuvoir ses naseaux fumants, souffle, frappe du pied, pendant que son maître raille doucement les jeunes filles, alors l'eau qui jaillit en fusées lui baigne le visage, et longtemps on entendra les joyeux devis.

Dans les sentiers passent des files de mules, elles apportent à Cordoue le vin des haciendas ; l'outre, pleine à ruisseler, bat les flancs de la *capitane*, en attendant que son bec de cuir verse le nectar aux lèvres altérées du Sancho Pança, qui mène l'escouade, jetant à tous les échos ses innombrables couplets.

Plus on s'élève, mieux se déploient les horizons. D'orbe en orbe, les regards vont se dilatant, jusqu'au point où, fatigués, ils reviennent se poser sur Cordoue, blanche dans sa corbeille d'orangers.

Cordoue a le charme ; ce mystérieux attrait qui nous prend le cœur, tandis que l'éclat nous laisse indifférents. Ici, je me sens enlacée. Quelque chose de moi restera sous ces couverts. Je me suis assise parmi les cistes aux corolles vermeilles, les sauges aux longs épis se sont balancées sur ma tête ; les volubilis aux coupes azulines m'ont regardée avec leurs grands yeux bleus ; j'ai respiré la senteur des orangers, ils m'ont jeté leurs blanches averses ; ma main s'est trempée aux courants, j'ai entendu le *ruisseñor*[1]. — Hélas !

1. Rossignol.

je l'entends toujours. Par ce triste matin de janvier, où retournant sur mes pas, je vais cueillant feuille après feuille mes chers souvenirs, les accents du chanteur arabe caressent encore mon oreille ; je vois les haciendas, ces perles de la montagne nichées sous les grenadiers ; je m'arrête dans l'ombre que fait ce nopal, à côté du *labrador* étendu sur les lavandes, et qui rêve, le front tourné vers les brises matinales, paisible comme un Oriental. Je suis là, mon ami ; de même qu'en ce jour splendide, je monte lentement, pas après pas, laissant derrière moi civilisation, Europe, gens, bêtes, et tout le train de ce monde.

Que c'était beau ! que c'était doux ! Nous allions du même pas ; on s'aime encore mieux dans le radieux épanouissement des œuvres divines ; les âmes ont pris leur volée, elles se rencontrent à moitié ciel, se donnent le baiser de paix, puis d'une aile égale, dans l'azur, dans l'éther, sous le regard de Dieu, elles planent, et chantent l'éternel Alleluia. Oui, nous marchions ainsi. L'aubépine arrondissait devant nous ses buissons argentés ; un jasmin jaune, aux senteurs exquises, tapissait les murs de quelque vieux clos ; il y avait des chèvrefeuilles enroulés aux branches des chênes ; le long des ruisseaux, l'arum ouvrait son cornet brun ; des troupeaux de chèvres s'égrenaient sur les versants, l'on eût dit un collier de perles défilées. Et la flore, à mesure que nous gravissons, se fait plus sauvage. Des abîmes de verdure s'approfondissent sous nos pieds ; nos bras fléchissent, combles de gerbes ; nous cueillons, nous cueillons toujours. Avez-vous vu la fleur idéale, celle des fées, le grand ciste blanc, au flot d'étamines plus brillants que l'or, aux pétales si purs et si frêles qu'une haleine, semble-t-il, en ternirait la candeur ?

Quelque nymphe qui se jouait dans le maquis les a touchés du bout de ses doigts, elle y a mis sa fantasque empreinte : une tache noire, dont le velours se peint de reflets pourprés.

Voici le sommet !

Les mains un peu malmenées, les habits çà et là déchirés, le front moite et la poitrine haletante, nous nous sommes laissé choir, tout de notre long, sur le gazon odorant. Bien bas à nos pieds, le pin monumental, *el pino gordo*, celui qu'on voit de Cordoue marquer la cime, promène sur le tapis des cistes son ombre qui frissonne. Dans les niveaux inférieurs se noyent les croupes voisines ; par les *senderos*[1] qu'on dirait une écorchure du sol, descend quelque âne chargé de bruyère ; les bases de la sierra se dérobent sous les bois d'orangers, deux ou trois palmiers en ont traversé la voûte ; mais on ne distingue plus ni les feuillages ni les fleurs, ni les fruits ; la même teinte printanière a tout enveloppé. Toujours le rossignol module ; seul en cet absolu silence, il soutient la note vigoureuse, lance les défis, pousse en les enflant ses harmonieux soupirs, soudain laisse interrompu le jet qu'il envoyait au soleil, puis reprend, doux, incertain, emporté, triomphant, et, quand il s'est tu, les vagues rumeurs d'avril emplissent la montagne.

Par delà, c'est la Vega ; quelques fumées mollement dénouées y font pressentir la place des villages. Au loin, très loin, les dentelures de la Sierra Morena, teignent d'un azur plus foncé l'éther lumineux. Cordoue, languissante, s'étend au milieu des jardins ; le Guadalquivir n'a pas fini de promener autour d'elle ses méandres paresseux.

1. Sentiers.

Alors les gloires d'autrefois, les splendeurs de l'antique Cordoue se sont levées à l'horizon. Des siècles ont passé sur elle, des races se sont effacées derrière ses murs. Le Phénicien, qui venait lui demander l'huile pure, l'appelait *Kateb* [1]. Les princes marchands de Carthage, qui déjà la trouvaient belle, lui donnaient le nom de *gemme du Midi*. César, ce magnanime, lui tua vingt-trois mille citoyens et la laissa détruite à moitié. Toute mutilée qu'elle était, elle devint la patrie des deux Sénèque. Les Goths arrivèrent; barbares et grossiers, ils respectèrent mieux ses temples et ses palais que ne devaient faire les rois catholiques. Maître à son tour, l'Arabe, lorsqu'il la vit reluire au milieu des prairies, et son fleuve l'enlacer, et ses bosquets lui verser la fraîcheur, l'Arabe, qui s'éprit d'elle la ceignit d'un merveilleux diadème. Chacun des rois mécréants la dotait à l'envi. Abd-er-Rhaman, le Victorieux, l'Omniade accouru d'Afrique où l'avait confiné la jalousie des Abassides, Abd-er-Rhaman fit de Cordoue la rivale de Damas, son ingrate patrie. Quand, écrasée sous l'ignorance, l'Europe sombrait aux siècles obscurs, quand elle achevait de mourir, un million d'habitants, d'innombrables collèges, l'éclat des lettres, l'idéal dans l'art, les richesses à foison : trois cents mosquées, neuf cents bains, six cents hôtelleries, témoignaient des prospérités de la ville sarrasine. Une escarboucle, la Mezquita, étincelait à son front. Averrohès y professait; des écoles libéralement ouvertes répandaient à flots la lumière. — Cependant, le kalife Abd-er-Rhaman, songeur, et qui se souvenait des vergers de Damas, assis au pied de ce dattier qu'il avait fait venir du dé-

1. Pressoir à l'huile.

sert : « Beau palmier ! murmurait-il, les vents de l'ouest passent dans tes branches, mais toi, tu ne regrettes pas ton pays ! »

Après l'Omniade conquérant, Hescham, son fils et son successeur, charitable et doux, se mit à aimer le sol. Sous sa domination, le laboureur eut du travail, le pauvre eut du pain. Une mélancolie toutefois, que volontiers je nommerais la tristesse orientale, s'exhale avec les derniers mots du roi. L'action n'enivre point ces âmes contemplatives. L'esprit, ce philosophe solitaire, étranger aux vicissitudes humaines, regarde faire la vie, monter le flot, s'abattre les houles ; et la morne conclusion de l'Ecclésiaste termine tout : « Mon fils, dit Hescham au prince Al-Hakem, j'ai joui des honneurs, j'ai épuisé les plaisirs, au bout d'un long règne j'ai compté mes jours heureux ; il y en avait quatorze, pas un de plus ! »

La sereine figure d'Al-Hakem nous repose de tant de luxe et de tant d'ennuis. Paisible, modéré, notre sultan jouissait des gloires acquises, sans en désirer de nouvelles. Pourtant, il eut son caprice ; il connut l'heure fantasque, celle où le plus sage se met à frotter la lampe, à querir le magicien, à rêver d'étoiles. Al-Hakem voulait un kiosque. On n'est point Asiatique sans cela. Or le terrain appartenait à une veuve. La veuve, requise de vendre son bien, refuse net. Que faire ? L'intendant, penaud de l'aventure, sans dire mot exproprie la veuve, et bâtit le kiosque. C'est l'histoire de tous les kiosques et de tous les intendants. Grande joie au palais. Le roi, qui ne se doutait guère du tour, humait l'air à loisir, devant son *Yali*, lorsque voici paraître *Beshi*, le cadi de Cordoue. Beshi s'avance, monté sur son âne. L'âne, outre le cadi, portait une sacoche vide.

Sacoche, âne et cadi s'arrêtent à la porte du pavillon. Les salams d'usage accomplis, Beshi, désignant le sol :

« Permets, dit-il, que j'emplisse de ce terrain, la sacoche que voilà.

— Fais! » répond Al-Hakem.

Une fois la sacoche pleine (elle était grosse et lourde) Beshi, s'inclinant de nouveau : « Aide-moi, demande-t-il au kalife, à charger la sacoche sur le baudet! » Al-Hakem, étonné, se lève, s'approche, saisit le sac, s'efforce de l'enlever, et n'y parvient pas.

Alors Beshi : « Prince des croyants, ce sac ne contient qu'une parcelle du bien dérobé; si tu ne peux le soulever à cette heure, comment, au jour du jugement, porteras-tu le champ tout entier de la veuve? »

Al-Hakem restitua le patrimoine, et donna le kiosque à la veuve par-dessus le marché.

Ce n'étaient pas seulement la sagesse et la modération de ses kalifes, les prodiges de goût, les splendeurs de la magnificence, qui faisaient de Cordoue un diamant sans pair. La science y rayonnait; des écoles d'astronomie, d'algèbre, de géographie, de géométrie, de médecine, de botanique, de zoologie, de philosophie et de belles-lettres, attiraient dans la cité maure tout esprit altéré d'instruction. Des bibliothèques combles de manuscrits nous conservaient les livres des Grecs, ceux des Alexandrins [1].

Averrohès ne s'était point contenté de naître à Cordoue, il y révélait Aristote au monde civilisé. Ali-Zénab, qui tendait une cinquième corde sur le luth, pénétrait les profonds arcanes de la musique. Et

1. Le Maroc nous en garde encore.

tandis que les Arabes cordovans, pour se délasser du travail, cultivaient la poésie; tandis qu'ils composaient maints romanceros que chantaient les belles Mauresques, leurs sultans, d'une main libérale traçaient des routes, jetaient des ponts sur les fleuves, bâtissaient des refuges, ouvraient des hospices, lançaient des navires qui, partis de Cadix, d'Algésiras, d'Alméria, de Tarragone, jetaient à toutes les côtes les produits de l'industrie sarrasine : maroquins, tentures, azuleyos, satins, brocards, l'acier flexible, le bronze mêlé d'or, ces armes incomparables dont l'Orient leur avait enseigné le secret.

Ils gardaient pour eux les races d'étalons à la robe soyeuse, chatoyante de lumière et de tons inconnus. Ils ne découvraient à personne le mystère de leurs fontaines, de ces canaux souterrains qui font fleurir les lieux désolés.

Telle était la générosité de ces rois mécréants, que les princes de Castille, de Navarre, d'Aragon leurs ennemis, entraient sans crainte, au plus fort des guerres, dans la cité musulmane afin d'y consulter les médecins de renom, et s'en revenaient sains et saufs. — Pareille aventure chez nos très chrétiens monarques de France ou d'Allemagne vous aurait bel et bien conduit l'imprudent au cachot.

Tout prend fin. L'empire Omniade, ce phare lumineux, déclina vers 1031, après avoir donné dix-sept kalifes à Cordoue. De vrais Maures, les Almoravides, confrérie chevaleresque et religieuse, venus d'Afrique, maintinrent durant un siècle l'Islam. La chrétienté toutefois les serrait de près. C'était le temps du Cid. L'une après l'autre, les Almoravides perdaient les ba-

tailles, perdaient les cités, sans compter la guerre civile qui les épuisait. Alors [1], une tribu qui avait grandi derrière l'Atlas, une *tente berbère* dont les cordages s'étaient élargis au désert, passa le détroit pour régner à son tour. Ibn-Abdallah, homme étrange, moitié santon, moitié soldat, mène ces nouveaux venus. Les Almohades relèvent l'étendard du croissant, ils le plantent à Séville. Sous les Yousef, sous les Yacoub, ils l'y font resplendir; puis, soixante ans plus tard, ils vont semer leurs ossements aux plaines de Las Navas, laissant pour dernier représentant de la puissance africaine Mohammed-al-Hamar, le roi des Grenadins. Et, du haut de son Alhambra, pendant deux cents années, l'Islamisme illumina l'Espagne, qui allait s'enténébrant à mesure que s'avançaient les rois catholiques, flanqués de leurs moines aux torches sanglantes, suivis de leurs bûchers dont la flamme embrasait les villes, mais ne les éclairait pas.

Pauvre Espagne, elle a connu plus d'un massacre; plus d'une mare de sang a nourri ses oliviers!

Parmi les carnages qui la souillèrent, celui de Cordoue aux temps modernes, le crime que ne sut ni réprimer ni châtier Dupont; cet égorgement d'un peuple qui ne se défendait point, restera l'éternelle honte du conquérant dont l'ambition n'avait pas même pour excuse le prétexte d'un péril à conjurer ou d'une injure à punir.

Ville, mosquée, églises, palais, musée, tout fut saccagé, tout fut pillé. Il est vrai que, dans les fourgons du général, à Bailen, on trouva huit mille onces d'or.

1. Vers 1150.

Pour faire pendant aux vaillances de nos modernes héros, voulez-vous quelque brutalité du temps jadis? Aussi bien, il s'agit de Cordoue et de ses chevaliers sarrasins.

Don Rodrigue, l'oncle des infants de Lara, celui que devait si proprement décoller plus tard notre grand bâtard Mudarra; don Rodrigue célébrait ses noces avec doña Lambra, la noble fille de Burrueva. Les fêtes se succédaient à Salas. De toutes parts arrivaient seigneurs et capitaines. Voici paraître les sept infants : beaux, braves, fiers, montés sur de bons genets. Doña Sanche, leur mère, épanouie d'orgueil, les reçoit à grand bruit. Lors, doña Lambra, jalouse de la haute mine des sept infants (et dont le cœur peut-être, faisait entre eux et son mari quelque fâcheuse comparaison), doña Lambra, considérant les chevaliers qui jettent la *vare* au *tablado*, avise un cavalier maure, *de ceux de la douce Cordoue*. Il a lancé le dard, il a touché le but. Et doña Lambra, d'un rire amer :

« Aimez, dit-elle, aimez, señoras ! Que chacun aime en son endroit ! Car mieux vaut un chevalier de la douce Cordoue, que vingt, ni trente de la maison de Lara! »

Doña Sanche a reçu l'injure en pleine poitrine. Elle répond de haut. Les propos s'échangent, irritants, grossiers.

Tout triste, le nourricier des infants est allé leur redire l'aventure. Gonzale Gonzalès, dernier par l'âge, premier par la valeur, a devancé ses frères. Il arrive sur la place, voit le tablado que nul encore n'a mis par terre, d'un coup le jette bas, puis, l'œil flamboyant, droit en selle, tourné tout entier vers doña

Lambra : « Aimez gueuses ! s'écrie-t-il à son tour : Aimez chacune en son endroit. Car mieux vaut un chevalier de ceux de la maison de Lara, que quarante ni cinquante de la douce Cordoue ! »

Doña Lambra, folle de colère, a cherché son époux, le comte Rodrigue, l'oncle des sept infants. Don Rodrigue a juré vengeance. Mais quoi ! le comte est de sens rassis. Combattre seul contre sept ! la prudence le défend. Ruse vaut mieux que dommage. Don Rodrigue envoie un messager à Cordoue. Là gouverne Almanzor [1]. Et voilà que, dans la plaine, paraît un corps de sarrasins. Leur chef offre bataille. Don Rodrigue a vendu ses neveux. Les sept infants, dédaigneux du péril, se jettent en avant. Nul ne les suit.

Enveloppés des mécréants, abandonnés des chrétiens, ils se battent à mort. Tous tuent, tous sont tués.

Or, pendant qu'on lui égorgeait ses fils, Gonzalez Bustos, père des infants, tranquillement assis au banquet d'adieu que lui donnait le roi de Cordoue, se préparait à partir.

Almanzor le retient. Les parfums se répandent, les belles esclaves se mettent à danser. Sur un signe du roi, on apporte une coupe. Le couvercle enlevé : sept têtes coupées apparaissent livides.

Un instant immobile, Gonzalez les a contemplées. Il se lève : « Je ne l'appelle pas roi ! rugit sa lèvre : je ne l'appelle pas roi, celui qui commet pareil acte de vilain ! »

Bientôt, réprimant son transport : « Tu m'invites ; tu me fais grand accueil, comme il convient à ma naissance ; puis, le repas achevé, tu mets devant moi

1. Pour le kalife Hescham III, incapable et paresseux. Les romanciers donnent au gouverneur Almanzor le titre de roi.

les sept têtes des sept fils que j'avais ! » Alors Gonzalez étanche le sang qui couvre ces nobles visages, il les essuie, il les baise mille fois, empoigne un cimeterre, et sur place, pourfend treize païens.

Ce que considérant, Almanzor, ému tout ensemble et charmé : « Apaise, fait-il, apaise, Bustos, ton grand courroux. Il me fâche de t'avoir offert un tel régal. Si je le pouvais, je te rendrais tes fils. Pour satisfaire au bon droit, je t'octroye de retourner aujourd'hui même, ou le jour qu'il te plaira, dans la Castille, et d'emporter ces têtes coupées, si tu le veux, afin de les ensevelir avec honneur. »

Nous avons rejoint maintenant, sous un bois d'orangers, au pied de la montagne, cette source dont le courant va baigner la Huerta d'el Serrio? Une grotte laisse fuir l'eau ; dans toutes les profondeurs reluisent les fruits d'or ; un saule a jeté ses pâles traines sur les verdures foncées. Des corbeilles d'oranges sont devant nous ; le tenancier, gaillard au rire allègre, nous verse le vin du pays, pendant que sa petite fille, en falda [1] rouge, en corset bleu, un doigt dans la bouche nous regarde, plus muette que la statue du silence.

On cause. Le *Capataz* [2] nous montre un arum :

« Cette fleur, dit-il, lorsqu'elle sort à foison, présage l'abondance. La base chagrinée de l'ovaire promet *las habas* [3] ; la zone supérieure, plus fortement granulée,

1. Jupe.
2. Maître valet.
3. Fèves.

annonce les *garbanzos*[1]; la tige figure le *trigo*[2]; l'extrémité, d'un blanc mat, représente la *cera*[3]. »

Tel est le Credo du brave homme.

Tout le jour nous serions restés dans cette ombre, dans cette fraîcheur; tout le jour nous aurions respiré l'arome des beaux fruits qui éclairaient le bois. On les cueillait, on les entassait; à travers le fourré, des rires répondaient aux *rondeñas*; chacun des couverts avait son groupe joyeux : filles, femmes aux vestes éclatantes, et les petits enfants ramageaient, et les oiseaux chantaient.

Ces troncs solides et noirs, dont le dur profil a rayé l'air d'un seul jet, ce sont les pieds francs, les *légitimes*. Ainsi les appelle notre Capataz, qui leur accorde généreusement mille années d'existence.

S'il vous plaît de venir avec nous, la *Riçafa*, l'ancienne *Rizzifah* d'Abd-er-Rhaman, ce palais des kalifes, dont une masure occupe le site aujourd'hui vous montrera trois *légitimes*, trois orangers du temps des Maures : vétustes, rugueux, qui tordent leurs bras sur une eau dormante.

Alors, au siècle des kalifes, les fontaines montaient en gerbes, leur pluie semait ses gouttelettes sur les bosquets de citronniers; alors, les tiges souples et jeunes fléchissaient sous les fruits et sous les fleurs.

Le sultan a peut-être songé, dans quelque réduit pareil. Quelque esclave chrétienne lui redisait les romanceros espagnols; quelque bruit de victoire faisait bondir son cœur.

1. Pois chiches.
2. Blé.
3. Cire.

Et lui, le regard flottant sur sa radieuse Cordoue, là-bas ; a-t-il pensé qu'un jour le chrétien promènerait une même rêverie dans les mêmes allées, qu'il appuierait aux mêmes rameaux le même front lassé, que les mêmes ombres lui verseraient la même paix, que les cieux seraient pareils, les jours aussi beaux, que rien n'aurait changé, rien, sauf un peu de poussière balayée du temps.

---

17 avril 186...

Nous prenons ce matin le carroferril [1] qui mène de Cordoue à Séville.

Non seulement le convoi n'avance guère, mais, une fois aux stations, il ne bouge plus. La phalange entière des voyageurs, empilée dans les vagons, descend alors, hume l'air, s'assoit sur les marchepieds, s'étend sous les tamarisques, se promène par le despoblado et vérifie la flore du pays. Je crois en vérité qu'on pourrait, tandis que souffle la machine et que les employés roulent des cigarettes, gravir cette belle sierra de Cordoba mollement relevée sur notre droite, faire *l'almuerzo* en quelqu'un des vieux monastères nichés parmi ces oliviers, ou se perdre sous les huertas d'orangers, de caroubiers, de grenadiers qui vont jetant leurs festons aux déclivités de la montagne.

Chaque fois que notre train *espera*, mot charmant pour exprimer l'attente [2], les paysans du pueblo voisin,

1. Chemin de fer.
2. Notre patois provençal dit *espérer* : attendre.

groupés vers la balustrade, considèrent le monstre aux naseaux enflammés, à la gueule empourprée, et ces figures nouvelles, et tout ce mouvement dont s'étonnent leurs déserts.

Nous aussi, nous les contemplons, les énergiques visages de nos campinos : un peu lourds, forts en mâchoires, l'œil ardent, l'épaule solide, la *montera* [1] rabattue sur un front bas, l'air des taureaux qui couvrent leurs pacages. Un court pantalon, ouvert de côté, s'arrête au genou; la guêtre en peau, boutonnée tout du long, dessine la jambe nerveuse et fine; une ceinture écarlate retient le gilet bariolé; la *chaqueta* [2], en drap sombre, s'égaye sous les garnitures d'argent; cela fait de fières mines. Mais je regrette nos blanches tuniques de Murcie. L'éblouissement des *capas* [3] de Valence m'est resté dans les yeux. Je voudrais revoir cette tenue orientale, qui me laissait croire au retour des Maures sur le sol ibérien.

Chaque maisonnette, cependant, porte ses pendentifs d'œillets et de verveines. Les *cantaras* [4] versent leur jet limpide au gosier toujours altéré des Andalous : — *Agua, agua* [5] ! répètent sur une note plaintive les jeunes garçons postés sur le quai; puis, l'amphore dans la main droite, le verre dans la main gauche, ils vont d'un bout à l'autre du convoi, humecter les lèvres desséchées par le soleil. Et je me souviens des grandes figures de Stamboul, rangées silencieuses le long des rues, immobiles, un vase rempli de l'eau du Nil, ou de l'Eu-

1. Bonnet conique.
2. Veste.
3. Manteau.
4. Cruches.
5. Eau.

phrate, ou du Tigre à leurs pieds, et sur la paume tendue, quelque coupe de la Chine, pleine jusqu'aux bords.

Ceux-ci font plus de bruit. Nous les tenons, nos Andalous au rire facile, à la vive parole. Dispos, allègres, badins, et qui, du champ qu'ils parcourent à cheval, du carroferril dont la paisible allure leur laisse tout loisir, échangent maint gai propos qu'accentue l'interjection favorite : *Hombre! dicè hombre! ay, hombre* [1]!

Un corps de conscrits nous accompagne. Magnifiques dans leurs haillons puissamment colorés, leur brun visage encadré du mouchoir noué derrière la tête, nos gars, sitôt que s'attarde le convoi, sautent à terre, courent aux vergers, en rapportent des brassées d'oranges, qu'ils croquent à belles dents.

C'est cette abondance, voyez-vous, qui fait le charme; l'écorce, mûre et souple, se détache du fruit sans y laisser un brin cotonneux; les frais aromes pénètrent l'air. Au milieu des prés fleuris, qu'accidente çà et là quelque toit perdu; l'œil errant de la blanche hacienda, épanouie parmi ses gigantesques paillers, aux jachères hérissées de chamérops; l'oreille amusée par les escarmouches de ce peuple joyeux, prompt à la riposte; la rêverie bercée de quelque cantilène arabe qui jette au hasard ses refrains; sous ce franc soleil; enveloppée qu'est l'âme du rayonnement de la lumière, éblouis que sont les regards de la floraison d'avril, on trouve qu'il fait bon vivre; et, vous le dirai-je? le sentiment du plaisir de l'existence, en soi; cette aise qu'on a de respirer, de voir et d'entendre sont si nouveaux chez nous; la rigueur de nos hivers, l'âpreté de nos prin-

1. *Homme! dis, homme! hé, homme!* — cette exclamation familière, s'adresse à l'animal, tout comme à l'individu de notre race.

temps, les fantasques inclémences de nos quatre saisons nous rendent un tel bien-être si rare, qu'on l'accueille comme une faveur de Dieu, précieuse, inusitée, et que, plongé dans cette sensation étrange : la joie d'être au monde ! on écoute, on rend grâce, on se laisse enchanter ; et l'on resterait en panne tout un siècle, s'il plaisait au carroferril.

Parfois, il lui plaît de se remettre en route. Alors la plaine, prolongée jusqu'aux derniers horizons — car les sierras se sont effacées — nous montre d'innombrables *manadas*, et des troupeaux de *novillos* [1], répandus partout. Ils peuplent les despoblados où fleurit le ciste, où le palmier nain étale son éventail, que verdissent par places des touffes d'herbe aux pénétrantes senteurs. Les taureaux, en attendant l'heure qui sonnera leur agonie, vont libres, éparpillés sur le sol ; on voit lentement se mouvoir les taches brunes, les taches fauves. Ceux-ci, l'immensité déroulée devant leur vague regard, broutent, pas après pas ; d'autres, couchés, ruminent, le naseau moite, l'œil réfléchi, et poussent quelque sourde bramée, tandis que les pâtres, montés sur leurs vifs genets, courent, pique en main, excitant le troupeau, agaçant l'animal, et cherchant lequel, parmi les novillos, aura le sang le plus chaud, la colère le plus vite allumée, lequel transpercera le mieux son homme, lequel recevra d'un cœur plus vaillant le dernier coup que lui portera l'*Espada*.

Gracieux, tête haute, oreilles dressées, l'encolure fière, la queue ondoyante, les chevaux hennissent, frappent du pied, tournent comme en un invisible manège, tout à coup détalent follement, reviennent, repartent,

1. Jeunes taureaux qui n'ont pas encore affronté la corrida.

font miroiter au soleil ce pelage argenté, ce noir satin, ces teintes rosées, la nacre ou bleuissante ou dorée ou vermeille, dont ruisselle leur robe andalouse aux merveilleux reflets.

De beaux jeunes gens, les *Remontadores* [1], ceux qu'on voit, dans les villes et dans les campagnes, promener leur costume élégant [2], les Remontadores, bien montés, lancés par l'étendue, rendent la main, serrent la bride, font infléchir l'étalon, lui imposent tour à tour le trot, l'amble, le galop; enlèvent l'animal par-dessus les barrières, le remettent au pas, le jettent à travers champs; puis, sautant à bas, viennent, quelque cigarette aux lèvres, s'accouder sur la clôture du carroferril, où longtemps les suit le regard des jolies filles de l'endroit.

Ici, vers *Allocea*, paissaient jadis les fameux barbes andalous. C'est ici que, du temps des Maures, campait *el Haras*, la garde à cheval des sultans. Le corps se composait d'étrangers. Toujours le despotisme oriental s'est entouré d'hommes sans patrie comme sans aveu, sortes de moines militaires, dociles instruments que manie l'autocrate à son gré, oui! mais qui parfois se retournent et tuent le tyran.

Notre carroferril a traversé le Guadalquivir. L'aspect général n'en est point changé. Quelques bois d'*aceitunos* [3], quelques plantations de *naranjos* [4] annoncent l'approche des pueblos. On reconnaît les soins d'une

1. Dresseurs de chevaux destinés à la cavalerie.

2. Sombrero retroussé d'un galon, pantalons bordés du passepoil écarlate, guêtres en peau sur la botte éperonnée, ceinturon pourpre orné d'un large fermoir, veste marron avec liserés, parements, collet rouge, aiguillettes de *plata*, et le chevron à la manche.

3. Oliviers.

4. Orangers.

culture savante à ces feuilles d'aloès dressées contre les troncs, pour en préserver l'écorce des embrasements du soleil. On retrouve la même vigilance à ces cônes en terre, amassés autour de l'olivier, afin de le garantir contre la piqûre des insectes[1].

Mais n'allez pas vous figurer un pays populeux. Les villages sont rares. Des landes à perte de vue séparent les oasis. Dans ces jachères où rien n'arrête l'œil, dix, quinze, vingt *aradas*[2] marchant à la file, chacune traînée par son attelage roux ou brun, chaque attelage escorté de son homme, forment le seul trait vivant du tableau. Ces charrues arrachent *las hierbas malas*[3], racines tenaces qui stérilisent le sol et ne céderont qu'au tranchant du soc. Quelque cigogne suit. Tantôt elle pique les vers mis à nu, tantôt immobile, debout sur une patte, elle rêve du kalife Abd-er-Rhaman, ou du roi Rodrigue, ou de Jules César.

Ainsi, les perspectives sans bornes se rayent de lignes mouvantes, bientôt effacées en d'incommensurables lointains. Au voisinage des hameaux, la charrette de don Quexada, celle dont je vous parlais hier, avance et crie de l'essieu sous ses barreaux perpendiculaires qu'emprisonne un réseau de cordelettes.

Nous croyons voir cette pauvre figure accroupie, ramassée sur soi, les mains osseuses nouées autour des genoux anguleux, la prunelle inquiète, le regard fiévreux errant du bachelier au curé qui rient sous cape, chacun monté sur son petit roussin.

1. En été, ce cône argileux, desséché forme un vase, et conserve l'eau qu'y versent les paysans.
2. Charrues.
3. Mauvaises herbes.

Je vous entends d'ici : — Au bout du compte, cela fait, dites-vous, un sot pays ! Sauf les sierras, quand il y en a; les huertas, qui ressemblent à nos vergers; les bords de la mer, un étroit ruban; l'Espagne est triste, elle est désolée, elle n'en finit pas! On y compte plus de cailloux que d'habitants; l'œil se fatigue à en parcourir les mornes étendues; devant ce désert, l'esprit demeure épouvanté. Les solennités glacées qui planaient sur le visage de Philippe II, recouvrent encore son empire. Un ennui pareil aux soporifiques effluves qu'exhalait la cour de Madrid, monte des jachères, déroule jusqu'au bout des cieux sa pesante ampleur, et nous laisse figés !

D'autres ont senti de tels frissons. Je n'ai rien éprouvé de pareil. Les horizons démesurés de la Vieille-Castille ne sont pas parvenus à m'arracher un bâillement. Le despoblado que nous traversons aujourd'hui, ces terrains uniformément dépliés, repliés, qui nous montrent à toutes les profondeurs le même trou peau harcelé du même pâtre; cette lande, partout égale, vêtue de cistes et de chamérops; les nudités du sol, le ciel d'un éclat sans merci; ces haleines, qui toujours nous apportent le parfum des orangers; les vagues pourpres, les vagues d'or que promène le vent sur les grandes surfaces; cette pérennité des lignes, des couleurs et des sensations, ne me cause aucune impatience : je ne m'en fatigue pas plus que je ne me lasserais de l'infini. Au fait, je m'y sens libre; c'est le souverain attrait du steppe sans borne et sans diversité. Rien ne sollicite mon regard, rien ne distrait ma pensée, rien ne m'y contraint. Nul spectacle déplaisant, nulle fâcheuse rencontre, ne me sont imposés par le fait des choses ou par la volonté des hommes. Les

choses, il n'y en a point; les hommes, il n'y en a guère. Et je vais à mon gré, montant très haut, courant très loin; ou bien assise vers quelque touffe de genêt, retournant du cœur à ceux que j'ai laissés.

D'ailleurs, vous le savez bien, Dieu remplit les déserts. C'est aux lieux écartés qu'on rencontre Jésus. Il est partout, je l'en bénis. Son pied a foulé le pavé de nos rues, sa robe a touché le seuil de nos maisons, il passe à travers nos multitudes. Quelque entraînés que nous soyons du tourbillon, nos mains, si nous les avançons vers lui, saisiront Jésus; il s'en laissera retenir. Mais que je le trouve d'un abord plus facile, mon Sauveur et mon Dieu, lorsque je vais par la campagne en des sites perdus; bien délivrée du bruit que fait le monde, bien débarrassée du souci de moi; retrempée aux sources pures de liberté, illuminée des clartés divines; lorsque tout s'abat, sauf le vrai; lorsque je marche sous les cieux éternels, et que mon cœur qui a conquis l'indépendance, s'ouvre, se donne, écoute, qu'il brûle en moi comme au chemin d'Emmaüs.

Ainsi nous glissons vers Séville. Un grand pin parasol s'est parfois levé dans la plaine; un aloès a profilé ses fers de lance à travers l'horizon; les oasis qui enveloppent chaque *lugar*[1] continuent de verdoyer; de braves campinos, curieux des fêtes, se sont entassés dans les vagons. Séparés, qui de sa femme, qui de sa fille, nos gens ingénus hochent la tête, se grattent l'oreille et jettent par la portière des cris entrecoupés : — *Mi hermana! mi mujer! mi moza*[2]*!* — Soyez tranquilles, *hombre!* on vous les rendra.

1. Hameau.
2. Ma sœur, ma femme, ma fille!

Les gentilles Andalouses prennent mieux leur parti de l'aventure. On les entend rire à belle bouche; et quand, aux stations, nos *lugarenos* vont de vagon en vagon, chacun cherchant son bien; des têtes aux nattes brillantes, le bouton de grenade épanoui parmi les cheveux noirs, l'œil pétillant, les dents étincelantes, la joue plus fleurie que le printemps, se penchent un peu, et des voix cristallines murmurent : — *Acqui! mira acqui*[1]!

Si doux est le chemin, que je ne sais en vérité s'il faut se réjouir de l'arrivée ou bien s'en affliger.

Déjà, *San-Geronimo* nous a montré son monastère délaissé, son clocher muet, ses vieux orangers dans leur vieux clos. Le Guadalquivir promène, au milieu des prairies qui ont commencé de verdir, un cours tranquille dont nul remous ne vient accidenter les surfaces. Au loin, la *Giralda*, l'ancien minaret de la mosquée de Yousouf, a coupé l'étendue. Ses terrasses, de retrait en retrait, vont amincissant leur profil, jusqu'au jet éclatant qui raye le ciel. Séville élargit autour les pans de sa robe blanche. Rien de solitaire, rien d'abandonné comme les abords de cette antique capitale de l'Espagne [2]. Tout fait silence; on ne rencontre pas un vivant; aucun pueblo n'étincelle dans les mornes verdures, aucune hacienda n'aligne ses bâtiments ou ne range ses paliers sur les champs illimités.

Et nous nous souvenons des cent mille fermes, qui émaillaient la campagne au temps des kalifes; nous croyons entendre le bruit des moulins qui broyaient le fruit de ses forêts d'oliviers; il nous semble saisir la

1. Ici, regarde ici.

2. Particulièrement sous don Pèdre le Cruel, qui la favorisa de sa protection.

lointaine clameur des trois cent mille habitants qui fourmillaient dans ses rues : tout ce commerce, tout ce mouvement, toute cette vie, rayonnent devant nos yeux. Les Almohades, rois de Séville, vainqueurs des chrétiens dans la bataille d'Alarcos [1], renouvelaient les splendeurs, ressuscitaient les fêtes des Abd-er-Rhaman, kalifes de Cordoue. Comme eux, ils bâtissaient des collèges, protégeaient les poètes, répandaient le savoir. Yousouf érigeait sa belle mosquée ; il jetait un pont sur le Guadalquivir ; les navires qui venaient d'Asie, ceux qui arrivaient d'Afrique, déposaient leurs marchandises le long des deux quais de pierre dont la margelle, des deux côtés, pressait le courant. Ses aqueducs, dressant leurs arceaux à travers les vallées, allaient chercher l'eau de source, cachée au plus profond des forêts. Les bourgs ouvraient leurs hospices aux indigents, leurs refuges aux voyageurs. Yousouf Yakoub, soigneux de l'intégrité publique, doublait le salaire de ses employés, afin de les soustraire aux séductions d'un gain mal acquis.

En 1247, Ferdinand prit la ville. Il partagea le sol entre ses soldats [2]. Ni la cité, ni le pays ne s'en sont relevés.

Lors de la revanche des Maures, Séville seule, parmi ses compagnes andalouses, resta fidèle au roi *Sabio*, à don Alonzo, le fils et le successeur de Ferdinand. Don Alonzo, qui la nomma : *Muy leal y noble* [3], la marqua d'un signe mystérieux. Séville a gardé l'épithète pour *cri* ; et pour armoirie, elle conserve *El nodo* [4]. Chaque

1. En 1197.
2. Le livre du *Repartimiento* existe encore. Mainte famille arabe peut y reconnaître ce qui fut son bien.
3. Très loyale et noble.
4. *Nœud*, en vieux langage.

poterne, chaque muraille reproduit l'emblème. Le voici : 8. Les Espagnols l'appellent *Nadeja*. La devise porte ces mots : *no* — 8 — *do* (*no* mi ha deja *do*)[1].

Vous le voyez, il s'agit d'un rébus historique. Les savants n'acceptent pas l'explication. *El nodo*, à leur avis, est une marque de commerce, le sceau des Phéniciens : ce *nodus Herculi* dont l'empreinte, apposée sur un ballot, garantissait l'intégrité du contenu.

En attendant, notre carroferril, qui décrit une courbe magnifique, suit un instant le miroir onduleux du Guadalquivir, laisse à gauche la *Macareña*, faubourg mal famé, et nous dépose sur le quai.

Une fois les fêtes de Pâques terminées, je ne sais trop ce que devient Séville. Ce soir on la dirait arabe, et que Yousouf et que Yakoub y règnent dans tout leur éclat. Il y a deux cent mille habitants, il y en a trois cent mille ; le flot populaire déborde les rues, envahit les places. Des maisons blanches, à vertes jalousies, à balcons ouvragés, encadrent le fourmillement humain. L'œil, au milieu de la foule bigarrée, suit vaguement quelque figure originale : ce picador au pantalon collant, au bonnet crânement campé, à la tresse flottante, un bâton noueux dans les mains, souple, agile, prêt, il semble, à franchir la multitude, comme les barrières de la corrida ; ce remontador, plus flambant encore qu'au milieu de ses manadas, front haut, moustache relevée, l'air d'un roi ; ces campinos, nouveaux venus, le visage à demi caché sous l'ample sombrero, la chemise éblouissante, le regard naïvement ébahi. Puis ce sont les Sévillanes, d'un port altier, la dentelle jetée sur

1. Elle ne m'a pas laissé.

leurs cheveux noirs, languissantes, rieuses en dépit de la majesté, un peu pâles, un peu grasses; comme empâtées, sitôt que disparaît la première jeunesse, par les molles émanations du Guadalquivir, par les effluves émollients des prairies et les doux nonchaloirs de l'oisiveté. Les filles du peuple, mieux découplées, plus sveltes et plus vives, promènent là dedans leurs yeux espiègles avec leurs pompons de fleurs. Quelque petit guenilleux à la Murillo s'est drapé dans ses haillons, qui ne parviennent pas à lui couvrir le corps; un monarque portant sa pourpre ne la relèverait pas d'autre air. Les mendiants pullulent, ils jaillissent des pavés. Voici paraître un bataillon, rapide, lancé, comme s'il s'agissait de courir au feu; le tambour, rauque et sourd, marque le pas; la note, sinistre, fait sans qu'on en ait conscience, reluire au fond du souvenir quelque flamme de bûcher. — *Agua freca! agua freca*[1]*!* crient les vendeurs d'eau fraîche, leur cantara posée sur l'épaule; dans leur main, une jatte de verre où s'entasse le sucre poreux. Les prêtres, enveloppés du long manteau, leur longue figure abritée sous le feutre long dont les longues ailes se roulent en interminables gaufres, circulent, impassibles, au milieu du mouvement. De jeunes hidalgos, nobles têtes, que n'eût pas désavouées Velasquez, portent sur l'habit la grande croix de Calatrava : cinq pointes rouges, étoilées, près du cœur. Le *billete*[2] ne manque point. A chaque pas, un enfant vous glisse dans les doigts un morceau de papier sale, avec ce cri : *Un billete! un billete!* Loueurs de chaises, *lugarenos*, *picadores*, *mu-*

1. Les Andalous suppriment volontiers quelques-unes des lettres intermédiaires : freca pour fresca.

2. Billet de loterie.

chachas, senoras, tout le monde prend le *billete*; les mendiants ne s'en privent pas plus que les abbés. Jetez là dedans force belles dames vêtues à la mode parisienne (une faute d'orthographe et une faute de goût); représentez-vous une ville entière occupée à se divertir, depuis ce loueur de chaises, la bouche pleine de friandises et la main de *billetes*, qui arrête chaque petit marchand, se bourre de dragées, d'oranges, d'arachides, de vingt horreurs, grignotant sans désemparer, jusqu'à cette gitana, ployée dans ses loques, ébouriffée, hardiment laide, le rire éblouissant, folle de sa vie, dont la gaule va frapper celui-ci, arrêter celui-là, dont la parole semble un grelot d'ivresse, dont l'aspect ferait pleurer ; étendez à perte de vue le mouvant tapis des têtes humaines; dressez des deux côtés les murailles blanches avec leurs balcons pleins de curieux; faites rouler dans ce tumulte maints omnibus et maints coupés, — tartanes et galleras sont demeurées, hélas ! au royaume de Valence — vous aurez le tourbillon vertigineux, vous tiendrez le merveilleux kaléidoscope dont chaque mouvement, produisant une combinaison nouvelle, fait scintiller mille formes, disséminées de mille façons.

Pour nous, étouffés, égayés, attristés, stupéfaits de ce que nous voyons, altérés d'en connaître davantage, nous grimpons, comme sonnait minuit, dans notre grenier. On y arrive par une échelle ; cela se paye à prix d'or. Volets sans vitres, escabeaux sans fond, portes sans serrure, grabats sans pieds; il n'en faut pas plus pour se trouver bien :

Dans un grenier...

Au fait, en voyage, on a toujours vingt ans.

18 avril 186...

Chaque église, aujourd'hui, projette sa confrérie au dehors. Séville est amoureuse des processions, comme elle est fanatique des *corridas*. Pénitents, cierges, drapeaux, bataillons après figures de cire, enfants de chœur après grenadiers parcourent les rues. Ces phalanges sacrées vont, viennent, rentrent, sortent, croisent le goupillon. Cela dure trois jours. Le vendredi saint, tout redouble, nul ne dort. De nuit comme de jour, un peuple entier s'affole ; les *serenos* [1], ces oiseaux de ténèbres, effarouchés des lumières et du bruit, semblent éperdus. Ce matin, nos yeux qui ne se sont pas fermés, n'ont pas la peine de s'ouvrir.

Ah! ce n'est plus notre Cordoue champêtre, aux longues files de mules qui rentraient le soir sous leur fourrage odorant. Les clochettes ne promènent point ici de chansons agrestes. Elle est restée là-bas, notre belle Mauresque, étendue parmi ses citronniers, le coude mollement appuyé sur ses collines que recouvrent les cistes aux pétales blancs.

Séville, cité moderne en son aspect, s'ouvre babillarde, claire au soleil, prolongeant en tous sens des rues très vivantes, encadrées de brillants magasins.

La calle de las Sierpes [2], sinueuse comme le reptile dont elle a pris le nom, court entre sa double rangée d'escabeaux et de cafés, tandis que la grande *Giralda*, surmontée de *la Foi*, une Foi qui sert de girouette et

1. Guet.
2. Des serpents.

que fait tourner le vent, — singulières fonctions pour le terrible emblème des convictions espagnoles, — dressée au loin, nous affirme que nous sommes au fond de l'Andalousie, et point à Paris. Ce qui nous le dit encore, ce sont ces attelages de bœufs, avec leur cathédrale de pompons sur le poitrail; c'est le pavé des *calle*, plus uni qu'un parquet de salon; ce sont les gitanas bronzées, des perles de corail au cou, la prunelle fauve, la cornée bleuissante, quelque enfant roulé dans une loque, jetée sur le dos; sans compter les ânes chargés d'oranges cueillies telles quelles, avec la branche et le bouquet; sans parler des *aguadores*, dont l'échoppe, un vrai monument, étale à tous les coins ses pyramides d'azucarillas, de cantaras et de fruits.

L'urbanité reste bien espagnole. A défaut de *pezetas*[1], le mendiant reçoit quelque courtoise bénédiction. Cet enfant, poursuivi d'un chien, se retourne posément, de sa main écarte l'animal, et d'une voix grave lui dit : *Vaja usted con dios*[2]*!*

Si la carnation des citadins rappelle trop nos pâleurs des villes, ni le visage des hommes ne présente ces langueurs blasées, ni la physionomie des femmes n'affecte ces airs impertinents que trop souvent on rencontre chez nous. L'expression est franche; austère ou rieuse, elle reste sincère; nul ne pose; on ne rit, on ne parle, on ne gesticule point en vue de la galerie; on est soi dans la rue, comme soi dans la maison. Je vous avoue que ce soleil partout me fait du bien.

Des places, au profil bien espagnol, s'ouvrent çà et là. Celle de San-Francisco par exemple, hémicycle entouré

1. Petite monnaie.
2. Que Votre Seigneurie s'en aille avec Dieu.

d'habitations à balcons brodés, avec sa *casa del ayuntamiento*, vrai chef-d'œuvre d'architecture plateresque, dont la façade ciselée rappelle les meilleures orfèvreries des d'Arfé [1]. Là, se déploient les processions ; chacune d'elle stationnera, Vendredi, en face du mirador des infants, espèce de terrasse à ras le sol, où déjà s'échelonnent les fauteuils du duc, de la duchesse de Montpensier, avec les pliants de leur suite.

Mais la Giralda a passé la tête par-dessus les palais. On la dirait curieuse, elle aussi, des spectacles du jour saint. — C'est une des gloires de Séville; il faut l'aller voir.

Projetée d'un élan superbe, elle domine la cathédrale, qu'elle semble rabattre aux pavés. Le mur qui lui sert de base, fruste et nu, à la manière arabe, soudain couvert de ciselures s'ouvre en une large fenêtre, dont l'arc appointi va marquer de son angle quelque mosaïque d'azur et d'or. Quatre étages superposés mettent l'une sur l'autre quatre baies pareilles ; de frêles colonnettes en séparent l'ouverture; d'autres arcs, découpés plus haut, viennent courir en festons sur le même fond byzantin. Ceci, c'est l'œuvre des Maures. Par malheur, l'architecture espagnole a tout achevé ; je veux dire, tout gâté. Sur les miracles de la fantaisie orientale, elle a campé cette lourde galerie, coiffée d'un pavillon carré qu'écrase à son tour je ne sais quelle rotonde, à la façon du temple de l'Amour dans les bosquets de Gnide. Ajoutez une guérite, puis une boule, puis la Foi par-dessus, flamberge au vent ; vous aurez ce bizarre échafaudage dont l'aspect, en dépit des émotions premières, évoque les vulgaires réminiscences

1. Argentiers célèbres.

d'un nougat monté. Pour comprendre la beauté du monument, il faut en perdre l'aspect général. Alors, quand du milieu de la Cour des Orangers, cheminant parmi les pétales que chaque pas effleure, qui froissés rendent une plus suave odeur, on s'avance dans l'ombre portée de la tour ; lorsque l'édifice ne présente plus que sa partie arabe : cette rouge façade éclairée du grand arceau moresque ; alors les merveilleuses alternances d'air et de solidité, de sérieux et de caprice, la richesse des enluminures, la sobriété des fenêtres élégantes et rares, tout ravit nos yeux. Le minaret sarrasin a retrouvé son unité première, nous goûtons l'ineffable bonheur d'admirer sans retour.

La cathédrale, impressive par son ampleur, s'assied carrément sur le sol qu'elle semble posséder en vertu du droit des forts. Un vaste gradin, *las gradas*, portant haut la base du sanctuaire catholique, l'entoure d'une énergique ceinture de moellons.

Ces pierres sont une page d'histoire. Peut-être s'enchâssaient-elles dans les murailles du temple d'Astarté, l'idole phénicienne ; elles soutenaient peut-être le temple de Salambô, la Vénus des Carthaginois ; elles ont longtemps fermé l'enceinte du parvis musulman. A cette heure, les voilà chrétiennes : elles restent mornes.

Toutefois, à mesure qu'il s'élève, l'édifice condescend à s'embellir. Plus d'un côté reste vulgaire, il est vrai ; plus d'un mur, allongeant ses blafardes surfaces que percent çà et là des croisées bourgeoises, met la fabrique industrielle, où l'on cherchait le monument religieux. Mais, s'il est des fenêtres triviales pour froisser le regard, il est des courbes au pur dessin, il est des épines délicatement ciselées, des battants richement fouillés, d'aériennes dentelles, mille fantaisies pour

consoler nos yeux. Voyez plutôt ces tours, lourdement assises parmi les arêtes au fil ténu; regardez ce tourillon à la fine spirale; suivez-le quand il monte, quand il s'aiguise, quand son dard va percer les cieux!

Avez-vous franchi *la Puerta del Pardon*? Son double fer à cheval a-t-il enveloppé d'une ligne idéale les orangers en fleurs? En respirez-vous l'arome, au milieu de ce patio solitaire, printanier, loin du bruit? Vous redirai-je les magies du clair-obscur, les lueurs indécises, la grande tache noire qui tombe de l'arc prolongé, l'ombre toute blonde sous les jeunes rameaux, l'éclat de la lumière sur le vernis des feuilles? et sentez-vous l'impression du silence, l'Orient vous a-t-il ressaisi?

Une fontaine achève l'aspect; de vasque en vasque, le jet s'épand. Quelques *aguadores*, baril sur l'épaule, viennent chacun muni d'un siphon, pomper avec leurs lèvres, l'eau des bassins supérieurs. Le courant s'établit, les tonneaux s'emplissent; d'un geste sûr, l'aguador qui les a suspendus au balancier, en jette la verge à travers son cou, puis va crier par la ville : *Agua fresca, agua fresca!*

Nous cependant, nous voilà dans les parvis. Ce caractère de grandeur dont je vous parlais tout à l'heure, quand nous errions autour du monument, s'accroît ici, plus sérieux, moins contrarié des détails. Nous sommes en plein jour, et la nuit règne, on le dirait, dans la nef immense. Les piliers vont jusqu'au ciel, l'ampleur se prend de haut; une prodigieuse élévation noie la lumière; des obscurités attendent les rayons pour les dévorer. Telle clarté, qui s'est aventurée en échelle d'or par les vitraux du dôme, se maintient un instant dans les ténèbres, puis, vaincue, effarée, s'ame-

nuise, s'éparpille, disparaît, et les dalles frôlées de nos pas n'ont jamais rencontré la flèche ardente que leur envoyait le soleil. On devrait respirer librement; il n'en est rien. Cette atmosphère destituée de jour oppresse la poitrine. Si l'espace reste ouvert, le chœur, brutalement assis au milieu des perspectives, en rompt l'harmonie, en brise les lignes, heurte le regard, mange l'air, et partout borne l'infini.

Ni les stalles des chanoines, ni le *tenebrario*, candélabre massif qui mesure vingt-cinq pieds de haut, ne nous retiennent longtemps. A peine accordons-nous un coup d'œil au saint Christophe colossal, hôte familier des églises espagnoles. Pourtant, quiconque considère l'image, est à jamais préservé de malemort. La bibliothèque où se rangent les portraits des évêques, ne nous intéresse guère plus. Mitre en tête, crosse en main, les bons prélats regardent passer d'une même indifférence les siècles avec les révolutions. N'ont-ils pas devant eux, sans qu'il y manque un clou, le pupitre où Vincent Ferrer, ce grand instigateur des autodafés, prêchait l'inviolabilité de la foi ?

Vous avez deviné quelle séduction nous attire. Eh bien, oui, c'est l'Alcazar. Ses murs brodés de créneaux se sont relevés dans leur austère vigueur; des tours carrées en accentuent le plan. Jadis un prétoire mettait ici son rude profil; on pourrait croire que le proconsul y siège toujours, tant l'enceinte a conservé les duretés romaines.

Al Kasr eut un roi maure pour fondateur. *Jalubi* fut l'architecte[1]. Isabelle et Ferdinand, vainqueurs de

1. L'édifice commencé vers le milieu du x^e^ siècle s'acheva dans le cours du xi^e^.

Séville, gâtèrent l'œuvre arabe (ils en avaient gâté bien d'autres), don Pèdre la restaura, Charles-Quint y célébra ses noces, Philippe V en altéra les divisions, chaque monarque vint à son tour y poser la main, ou la patte, et le château sarrasin a résisté.

Au surplus, une image, le sanglant profil de don Pèdre, domine tout. C'est ici qu'il aima, c'est ici qu'il tua. Sa mystérieuse figure, où le génie musulman se mêle avec le sang catholique, erre, il semble, à travers les salles du palais, plus maure que chrétien.

A peine une voûte franchie, on a retrouvé l'Islam. Murailles nues par le bas, guillochées dès qu'elles arrivent en lumière ; portillons dentelés aux flancs du fer à cheval ; fenestrelles portées haut, coupées de colonnettes ; l'avant-toit persan, les poutrelles de larix, l'ombre caressante, le caprice des caractères arabes ! c'en est fait, nous voilà comme don Pèdre, à moitié Sarrasins.

La pensée arabe sort pauvre du sol ; au voisinage de notre poussière, elle garde je ne sais quelle philosophique rigidité. Les sentences de l'Ecclésiaste l'ont désenchantée du souci d'être belle ; elle se souvient du bout de toutes choses. Pourquoi se parer, puisque tout finit ? La nuit est meilleure que le jour, l'obscurité vaut mieux que l'éclat. Elle s'enveloppe de tristesse ; à peine si quelque rayon lui parvient. Puis, elle monte, elle quitte les bas-fonds, elle émerge au soleil. Alors, le goût de vivre la prend, et de se réjouir, et de se parer, et le besoin de resplendir ! Les murs, sitôt qu'ils ont atteint la région claire, se couvrent de peinture, de mosaïques, d'azuleyos. Des baies immenses découpent l'azur ; le fuseau des colonnettes y met une grâce et comme une lumière de plus. A perte de regard,

les dômes s'enlèvent ; étoiles, madrépores et coraux s'y incrustent en caissons vêtus d'outremer ou d'or. L'œil ne suffit pas à voir, l'intelligence à comprendre ; mais l'être entier nage dans d'harmonieuses profondeurs. — Tenez ! au fond de quelque angle perdu s'ouvre un couloir étroit, bas, dissimulé. On en suit les replis, et tout à coup le *Patio dele Donzelle* [1], a jeté sur nos têtes un grand morceau de ciel. Quatre arceaux gigantesques, appointis par le haut, dentelés sur le bord, embrassent l'éther et se regardent. Entre chacun d'eux vont courant, sur leurs colonnettes accouplées, des arcs plus légers. C'est ce fin réseau, transparent à force d'élégance, qui porte la muraille massive, largement bâtie, vigoureusement teintée, couronnement hardi d'un caprice aérien. Le murmure de quelque jet d'eau, répand ses limpidités dans l'ombre ; la feuille du bananier y promène sa fraîcheur. Imprégné du lapis des mosaïques, réchauffé de l'incarnat des peintures, caressé par ces mille tons brûlants et doux qui ruissellent des faïences cristallines, le jour prend ici des feux de pierre précieuse, tandis que le mystère des demeures orientales, ce clair-obscur dont elles demeurent à demi voilées, en atténue l'éblouissement.

Plus loin, les chambres de Charles-Quint, hautaines et sévères malgré la richesse, reproduisent en leurs écussons armoriés les royaux blasons d'Espagne : dragon pour Aragon, lion pour Léon, donjon pour Castille. *El dormitorio de la Infanta* [2] nous a jeté les scintillements de son toit d'or. Une longue perspective d'arcs découpés en portes fuyantes, en mystérieux

1. La cour des Demoiselles.
2. Le dortoir de l'infante.

réduits, en cours ensoleillées, nous mène tout au travers des âges, tout au travers des races. Et debout, sur le seuil de cette salle immense, nos lèvres laissent échapper un cri, car nous avons devant nous *el Salon de los Ambassadores* [1], la merveille du palais.

Le dôme, prodigieux d'élévation, va tournoyant dans les airs. Sa coupole de bois, ciselée à jour sur or mat, porte ses magnificences aux dernières altitudes. Soudain, les cieux ont fait effraction; une large trouée achève l'élan; des profondeurs sans bornes ont invité l'âme; la pensée musulmane a rencontré Dieu. Du foyer de lumière, de l'intense azur, descendent des fluidités vibrantes. Elles vont frapper ces nids d'abeilles, dont le triangle renversé soutient la voûte; leurs clartés baignent la fine broderie des ogives accrochées en cordon; leurs transparences inondent les deux rangs d'arceaux suspendus, avec les mille colonnettes qui en portent le feston. En bas, trois portails, trois fers à cheval puissants, doubles, accostés de portillons mieux travaillés qu'un bijou, versent des torrents de clartés aux faïences émaillées, aux murs brodés de sentences, de médaillons, de coquillages, de guipures et de combinaisons géométriques. Chaque détail garde son caractère, chacun trouve sa couleur. Tantôt le relief se marque en or, tantôt c'est le fond qui emprunte sa richesse aux trésors d'Ophir; le réseau, bigarré, s'emporte ici sur un incarnat égal; ailleurs ce sont les rouges arêtes du dessin qui ont découpé le lapis des teintes plates. Contemplez, étudiez, jamais vous n'aurez fini de voir. Et pendant que des enchantements, qu'il ignorait, tiennent notre regard enivré,

1. Salon des ambassadeurs.

les lignes avec les courbes chantent à notre âme un hymne plus mélodieux que la chanson de Bulbul. En cet ordre si savant, si ingénu, si calculé, si capricieux ; au sein de l'accord splendide ; illuminés de clartés rayonnantes, il nous semble que les régions sidérales se sont tout à coup dévoilées. Nous croyons suivre les orbes harmonieux des astres dans leurs sentiers célestes, alors que se croisant, ils mêlent ou dénouent leurs lumineuses traînées. — Et toujours l'eau qui balbutie, raconte les légendes des rois sarrasins ; et toujours la feuille du bananier, que soulève lentement quelque haleine égarée, jette sur les parvis de marbre une ombre qu'on dirait venue d'Orient.

D'autres ombres se sont levées. Don Pèdre a respiré ici. Son profil s'est détaché vivant des murailles chatoyantes ; le même ciel lui envoyait les mêmes rayons. Lui cependant, je dis le *Cruel ;* défiant, malmené de la vie, haï des siens, et qui les hait ; lui, de son pas impatient foule les dalles du pavé.

Un ordre royal a mandé don Fadrique, le frère de don Pèdre, qui se tenait dans Coïmbre, le traître ! qui peut-être hésite à venir, le félon !

Don Fadrique, Grand Maître de Santiago, sur la volonté du roi s'est mis en route. Il a tant fait par ses journées, que le voici tout proche, avec ses cavaliers : treize montés sur des mules, vingt-cinq montés sur des chevaux, chacun portant chaîne ouvrée et justaucorps de brocard.

De mauvais présages l'ont rencontré. Au gué d'un fleuve, la mule de Fadrique s'est laissée choir dans l'eau ; le Grand Maître a perdu son poignard, et son page s'est noyé, son page qu'il aimait. A la porte *Ma-*

careña, don Fadrique se croise avec un clerc, un clerc qui n'avait point chanté messe : « Que Dieu te maintienne en joie, Grand Maître ! dit le clerc. Ce matin, un fils t'est né, Grand Maître. Si tu voulais, nous l'irions baptiser ! »

Mais don Fadrique : « Ne me le demandez pas, Seigneur ; veuillez, mon père, ne me le point commander ; car je vais voir don Pèdre, mon frère le roi. »

Dans la cour de l'Alcazar, où vient d'entrer Fadrique, les gardes lui ont retiré son épée, les gardes l'ont séparé de ses compagnons :

« Que signifie ceci ? » fait le Grand Maître en courroux. Tout ému, il gouverne sur les chambres du roi :

— Dieu vous maintienne en paix, bon roi ! vous et les vôtres, jusqu'au dernier !

Lors don Pèdre : « Grand Maître, soyez à la male heure venu ! Soyez le mal venu, Grand Maître ! Vous n'arrivez qu'une fois l'an pour nous voir ; encore est-ce par force et par ordre ! »

Don Fadrique s'est récrié.

— Votre tête, Grand Maître ! reprend don Pèdre, votre tête ! voilà quelle étrenne je veux. »

Et Fadrique soudain grandi : « Vous ai-je abandonné dans la bataille, vous ai-je trahi contre les Maures[1] ?

— Ici, mes portiers ! crie don Pèdre, ivre de fureur et de sang. Faites comme je vous ai dit ! »

Don Fadrique s'est élancé vers le patio ; la croix de son épée s'engage dans le ceinturon ; un des gardes, qui le voit désarmé, du plein de sa masse l'abat ; les

1. Allusion à la noble conduite qu'il avait tenue en mainte occasion.

portiers se ruent sur lui. Don Pèdre, forcené, poursuit le compagnon de Fadrique, Ruyz de Villegas, jusque dans les appartements de Maria Padilla. Le fugitif a saisi par la robe une enfant, il la tient embrassée : c'est la fille du roi. Mais don Pèdre, lui arrachant l'infante, plonge sa dague au cœur de Villegas, puis, redescendu dans la cour, tire son poignard, le met aux mains d'un esclave maure pour qu'il en achève le Grand Maître, et s'en va souper après dans la salle des festins.

Un horrible détail forme le dernier trait.

Nouvelle Hérodiade (au dire des romanceros), Maria Padilla reçoit la tête de Fadrique, en don du roi. Elle prend par les cheveux ce pâle visage ; elle l'a longtemps regardé ; elle lui a tenu ce discours moqueur : « Ainsi vous payez, Grand Maître, ainsi vous acquittez le présent et le passé ! Ainsi je vous récompense, don Fadrique, du bon conseil que vous donnâtes au roi don Pèdre, quand vous lui commandâtes de me délaisser ! »

Maria Padilla jette la tête à l'un des *alans*[1] qui accompagnaient le Grand Maître. L'alan a saisi la tête, il l'emporte sur une estrade, s'accroupit auprès, et se met à hurler de telle sorte que tout le palais en retentit.

« Qui fait du mal à cet alan? » demande le roi don Pèdre importuné.

Lors, ceux qui n'étaient pas contents de la vilenie :

« Il en a, Seigneur, à la tête de votre frère, le Grand Maître de Santiago ! »

Notre romancero ne dit pas si don Pèdre égorgea les malappris. Mais, comme doña Léonor d'Aragon, la

1. Lévriers de chasse.

tante du bon roi, hasardait auprès de lui quelque remontrance, don Pèdre l'écroua dans un cachot, et l'y tint affamée jusqu'à la mort.

A peine le cadavre de Fadrique refroidi, vient le tour de Lévi, le banquier juif. Don Pèdre, à court d'argent, veut savoir où son bon ami Samuel, qui tant de fois le tira de peine, tient cachés les trésors qu'il a. Samuel demeure bouche close; ni caresses ni menaces n'auront raison de lui. Alors, quand le roi don Pèdre voit son ami résolu de ne rien dire, il remet l'homme aux tourmenteurs. Si dure fut l'angoisse, que l'israélite en mourut; son secret lui resta dans le gosier. Toutefois, don Pèdre se consola de son mieux. Ayant fait sauter les coffres du banquier, il y trouva quatre mille marcs d'argent, cent soixante mille doublons d'or, sans compter les étoffes, les bijoux, et dans la cave, trois piles de lingots tellement échafaudés, que derrière, un garde se pouvait tenir debout.

Il aimait les pierreries, don Pèdre; ce fut un de ses moindres défauts.

Abou Saïd, usurpateur de Grenade, chassé du trône à son tour, était venu demander asile au roi chrétien. Don Pèdre honore le fugitif d'un sauf-conduit royal; même il reçoit le kalife en audience solennelle. Mais quoi! l'émir étincelait de joyaux; don Pèdre attache sur lui des regards ardents. Peut-être ce rubis énorme, donné plus tard au Prince Noir, en récompense de la victoire de Navarete; ce *rubis grand comme une balle de raquette*, que, deux siècles après, la reine Élisabeth montrait à Melville, ambassadeur de Marie d'Écosse, sa bonne sœur; peut-être cette gemme, qu'on voit maintenant briller sur la royale couronne d'Angleterre,

tenait-elle le monarque espagnol fasciné sous ses feux. Quoi qu'il en soit, Abou Saïd, sur l'ordre de don Pèdre, prend avec sa suite le chemin du quartier juif. C'est là que le païen doit loger. Plein d'espoir, déjà l'Arabe songe à gagner l'appui des grands. Ses richesses lui feront retrouver le chemin de Grenade. Tout va bien. Le chambellan de la cour, Martin Lopez, a convié l'émir avec ses sheiks. Somptueux est le festin, la joie est sans mélange, catholiques et musulmans se livrent au plaisir, quand voici retentir un pas de gens armés. Des mains brutales ont empoigné le Maure ; des bras lourds se sont abattus sur ses amis ; les arbalétriers de la garde poussent devant eux toute cette cohorte de païens éperdus. On les jette, avec ceux de la juiverie, pêle-mêle en un cachot, tous dépouillés, tous pillés. Et, lorsque quarante-huit heures d'agonie ont fatigué le courage d'Abou Saïd, on revêt le captif d'une robe de pourpre, on assoit l'homme sur un baudet; suivi de ses trente-sept émirs, on le conduit hors de la ville, derrière cet Alcazar où nous voici ; des poteaux sont dressés, on y attache les païens ; un héraut s'avance ; il crie : « Telle est envers ces félons, qui ont fait mourir leur Maître, la justice qu'ordonne notre seigneur le roi ! » Cavaliers, gentilshommes galopent autour des prisonniers; chacun tue le sien à coups de dards. Et ce fut don Pèdre, qui, jetant contre Saïd la première javeline, l'accompagna de ces mots railleurs :

« Tiens, voici le payement du mauvais traité que tu m'as fait conclure avec le roi d'Aragon ! Tiens, voilà pour le château d'Ariza, que tu m'as fait perdre ! »

A quoi le Maure répondit simplement : « Petite est ta chevalerie. »

Les interminables guerres que soutint don Pèdre

contre Henry de Transtamare, son frère, n'adoucirent pas l'humeur du roi.

Dans Cordoue, un instant révoltée, il livra seize gentilshommes au bourreau. Séville vit ses places illustrées des plus sanglantes exécutions.

On se souvient de *dona Urraca de Osorio*. Cette dame possédait un fils; le jeune homme avait refusé de suivre don Pèdre en son exil. Un bûcher s'allume, on y jette la mère. Avoir mis au monde un tel fils, n'est-ce point être criminelle? Et, comme les vêtements de la noble senora, dérangés des flammes, s'écartaient un peu; Léonore Davalos, une de ses demoiselles d'honneur, s'élance au brasier, la couvre de son étreinte et meurt de sa mort. — Ainsi les grandes cruautés font les beaux mépris de la vie.

Vous faut-il un effroi de plus? Don Pèdre a dix-huit ans; il vient d'effleurer les doigts de Blanche, la douce reine. Aussitôt, saisi d'une haine sauvage, il fait enfermer cette épousée d'un jour; il la promène de château fort en château fort, menacée, insultée, jusqu'au moment où, à Xerès, il l'envoie assommer.

Ce roi, qui avait le couperet facile et le meurtre abondant, prend soudain, à propos d'un petit assassinat de rencontre, je ne sais quelles pudeurs de jeune fille, et fait des façons, comme s'il s'agissait d'un premier faux pas.

Il allait, notre bon prince, nuitamment par les rues; un hidalgo se trouve en son chemin, une querelle s'engage; monarque et caballero de dégainer; le roi tue le sujet, ce qui est bien naturel. Or, le cadavre une fois signalé, la police, que don Pèdre avait faite exacte, cherche le coupable. L'affaire n'a pas eu d'autre témoin qu'une vieille femme. Les yeux de la vieille ne sont point par-

venus à discerner les visages ; mais son oreille a perçu le craquement étrange que produisaient, en marchant, les genoux de l'assassin. Chacun se regarde, car, à cette particularité, chacun a reconnu le roi. Don Pèdre alors se lève ; il avoue son crime ; il s'en humilie ; un tel délit mérite la mort. Toutefois, un monarque ne peut décemment faire exécuter sur soi pareille sentence. Le buste couronné du prince payera pour l'homicide. On installa l'effigie dans la calle *del Candilejo*, où s'était perpétré le crime. De siècle en siècle, l'image raconte le royal repentir du meurtrier[1].

C'est cette figure-là, violente, insensée, bien morne et bien triste lorsque vint la fin du règne ; c'est ce caractère sanglant, plus chargé de crimes que les pires scélérats de l'histoire, intègre par bouffées et généreux ; c'est ce cœur féroce, tendre en ses amours et fidèle, puisqu'il y revenait toujours ; c'est ce perfide, c'est ce méchant, rude aux forts, facile aux petits, volontiers penché sur les classes opprimées ; dont le souvenir étrange, qui grandit à chaque pas, finit par emplir l'Alcazar tout entier.

Ne vous y méprenez point. Le cœur est complexe, l'individu n'est nullement hypocrite. Cet homme à demi sauvage, dont ni le père ni la mère n'avaient adouci les passions, dont un Évangile obscurci ne pouvait dompter les brutalités ; ce loup que le siècle, atroce, nourrit de chair pantelante et divertit du bruit des hurlements que poussait, à tous les bouts de l'ho-

1. Don Pèdre fit plus, il acquitta l'amende, paya le prix du sang comme un simple vilain. Quant au buste, détruit dans la suite des temps, puis refait par un artiste du XVII[e] siècle, on le voit encore dans la calle *del Candilejo*.

rizon, la créature broyée; ce roi ne porte point de masque. Il trahit, c'est vrai ; mais à visage découvert. Quand il fit le mal, il le fit au plein soleil. Quand il fit le bien, c'est bien lui qui le fit.

Car il eut ses éclairs magnanimes ; et de la conscience à l'occasion.

Le premier, parmi les princes de son temps, don Pèdre posa sur le clergé sa main rude; il fit ployer les prêtres, jusqu'à leur imposer le joug commun. Sous son règne, une même sentence frappait du même coup le laïque et le prêtre, coupables du même dol. Si audacieuse fut la réforme, qu'elle en prit le nom d'attentat.

Samuel et Saïd exceptés, ni les Juifs ni les Maures n'eurent à redouter le roi catholique. En cet âge où pressurer Israël jusqu'au sang, paraissait plus légitime que fouler la grappe au pressoir ; en ce temps de sainte félonie, où garder sa parole envers un païen, semblait insulter à l'honneur de Jésus-Christ ; le roi don Pèdre laissa les Juifs accumuler tranquillement leur or, et les mécréants habiter en paix le sol chrétien.

Il aimait les chétifs ; du moins il les protégeait. A l'exemple des rois arabes, nous l'avons vu, il parcourait de nuit sa ville. Il ne s'y battait pas tous les soirs ; mais il voyait de ses yeux, écoutait de ses oreilles, et ne s'en remettait à nul autre qu'à lui-même, du soin de faire exécuter les lois.

Dur en ses façons, féroce en ses rancunes, sans pitié pour les grands, il leur parut un monstre. Loyal envers les petits, généreux envers les malmenés, il parut aux humbles un redresseur de torts. Les nobles l'appelèrent : *Cruel.* Son peuple, le menu, celui qui poudroie en bas, le nomma : *Justicier.*

A la manière des princes d'Orient, dont il avait génialement restauré le palais, son bras, qui ne tenait pas le glaive en vain, d'un coup s'abattait sur les coupables... sur les innocents aussi. La foule toutefois, qu'atteignent rarement les foudres lancées de si haut, n'en redoute point les hasards. — Don Pèdre tuait par vengeance, par caprice, par politique, par ennui, par plaisir : ses amis, quand il avait assez d'eux; sa femme, quand il en avait trop. Il tuait pour tuer, tantôt un homme, tantôt plusieurs : ici l'assassinat, ailleurs le massacre. Puis arrivait un sage arrêt, resplendissant d'équité : une de ces bonnes revanches du faible sur le fort, un de ces vents d'orage qui jettent bas les donjons et caressent les chaumières. Le seigneur tremblait, le vassal respirait. Don Pèdre les regardait tous deux de son œil hagard, un peu fou; sur ses lèvres passait un sourire, au fond de sa trouble prunelle un éclair étincelait. — Et l'histoire à son tour le contemple, indécise autant qu'épouvantée. Et Caldéron, et Lope de Vega, ces deux maîtres espagnols, jetant la mystérieuse figure au creuset, en font sortir un mâle profil, dont les lignes inflexibles, dont la raideur altière, dont tout le geste et tout le mouvement, d'une inexorable vertu plutôt que d'un esprit en démence, marquent bien plus une âme rigoureuse, qu'ils ne signalent un cœur pervers.

Roi dès l'âge de dix-huit ans, repoussé de son père, entouré de frères bâtards qui le haïssaient et qui visaient à sa couronne, don Pèdre apprit à détester les siens en même temps qu'à respirer : il commença de se défier, avant même d'avoir un trône à défendre. Sa vie fut une interminable suite de troubles au dedans, de guerres au dehors, d'exécutions publiques, de crimes

occultes, d'exils, de retours, de victoires chèrement payées et de sanglants revers.

Les nuages s'accumulent sur la dernière heure de cette royauté sinistre. On dirait un de ces jours de tempête, engloutis avant le soir en d'effroyables obscurités.

Honni de ses partisans, menacé de ses ennemis, durement repoussé du Portugal, qui lui avait demandé sa fille, qui la lui renvoyait, qui lui fermait ses portes, don Pèdre traverse la Gallice, fugitif, et va solliciter de l'Angleterre les secours du Prince Noir.

Pendant ce temps, les bourgeois de Séville (ses gens, à lui, qui l'appelaient Justicier); rués sur l'Alcazar, en avaient violé les retraites, en avaient ravagé la magnificence, avaient mis à sac cette demeure du roi, leur protecteur et leur ami. Les grandes compagnies, Dugueslin en tête, franchissaient les Pyrénées, entraient dans la Castille, menant avec elles Henry de Transtamare, le frère abhorré de don Pèdre et son compétiteur. Elles saccageaient, elles égorgeaient, elles incendiaient.

A Montiel, don Pèdre les a rencontrées, il a livré bataille : tout est perdu.

Alors, une idée singulière vint à cet homme, qui rarement pardonna.

Il marchera droit à Dugueslin; il lui remettra ses destinées.

Le voilà qui chevauche du côté des compagnies, le voilà qui pénètre au camp, le voilà qui s'arrête devant la tente du capitaine. Il regarde autour de soi; chacun fait silence. Il interroge; nul ne répond. Tout à coup, un chevalier, visière levée, se porte en avant : « Où est, crie le chevalier, où est ce bâtard? Où est ce Juif, qui se prétend roi des Castilles?

— C'est toi le bâtard ! hurle don Pèdre, qui a reconnu son frère ; le roi, c'est moi ! »

Depuis quinze années, les deux princes ne s'étaient pas vus.

Don Henry a tiré sa dague, il a frappé don Pèdre au visage. Lancés l'un contre l'autre, ces frères y vont de toute leur haine, qu'exaspère toute leur ambition. Don Pèdre, plus enfiévré, a jeté bas Transtamare. D'une main, il le tient cloué sur le sol ; de l'autre, il cherche quelque arme, pour en finir. Mais Rocaberti, gentilhomme italien qui les regardait faire, empoignant don Pèdre par le pied, renverse le roi ; et, pendant que son bras le fixe au terrain, Transtamare, ramassant le couteau, soulève la cotte de mailles, et plonge le fer jusqu'au cœur [1].

Ainsi mourut don Pèdre, en sa trente-cinquième année.

La pâle figure de Fadrique, passa-t-elle devant ses yeux? revit-il la reine Blanche, la jeune épousée? toutes ces ombres trahies, violentées, torturées, lui vinrent-elles au-devant? ces mutilés lui firent-ils cortège?

Pour moi, je voudrais le croire fou. Au fond, qu'importe !

Par un bout ou par l'autre, nos mauvais appétits touchent à l'insanité. Si la folie nous rend parfois vicieux, le vice à coup sûr nous rend insensés.

Chacun de nous sent rugir en soi la bête féroce. Lui cèderons-nous ? l'écraserons-nous? tout est là.

1. Une tradition populaire, raconte que Bertrand Duguesclin renversa don Pèdre. Comme on lui reprochait cet acte félon, le capitaine répond : *No quito, ni pongo Rey; pero ayudo a mi Señor.* — Je ne fais ni ne défais de rois; j'aide mon seigneur.

Ma démence m'absout, dit-on; je ne suis plus maître de moi; la bête a déchiré, que voulez-vous que j'y fasse ?

Et qui l'a déchaînée ? Vous êtes ivre, prétendez-vous, qui donc vous forçait à vous griser ?

Si chaque victoire de la conscience nous conquiert une liberté, chaque défaite nous donne un maître. Quiconque a marché de triomphe en triomphe, met un pied libre sur le seuil éternel. Celui dont les étapes se marquent par les faiblesses, traîné comme un esclave sur la claie, au rebours de sa conscience, tombe avec les épaves de voirie, en quelque cloaque où il achève de pourrir.

S'en prendra-t-on à Dieu? Naît-on avec cette folie de la perversion morale ? Se forme-t-elle au sein d'une mère ? Cet homme vient-il au monde, bâti tout entier de meurtre, d'impureté, de rapine et d'empoisonnement ? Cet autre descend-il des cieux vêtu de lumière, enveloppé de sainteté, inaccessible au mal ?

On l'affirme : — Je suis mauvais, vous êtes bon; tant pis, ou tant mieux. Ma nature, tyrannique, fait de moi ce qu'elle peut ! — Chaque arbre porte son fruit ! Remercier un pommier, parce qu'il nous tend ses pommes; écraser une ortie, parce qu'elle nous a froissés; c'est agir en sot. Don Pèdre égorgeait; il était fait pour tuer. Blanche expirait assassinée, elle était faite pour mourir. Il n'y a, sur cette terre, pas plus de coupables que d'innocents : il y a des billes jetées au hasard d'un tapis vert. Le néant vient après, qui prend tout !

Allez, vous n'en croyez pas un mot. Sous vos sophismes, on entend gronder votre bon sens. La royauté de l'âme, que vous contestez, se redresse à chacune de vos négations. — Je vous annonce des ba-

tailles, à vous qui n'en voulez point. Chaque pas que vous ferez dans cette voie, soulèvera quelque vieux principe, quelque vieille vertu, quelque bonne tendresse, quelque instinct honnête, un besoin du ciel, que sais-je? tous ces morts se remettront à vivre; on en a malaisément raison. Dieu, qui vous veut libre; Jésus, qui vous veut sauvé; le Saint-Esprit, qui vous veut triomphant, voilà vos adversaires; sans vous compter, car il vous faudra lutter contre vous-même, et ce ne sera pas le moindre de vos duels. — Dieu merci, ni le cœur, ni l'âme, ni l'homme, ne consentent du premier coup à se faire matière inerte, à devenir cet imbécile atome, promené de la lumière à la fange, par un destin esclave, qui n'y voit pas.

Quoi qu'il en soit, il y eut un jour où l'on vint dire au père de don Pèdre: « Un fils vous est né. Les bras d'une mère ont accueilli ce don du ciel. » Vous représentez-vous don Pèdre enfant? Un enfant, don Pèdre! Sa bouche souriait; ses lèvres ont balbutié les doux mots qu'on enseigne aux nourrissons. Comprenez-vous cela? Quelle énigme, et quel abîme!

N'écrirait-on point un livre plein de larmes, avec ce que bégayait notre enfance et ce qu'a dit notre virilité? Une mère nous reconnaîtrait-elle? Et faut-il être un don Pèdre, pour s'arrêter devant une telle image, pour tordre ses mains et s'écrier : « Quoi ! je suis devenu cela! »

Regardez! sous les propylées de la vie s'avance un visage ingénu. Le front est loyal; les yeux n'ont rien vu que de bon, la main n'a rien fait que d'honnête. Le cœur est prompt aux générosités; l'enthousiasme

lui communique la faculté de tout donner, de tout laisser, fût-ce l'avenir, jeune et rayonnant de promesses. — Désintéressement et magnanimité sont aux trois quarts faits d'ignorance, je le sais. Bien de l'orgueil se mêle à la pureté, bien de la présomption soutient l'ardeur; mais qu'il y a de grandeur aussi! On vole haut. Les cieux semblent trop bas, on s'y heurte, on s'y blesse; l'infini partout, on ne se contente pas à moins. Après! — après, hélas! la défiance nous vient, des autres et de nous-mêmes. L'arbre de la science, celui qui porte les fruits du mal, nous a tendu ses pommes d'or. Nous y avons mordu; une saveur amère nous reste aux lèvres; le poison qui circule en nos veines a changé nos traits; il a mis des plis sur notre front, il a détruit les naïvetés du regard. Puis la réflexion, qui ne fait pas toujours pencher la balance du bon côté, arrive à son tour, boiteuse, assez prompte en tout cas pour réprimer notre élan. Nous sommes devenus raisonneurs; le froid nous a gagnés, nous nous livrons peu; si nos mains se portent en avant, notre cœur reste à l'écart, il se donne mal volontiers. Las, mécontents, déçus, nous nous faisons pesants. Le train médiocre et court de chaque journée ploie notre âme et la rabat sous le joug. Nous ne tournons pas au don Pèdre, non; mais nous tournons à l'ennuyé, nous tournons à l'égoïste. Le torrent nous a pris, le courant nous emporte; il nous roule avec bien d'autres cailloux qui avaient leurs chaudes couleurs, qui avaient leur vif tranchant. Ni plus ni moins usés, ni plus ni moins fangeux, il nous promène en de mêmes aventures. Et, lorsqu'un dernier flot nous jette sur le sable, au grand soleil; quand nous parvenons à retrouver notre pauvre figure sous le limon qui la couvre, une tristesse étrange, mêlée de confu-

fusion et de remords, vient nous raconter les douleurs du voyage avec ses lâchetés.

Est-ce bien vrai? Serait-ce vrai pour tous? — Nés tels quels; doués les uns comme les autres de bonnes aspirations; faudrait-il, à chaque pas qu'on fait, perdre le désir du bien, abandonner jusqu'au regret de l'idéal? Toutes les aurores doivent-elles fatalement aboutir à la nuit?

Non, grâce à Dieu! Je connais des triomphes et je sais des vainqueurs. Notre vie qui peut, glissant sur les mauvaises pentes, nous mener très bas, peut gravir les degrés de lumière et nous porter très haut. L'âme décidée, le cœur épris de liberté, l'homme exilé des cieux qui veut rentrer dans son pays; tous ceux-là, forts lutteurs, résolus au progrès, dédaigneux des compromis, fils de Dieu, et qui sentent leur race; rachetés de Jésus, et qui, dans chaque trahison, voient fumer le sang du Rédempteur; ceux-là dont le cœur tressaille, adore et prie; ceux-là qui, laissant derrière eux la morte chrysalide des bonnes velléités et des bons instincts, déploient des facultés viriles, grandies par le combat, épanouies au grand jour de la connaissance et de la décision; ceux-là, croyez-le, une splendeur illumine leur visage. Rien n'est beau comme leur front qui a souffert et qui a dominé la douleur. Si je ne retrouve plus dans leurs yeux ces limpidités flottantes, pareilles à la goutte de rosée que balance en un matin d'avril quelque rameau printanier; si les grâces de l'ignorance s'en sont allées, si le charme qui accompagne les éclosions nouvelles a disparu; si l'espoir, qu'une magnifique actualité remplace, s'est retiré comme ces vapeurs diaphanes, plus attrayantes en leurs mystérieux replis que l'éclat même de la cam-

pagne et du ciel tout à coup dévoilés; si je devine sur ce teint bronzé quelque trace de hâle, quelques blessures à ces fortes mains; pourtant je reconnais un roi. C'est bien ici le monarque de la création; c'est le maître de soi-même, qu'avait voulu mon Dieu. L'homme est retrouvé. La poussière du pèlerinage a pu salir ses pieds; les nobles audaces du voyage lui ont mis au front la flamme des explorateurs. Autre chose est de pressentir, autre chose est de savoir; autre le désir, autre la possession. Un favori de la fortune, doué dès son berceau par les fées clémentes, aura beauté, bonté, puissance; tout lui réussira; sous ses pas naîtront les fleurs, ses doigts répandront la richesse, ses lèvres en s'ouvrant distilleront plus de sagesse que ne fit jamais la bouche de Salomon; je le veux. Toutefois, dès qu'il n'a rien conquis; dès que vertus, science, pouvoir, lui sont tombés sur la tête sans qu'il y fût pour rien, le héros disparaît; mes yeux découvrent à sa valeur morale je ne sais quoi d'inerte, à son bien-faire je ne sais quoi de passif, à sa vertu même une sorte de niaise inconscience qui refroidit mes sympathies et me laisse indifférent.

Pour que j'aime, il faut que la vie palpite; or, la vie, ce sera toujours le combat. Là où je ne surprends ni lutte, ni sélection au prix d'un effort, il n'y a point d'âme; par conséquent, il n'y a point d'hôte divin.

Nous voilà bien loin. Que voulez-vous, la faute en est à don Pèdre.

Le *Harem* cependant, nous a montré le boudoir de la sultane, ses faïences vertes et blanches posées de champ, festonnées en un bizarre zigzag. Voici là

chambre du kalife, avec son alcôve formée d'un arc dentelé, son plafond enjolivé de mosaïques, sa porte en cèdre que peignit l'art sarrasin. La cour, si chaste de lignes, si fraîche sous ses ombres, s'est ouverte devant nous, marquant d'un dernier trait le caractère secret des appartements orientaux, clos de partout, opposant à tous les regards leurs murailles silencieuses. Le patio, seul, verse à ces élégantes prisons, l'air, le jour, et ce peu de ciel que leur octroyait la libéralité des sultans.

Pour nous, un monde nouveau s'est révélé ; l'existence arabe a revécu ; nous la possédons, au moment de sa plus incontestée puissance et de son plus vif éclat. Qu'elle était poétique, splendide, cultivée, idéale et supérieure, puisque les restes mutilés qu'elle lègue à notre siècle, nous dépassent encore par tant de côtés!

Nous, quand nous ornons nos demeures, nous sommes lourds et nous sommes agaçants ; lorsque nous voulons faire du beau, c'est de la grosse opulence qui sort de nos mains. Nous reluisons, nous éborgnons, nous déployons à profusion les étoffes ébouriffantes, nous mettons *du d'or* partout ; il faut que cela donne dans l'œil, que cela hurle au besoin, qu'on s'arrête, qu'on ouvre la bouche, et qu'on crie : Oh!

Les Arabes aussi, maniaient l'or : avec quelle réserve, quelle délicatesse, quelle science des effets ! Ils usaient des matériaux précieux, ils ne les prodiguaient point ; ils s'en servaient comme d'un moyen, ils n'en faisaient pas un but. L'art, chez eux, prenait le pas sur la richesse ; le travail l'emportait sur la valeur vénale de l'objet ; la pensée primait tout ; les trésors lui étaient esclaves, ils ne signifiaient que parce qu'elle avait soufflé sur eux.

On la retrouve, mon ami, dans ces jardins à la mauresque, fermés d'un côté par les murs du palais, étendus de l'autre jusqu'à cette galerie, dont les colonnes en fuseau estompent leurs doubles arcs sur un ciel bientôt délaissé du jour.

Les haies d'orangers entourent de petits clos où rêve quelque bananier solitaire. On entend sourdre l'eau ; les Maures ne s'en passaient point. Elle descend de vasques en vasques, elle jaillit au milieu des allées ; elle va rafraichir les mosaïques de cailloux. Sous le voile transparent de ces nappes, deux ou trois nymphes malencontreuses, horribles créatures en faïence peinturlurée, pelotonnent leurs membres frêles qu'inonde le flot ; ceci est espagnol. Les myrtes sont arabes ; les grands magnolias, les palmiers, les terrasses échelonnées, les bancs d'azuleyos le sont encore, et Bulbul qui chante, et le crépuscule étoilé.

Qu'elle gardait de mystère, *la sala de Descanzo* [1], en ce beau soir tranquille ! Que ce vieil oranger planté par les sanglantes mains de don Pèdre, réveillait de souvenirs !

Maria Padilla s'est-elle assise à son ombre ? ce tronc noir et raboteux qui déchire le sol, a-t-il appuyé ses membres délicats ? a-t-elle respiré le parfum des roses ? le *ruissenor* modulait-il sa plainte en de mêmes accents ? la brise qui passe a-t-elle soulevé, d'un souffle pareil, les boucles de ses cheveux ?

Ces lieux sinistres et doux, exercent une sorte de prestige. Nouveaux ! et pourtant il semble que nous les avons connus, que nous les avons aimés. Une allée vient après l'autre, ou la suit, on écoute les fontaines ;

1. Salle du repos.

les hautes murailles, tantôt vêtues de myrtes et tantôt de citronniers, nous enveloppent d'un réseau vert. Puis c'est une fleur aux branches de corail, étrange et charmante comme ces parterres enchantés. C'est le *jardinero* [1], *mozo* naïf, qui n'en sait guère plus sur le nom de ses plantes que sur les hauts faits de don Pèdre ou de don Ferdinand.

Des sentiers jonchés de pétales nous ont menés au kiosque de Charles-Quint. Les majoliques présentent un relief exquis, le péristyle se constelle de médaillons rares ; ce banc à dossier, qui entoure l'édifice, est fait tout entier d'azuleyos merveilleux ; on retrouve sur les parois cet émail d'un or limpide (secret à jamais perdu), qu'exécutèrent pour l'empereur les derniers artistes grenadins. Mais que voulez-vous ! j'écoute le rossignol ; les branches de l'oranger qui m'abrite, s'abattent jusqu'à terre ; quelque étoile s'allume parmi les rameaux en fleurs. Et je donnerais toutes les faïences de l'univers pour ma retraite bien cachée, comble de verdure, où l'eau seule et l'oiseau parlent, où la plante préservée du trop de jour s'épanouit dans son ampleur, où l'œil un peu retenu reste plus fidèle à ce qui le charme, le cœur mieux occupé de ce qu'il aima.

Sous les fondations de l'Alcazar, voyez-vous ces bassins ? d'anciens cachots, prétend l'archéologue ; les bains de Maria Padilla, répond la tradition.

Il y fait obscur, humide et froid. La légende, qui met nager toutes sortes de belles dames dans cette eau verte, range autour les hidalgos du roi. Chacun regardait sa déité, et n'y voyait goutte. Bref, les

1. Jardinier.

nymphes une fois parties, nos caballeros buvaient l'onde qu'avaient battue ces gentes mains.

Dites que le roi don Pèdre n'enseignait pas les façons courtoises aux chevaliers de sa maison !

La nuit envahit tout. Longtemps, le faîte de la Giralda qui rencontrait quelques dernières lueurs, a brillé dans sa robe d'or, tandis que des phalanges de *garrapinos*[1] tournoyant autour de la *Foi*, se posaient sur son dard. Les lumières ont quitté le ciel, le rouge couchant sur lequel s'empourprait la cathédrale a depuis une heure éteint son brasier. On entend dans la nef les hymnes monter du chœur, les litanies se promener avec les processions. Sous le porche, quelques cierges frappent les voûtes d'un trait pâle ; ils laissent à la profondeur du vase ses obscurités. Une foule curieuse, babillarde, ardente au spectacle, altérée de plaisir, afflue de toutes parts ; elle se précipite vers le *Monumento*, pyramide en bois, qui du sol jaillit au faîte, et va porter dans les régions supérieures ses mille feux échelonnés.

De loin, cela éblouit, on dirait une escarboucle plantée par des géants. De près, le squelette assez trivial de l'échafaudage, les détails un peu vulgaires de l'illumination : poutres en équilibre, bobèches de fer battu, nous donnent des visions de café chantant, que tout notre sérieux ne parvient pas à dérouter[2].

1. Martinets, auquel les gens du peuple donnent ce nom, qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire.

2. Là dessous le fils de Colomb repose dans sa tombe, qui dit au passant :

A Castilla y a Leon	A Castille et à Léon
Nuevo mundo dio Colon.	Nouveau monde donna Colomb.

Cependant, les *funciones* qui ont parcouru la ville rentrent au bercail. On voit, porté sur un plateau, Jésus en prière au milieu des disciples assoupis : figure médiocre, branlante, mal éclairée, triste exhibition contre laquelle proteste notre respect, car elle froisse notre piété. La *Virgen,* colossale, mitre en tête; sa coiffure ornée de chaînes d'or, de rivières d'escarboucles, de colliers de perles, à la manière des rois goths ; les mains chargées d'anneaux et les doigts couverts de bagues, s'avance à son tour, escortée de ses femmes. C'est la reine des cieux, la souveraine de l'univers. Jésus, refoulé dans l'ombre, ne saurait prétendre à pareil honneur. Elle traverse fièrement les parvis. Devant le gigantesque piédestal qui la porte, vrai char de Jaggernaut, un peuple s'est agenouillé.

Hélas ! les prostrations de ces braves gens n'ont pas plus de sérieux qu'elles n'indiquent de foi ; chuchotements et rires s'échappent ; dès que le culte se fait mondain, le cœur se fait dissipé. — Dans toute l'église, je n'ai découvert qu'un pauvre campino, son paquet posé par terre, tête nue, mains jointes, qui seul priait, car seul il avait trouvé Dieu.

---

19 avril 186...

Les solennités approchent, le peuple des campagnes accourt. Ce ne sont pas seulement les processions du Vendredi Saint qui l'attirent ; c'est la foire qui va s'ouvrir. Elle durera trois jours. Trois *corridas* de

toros, six taureaux immolés chaque fois, solenniseront la résurrection du Sauveur. *Se usara de banderillos de fuego*, promettent les affiches ; c'est-à-dire que des dards armés de pièces d'artifice, iront porter le feu dans les chairs déchirées. *Se preparan perros de presa;* c'est-à-dire que des chiens dressés au carnage, saisiront la bête et la dépèceront en détail. Les *Espadas* sont : le fameux Antonio Sanchez, *el Tato;* Antonio Carmona, *el Gordito*, court, puissant et ramassé[1] ; tous deux de Séville, *y que mataran alternando*, qui tueront alternativement. Une liste nombreuse de *picadores* et de *banderilleros* vient après. On espère que les *royaux infantes*, favoriseront la *corrida* de leur présence. En tout cas, l'autorité n'y fera point défaut.

Je sais bien, mon ami, qui s'enfuira loin de ces lieux sanglants.

Une population entière a parcouru les rues cette nuit.

La mendicité, plus affligeante ici qu'à Valence parce qu'elle est moins naturelle, s'exerce en pleine liberté. Valence nous faisait voir des plaies réelles ; Séville ne nous montre ni boiteux, ni manchots, ni lépreux, ni mutilés ; mais, depuis la solliciteuse bien vêtue qu'on prendrait pour une señora, jusqu'au monsieur en habit noir qui a l'air d'un diplomate retraité, chacun tend la main. L'horrible science des grandes villes, cette mise en scène pire cent fois que la misère, car elle dégrade l'âme, enseigne au quêteur les comédies de la pauvreté. Une femme déguenillée avec art, vous attend au coin des *calle* pour vous présenter quelque malheureux enfant étendu raide, la tête renversée, immobile (Dieu sait par quel procédé), dans cette attitude

1. Comme son nom l'indique : *Gordito*, épais, gros.

forcée qui dure tout le jour. D'autres *niños* portés par d'autres mères sont instruits à pleurer sur un mode mineur. Jamais, le fait est caractéristique, ces indigents de profession ne s'adressent à l'Espagnol. Le caballero, qui les connaît, les considère gravement et passe outre. Nos gens s'attachent à l'*estranjero* [1]; ils le poursuivent, le harcèlent, jusqu'au moment où quelque *reale* venant glisser dans leurs doigts, nos drôles tournent les talons, et, sans un mot de gratitude, ce qui est très oriental, vont chercher une autre proie qu'ils ne lâcheront pas.

J'aime mieux cette humble famille des villages, assise dans la belle Place aux Orangers. Nos gens sont arrivés ce matin pour contempler les splendeurs de la semaine sainte; aussi, pour mettre l'occasion à profit, et remporter quelques *pesetas* ou quelques bouchées de pain. L'homme et sa femme, bissac à l'épaule, tout juste vêtus, restent ébahis; le *mozo* [2] ne s'embarrasse pas pour si peu ; trois loques achèvent de s'érailler sur son dos; il a plus de trous que d'étoffe, on lui voit plus de peau que d'habit; or, dans cet accoutrement, tandis que son père, interrogeant nos visages d'un naïf regard, hasarde vers nous une main tannée, lui, le petit, joyeux d'être au monde, et à Séville par-dessus le marché, saute, gambade, bras et jambes en l'air, bien autrement heureux qu'un fils de roi.

Moi, je comprends ce garçon. Rien n'égale aujourd'hui l'éclat des rues, le mouvement qui les anime, la blancheur des murs, la *hermosura* [3] des señoras groupées sur les balcons ou languissamment assises du côté

1. L'étranger.
2. Jeune garçon.
3. Beauté.

de l'ombre, dans la calle de *la Sierpe*[1]. Leur teint mat, plus pâle que l'ivoire, leurs grands yeux caressants et rieurs, les palpitations intermittentes de l'éventail, ce nonchaloir plein de grâce et de séduction répand des effluves de beauté, si bien qu'on se croirait transporté dans cette atmosphère des musées, toute réchauffée de l'inspiration des maîtres et tout imprégnée des harmonies de la couleur.

Les corbeilles de roses mettent là dedans leurs parfums; une bouffée de vent, qui a passé sur les jardins, apporte l'arome des orangers; des toiles tendues très haut, comme dans les bazars levantins, nous donnent des visions d'Orient; ces troupes, fusil sous le bras, crosse retournée, qui reviennent de la procession, nous ramènent en Espagne; cette gitana, son enfant jeté sur le dos, qui court d'un pas élastique, d'un geste rapide nous montre les lignes de sa main, sourit à notre refus, et, prompte comme la panthère, saisit le réal qu'on lui présente; ces boutiques où l'*aguador* débite la limonade et l'eau glacée; ces patios en marbre, plus splendides, moins agrestes que ceux de Cordoue, mais où l'oranger va s'arrondir à trente pieds du sol, où le bananier étale son parasol d'un vert bleu, que défendent les portes en bois rare constellées de clous sarrasins; tout nous parle de Séville la belle, de la capitale des Yusuf, des Yakoub, des temps héroïques; rien ne nous rappelle que cette radieuse et que cette séduisante, épanouie sous les embrasements du soleil, doucement bercée au murmure des fontaines, s'éclairait jadis de feux plus sombres, et que les gémissements mêlés aux prières qui montaient de ses bûchers, lui servaient de sérénades et de chansons.

1. Du serpent.

En attendant, nous voilà devant la *Merced*. C'est ici, dans le musée, que nous retrouverons Murillo.

Une femme, occupée de laver les dalles de l'atrium, défend en Cerbère son monument. Les fêtes ont fermé l'édifice, cela va de soi; deux ou trois gardiens, accoudés aux montants de la porte, et qui suivent de l'œil la fumée de leur cigarette, nous le laisseraient bien voir; même, ils accordent un compatissant regard à notre phalange éplorée; hésitants, près de fléchir, les clefs tournent et retournent dans leurs doigts. Mais vous comptez sans la Maritorne accroupie parmi ses arrosoirs. D'un même emportement, elle verse l'eau sur son pavé, sur les caballeros sa mauvaise humeur, son indignation sur nous. Ouvrir! La veille du Vendredi Saint! jamais. Dussions-nous en mourir de regret, nous n'apercevrons ni Murillo, ni Zurbaran, ni pas un des chefs-d'œuvre écroués dans la forteresse, dont notre ennemie tient baissée la herse et levé le pont.

En tout pays, mieux vaut avoir affaire au roi qu'à ses ministres. Justement, le directeur paraît là-bas; d'un élan nous sommes vers lui; nous présentons à cet arbitre de nos destinées une requête qui emprunte son éloquence au désespoir. L'arbitre, un galant homme, s'arrête et nous écoute. Admirer les œuvres du génie ne saurait offenser le Créateur; il a compris cela. D'un geste il appelle les gardiens, d'un mot il fait glisser les verrous, nous passons. — Notre ennemie a dressé vers le ciel ses mains armées de brosses. Et si elle nous savait *luteranos! gastados!* [1] ainsi qu'on disait au bon temps de Torquemada!

1. Luthériens, *gâtés*.

Murillo naquit et mourut à Séville. De 1618 à 1682, il y vécut, il y travailla. C'est lui que nous venons voir ici [1].

Une *Annonciation* arrête tout d'abord nos pas. Vous ne rencontrez point, chez la Vierge espagnole, cet embarras un peu vulgaire auquel nous ont accoutumé les maîtres italiens. La pudeur, qui est bien loin de disparaître, s'atténue devant un sentiment nouveau : le besoin de savoir. « — Comment arrivera ceci ? — » La bouche profère les paroles ; le regard, ferme, lumineux, et qui ne veut pas d'obscurités, répète la question. Toute l'émotion, toutes les rougeurs se sont réfugiées sur le front de l'ange, voilé de modestie, dont les paupières demeurent abattues, dont les yeux ne se lèveront pas sur cette vierge aux altières candeurs. La beauté vient du contraste, audacieux à force de vérité, qui met les célestes rayonnements dans cette prunelle de jeune fille, calme dans l'attente, résolue à connaître, ne redoutant rien parce que sa pureté l'environne ; et la chaste retenue de l'ange, recueilli, reployé sur soi, enveloppé de respect, et dont les lèvres transmettent le divin message, comme les mains d'un serviteur fidèle portent l'urne d'or que n'effleure pas même son regard.

Justa et Rufina, les filles du potier de Triana, ces deux sœurs dont les Carthaginois firent deux martyres parce qu'elles avaient méprisé la Vénus Salhambô qu'on portait par la ville ; les belles saintes qui, en 304, lorsque sévissait un ouragan dévastateur, apparurent des deux côtés de la Giralda, de leurs deux mains

1. On trouve encore sa maison dans la *Juderia* : elle est contiguë aux murs de la ville et s'élève à l'extrémité de la *Callejuela de l'Agua*.

croisées où se balançaient des palmes, protégèrent la tour contre l'effort du vent ; vous les trouverez ici : Murillo a reproduit le miracle. L'une des sœurs, exaltée, illuminée, presque théâtrale, regarde le ciel. L'autre, une fille simple, vous regarde, vous, et son œil à de telles limpidités qu'il vous éclaire le cœur. Le tableau, magnifique d'ordonnance, respire la paix. Les figures, enlevées dans l'éther, conservent leur individualité ; on y sent la femme, on y devine l'apparition. Toutes deux élancées, souples, gracieuses, d'un geste charmant ont soutenu l'édifice ; quelques cantaras et quelques alcarazas, insignes de l'humble métier de *l'alfarero* [1], jonchent le sol. Une splendeur environne les saintes, elles nagent dans la lumière. L'acte reste naïf ; les filles ingénues abriteraient du même mouvement quelque frêle tige de rose ou de lis. La même foi, que pas une ombre ne ternit, jaillit vers Dieu : toute-puissante, parce qu'elle n'a jamais douté.

Maintenant, regardez le *Saint François*, admirable tête de vieillard ! Il est en prière. Son adoration a déchiré la nue ; les abîmes d'azur ont ouvert leurs profondeurs. La Vierge remonte vers les cieux. Elle vient de poser sur les bras du solitaire son enfant, l'enfant de la promesse, le rédempteur de l'univers. Et le religieux, nouveau Siméon, les mains tremblantes de respect, le visage baigné de clartés, les yeux gonflés de larmes contenues, prisonnières, on le dirait, derrière ces ternes prunelles ; le vieillard contemple, et jamais la vénération, jamais

1. Potier ; on le nomme aussi *Ollero*, d'*olla*, marmite ; de là, *olla podrida*, pot-pourri — mélange de plusieurs sortes de viandes, légumes, etc.

l'amour n'ont resplendi d'un tel éclat, humble et radieux, sur un tel front. L'homme a vu, ses mains ont saisi : il possède son sauveur et son roi. Jusqu'à l'hésitation du mouvement, jusqu'à l'infléchissement de ce corps que l'élan soutient, que l'immensité d'une telle grâce fait ployer, tout dit : « Je ne suis pas digne de toi ». Un Alleluia d'allégresse est sorti de la poitrine; il s'écrit en lumière sur la pâleur des joues; il frémit comme les accords d'une harpe sur ses lèvres émues.

L'enfant, radieux, joyeux, vainqueur et candide, sourit au vieillard.

Je suspends ici, en face du *Saint François,* le fameux *Saint Antoine* que la cathédrale tient enfermé dans ses murs. Toile prodigieuse, pensée divine, telle que la rencontrait Murillo quand il mettait l'âme humaine en contact avec l'infini.

Ce que j'en aime toutefois, ce n'est pas cette gloire sidérale, formée d'anges — disons d'amours — grassouillets, mignards, la tête bouclée, une paire d'ailes aux épaules, projetés dans toutes les attitudes, mettant leurs membres potelés au défi des plus inconcevables postures : les uns en raccourci, les autres à l'envers, ceux-ci qui s'embrassent, ceux-là qui dégringolent, tous pelotonnés ou dépelotonnés jusqu'au plus perdu des cieux. Ce n'est pas même la lumière à nulle autre pareille dont le corps d'*el Nino* forme l'éblouissant foyer. Ce n'est pas, oh ! certes ce n'est pas l'Enfant Jésus, petite figure frisée, presque grotesque, écartelée en un mouvement trivial : sorte de marionnette clouée au point central de ce flamboyant incendie. — Le trait génial, c'est le moine.

Le voilà. Il se tient à genoux dans sa pauvre cellule

où s'abat la puissance des cieux. Un éclat divin l'a visité. Les deux bras du religieux se sont étendus, son regard attaché sur la vision la fait descendre, l'attire, l'amène rayonnante dans ce misérable réduit. La véhémence du désir est la plus forte, l'autorité de l'amour a triomphé. Le moine attend. Il ne se lève point, il ne se précipite point au-devant de son Dieu, il n'essayera pas même un mouvement. Le Ciel tout entier viendra vers lui, car il croit, et sa foi le veut.

Regardez ce *François d'Assise*, un autre saint. — D'un geste superbe, il a mis son pied sur le monde. Je retrouve dans l'attitude cette monastique humilité, dédaigneuse de l'univers, indifférente aux détresses comme aux plaisirs des hommes : égoïste sainteté dont le rayonnement solitaire fait penser à l'étoile fixe, perdue au zénith d'un ciel pur et glacé.

Pourtant François d'Assise, tout orgueilleux que soit le mouvement, conserve un cœur qui palpite. Il se tient debout devant Jésus crucifié. Jésus, d'un geste plein de mansuétude, a détaché du bois sa main percée ; il l'a doucement appuyée sur l'épaule du saint; il penche vers lui sa tête mourante. Sous cet attouchement, le religieux a tressailli. Pâle d'adoration, tout son être s'élance ; tout son respect retient l'élan. La grande robe grise qui enveloppe le moine, les plis lourds qui tombent jusqu'aux pieds expriment d'un dernier trait, magistral et sûr, l'austérité claustrale: cette joie murée dont un blême reflet trahit à peine l'ardeur.

Voulez-vous des réalités? *Santo Tomas de Villanueva* vous en fera voir.

Mendiant, malade, on ne sait trop lequel, ce jeune *campino* demande une aumône à l'évêque; peut-être espère-t-il un miracle. Le voilà campé de dos, hardiment; genou ployé, d'une main s'appuyant au sol, la jambe rejetée en arrière, le pied posant sur l'orteil, le pantalon court et sordide, une guenille en bandoulière, la tête entourée de loques, un bras tendu vers le saint. On n'aperçoit pas le visage; mais tout le corps porté en avant implore d'une telle ardeur, c'est si chaud de coloris, si puissant de volonté, si vrai de naturel, cela vit si bien, l'attitude parle avec tant de persuasive éloquence, qu'on entend la voix et qu'on a saisi les traits. Je les décrirais au besoin. La bouche pâle, un peu proéminente, souffreteuse et timide, va réveiller des compassions endormies au plus profond du cœur; le regard a des intensités fébriles; c'est presque un enfant que ce jeune homme; la figure a conservé les ingénuités du premier âge; on y trouve je ne sais quels caractères chétifs et dépendants, qui, mis à côté des énergies d'une telle prière, troublent, attendrissent, feraient volontiers jaillir des pleurs. Vécût-on cent ans, on verra toujours cette œuvre-là.

Je n'en dirai pas autant de la grande *Concepcion*. Enterrée durant l'invasion française, déterrée et volée par quelqu'un de ces généraux qui prisaient fort la peinture, elle fut enfin rendue aux Espagnols.

Marie effleure de ses pieds la lune. Son manteau bleu, démesuré, se gonfle pour l'emporter à l'empyrée. La tête a les beautés d'une Judith : majestueuse, un peu dure; rien de la candeur ravie ou de l'immaculée pureté qui éclairaient la *Concepcion* de Madrid. Le geste, l'attitude affectent un caractère déclamatoire

dont la conscience reste froissée et que renie le goût.

Dès qu'il cesse d'être vrai, Murillo renonce à son génie. On supporte l'apprêt chez un autre, chez lui, la recherche sonne faux. La disparate devient plus choquante encore, lorsqu'elle éclate au plein de l'art espagnol, ce champion de toutes les sincérités. On croirait retourner au Cherruguete, au Bernin, aux grâces jésuitiques, à ces fadeurs, à ces minauderies d'une pensée dévote, plus préoccupée du souci de charmer que du devoir de servir.

Saint *Antoine*, en contemplation *del Nino* debout sur une Bible ouverte ; petit morceau très apprécié des connaisseurs, ne me plaît guère mieux. L'air protecteur d'*el Nino*, l'afféterie du maintien, l'effort au lieu d'inspiration, tout ce froid travail qui réveille la critique, détruit l'émotion.

Encore un saint, — j'en passe — encore un vieillard avec *el Nino* dans les bras : *Félix de Cantalicio*, peint *con leche y sangre*[1] disent les Espagnols.

Ici tout est simple. Une barbe blanche descend de cette tête virile, pieusement inclinée sur l'enfant. Le saint, enveloppé de la robe des religieux s'est ployé ; on sent la possession du respect, l'invasion du bonheur, l'âme qui fléchit sous la magnificence du bienfait. *El Nino*, d'un geste enfantin, a saisi la barbe vénérable, ses lèvres ont souri ; mais tant de tristesse pénètre ce sourire, tant de profondeur agrandit le regard qu'on croit voir s'assombrir par delà les horizons de Golgotha.

Arrêtons-nous devant *la Servilletta*[2], notre dernier Murillo !

1. Peint avec du lait et du sang.
2. La Serviette.

Le peintre, dit-on, n'avait pas de quoi payer son hôte; il prit une serviette et jeta dessus, du bout de son pinceau, les deux têtes que voici : Marie et l'enfant. N'y cherchez pas l'idéal, il n'y est point. Toutefois, un génie a créé l'œuvre ; la maestria vous saute aux yeux.

La Vierge, prise de buste, tient son premier-né. C'est une paysanne, comme vous en avez rencontré de Cordoue à Séville, comme vous en verrez de Séville à Malaga : le visage un peu plein, le menton un peu rond, l'œil grand ouvert, sans audace et sans timidité. Quand il plaisait au maître, la flamme se posait sur ces visages-là.

L'enfant debout, jeté en avant d'un mouvement impétueux, repousse d'une main le sein de sa mère : vigoureux garçon, tout entier en plein soleil. Le regard, clair, puissant, est curieux, est impérieux ; l'enfant veut voir ; quelqu'un ou quelque chose, on ne sait quoi. Ne vous torturez point l'esprit, ne rêvez point un mystère, ou un mythe, ou quoi que ce soit de compliqué ; ce que vous voyez devant vous, c'est tout uniment une *campina*, avec son *muchacho* sur les genoux. D'un élan, le muchacho a bondi hors du plan, les yeux ont flamboyé, un éclair en a jailli, rien de plus. Ce peu suffit.

Deux ou trois Zurbaran achèvent la galerie.

Jésus glorieux, une robe de pourpre serrée à la ceinture, quelque bleue draperie jetée à l'épaule, la croix appuyée le long du corps ; grave, digne et pensif, vient de placer la couronne sur le front de *san José*. L'âme abîmée dans l'extase, possédé du ciel, submergé

par le flux montant de son adoration, le saint ne se doute même pas de la faveur dont il est l'objet. Ce tableau mystique, où le réalisme s'efface devant les flammes de la foi, s'appelle *Coronacion de san José.*

Une autre toile, *el Eterno Padre*, représentation sacrilège, quand elle essaye de nous raconter Dieu, se transforme en une inspiration sublime, dès qu'on se contente d'y voir l'image du destin.

Je l'ai reconnu, ce visage fatidique, triste, altier, dans sa placidité morne. L'irrévocable siège sur cet impassible front. C'est le grand spectateur des vicissitudes humaines, pétrifié au profond des cieux. Une ombre cependant, vient atténuer les froides clartés du regard. Quelque chose comme une pression douloureuse a fatigué les traits. On y devine les ennuis de cette contemplation impuissante, navrante, toujours la même. Toujours des bras qui se tordent vers un ciel de fer ; toujours des veuves et des mères désespérées parce que la terre a dévoré leur chair et leur sang ; toujours des cœurs déchirés parce qu'ils ont aimé, parce qu'on les a trahis ; toujours des vies délaissées, toujours des âmes éperdues, toujours des esprits révoltés, toujours le vice, toujours des pleurs. Et le monde promène cette boue par les immensités de l'espace indifférent.

Résumons-nous :

Aux Murillo de Madrid, Séville oppose les siens. Sont-ils supérieurs, ont-ils plus d'éclat ? nous transportent-ils mieux dans la région de l'idée ? nous font-ils mieux retrouver cette patrie de notre esprit où resplendit la lumière, où règne la vérité ? Je ne crois pas.

Séville possède des toiles hors ligne. Mais une sorte de monotonie en atténue l'effet. On y sent trop la peinture de commande ; trop souvent on y retrouve l'extase officielle des fondateurs de couvent.

Chaque monastère voulait posséder son chef-d'œuvre; il fallait à chaque confrérie son grand saint, favorisé d'une visite de la Reine des cieux, honoré d'une caresse d'*el Nino*. Le peintre y mettait sa bonne volonté ; il y apportait ses convictions, qui en doute ? Plus d'une fois le rayon divin descendit sur la page, tout comme l'hôte céleste s'abattait dans la cellule du religieux.

Cependant la vérité, cette émancipatrice, emprisonnée elle aussi dans un réduit de moine, a replié ses ailes. Elle s'amoindrit, elle s'appauvrit. La liberté disparaît ; l'imagination a perdu ses magnifiques audaces, le pinceau n'a plus ses royales fiertés. L'artiste, qui s'efforce de prendre une revanche par en haut, nous montre le ciel, il est vrai ; mais ces cieux-là sont traditionnels, il ne nous satisfont point. Vous pouvez bien enflammer d'adoration vos blêmes visages, vous pouvez bien jeter une lumineuse échelle du monastère au paradis, il me faut autre chose, il me faut plus. — Le monde comme Dieu l'a créé, le cœur comme Dieu l'a fait, je ne me contente pas à moins.

Le soir.

Les cloches ont fini de tinter, les voitures de courir. La ville s'est transformée en un vaste salon[1]. Il y a

1. La coutume espagnole arrête tout bruit, de la veille du vendredi saint au dimanche de Pâques.

des rues élégantes que balayent les traînes des señoras : étoffes soyeuses, mirobolante exhibition de richesse et de mondanité. Les bras sont chargés de joyaux ; la mantille de dentelle accompagne les torsades que retient un peigne d'or, l'éventail parle, et les prunelles andalouses laissent échapper leurs flammes, pendant que le caballero, sans trop s'émouvoir, promène sa braverie au milieu de ces feux croisés. D'autres *calle* voient arriver la foule agreste, en bons habits de drap, ornés de grelots d'argent. D'autres encore, éloignées des portes extérieures et du centre clérical demeurent solitaires ; c'est tout au plus si le feutre d'un abbé prolonge sa maigre silhouette sur les murs ; tout au plus si le pas de quelque mule villageoise vient en agacer les échos.

Nous voici dans la place San-Tomaso, écartée et déserte. Elle n'a pour elle que sa blancheur, le miroitement des pavés, et cette petite maison passée au lait de chaux : la maison du Barbier de Séville, numéro 15, pour vous servir. — Le Sévillan la montre à son *estranjero*, du même sang-froid que le gardien du château d'If fait voir au visiteur le cachot de Monte-Cristo. Quelque vigne, grimpant au toit en terrasse, étend son dais sur les vases de fleurs ; le plat à barbe traditionnel reluit au-dessus de la boutique ; on vous y rasera si vous voulez. C'est gai, brillant, fou comme la chanson de Figaro. Une *bebida* a rangé vis-à-vis ses cantaras, ses flacons de liqueurs et sa *pastilla*[1] à faire l'orgeat. Les faisceaux d'oranges brillent au milieu d'un feuillage solide ; les *azucarillas* mettent leurs rochers roses sur leurs rochers blancs ; des miroirs enchâssés partout répètent les magnificences de l'éta-

1. Pâte d'amande.

lage, sans compter la figure des acheteurs. Là, sous l'ombre du toit de pagode, nous avons fait à l'espagnole : grignoté des arachides, savouré le *malva visco*, respiré les parfums, mangé des fruits. Après quoi, traversant les parvis de la cathédrale, bien silencieuse et bien solennelle à cette heure, avec son dôme à perte de vue, projeté sur le transept; passant sous le crocodile empaillé[1], suspendu, gueule ouverte, dans la grande ombre de la *puerta del Lagarto;* nous avons pris notre chemin vers la Giralda, non sans donner un regard au roi saint Ferdinand, statue équestre hardiment campée sur le grillage de la capilla Major.

Une rampe adoucie conduit au beffroi. Les cloches sont muettes ; diables ou saints les ont menées à Rome; elles se tairont trois jours durant. Leurs fleurons verdâtres restent immobiles sur le ciel ; en bas s'étendent la ville et la campagne, jusqu'aux derniers lointains.

La voilà donc, Séville, l'antique charmeresse, qui toujours sut enlacer le cœur de ses conquérants. C'était la favorite de Jules César, il la préférait à Cordoue ; Cordoue, disons-le, avait préféré Pompée à César. Les rois goths l'aimèrent à leur tour. Mais lorsque Muza, ce vainqueur des Espagnes, rencontra le roi Rodrigue dans les plaines du Guadalete, lorsque Rodrigue s'enfuit, laissant derrière soi sa ville et sa femme; l'une devint la perle du royaume sarrasin ; l'autre, vite consolée des disgrâces qui découronnaient l'amant de la Cava, tourna son visage au soleil levant et s'assit, sans trop de regrets, sur le trône d'Abd-ul-Aziz, fils et successeur de Muza.

Séville, comme les autres cités péninsulaires, relevait

1. Cadeau d'un kalife égyptien aux premiers rois catholiques.

du kalifat de Damas[1]. Les Abd-er-Rhaman, rois de Cordoue, rompirent son vasselage. Puis, vinrent les Almohades, que menaient les Yusuf et les Yakub. Ceux-là s'éprirent de Séville, ainsi qu'avaient fait leurs devanciers ; ils lui prodiguèrent les trésors. Rien n'était assez précieux pour elle : palais, alcazar, tours et mosquées, rien ne coûtait pour la parer. — Quand Ferdinand la prit aux Maures, elle y perdit tout. Une épée l'avait conquise, une croix de fer la gouverna.

Les découvertes de Colomb rendirent à l'Andalouse quelque reflet de son éclat. Ses places devinrent le marché des terres nouvelles, ses rues la résidence des princes marchands. Sur les flots du Guadalquivir, glissaient les caravelles chargées d'ébène, d'acajou, d'oiseaux rares, d'épices et d'or. Toutefois, sa gloire pâlit en même temps que se détachaient les colonies : le mouvement s'arrêta, les palpitations s'affaiblirent, la ville s'assoupit. — Un instant, les guerres de l'Empire ont secoué son indolence ; les années de paix ont replongé la cité dans sa langueur. Sauf les jours de fête ou de révolutions, c'est la Belle au bois dormant.

Mais qu'elle a conservé de beauté ! Qu'elle est majestueuse et pleine de grâce, contemplée de ces hauteurs, à travers un air limpide, l'abîme sous soi, comme si l'on planait !

Le regard tombe d'aplomb sur la cathédrale. Tourillons, épines, flèches, dards, tout s'élance. Un fouillis d'arcs, de contreforts, de créneaux, de chapelles avec leurs éteignoirs, de tours avec leurs pans raides, de pignons avec leurs spirales délicates, grimpent à l'as-

1. Jusqu'en 756.

saut du minaret. On comprend alors, la prodigieuse ampleur du monument; on en saisit la diversité multiple. Puis les yeux éblouis vont chercher quelque apaisement vers les prairies déroulées jusqu'à la *sierra de Castilheja*, ce trait pâle à l'horizon. Ils suivent le cours du Guadalquivir, tranquille et large, qui d'un méandre nonchalant embrasse la ville au midi, prend son chemin par le despoblado, y jette sa voie lumineuse, et se perd, lui aussi, dans un lointain fait de clartés, de teintes vertes et d'azur.

La tour *del Oro* coupe le fleuve de son fût octogone et de ses balcons en retrait. Le palais *San Telmo*, résidence des royaux infants, termine à nos pieds le *paseo de Cristina*. Une fabrique de tabac assied par delà sa lourde masse. Après, vient le cimetière de Saint-Sébastien. — Dans le désert qui l'avoisine, se dressait jadis le monument de la très sacrée inquisition, le *Quemadero* [1] d'horrible mémoire : bloc en maçonnerie, sur lequel s'entassaient les fagots; échafaud permanent, où les gardiens de la foi faisaient fumer la chair humaine.

Vous pouvez m'en croire, les orangers qui étendent leur feuillage sur la Vega produisent un effet étrange, rapprochés de ce lugubre passé. Il semble qu'en une place ainsi contaminée, ni les fleurs ne sauraient éclore ni le printemps s'épanouir. Le champ de foire cependant y met ses baraques; on voit s'élever les tentes, comme si le camp sarrasin pressait encore les remparts.

En deça, s'ouvre la *puerta de Xerès*, la vieille et la bien disante. Elle faisait front à l'ennemi; son écusson rappelle en un distique hautain les gloires de Séville :

1. Littéralement : le *brûleur*.

Hercule me edificò ;
Julio Cesar me cercò
De muros y torras altas ;
El rey santo ne gaño
Con Garci Perez de Vargas[1] !

Si vous vous penchez dans cette embrasure, d'autres perspectives vous montreront la fonderie de canons, avec ses dômes mamelonnés qui rappellent les khans de Stamboul. La ville étincelle toujours au milieu de ses pâturages, de ses blés et de ses jachères sans fin. Trop de toits et trop de tuiles y ont remplacé les terrasses africaines ; ça et là pourtant, un palmier jaillit, qui tranche les murs de sa ligne élégante. Après, les pacages reprennent, les surfaces uniformes vont fuyant, les horizons infinis se noient aux déclivités de la coupole céleste, et quelque antique aqueduc parsème le despoblado de ses piliers solitaires et de ses arcs brisés.

Si vous vous tournez un peu, vous verrez la lourde église de *San-Salvador*, grise au milieu des maisons blanches, les écraser de son épaisseur. Dans une des chapelles, s'élève le crucifix miraculeux : *el Cristo de los desemparados*, le Christ des désemparés ! Jamais plus beau nom ne fut donné à Jésus.

Tout contre le rempart, monte la tour de Fadrique, une moresque.

Le grand hôpital de *la Sangre*, forteresse des douleurs, lève à l'écart ses murailles austères. La *Maca-*

1. Hercule me bâtit ;
Jules César m'environna
De murs et de tours hautes ;
Le roi saint me prit
Avec Garcin Perez de Vargas !

reña, pauvre et sordide, lui fournit les misères avec les maux [1].

Un pas encore. Remarquez-vous, sur l'autre bord du Guadalquivir, ces rues larges, droites, abandonnées? C'est le fameux *Triana,* le faubourg des Gitanos, qu'illustra longtemps le tribunal de l'inquisition. Par cette porte, la *puerta Real,* saint Ferdinand entra vainqueur dans Séville. Plus près de nous, un cirque immense, moderne Colisée, la *plaza de Toros,* étage ses gradins évasés, arrondit son dernier rang soutenu de colonnettes, abrite sous la tente ses places ombreuses que le riche payera double, et met au soleil son arène ou l'on égorgera demain.

Ainsi portés dans les splendeurs de la lumière, nous avons saisi tout l'aspect; c'est la conquête du regard.

En comprenez-vous le caractère, en mesurez-vous la grandeur? Vous ai-je fait voir cette odalisque indolente, rieuse et cruelle, les plis de sa robe largement étalés, toute baignée de soleil, des corbeilles de fruits sous les mains, des couronnes de fleurs sur le front, des feuilles de bananier pour éventail, la tunique çà

1. Une rime populaire dit:

Desda le catedral à la Magdalen
Se almuerza, se come, y se cena;
Desde la Magdalen, à san Vicente,
Se come solamente;
Desde san Vicente, a la macarèña
Ni se alumerza, ni se come, ni se cena.

De la cathédrale à la Magdeleine
On déjeune, on dîne et on soupe;
De la Magdeleine à saint Vincent,
On dîne seulement;
De saint Vincent à la Macaréna,
On ne déjeune, ni ne dîne, ni ne soupe!

et là déchirée, l'habit taché de sang; et cette pleine mer de verdure aux teintes crues, ces égalités mornes, qui mettent autour de la belle endormie plus de silence que de bruit, plus de rigidités que de sourires, plus de monotonie que de couleur?

Descendons maintenant. Venez-vous-en le long du Guadalquivir, parmi les bosquets de *las Delicias*. Regardons l'eau couler, promenons-nous dans ces allées. Nous y trouvons, hélas! les arbres de chez nous : ormeaux, acacias, quelques-uns perruqués en boule. — Mais voici sur les bancs d'*el Salon* un bon vieux paysan, un *labrador* arrivé ce matin. La poussière blanchit ses pieds; il a posé près de lui son bissac fait en peau de bique, et son bâton, un cep vigoureux. Notre homme ne possède pas plus de *pesetas* qu'il ne faut; la conquête du Pérou ne lui a guère mis d'or en poche. Entrer dans une *venta*, c'est bon pour les *hacienderos*; on y fait payer jusqu'à l'eau qu'on y boit. Bah! lui s'est assis là, en face du palais de l'infante; la vue n'en coûte rien. Il mord dans un croûton plus dur que pierre; il étend par-dessus quelque tranche de fromage blanc; deux ou trois gorgées du vin doux qui gazouille dans sa gourde, achèveront le repas.

A peine nous a-t-il aperçus, notre vieux nous fait place. Puis, avec la politesse espagnole, il nous offre son régal : *Gusta usted* [1]?

Gardez-vous d'accepter, vous attraperiez fort le brave homme. Jusqu'à trois fois, tenez bon. Une première invitation ne signifie rien; la seconde pas beaucoup plus; si, décidément, on vous désire pour convive, une

1. Cela vous plait-il? — littéralement.

troisième sommation vous pressera. Vous pourrez vous rendre alors, vous le devrez même : céder avant, ce serait vous montrer indiscret.

Bien souvent, en voyage, il m'est arrivé de présenter quelque friandise à nos compagnons de route. Un geste gracieux mais péremptoire écartait toujours la boîte aux bonbons. Insistions-nous? le *Gusta usted* revenait-il trois fois sur nos lèvres? notre voisin se déridait, se décidait, et parfois, nous comptant rapidement du regard, saisissait le cornet, faisait autant de parts qu'il voyait de dames, nous mettait, plus grave et plus superbe que le sultan Yakoub au milieu des étoiles de son harem, à chacune un chocolat dans la main ; après quoi, il croquait à son tour le caramel praliné.

Notre bon vieux, qui n'en sait pas tant, continue de grignoter son *pan moreno* [1]. Tout réjoui de ces gais visages, il nous conte qu'il est vieux, cassé, content tout de même; et comme quoi jadis, il était jeune et beau ! — Pour cela, il y tient : *Estaba muy limpio* [2] !

L'Alameda, plantée d'azedaracs, nous a lentement conduits sur le pont de Triana. Des deux côtés, en amont et en aval, remontent les barques venues de la mer. Leurs flancs noirs, qui tranchent avec la verdure des prés, partagent en plis mous le courant alangui. Les promeneurs cependant, accoudés au parapet, regardent le flot, devisent, fument la cigarette ; et, lorsqu'une jeune fille, glissant comme l'hirondelle, les frôle de sa mantille, quand elle plaît au *majo* : quelque bouffée de tabac artistement projetée vient effleurer le cou de la

1. Pain bis.
2. Littéralement : J'étais très propre.

muchacha, s'enrouler autour de ses boucles lustrées, l'envelopper d'un nuage, et l'œil noir étincelle à travers.

Les villageois, presque tous à cheval, arrivent par cette route splendide. Un barbe andalous porte le *campino*, des étriers à la turque soutiennent ses pieds; derrière lui, sa femme ou sa sœur, gracieusement assise, chevauche en croupe. Légère, svelte, la taille prise dans un corset de velours, la paysanne a jeté ses bras autour du cavalier ; son corps souple et jeune suit les mouvements de la monture. D'autres vont seules, au pas tranquille d'un âne, d'un grand âne d'Orient. La sacoche brodée, qu'on vend aux bazars du vieux Stamboul, bat les flancs de l'étalon qui piaffe sous son cavalier. Les rayons du soir tombent en averses d'or. Ce peuple allègre, énergique et beau se meut librement dans la lumière. Les lignes sont amples, les teintes caressantes, ça et là une sauvage ardeur éclate en tons ardents; et Triana, la moresque *Tarayanah*, la ville romaine de Trajan, s'épanouit au bout.

C'est donc ici, sur les terrains déroulés à notre droite, qu'un fort, maintenant détruit, abritait le tribunal du Saint-Office.

A peine installée, l'inquisition entama son œuvre, résolument.

De 1481 à 1759, durant trois siècles, elle brûla trente-quatre mille six cent onze Espagnols, qui ne pensaient pas comme le pape.

De 1788 à 1868, deux cent quatre-vingt-huit mille hérétiques furent enchaînés sur les galères ou jetés dans les prisons.

Par des soirées qui avaient le charme de celle-ci : —

car le même soleil plongeait au couchant, les orangers donnaient les mêmes parfums, de mêmes vapeurs nageaient, flottantes et limpides dans le même ciel — des phalanges sinistres, affublées du san-benito, passaient sur le pont où nous passons. Elles s'en allaient mourir où l'on va rire aujourd'hui.

Toute l'eau du Guadalquivir n'éteindrait pas ces rouges reflets.

Les sabots des chevaux ont beau piaffer, leurs grelots sonner, les Andalouses montrer leurs petites dents blanches; la fumée des cigarettes peut bien monter gaiement, et tous ces braves gens-là, rieurs, paisibles, nous regarder d'un œil doux; notre cœur frémit; nos regards ont vu des taches pourpres, nos oreilles ont entendu des sanglots.

C'est la voix de Maria Bohorques, la jeune fille de vingt et un ans, l'élève d'Égidius. Soumise à la torture, indifférente aux tenailles, réservée pour le bûcher, elle s'avance en chantant des psaumes. On étouffe ses accents, la mélodie s'éteint. Sur le Quemadero ses bourreaux ont arraché le bâillon : « Rétracte ! » crient les prêtres.

— Je ne puis, dit Marie, revenir en arrière; ni ne le veux.

Liée au poteau, entourée de fagots, les moines la pressent. Qu'elle répète leur profession de foi, cela seulement, on la sauvera !

Mais la jeune fille, pour toute réponse, récite le symbole des apôtres. Le symbole va s'achever dans les cieux.

Après elle, don Juan Gonzalès, Maure d'origine, chrétien par sélection, dégradé, déchiré, marche vers Triana. Les psaumes, ces grands consolateurs, accompagnent

ses pas. Les sœurs de Gonzalès le suivent au bûcher. L'une d'elle cependant paraît ébranlée : Gonzalès, ont prétendu les inquisiteurs, s'est *réuni*. Mais elle a vu son frère ! Un regard de ce blême visage a raffermi sa foi. Dans le cachot, on pouvait douter ; en face de l'échafaud, on se retrouve tous fidèles ; d'un seul élan on franchit le trépas.

Elles ont de la grandeur, ces saintes morts en famille ! Ainsi Maria Gomez, ses trois filles et sa sœur, le corps brisé par les tourments, dès qu'elles se sont embrassées affrontent la flamme, et l'on croit voir ces âmes bien unies s'élever d'un coup d'aile, fuir la terre immonde, et l'éternelle félicité les envelopper d'un nimbe lumineux.

Le long de ces quais — ils existent encore — marchait courbé par l'âge, la main appuyée sur un bâton, le visage rayonnant de joie, don Garcia de Arias, surnommé *el maestro blanco*, à cause de ses cheveux blancs. Lui aussi, prenait le chemin du Quemadero. Indécis, timide, vite effarouché, les versatilités de son caractère faisaient craindre une faiblesse. Retrempé soudain au voisinage du supplice, don Garcia se relève de toute la hauteur que donne à notre courage la possession d'une inébranlable foi. Ses juges pensaient le troubler, il les embarrasse. On comptait, pour le dompter, sur le fer et sur le feu ; il s'en rit. — Voilà quels miracles opère Jésus.

J'en pourrais citer par centaines.

Je pourrais vous montrer ce Julian Hernandez, ce *Julianillo*, ainsi que le nommaient ses familiers ; pauvre colporteur qui introduisit maints ballots de Bibles en Espagne. Julianillo s'approche du Quemadero comme les autres. On bâillonne sa bouche qui exhortait les

martyrs. Arrivé devant l'échafaud, un renégat, un moine, Rodriguez, l'a délié : « Abjure ! » crie-t-il.

Julianillo ne répond pas. Il s'est tourné vers Jésus, il adresse à Jésus sa prière, Jésus est son sauveur, il n'en connaît point d'autre. Alors, Rodriguez, hors de lui : « L'Espagne, vocifère-t-il, reine et dominatrice de toutes les nations, sera-t-elle troublée par un nain tel que toi ? » Le moine fait un signe, les torches ont flamboyé, le feu jaillit ! Et l'un des bourreaux termine tout, par un coup de lance donné dans le flanc, comme au Seigneur sur la croix.

Notre émotion est sans amertume. Les tueurs nous inspirent plus de pitié que les tués. Nous le savons (c'est un des humiliants mystères de notre nature humaine), on peut de bonne foi lutter contre la vérité, on la peut haïr, on peut la persécuter, on peut égorger son frère, et se présenter devant Dieu d'un front serein. Caïn fuyait; sa conscience le chassait loin du juge, loin des hommes. Nos meurtriers dévots cherchent le regard de Dieu; l'approbation publique ratifie chacun de leurs attentats; leur conscience en applaudit l'atrocité. C'est justement pour cela qu'une obéissance passive envers des convictions de seconde main, c'est pour cela que l'abdication de l'âme, c'est pour cela que l'esclavage à quelque titre qu'il s'impose, à quelque degré qu'il s'arrête, soulève mon indignation, révolte ma moralité, et que, me sachant capable des pires illusions, je ne veux pas remettre à d'autres, aveugles comme moi, le soin d'y voir pour moi.

Dieu, sa Parole, la prière; ce sont là mes directeurs. Toute religion me paraît mauvaise, qui me délie du soin de chercher, qui me débarrasse du devoir de décider.

Les croyances officielles, qui mènent aux décisions collectives, justifient les grands crimes et couvrent les grandes lâchetés.

Tout le monde a plus d'esprit que chacun, c'est possible; plus de vertu, j'en doute; plus de conscience, je suis certaine que non. Vous trouverez de très vilaines actions au bilan de l'individu, oui; mais les infamies sans remords, les cruautés sans retour, les férocités réglementées, doucereuses, papelardes, sacrées, vous les verrez toutes à la charge de ce monstre qui s'appelle: la société. Je puis être un coquin; tant que je resterai seul, je ne me sentirai pas à l'aise; mettons-nous deux, ma coquinerie me pèse moins; mettons-nous cent, elle ne me pèse plus du tout; mettons-nous mille, je lève la tête et fais baisser les yeux aux honnêtes gens.

Quoi qu'il en soit, nous aussi, dans ce siècle horrible, on aurait pu nous compter parmi les bourreaux. Avons-nous pensé à cela, nous qui, devant ces pieuses exécutions, nous voilons le visage? Avec Torquemada, contre les disciples mutilés de l'Évangile; avec le duc d'Albe, contre les torturés flamands; avec le duc de Guise, contre les huguenots massacrés; avec Montfort, contre les Albigeois anéantis; avec Néron, contre les chrétiens livrés aux bêtes; avec le Sanhédrin, contre Jésus; avec les persécuteurs de tous les âges, contre les égorgés de tous les temps!

Ne vous récriez point. Sitôt que vous mettez votre conscience en tutelle, l'iniquité banale a vite raison de votre équité. La passion d'ailleurs, la comptez-vous pour rien? Et le despotisme des idées préconçues, et la haine des nouveautés, et cet impérieux besoin de paix à tout prix qui nous rend furieux dès qu'on le dérange!

— Êtes-vous bien certain, qu'aucun de ces tyrans ne vous eût maîtrisé?

Nous aimons si peu la vérité, nous en avons si peur; l'examen, qui est la bataille, effarouche tellement notre poltronnerie, qu'il faut un miracle de Dieu, je dis un coup de haut, en plein cœur, pour nous tirer de la servitude et nous faire indépendants.

Cela m'humilie; cela me console aussi. En face des bûchers qu'alluma la dépravation humaine, je n'éprouve nullement le besoin de mêler au sang des victimes le sang des exécuteurs.

Parmi les assassins j'ai des frères, tout comme j'en ai parmi les assassinés. Notre méchanceté de race m'apparente aux cruels, nos débilités aux faibles, nos démences aux égarés, notre rébellion aux pécheurs. Voilà pourquoi je ne me sens pas plus l'envie que le droit de lapider personne.

Ceux qui tuèrent, ne seront pas tous condamnés au tribunal suprême, j'en garde le ferme espoir. S'il fallait nous juger sur nos actes, crûment; si Dieu ne devait s'embarrasser, passez-moi le mot, ni de l'éducation, ni de la nature, ni du milieu, ni des accidents, ni de rien; où serait sa justice?

Ne me croyez pas indifférente au mal. En cela, je ne suis par aucun bout de mon siècle. Les vilenies me révoltent. Triomphant ou abject, le vice me soulève le cœur. Compatissante au méchant, je maintiens la responsabilité de l'homme; encore plus celle des idées. La cruauté reste cruelle, l'iniquité reste inique, le mensonge reste faux. Et, pour en revenir au Quemadero, les convictions qui l'ont bâti, la dévotion qui s'y est complue, la religion qui lui demanda secours; cette foi qui, durant des siècles, a froidement torturé,

patelinement brûlé; cette foi dont pas une hésitation, pas une faiblesse, pas une inconséquence n'ont retenu le bras; cette foi-là, cette religion-là ne sont point celles du Christ. Le Jésus de l'Évangile se tient avec les immolés, il n'a rien à faire avec les égorgeurs.

Néanmoins, si le mal reste abominable, le malfaiteur est mon frère. Je ne puis oublier cela.

Arrivons à Triana.

Quelques gitanos, debout sur le seuil de leurs masures, reproduisent le type des bohémiens d'Allemagne: figure pleine, grosses lèvres, regard furtif, sourcils épais et cheveux crépus. Bien peu nous offrent le beau modèle indou des zingari de Murcie. Je n'ai vu, pour me le rappeler, qu'une jeune femme au teint brun, la taille haute le profil allongé, les traits délicats, l'arc du sourcil plus délié qu'un fil noir, les paupières abattues sur l'œil fauve et transparent, un profond dédain marqué au pli des lèvres. Elle se drapait dans sa guenille de châle rouge, que ses bras serraient autour d'un buste parfait.

Ce garçon encore, de quatorze à quinze ans, m'a restitué la race orientale. Maigre et pâle, il suivait un sentier désert; dans sa figure émaciée flamboyaient deux charbons noirs; le tout enseveli sous un feutre à bords tombants, espèce d'entonnoir qui jetait son ombre à ce fier et ténébreux visage. — Tenez, une vieille femme se dresse contre le battant de son huis; elle est tannée, elle est ridée, on dirait de sa peau quelque cuir de Cordoue, profondément entaillé. Mais elle rit, et, dès qu'elle a ri, on voit qu'elle était belle. La figure s'illumine sous l'éclair des dents. Elle reste gracieuse, imprévue, et, tandis qu'elle s'échappe en propos

familiers, l'autre, l'Indoue, a conservé son attitude hautaine. Le regard nous suit sous les paupières; ni sa bouche, ni son souffle, rien en elle ne trahira, fût-ce l'apparence de la curiosité.

Le métier de ces braves gens consiste à brocanter en tout lieu, en tout temps, et toute chose : plus volontiers les ânes et les mulets, qu'ils rasent, teignent, droguent, déguisent, volent et vendent, passant leur existence à troquer l'un contre l'autre objet.

Ce perpétuel échange ne leur profite guère; ils vivent tout juste et se contentent ainsi. Bien que leur domicile soit Triana, de continuels voyages les répandent sur la surface du royaume, parfois les portent plus loin. Notre *Ginès de Passamonte*, par exemple, ce roi des *Roumi* qui nous apparut un jour dans la gitanerie de Murcie, n'est pas le seul zingari qui ait promené ses loques égyptiennes de Paris en Amérique, et de Madrid à Moscou.

Après avoir poussé jusqu'au village de Santi-Porne, sordides masures bâties sur l'emplacement d'*Italica*, berceau de Trajan, d'Adrien et de Théodose; nous nous sommes assis au retour dans l'ombre immense que projette ce mur, le cirque *de Toros*.

Nous ne songions guère au voisinage. Le soir descendait, la fraîcheur montait, on respirait les limpidités du flot. Chaque paysanne qui chevauchait derrière son cabellero, balançant sa jolie tête ornée de fleurs, laissait après elle un parfum de roses et d'orangers : il ne nous en fallait pas plus.

Mais autre chose a passé. Un long convoi de chevaux; bêtes faméliques, spectres vivants, échines saillantes ployées sous les coups, l'œil triste, l'air morne, la tête

pendante; et qui ne savaient pas, pauvres restes d'un noble animal, où donc on les menait finir. La horde misérable a côtoyé le cirque; un battant s'est ouvert; les unes après les autres, butant, boîtant, les malheureuses bêtes s'y sont engouffrées : — *Caballos de toros*[1] ! a murmuré je ne sais quel *majo*, qui regardait comme nous.

Caballos de toros! Adieu le calme du beau soir, adieu les parfums, adieu la douceur de vivre; adieu ce bonheur qu'on trouvait à respirer sous un ciel splendide, à l'heure clémente, quand la nature fait trêve et que, de chaque pré, de chaque fontaine, de chaque bosquet, monte un hymne au Créateur.

Comme tout ce qui est mauvais, les combats de taureaux remontent haut dans l'histoire.

Sous Alphonse le Chaste, au IX^e^ siècle, on les voit figurer à côté du *tablado*, ce bouclier de bois que les jouteurs s'efforçaient de briser en lançant contre sa surface une arme, la *vara*, ou le *bolcordo*. Plus tard, ils illustrèrent, avec les autodafés, le mariage des reines et le couronnement des rois.

Peu importe l'histoire! Le crime existe, contemporain, journalier; c'est lui qu'il faut jeter bas.

Eh bien, on élève avec soin l'animal de combat; on l'excite aux violences, on le dresse à la fureur. Le *pastor* a vite fait de connaître les vaillants, ceux qui découdront le plus de chiens, de chevaux et d'hommes. Ceux-là, on les met à part. Parmi ces preux, les *bravos* — c'est ainsi qu'ils se nomment — supérieurs en férocité, porteront au cou, désormais, une cloche taillée dans

1. Chevaux destinés aux taureaux.

leur propre chair : joyau sanglant qui les distingue de leurs compagnons.

Aux corridas, il faut l'été. Les combats d'hiver ne valent rien ; on n'y emploie que des *novillos ;* jeunes bêtes sans expérience et sans courroux, dédaignées par les vrais amateurs. Les courses du mois d'août sont les bonnes. Le taureau, enragé de soleil, le sang cuit et recuit, les naseaux fumants, la prunelle allumée, s'irrite d'un regard. — Il promet mort d'homme ; on se divertira.

Savoir ou préjugé, les taureaux noirs passent pour les meilleurs.

Tout *toro* qui se défend mal ; toute bête qui reployée dans une suprême indifférence, voyant le trépas au bout, le sachant inévitable, dédaigne la lutte et laisse venir le coup ; tout animal impassible ou craintif, est méprisé, hué, conspué. On l'égorge, sans qu'un cri d'enthousiasme vienne célébrer son agonie ; on le voit tomber, sans qu'un tonnerre d'applaudissements salue sa chute : c'est pour lui le comble du déshonneur.

Les *banderilleros*, chacun le sait, détournent l'attention du taureau. Ils font onduler à ses yeux des bannières bigarrées ; ils le percent de dards acérés ; ils lui plantent dans la chair ces *fuegos* [1] qui en sillonnent l'épaisseur d'un trait enflammé, tandis que les *picadores* à cheval, présentant à la bête un drap pourpre, la houspillent, l'attirent, la détournent, l'abusent, et sauvent l'*espada* [2], seul héros, semble-t-il, de cette atroce boucherie : mettons de cette tragédie, si vous voulez.

1. Feu d'artifice.

2. Littéralement l'*Épée* : mais je ne puis me résoudre à lui conserver en français le genre féminin dont elle jouit en Espagne.

Picadores et banderilleros ont le droit de franchir les barrières pour se couvrir du taureau. L'espada ne le peut pas. En cas d'infraction à la règle, il paye une forte amende; sans compter les railleries qui, de toutes parts, stigmatisent sa timidité.

Si, durant le cours de ses évolutions, l'espada frôle la barrière, de telle sorte qu'un des spectateurs parvienne à lui arracher son manteau court, c'est une honte; l'espada s'en relève malaisément.

Il y a des règles pour tuer, il y en a pour mourir. Le taureau ne les respecte pas toujours; l'espada est tenu de les observer. Son arme doit s'enfoncer entre les deux épaules, d'un trait. Qu'il frappe plus bas, ou plus haut; qu'il égorge; que l'animal, au lieu de s'affaisser foudroyé, se débatte; que le sang jaillisse de sa bouche : on siffle. L'espada a mal tué, le *toro* est mal mort, les spectateurs sont lésés.

Chaque animal dure trente minutes. Le torero en a cinq pour se jouer du taureau, et l'expédier.

Vous représentez-vous les picadores, les banderilleros, chacun portant les rubans de sa belle, tous lancés dans l'arène, luttant tous de crânerie et de valeur! Les señoras se passionnent pour ces hommes à la vie aventureuse, qui font bon marché d'eux-mêmes, gracieux, chevaleresques, faciles, généreux, vêtus comme jadis l'étaient les princes, enivrés de gloire, fous d'amour!

Il y en a certes bien assez, pour régner sur des cœurs épris avant tout du soleil, des hasards, de la couleur, et à qui le sang ne déplaît pas.

Donc, les voilà! Ils attaquent la bête, l'appellent, l'insultent, lui montrent le lambeau rouge, objet de son horreur. L'animal parfois hésite; des clameurs éclatent; on lâche les chiens, on enfonce les *fuegos*.

Alors le taureau se décide, il laboure du sabot, baisse le front, et donne! Le banderillero a franchi la barrière; un autre est là, un autre, un autre encore. Les picadores agitent leurs drapeaux, éblouissent la bête, l'exaspèrent et la fatiguent. Chemin faisant, elle éventre les chevaux, lance en l'air les chiens. Des entrailles vont traînant, des mares écarlates se forment, des ruisseaux pourpres s'échappent, les hurlements se mêlent aux cris de joie : Bien! bravo! Les banderilleros, cependant, ont jeté sur les cornes de l'animal un linceul rouge qui l'aveugle. — Et quand il voit la bête surmenée, insensée! l'espada, qui, toujours à pied, s'est lestement démené parmi les chevaux, les chiens et les sauts périlleux se retourne, fait front, et d'un coup tue l'animal.

Mais le taureau ne se laisse pas éternellement jouer par les bons tours des picadores; les tromperies des banderilleros ne l'abusent pas toujours; sa corne perspicace, qui enlève plus d'un moqueur, l'envoie achever de rire chez les morts.

En finir avec lui, d'ailleurs, n'est point si facile. Il a beau n'y pas voir, enveloppé qu'il est d'un voile adroitement entortillé; il pressent son ennemi, il en devine les approches, il pousse droit sur lui, et parfois le cloue au mur.

L'espada, quand il est habile, lorsqu'il possède bien sa tauromachie et qu'il a du sang-froid, volontiers reste seul avec l'animal. Il y a du plaisir alors. L'espada se raille du *toro*, l'attend de pied sûr, lui présente la *muleta*[1]. L'animal fond dessus; l'espada saute à droite, saute à gauche; la bête enfiévrée poursuit son train.

1. Petite bannière rouge.

L'espada la laisse revenir, se tient immobile, l'œil intrépide, le regard perçant : la bête effarée s'arrête, souffle et s'ahurit. De son mouchoir, l'espada lui effleure le museau ; d'un bond, il a mis l'orteil entre les cornes de l'animal ; d'un élan, il a franchi le taureau dans sa longueur ; la bête furieuse revient sur l'homme, enfourche la muleta ; et c'est à cet instant que l'espada, soudain effacé, plante sa lame, et que le taureau s'abat d'un bloc. — Ainsi procédait *el Chiclanero*[1], le neveu du fameux Montès.

Au surplus, l'espada, qui a sa coquetterie, ne veut pas *matar*[2] tout d'une pièce, sans péripéties et sans façons.

El Cucharès[3], un des meilleurs, prend son temps. Il ne s'embarrasse guère de la galerie ; on a beau l'avertir que la bête est mauvaise, lui faire signe, le prévenir qu'elle va l'empaler, crier : *Mata ! mata*[4] ! El Cucharès s'en soucie peu. Il ne tue point pour se tirer de peine ; il tue à son loisir, comme et quand il lui plaît. Sa réputation le met au-dessus des gouailleurs. Certain qu'il est d'avoir le dernier mot, il se presse rarement, se déconcerte encore moins. Lui-même choisit ses taureaux, jamais de noirs. Une fois ou deux, la bête l'a blessé : c'était un taureau noir. La fatalité l'a mis en garde contre cette couleur, et, bien que ce soit la bonne, il la bannit sans retour des arènes où il consent à pratiquer.

Naguères *el Cucharès* produisait son fils, l'héritier

1. *Chicana*, petite ville voisine de Cadix, est renommée pour ses *Espadas*.
2. Tuer.
3. De *Cuchare*, cuillère.
4. Tue, tue !

de sa vaillance et de son bien-faire. Il lui prépara l'animal, houspillant la bête, l'apaisant, l'excitant, l'amenant folle devant son fils. Lorsque celui-ci, du même geste tranquille et prompt que lui avait enseigné son père, plongeant l'épée, toucha la moelle épinière ; lorsque le corps sonna lourdement sur le sol, *el Cucharès*, les yeux en pleurs, prit son fils dans ses bras et l'y tint longtemps serré, au bruit de frénétiques applaudissements.

En tout cas, il ne faut pas manquer la bête. Froissée et non tuée, elle devient implacable. *Pablo*, un espada de premier ordre, fut, en pareille occurrence, si rudement traité, que les cornes, après l'avoir percé de part en part, s'enfoncèrent dans la muraille. Et quand l'animal tiré en arrière abandonna sa proie, l'homme, jusque-là maintenu debout, tomba roide et ne se releva plus.

La peur, passât-elle rapide comme un nuage, perd l'espada.

Un jour, *Salamanca* [1], brave entre tous, avait, au moment de donner, senti le froid courir dans ses veines. Il avait pâli. Sa femme, une Andalouse, qui palpitante le suivait des yeux, surprit le frisson : — *Ve te ! ve te* [2] *!* criait-elle pâmée. Lui, n'écoutait rien. Il allait où son destin le menait, où le portaient des voix en démence. Trois fois *el toro* le saisit, le lança ; les cris de la femme déchiraient l'air, le peuple ne respirait plus. C'était une belle corrida ! El toro se conduisait bien ! Mais, pendant que la bête revenait sur l'homme, picadores et banderilleros groupés autour du moribond, jetèrent une couverture à son corps sanglant. On

1. De la ville de Salamanque.
2. Va-t'en, va-t'en !

l'enleva, on le soigna, il guérit; et à peine sur pied, recommença.

El Gordito [1], ce favori du public andalous, exécute un tour, qui toujours ravit la foule. *El Gordito* place dans l'arène un siège léger, s'assied dessus, croise les bras, et attend. Le taureau, que viennent d'abandonner les picadores, fondant sur *el Gordito*, bouscule et emporte la chaise. *El Gordito* a passé dessous, dessus, on ne sait où ni comment. Soudain, il se trouve debout à côté du taureau, lui plante son banderillo en pleine chair, et va l'attendre plus loin, pour lui donner le coup fatal. — D'autres fois, impassible devant *l'animal* déjà blessé, aveuglé de fureur et de sang, *el Gordito*, juste au moment où la bête croit empaler l'homme, bondissant, la reçoit sur son épée qui traverse les poumons.

Mais les taureaux tués, ne sont pas toujours morts. Tandis que l'espada triomphant se tourne du côté des gradins, tandis qu'il répond par un élégant salut aux acclamations du public, plus d'une bête expirante, tout à coup redressée sur les genoux, de sa corne enlève le vainqueur, le jette en l'air, le reçoit de pointe, l'écrase, et tous deux s'en vont râler ensemble sur le sol.

Ces bêtes-là, on les appelle *traîtres :* elles sont vouées au mépris.

Chaque année un ou deux espadas (je ne compte ni les picadores, ni les banderilleros,) servent en mourant aux plaisirs des Espagnols [2].

1. Gros, épais.

2. L'*Espada*, lorsqu'il jouit de quelque réputation, reçoit mille francs par corrida; le *picador* en touche trois cents; après l'espada, c'est le picador qui expose le plus sa vie; le banderillero gagne de cent à cent cinquante francs.

A tout le moins, l'homme ici risque sa vie; le combat n'est pas trop inégal; il y a des deux côtés, un enjeu qui vaut la peine. Mais je trouve lâche, autant qu'il est cruel, ce divertissement des spectateurs commodément assis à l'abri du péril, et qui, certains de leur peau, se repaissent de la vue des entrailles arrachées, se régalent des convulsions de l'agonie, se soûlent de sang, je n'ai pas d'autre mot.

Oui, j'ai pitié du taureau; il n'était pas créé pour cela. Vous pouviez, si sa chair manquait à votre appétit, vous pouviez l'assommer, vite, d'un coup. Mais lui faire lentement savourer la mort, embraser son courroux jusqu'aux démences, je ne vous en reconnais pas le droit.

Ah! qu'il doit lui souvenir, alors que, dédaigneux des outrages, son pas pesant parcourt l'arène et côtoie les murs; qu'il lui doit souvenir de ces grands pâturages où il allait promenant sa vigueur, des beaux matins où l'herbe était pleine de rosée, du vent savoureux qui avait caressé les déserts, de son troupeau qui le suivait, dont il était le roi; de ce jeune pâtre qui le touchait gaiement de sa lance, qui fuyait devant lui, qu'il ménageait, dont la main venait lui caresser le front! Et il ne savait pas que ce jeu, c'était un prélude à l'égorgement. Et lorsque son sang jaillit du mufle déchiré, lorsque l'écume rougit le sable, lorsque le dernier souffle s'exhale en un cri suprême; ce mugissement prolongé, plaintif, lamentable, ne retourne-t-il point, roulant par les prairies, aux jachères en fleurs?

Je ne fais ni sensiblerie, ni déclamation. Si l'irréfléchi dédain de l'existence marque la frivolité; s'il dénote un singulier oubli de l'avenir éternel; le mépris de la vie a, je le sais, un côté généreux. Ce beau calme

devant la mort, ces aventureux défis, l'intelligence aux prises avec la brutalité, l'incomparable adresse, la supériorité du sang-froid sur la fureur, les mille ressources déployées au vif du combat, toute cette chevaleresque folie exerce un attrait que je ne méconnais pas. Mais, sitôt que, laissant le côté héroïque, je vous fais voir des bêtes chétives traînées au cirque, vouées à un supplice infernal; dès que je vous montre ces chiens pantelants, ces chevaux éventrés; dès que j'étale à vos yeux tout cet ignoble équarrissage d'abattoir, quel charme y trouvez-vous? Y a-t-il une excuse à ces festins de bouchers? Ne craignez-vous pas qu'un jour, la férocité dont vous tenez école, ne franchisse le mur de vos colisées? Vos révolutions, si le ciel vous en destine encore, ne prouveront-elles point que la leçon a profité?

Lorsqu'on parle ainsi, les Espagnols se taisent; quelques-uns balbutient : « C'est vrai. » Puis ils réfléchissent, lèvent la tête, nous regardent, et disent : « Vous, Français, vous assistez à nos corridas! Les Anglais s'y précipitent! Donc, le sang ne vous fait pas peur! D'ailleurs, n'avez-vous point, vous aussi, vos courses? Nos taureaux ne vont-ils pas à Bayonne? ne vont-ils pas à Nîmes? ne vont-ils pas à Toulouse? N'appelez-vous pas nos espadas pour tuer chez-vous? »

Mon ami, que répondre?

20 avril 186...

C'est aujourd'hui le Vendredi saint.

Dès l'aube, nous avons cherché la présence de Jésus. D'un cœur sincère, nous désirons pleurer son agonie. Que c'est malaisé! Nos pensées nous échappent, le spectacle emplit les airs.

Toute la nuit, un fleuve humain a roulé ses vagues par la ville. Les uns riaient, les autres psalmodiaient; des bâillements sonores, jetaient leurs notes bourgeoises à travers le tumulte religieux: *Agua, agua freca* [1]! criaient les porteurs de cantaras: *Dulce dulce!* leur répondaient les marchands de sucreries. Soudain, résonnait une musique militaire; des litanies s'égrenaient le long des murs, les feux rouges que projetait la flamme des torches frappaient les façades, embrasaient les murailles; et lorsqu'on courait aux fenêtres, on voyait dans les profondeurs de la calle passer les capuces, passer les cuirasses, passer les croix, passer les bannières; un peuple devant, un peuple derrière, tout ce fourmillement enveloppé des fumées de la poix!

Du haut en bas des maisons, de misérables cailles encagées, éperdues, font entendre leur appel. Cette note redoublée, si limpide et si caressante alors que par une belle nuit de juin on l'entend dans les prés, qu'elle se mêle aux fraîches senteurs de l'herbe et que chacun de nos pas l'emmène plus loin; cette chanson des campagnes, sereine, pure comme la rosée, dont les transparences nous font rêver d'étoiles, de printemps, de

1. Eau fraîche; l'Andalous, qui volontiers supprime une consonne, deux quand il en trouve l'occasion, prononce *aguà freca* et même *auà freca*, au lieu d'*aguà fresca*.

silence bocager ; ici, répercutée par les murs, exaspérée par la terreur devient rude, cassante, déchire l'oreille, enfièvre les nerfs, et semble monter de quelque abîme de douleurs.

Après s'être promenées douze heures d'horloge, les processions rentrent ce matin à la débandade, pour ressortir une dernière fois ce soir et faire assaut de splendeur.

Nul ne s'est couché, nul n'a dormi. Séville, debout tout entière, court d'église en église, ardente, folle, enivrée d'émotions, de rires, de chants, de ténèbres, de lumière, de bruit. — Et voilà comment s'est passée la terrible nuit de Gethsémané.

Au surplus, chacun des jours que nous traversons, fournit aux belles dames une occasion d'étaler leurs traînes, aux hommes de les aller voir, au peuple de se divertir. Les aventures, dit-on, se respirent avec l'air.

> El hombre es fuego, la mujer estopa
> Viene el diablo, y sopla.

Nous avons visité quelques sanctuaires. Partout s'entasse la même foule, remuante plus qu'un tourbillon de feuilles sèches ; naïve, sans malice, décidée au plaisir, prête à pleurer s'il faut (mais n'y réussissant guère), nullement hypocrite, ne singeant ni tristesse ni recueillement, et n'imaginant pas qu'on puisse honorer mieux la Divinité que par ces courses joyeuses aux chapelles, ou ces nocturnes promenades en queue de la procession.

1. L'homme est de feu, la femme est d'étoupe;
Le diable vient et souffle.

S'il y a de quoi s'affliger, il n'y a certes pas de quoi s'enorgueillir. Notre âme, à nous, est-elle autrement faite ? Nos pensées n'ont-elles pas les mêmes ailes de papillon ? Agenouillés au fond d'un réduit, immobiles devant Dieu, que de fois nous les avons vues partir, ces phalanges empennées et courir le monde, et s'amuser, et se distraire de tout ! — Ceux-ci n'y mettent point tant de façons, pas un scrupule ne les gêne. Je les voudrais plus sérieux ; tels quels, ils me semblent meilleurs que moi.

D'ailleurs, la vérité porte son charme avec elle. Elle a pour soi que n'affectant rien, elle ne trompe personne. Aucun masque ne dérobe l'homme à sa conscience; dès que la lumière se fera, l'homme se verra comme il est. Je préfère, pour ma part, ces troupes allègres, la rose aux cheveux, le rire aux dents, prosternées quand vient la croix, l'instant d'après courant pied leste où les appelle un plaisir nouveau ; je les préfère à ces figures confites en contrition, les yeux abattus, la bouche pincée, faisant de grimace vertu, et qui se croient sur le chemin des cieux, parce qu'elles ont tourné le dos au soleil.

Bref, le soir est venu. La lumière, plus pâle au zénith, s'est empourprée vers l'horizon. Voici l'heure où l'armée des confréries, chacune à son rang, va défiler devant le palais de l'Ayuntamiento, pour faire honneur aux royaux infants.

Partir est facile, arriver ne l'est pas. Les retardataires se hâtent par les rues maintenant délaissées. A mesure qu'on s'avoisine de *la Sierpe*, — cette longue artère où déjà se meut la procession, — à mesure que les calle vont débouchant sur cette plaza de *la Constitucion*, où

bientôt la procession tout entière déroulera ses gigantesques anneaux; une muraille humaine, débordante, vibrante, faite de corps pressés, foulés, tous projetés vers le point central qu'ils n'atteindront pas, ferme l'issue et s'oppose à l'effort.

Nous avons attaqué la place par le nord, par le sud, par les quatre points cardinaux : impossible d'y trouver accès.

Cependant les confréries approchent, les chants religieux retentissent, on aperçoit au bout des ruelles tantôt une corde, tantôt un cierge ; puis le bloc vivant se referme, et l'on ne voit plus rien. — Si ! l'on voit notre brave David, debout au cœur de la position, les bras croisés, en Hercule, qui défend contre un peuple entier nos chaises, retenues depuis deux jours. — C'est là qu'il s'agit de pénétrer.

Grâce à la courtoisie espagnole, laquelle, pour faire place à une femme, renverserait des murs cyclopéens, nous voici parvenus sur *las gradas*. Ce n'est pas encore notre destination ; mais nous avons franchi le torrent, ce Guadalquivir humain où l'on risquait ses os.

Ils étaient pittoresques ce soir-là, les degrés, combles d'une foule merveilleusement diverse ! Le *lugareno*[1] y régnait. Ces bruns visages, les uns ombragés par le sombrero, les autres entortillés du mouchoir violemment bigarré, avaient des noblesses d'attitude, des ingénuités de regard, des candeurs dans le respect, des explosions dans la joie, qui nous émouvaient le cœur et nous enchantaient les yeux. — Ah ! que nous nous sommes bien sentis leurs frères, à ceux-là, simples et croyants comme les bergers de la sainte nuit ! Qu'elles

1. Paysan.

nous paraissaient charmantes, ces *campinas*, tout étonnées, toutes ravies, oublieuses d'elles-mêmes, ignorant leur beauté, supérieures mille fois aux señoras magnifiquement étalées, splendides, mais qui le savaient trop !

Je n'ai, dans cet entassement, rencontré que des physionomies honnêtes : nul type de mauvais sujet ; ni chapeau crânement planté de travers, ni lorgnon insolemment mastiqué dans l'œil ; pas un sourire douteux, pas une de ces façons cavalières et viveuses dont s'effarouche la dignité. L'Espagnol se respecte, et vous respecte. Aucun désordre. Chez nous, un escadron de gardes municipaux n'eût pas réussi à contenir la multitude ; ici, la population se contient toute seule. Sans un gendarme, sans un tricorne officiel, rues, places, gradins et le reste, pleins à déborder, restaient paisibles et sages. On poussait, mais avec urbanité ; on avançait, mais avec discrétion ; point de cris, des hurlements encore moins ; on ne se querellait pas, on ne se provoquait point ; les caballeros n'échangeaient entre eux ni menaces ni défis. Cela vous explique de quelle sorte quatre dames, munies d'un seul chevalier, ont pu louvoyer à travers cinquante mille hommes, sans qu'un regard les ait fait rougir, sans qu'un mot soit venu les froisser.

Enfin, nous y voilà! M. Ravey, le *grand David*, comme on l'appelle familièrement, nous a fait signe ; un dernier élan nous a portés vers lui. Il était temps; le flot montait, l'énergie du brave courrier [1] s'usait à sauvegarder nos places ; encore un peu, la politesse ibérienne s'en allait à vau-l'eau.

1. Véritable ami de la famille.

Maintenant, l'arène entière présente l'aspect d'un pavé de têtes. Señoras en robes de deuil, hidalgos vêtus de noir; assis, debout, serrés, étouffés, forment un impénétrable bloc. Le mouvement seul des éventails produit quelques rides sur cet océan, figé dirait-on, par un magique pouvoir.

Du haut en bas, fenêtres, balcons et toits, portent le peuple des spectateurs. Tout ce noir communique à l'ensemble un caractère solennel. Cette fois, on sent l'Espagne.

La calle de la Sierpe, remuante, palpitante, d'où pas un être humain ne parvient à se détacher pour arriver sur la plaza, semble par un effet de perspective, remonter jusqu'au ciel. C'est de là que viendront les confréries. Le palais de l'Ayuntamiento, largement campé vis-à-vis de nous, déploie sa façade ornementée qu'entoure un grand espace où se déploieront les processions. La loge royale abrite le duc et la duchesse de Montpensier; on les voit assis sur deux fauteuils à crépines d'or, entourés de leurs enfants, tandis qu'au second plan, se groupent les dames et les gentilshommes de leur maison.

En dépit du deuil, ce peuple reste gai, léger, facile, l'âme en l'air et les yeux partout. On cause, on fume des cigarettes, les quolibets s'échangent; n'y cherchez pas de méchanceté, il n'y en a point; les hommes du Midi sont joyeux, ils ne sont nullement railleurs. Un trop franc soleil leur met sa flamme dans l'esprit, pour qu'ils aillent emprunter quelques clartés douteuses à ces feux follets, nés sur les marécages et qui, sitôt éteints, empestent l'air. Vous ne verrez rire ceux-là ni d'une misère, ni d'une difformité; leur gaieté, pour s'épanouir, n'a pas besoin du ridicule ou des douleurs

d'autrui. Le plaisir andalous est une plante vigoureuse; elle s'épanouit comme les fleurs du pays, librement.

Autour de nous, toute une famille : l'aïeule, le père, la mère, l'oncle, les sœurs et la nièce, croque des dragées, s'émerveille, s'apitoie, nous renseigne, rit, fredonne, et porte aussi vaillamment ses soixante heures de veille, que nous autres montagnards nos *brigandages* à travers le Jura.

Mas dulce que almibar [1] ! crient les vendeurs d'oranges. Remarquez-vous ce mot arabe : *almibar!* Pour moi, l'entendre ici, dans la belle Séville, me donne un de ces tressaillements que provoquent je ne sais quels riens : souffle, arome, frôlement d'ailes, et c'est la poésie du voyage, et c'en est l'enchantement.

Une émotion cependant, vient de se produire là-bas. Des étincelles, à demi noyées dans le crépuscule, pareilles à ces étoiles avant-courrières de la nuit, qui scintillent à travers les défaillances du jour, se sont allumées sous les vapeurs de la *calle de la Sierpe*. Gravement elles s'agitent, lentement elles s'avancent; d'un seul élan, les señoras ont jailli hors de leurs sièges. Les voilà debout, équilibrées tant bien que mal sur leurs escabeaux branlants : — *Assentarse! assentarse* [2]! — rugissent les milliers de caballeros, à qui cet épais rideau de jupes soyeuses et de crinolines ballonnées dérobent la place : — *A bajo! a bajo* [3]!

Vous croyez que les señoras bougeront; vous pensez que l'une ou l'autre d'entre elles, intimidée de l'ou-

1. Plus douce que confiture.
2. S'asseoir.
3. A bas.

ragan, émue de compassion pour le voisin éborgné descendra, s'assoira, lui laissera par pitié voir un petit coin de tableau? A d'autres! Nos belles dames indifférentes comme la divinité païenne, restent aussi résolument plantées sur le jonc de leurs chaises que des statues sur le granit de leur piédestal. Parfois, un trait piquant, projeté avec la fumée des cigarettes, part entre deux rangées de dents blanches, sous deux moustaches noires, et vient frapper ces impassibles royautés. Le dard s'y émousse. Un instant les joues pâles de la señora se sont fleuries de rougeur, cela ne dure point; à peine éclos, le fugitif embrasement s'évanouit; fière, superbe, la déesse promène sur son peuple un regard souverain, et demeure plus immobile, et se tient mieux assurée qu'un roc, en face des témérités de la mer.

Que voulez-vous! Toute majesté, pour inviolable soit-elle, garde un côté burlesque, dont ne la défend pas le respect. Ce soir, les crinolines, monstrueuses, emportées, barreaux en l'air, sans ourlets ni fourreaux ni quoi que ce soit qui les enveloppe ou les maîtrise, mettent au défi la gravité de nos Junons. Celle-ci, ployée à l'envers, s'émancipe en jets extravagants; cette autre, engagée à tort et à travers par les mille trous de sa claire-voie, tire, accroche, et se prend partout. J'en ai vu d'audacieusement relevées, qui menaçaient le ciel; j'en ai vu — il ne s'agit pas de rire — qui, rompues, faussées, mutilées, hérissaient par un excès de malice leurs fers tordus et meurtriers. Boursouflé d'un côté, raplati de l'autre, le jupon tantôt se dilatait, tantôt pendait. La señora, ses ressorts à l'aventure, des plis extravagants autour d'elle, pleurait toutes les larmes de ses yeux.

Comme nous étions occupées à consoler ces petites

infortunes, très cruelles, vous pouvez m'en croire ; et que, réunissant les orbes indisciplinés dans les mains de nos belles affligées, nous leur montrions à dompter les révoltes du satin, voici que la première procession apparaît.

Autour de nous, on s'agite. Cette *nina*, derrière un triple rempart de cotillons, se démène en vain. Vite M. de G... la prend dans ses bras ; mais la petite s'inquiète de la grand'mère. La grand'mère ne verra rien ! Chétive, ratatinée par l'âge, celle-ci reste ensevelie dans les bas-fonds. Malgré toute notre bonne volonté, il n'y a guère moyen de l'enlever ; l'enfant se désole ; l'aïeule, claire figure en cheveux blancs, les yeux pétillants de gaieté, la bouche frémissante de juvénile ardeur, après avoir un peu tiré les robes des grandes dames qui lui servent de paravent, et crié : *Assentarse !* et ri, et ragé, se renverse d'un mouvement vif, et de sa voix passionnée lance le plus beau : *Caramba !* qui jamais ait éclaté sous le ciel andalous [1] !

Regardez ! Les gardes civiques ouvrent la marche : tricorne carrément posé sur le front, la devanture canari, les parements citron, le tromblon renversé, braves gens à qui l'Espagne doit la sécurité de son parcours. Après, viennent des pénitents en robe noire, en bonnet pointu, la taille serrée par un ceinturon de cuir, le cierge incliné vers le sol.

Ce devrait être sérieux, ce ne l'est point. Nos pénitents, hâtés et bousculés, marchent à la débandade. Les uns s'entassent devant l'Ayuntamiento, tandis que les autres, ensevelis dans les profondeurs de la Sierpe, ac-

1. Juron fort usité des arrieros

courent pêle-mêle, tunique retroussée, traîne lestement rejetée sur le bras. Parvenus en face du balcon, ils lâchent tout; les traînes déployées commencent de balayer le pavé, la sombre phalange de prolonger ses méandres obscurs. Mais les gros pieds soudain entrevus, la démarche bourgeoise et familière, le sans-façon, la vulgarité des incidents, tout a détruit l'émotion.

Cependant, l'effigie du Sauveur, debout sur une plate-forme que soutiennent trente porteurs, s'est avancée à son tour. Des tapis ont beau dérober aux yeux cette troupe haletante, on entend l'essoufflement, on suit les soubresauts, les gros souliers font toujours effraction, et je ne sais quelle prose triviale met encore ici le grotesque à la place du sérieux. Trois coups frappés sur le rebord de la plate-forme, ont arrêté l'élan. Les dos ploient, le gigantesque engin s'abaisse devant la loge ducale. Alors, en présence de ce corps dépouillé, l'horreur du souvenir, les brutalités du supplice, cette flagellation, ces membres liés, cette chair déchirée ont fait passer un frisson dans nos veines. Le peuple lui-même a frémi. Son trouble dure peu. Ce n'est point à Séville qu'il faut chercher l'attendrissement chrétien. La foule, un instant saisie, a bientôt retrouvé son sang-froid. Dès que vous changez la religion en spectacle, le recueillement s'en va, la conscience abdique, les curiosités éveillées font taire le cœur, et la multitude, trop vite accoutumée à de telles images, se divertit de ce qui la devrait navrer.

Coup de baguette! Les échines se relèvent; les porteurs, qui ont repris haleine, s'excitent par des cris mesurés; le plateau vacillant, balancé, cahoté, s'éloigne au hasard de la course, tandis que son escorte, les

traînes vivement empaquetées sous le bras, vide la place d'un pas gaillard, et que la musique jette aux murailles, jette aux balcons, les notes sémillantes de quelque ballet italien !

Mais avez-vous, dans les ombres croissantes, au bout des perspectives enténébrées, avez-vous vu se dessiner, avez-vous vu grandir l'étendard de la Vierge, cette reine des Espagnes ? — Un monsieur vêtu de noir, en serre la hampe sur sa poitrine ; des pénitents l'accompagnent ; cet enfant, coiffé d'un bonnet pyramidal, le corps entortillé d'un interminable manteau, l'a précédé. Derrière cet étrange cortège, paraît la *Virgen* elle-même : l'*Immaculada*, la Marie *sin pecado concebida* [1].

Bien avant l'arrêt de Pie IX, Séville avait inventé l'immaculée Conception. En 1613, un moine dominicain s'étant permis d'imputer à la mère de Jésus notre tache originelle, la ville entière s'émut, parcourant les rues, agitant des bannières, célébrant par des hymnes passionnés l'éternelle sainteté de sa patronne. Aujourd'hui, le nom de *sin-pecados*, désigne encore ces petits drapeaux où l'on voit brodé le visage de Marie, et qui servent de ralliement aux corporations formées en son honneur.

Lorsqu'en 1617, quatre ans plus tard, un pape, cédant aux prières de l'Ibérie, mit sous la protection particulière de l'*Immaculada*, les royaumes qu'avait conquis l'Espagne dans les deux mondes, Séville, ivre de joie, ne se posséda plus. *Funciones, corridas*, le fer et le feu proclamèrent à l'envi le triomphe de Marie. Bientôt, un décret de Charles III, vint informer la nation que nul désormais, à moins d'affirmer par serment la

1. La Vierge, l'immaculée, conçue sans péché.

Conception immaculée, ne pourrait ni faire partie d'une association civile, ni prendre ses degrés à l'Université. *Las Becas*, collège spécial, créé tout exprès pour dresser la jeunesse au respect de l'Immaculada, assura l'avenir du dogme nouveau en lui préparant des défenseurs.

Mais l'estrade illuminée qui porte *la Virgen* s'est avoisinée. Un caballero marche devant, suivi de son laquais, grand estafier galonné du haut en bas. La Virgen, en pied, d'une stature au-dessus de l'ordinaire, l'attitude un peu précieuse, les bras ornés de pendeloques, le cou chargé de colliers, un mouchoir faisant cloche au bout des doigts; blonde, frisée, quelque chose entre la poupée et la vie, s'est arrêtée en face de Leurs Altesses. Les princes debout, saluent avec maintes génuflexions. La visite une fois faite et l'hommage reçu, le plateau se hausse comme il s'était abaissé; la Virgen, impassible, poursuit son chemin. Queues sur l'épaule, ses servants courent après elle.

Et maintenant, une longue file de pénitents, ployés dans leur pesante robe de laine blanche, ont formé l'avenue par où s'avance un groupe impressif.

Jésus est en croix. A sa droite, à sa gauche, les deux brigands achèvent leur agonie. Saint Jean, les trois Marie, Joseph d'Arimathie, Simon le Cyrénéen, prosternés en terre, contemplent! — Exprimée dans sa sincérité, abandonnée à sa pauvreté sublime, une telle scène arracherait des larmes. Hélas! les humbles Galiléennes portent des manteaux de cour, leurs mains fléchissent sous les bracelets, leur cou sous les joyaux, Joseph disparaît dans sa tunique de brocart, les tons faux crient, l'absurde saute aux yeux : — *Mira, mira,*

cuanto bueno[1] ! crient des voix amusées. La fanfreluche a remporté son éternelle victoire sur le cœur.

Des musiques diverses séparent chacun des actes de la fonction.

Ces capuces monumentaux, ces interminables traînes vous annoncent le prophète Isaïe. Vêtu d'une robe éclatante comme la neige, son manteau cramoisi jeté sur les épaules, le vieillard, assis sous un palmier, stylet dans la main droite, rouleau de papyrus sur les genoux, regarde les cieux d'un air inspiré. Lui aussi, paye sa visite aux infants, qui lui accordent une révérence tant soit peu sommaire.

Les soldats romains ne manquent point. Ils ont, comme à Barcelone, le casque emplumé, la cuirasse reluisante, l'écharpe azur, la blanche tunique, les jambes nues, des barbes terribles, et sur leurs bannières, les aigles lancés à grand vol.

Rien, sauf le recueillement, ne fait défaut.

Je crois en vérité que nous seuls, les hérétiques, enveloppés de la foule catholique et dissipée, nous comprenons la solennité des cérémonies. L'assistance ne s'en laisse nullement remuer. Sauveur, Vierge, prophète, elle considère tout du même œil rieur, qui reste indifférent. Les hommes continuent de rouler la cigarette; les señoras, de manier l'éventail; les *muchitas*, de faire comme leurs mères, avec des tours de tête, des regards coulés en dessous, des mignardises, des câlineries, le comble de la manière, si chaque *nina* qui vient au monde, ne les avait sucées avec le lait.

Une image cependant, qui s'estompe au loin, semble

1. Regarde, regarde, comme c'est beau!

captiver ce peuple évaporé : *Ahora, vien la Virgen del Montserrat* [1] !

Le nom glisse de rang en rang, la multitude s'est dressée : — *A bajo! a bajo!* — Rien n'y fait. Les plus heureux, perchés sur les barreaux des chaises, maintenus debout par un miracle d'équilibre, dominent l'océan soulevé jusqu'au moment où cette vague plus forte, cet involontaire mouvement, je ne sais quoi d'imprévu les fauche, les précipite et les engouffre à fond d'abîme.

Nuestra Senora del Montserrat, (faites sonner, s'il vous plaît, les *rr* , avec le *t* final) très sainte et très miraculeuse, insouciante aux déconvenues de ses adorateurs, continue d'avancer, colossale, impérieuse, le front enseveli sous un diadème de cacique indien où rayonne le soleil, enflammé de brillants.

Perles, saphirs, émeraudes, chaînes et carcans étincellent à son cou; la dévotion des monarques espagnols lui a mis le Pérou sur les bras; sa robe, un satin merveilleux, reluit et frissonne sous les cierges; le manteau, en velours azulin, prodige d'ampleur et de richesse, étend sa gigantesque traîne; on y voit brodés, en or d'un vigoureux relief, le château fort avec le lion héraldique : armes de Castille et de Léon [2].

Un murmure a remplacé les cris; les jolis doigts font en l'air vingt signes de croix; la *Virgen del Montserrat*, qui s'est arrêtée devant les infants pour en recevoir les hommages, s'éloigne dans sa majesté. Telle devait se promener parmi son peuple, j'imagine, la grande Diane des Éphésiens. Tant que celle-ci reste

1. A présent, vient la Vierge du Montserrat !
2. Cette tunique seule pèse trois quintaux et demi, dit-on.

visible, le calme se maintient ; sitôt disparue, les clameurs redoublent. On dirait quelque cratère en ébullition ; des houles s'y lèvent, des fentes s'y creusent, les uns jaillissent, les autres enfoncent, l'urbanité surnage toujours. Il n'est pas jusqu'aux enfants, tenez, ce petit garçon derrière moi, belle tête frisée qu'aurait prise Murillo pour en faire un ange, dont le sourire lumineux et le doux regard, au milieu de cet étouffement, ne parlent de courtoisie, de bonne grâce, et du noble pays des vrais chevaliers.

A cette heure, la nuit est tout à fait tombée, les torches ont pris des tons pourpres, l'obscurité semble agrandir le site, les fumées y jettent un mystère de plus.

Écoutez ! Un air antique vient là-bas. Son ingénuité triste me rappelle notre admirable marche de Barcelone, si douloureuse, si naïve, d'une si poignante expression dans ses retours désolés. Celle-ci nous prépare au *Sant-Entierro* [1], précieuse image qui sort une fois tous les vingt ans et que renferme le trésor de San-Pablo.

Mise au tombeau, Vierge couronnée, pénitents noirs, pénitents bleus se succèdent ; ce n'est pas encore l'*Entierro*. Mieux s'abattent les ténèbres, plus impressif devient l'aspect. Une légion romaine, lancée à cheval, fait jaillir du pavé les étincelles ; une autre, à pied, balancée des deux hanches, avance d'un mouvement égal. Elle ne donne point ce coup de hallebarde qui sonnait à Barcelone, lugubre et sinistre au milieu du silence de la nuit ; cette morne ondulation toutefois, muette, uniforme, a sa beauté.

1. Le saint enterrement.

Et voici venir, dans les lointains brumeux, une figure, un squelette, la *Muerte* [1], assise navrée au pied de la croix. On ne voit que cela. Le spectre est seul, la croix est vide; un grand suaire, jeté le long de cette croix éloquente, flotte pareil à quelque vêtement abandonné. La *Muerte* laisse échapper sa faux; elle est vaincue, elle est désespérée, elle se tord les mains. Je n'ai rien vu de si tragique, mes yeux n'ont rien contemplé de plus émouvant que cette meurtrière, éperdue de douleur, pleurant sur le monde que Jésus a sauvé.

Voyez encore! Des séminaristes en robe rouge se forment sur deux rangs; le feu des cierges a rayé l'obscurité d'un trait fauve. La châsse de cristal, le *Sant-Entierro*, car c'est lui, glisse au milieu des vapeurs. A travers les parois, on distingue le corps du Christ. Le voilà, dépouillé, impuissant, soumis pour trois jours au pouvoir qui anéantit :

— *Muy Santo* [2] ! s'écrient les femmes autour de nous.

Notre cœur s'est élancé vers Jésus : — Oui ! adorons-le! prions-le de toute notre âme ! — A ce mot de prière, une des candides Espagnoles fait un geste d'assentiment, saute à bas de sa chaise, incline la tête, et dépêche *Pater* sur *Ave*! C'était machinal, sans doute. Pas un de ces mots qui jaillissent de l'âme ne trahissait l'intime tendresse qui nous porte tout entiers vers Dieu. Cependant la candeur y était, la bonne volonté suppléait l'ardeur, la foi soutenait sur ses ailes cette oraison un peu boiteuse ; le tout est parvenu jusqu'aux cieux, je n'en doute pas un instant.

1. La mort.
2. Très saint!

La Soledad, Vierge finale, prodigieuse et mitrée, termine le défilé.

Aussitôt, sans transition, sans une minute accordée aux convenances, la multitude, soulevée comme un flot gigantesque, braille, se démène, fourmille, précipitée vers les issues, éparpillée à tous les vents, parmi les rires, au bruit des chansons. Une sortie de bal masqué! je n'ai pas d'autre mot.

Abasourdis des aspects, touchés de la franchise du peuple, émus de sa native bonté, stupéfaits de son inconcevable dissipation, blessés dans notre sens religieux, attendris par telle image, — celle de la Muerte, — nous retournons aux souvenirs que nous a laissés Barcelone. Est-ce donc ici notre grave Espagne, arriérée, ignorante, ployée dans ses préjugés ainsi qu'un cadavre au linceul; mais sérieuse, mais réfléchie, et pour qui l'agonie de Jésus n'eût point fait l'occasion d'un plaisir?

Voulez-vous un dernier trait? Nous revenions vite, par couples. Du bout du pied, bien malgré moi, j'effleure une crinoline. L'abominable cage retient mon brodequin, un élan me dégage; la grande señora propriétaire du monument, se retourne, sourcil froncé, main levée! nous étions déjà loin. Ses doigts, plus prompts que l'éclair, ont rasé le visage qui vient après nous; un troisième suit, esquive l'affaire, le soufflet part en l'air. Mon ami, j'en ai rarement vu de si près!

Au hasard des croquignoles, à travers les processions qui se croisent en tous sens et ferment tous les débouchés, nous rentrons chez nous. Ce n'est pas sans peine. Romains, juifs, pénitents de trente-six couleurs la traîne gaillardement relevée; pauvres petits con-

frères pas plus hauts que le coude ensevelis sous leurs coules et sous leurs bonnets pointus ; torches enfumées, cierges pleurants ; des moustaches à la Velasquez, soudain entrevues derrière le capuce, des yeux étincelants qui jettent du feu par-dessous ; fatigue, poussière, mille détails prosaïques mêlés à cette explosion du moyen âge, nous saisissent au passage et nous laissent confondus.

Minuit, une heure, deux heures, frappent d'horloge en horloge. L'aube a blanchi l'Orient, que les défilés serpentent encore par la ville, chacun cherchant sa paroisse et sa fin. — Je vous laisse à penser si des bâillements expressifs, derniers vestiges de la dévotion expirante, en marquent le pas.

Que vous dirai-je ? Ici, comme sur la plaza de Toros, comme en face du Quemadero, nous avons reconnu notre nature humaine : frivole, idolâtre, mondaine. C'est elle qui nous fait rougir.

Saint Paul s'aigrissait au paganisme des Athéniens. Qu'eût-il pensé de cette chrétienté en liesse, devant le supplice de Jésus ? Et quand on lui aurait fait voir l'effigie du Rédempteur, les grumeaux de sang, cette croix, cette agonie, le mystère des mystères travesti, rapetissé, avili jusqu'au point d'en faire une parade à divertir les badauds, quel cri, je vous le demande, ne serait point jailli de sa poitrine ?

21 avril 186....

Quien no ha visto Sevilla
No ha visto a maravilla[1].

Je ne suis pas tout à fait de cet avis.

Cordoue la moresque, avec ses patios débordant de myrtes, de bananiers et de jasmins; Cordoue, avec sa *huerta* toute fleurie d'orangers; Cordoue, avec sa sierra couronnée de cistes blancs, plaît mieux à mon regard que la cité plus aristocratique, plus brillante, moins originale à coup sûr et moins bocagère d'où nous allons sortir ce matin.

Le spectacle d'hier au soir, pèse encore sur mon cœur. Des questions se posent devant moi; elles projettent une lueur étrange, comme faisait la flamme des torches cette nuit.

En présence de notre rieuse Andalousie, cruelle à ses heures, et qui se glorifie d'un culte pareil, on se demande si l'Espagne, lorsqu'elle permettait au saint-office de lui arracher l'Évangile; on se demande si l'Ibérie, quand de sa main ensanglantée par tant d'exécutions, elle repoussa la lumière avec les libertés que lui présentait Dieu; on se demande si la nation, par ce fait de répudier le vrai pour conserver le faux, ne s'est point condamnée à de séculaires mensonges? si elle ne s'est point soumise à un éternel asservissement?

Il y a pour les races, de même que pour les individus, des heures de sélection. Le bien et le mal, tout à

1. Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu la merveille.

coup, s'offrent tels quels. Le jour se sépare violemment de la nuit ; l'un comme l'autre disent : « Veux-tu de moi ? » En cet instant suprême, facultés de l'intelligence, énergie de l'âme, désirs du cœur se tiennent prêts. Un mot, tout agira. Mais il faut choisir. Parvenu dans ce carrefour, le peuple, pas plus que l'homme, ne reste libre de s'asseoir pour rêver. La vie des nations, comme la vie des créatures, est un mouvement. Essayât-on de s'arrêter, les heures marchent ; chacune d'elles nous emporte. Par quel chemin, vers quel but ? c'est à nous de décider.

L'acte de notre volonté va régir notre avenir, jusqu'aux derniers plans de l'infini. Je ne dis pas fatalement. On met la fatalité partout, elle n'existe nulle part. Je dis logiquement, par cette loi naturelle des conséquences, qui fait qu'une route, quand nous la prenons, nous mène où elle va.

Or, l'Espagne a pris le chemin de Rome.

Chose étonnante ! Deux fois, sous les Carthaginois et sous les Maures, l'Ibérie, impatiente d'esclavage, se débarrassa du joug africain. L'Afrique recula. — Rome a su mieux faire. Les Scipions, ces Romains, lorsqu'ils laissaient leurs cendres aux plages de Tarragone, savaient bien qu'elles resteraient maîtresses du pays.

Je ne l'ignore point, les aigles alors, tournèrent visage ; les bataillons ennemis s'entassèrent dans les galères qui les avaient apportés ; Ostie en revit la proue ; le Capitole subit l'affront d'un retour sans lauriers. Mais Rome ne se décourage pas pour si peu. Rome a laissé fuir les siècles, elle est revenue. Encore une fois, ses ancres ont mordu le rivage ibérien. Son armée a pris terre ; des soutanes ont remplacé la cuirasse du guerrier, des goupillons s'agitent au lieu des

étendards ; qu'importe ! c'est Rome encore, Rome toujours : insatiable, impitoyable, tyrannique : « Paix ! » dit-elle. — Sa démarche est contrite, sa voix caressante, elle tient les yeux baissés, elle ne veut rien, ne prétend rien, n'accepte rien ; seulement, elle a tout pris. Et, pour que sa captive lui demeure à jamais soumise, elle lui a soufflé l'esprit du moyen âge : cet aveugle et ce sourd.

Vous cherchez le x^e^ siècle, vous ne savez où le prendre ! Rome elle-même, tout arriérée et toute papale qu'elle est, n'oserait franchement le rappeler ! Le x^e^ siècle, avec ses ignorances, avec ses impuissances vit ici, en Espagne, à côté de chez nous. Autocratie du clergé, horreur des libertés ; le cachot ou l'exil à qui bouge, le voilà ! L'Espagne nous l'a rendu.

Quelques fiers esprits s'indignent, des cœurs chaleureux se révoltent ; çà et là, un éclair a traversé l'obscurité. On a vu des âmes chrétiennes, on a vu des hommes décidés revendiquer le droit de croire ce qu'ils croient et d'agir comme ils ont cru. Tous ceux là, j'entends les conséquents, les courageux, ont payé tantôt de leur indépendance, tantôt de leur sang ce cri d'alarme, par lequel ils tentaient de réveiller leur pays. La nation dort. De temps à autre, soulevée sur le coude, elle regarde passer les gens qu'on exile, ceux qu'on mène en prison ; puis son bras fléchit, ses paupières s'affaissent, elle retombe et de nouveau se prend à sommeiller.

Elle se sent fatiguée ; il y a si longtemps qu'elle ne fait rien ! Tous ces bruits de révolution, toutes ces idées qui prennent l'essor, toutes ces opinions qui s'entre-choquent ; cette Bible, tant de fois brûlée, qui s'avise de soulever la cendre des bûchers ; ces souffles

d'indépendance, venus on ne sait d'où ; ces brusques lumières soudain apparues ; c'est agaçant, cela.

Les choses et les hommes n'auront-ils donc jamais fini de bouger ? Faudra-t-il donc sans cesse interroger les horizons et livrer des combats? Faudra-t-il que le peuple vive, pense, marche lui-même, comme si Ferdinand avec sa femme Isabelle, comme si Charles-Quint avec son fils Philippe, ne s'étaient pas chargés de choisir pour le pays ; comme s'ils n'avaient pas à jamais fixé l'avenir des Espagnes, arrêtant le soleil au signe de Torquemada, et mettant dessus l'éteignoir papal!

— Ce peuple est mort! dit-on; et l'on ajoute : C'est fini; la nuit a vaincu. Il en chérit les mollesses, elle régnera longtemps.

Pas toujours, croyez-moi. La nation sent battre un cœur en elle ; tant de sang généreux n'a point coulé pour rien : les idées, ces veilleuses tenaces, ne se laisseront pas éternellement amuser.

Au surplus, quand l'Espagne dormirait, Dieu dort-il? Les amis de l'Espagne n'ont-ils plus de prières ? Tout assoupie qu'elle est, jugez-vous son sommeil bien doux? Elle a des songes, tenez-le pour certain. Même elle a des cauchemars. Elle se voit abaissée, elle se voit amoindrie, elle se voit déshéritée. Indépendance, richesse, vigueur, savoir, tout s'en est allé. Rome lui a tout ravi. Elle comprend cela. Un cri de rage a traversé l'air.

Courage! lève-toi, romps tes fers, brise avec les vieilles traditions, regarde en avant, refais-toi jeune! A des libertés nouvelles, il faut un peuple nouveau. Pourquoi, peuple espagnol, le siècle te laisserait-il échoué sur la grève, tandis que monte le flot de vérité, tout gonflé d'espoir et tout brillant de soleil ?

On nous affirme que ton passé t'engage. — Quoi ! seul parmi les nations délivrées, tu ne renverserais pas les murs de ton cachot? Quoi ! pendant que s'éveillent les âmes, secouées par les quatre vents des cieux, tu serais condamné, seul, à ta morte chrysalide? Quand tout ce qui a des ailes prend l'essor; quand à grand vol, phalanges sur phalanges quittent la poudre, montent dans l'azur, conquièrent le jour; il te faudrait, parce que tes pères n'ont point abandonné la poussière, y ramper à ton tour? Parce qu'ils furent aveugles, tu devrais te crever les yeux? Parce qu'un tyran les asservit, ton échine resterait à jamais ployée sous le joug qui rabattit leur front?

Allez, je le connais, le langage que tient à l'Ibérie plus d'un spectateur indifférent : — Tes pères ont méconnu la vérité; renonce au vrai. Tes devanciers se laissèrent ravir l'indépendance; demeure enchaînée. Tes ancêtres brûlaient quiconque osait penser librement; agis comme eux. Écroue les idées, tue ceux qui les agitent; tu resteras huître, c'est possible, mais tu auras fait comme tes aïeux. Aussi bien, les grâces de Dieu ne sont pas pour tout le monde. Quand Jésus, levant sa main blessée, convia les nations à la vérité, à la liberté, au bonheur sur la terre, au salut dans les cieux; ce message d'amour n'était point pour toi. Dieu, du fond des âges, avait condamné l'Espagne à croupir sur les lies de son passé. Assise, les bras pendants, l'œil terne, elle voit s'éloigner la cohorte des peuples rajeunis; elle considère, incapable, les miracles qu'enfante par delà l'Océan, les merveilles qu'accomplit partout où il règne, l'Évangile de Jésus. Rien de tout cela ne la regarde; elle le sait. Ainsi que Prométhée sur son rocher, le destin l'a clouée aux siècles morts. La pestilence de ces

cadavres aura vite fait de l'achever. Tant pis pour elle. Nous, vivons !

Eh bien, je le trouve indigne, ce langage, et je le déclare insensé. Un peuple qui se décompose est un fléau public ; le voisinage des morts est mauvais aux vivants. Nous portons-nous si vaillamment, d'ailleurs, que la contagion nous doive laisser intacts ? Est-il bon pour nous, de voir à nos côtés comment un pays s'effondre, de quelle façon se perd un avenir ?

Ne permettons pas à l'Espagne d'exhaler son dernier soupir ; ne souffrons pas qu'elle *garrotte* ses libertés ; contraignons sa léthargie au réveil, sa paresse au progrès, son éternelle enfance à toutes les émancipations.

Qui sait ? un jour peut-être, alanguis à notre tour, lui demanderons-nous le secours de sa virilité.

Plus tard.

Le ferro carril nous emporte vers Malaga.

Des pâturages sans limites continuent d'exhaler leur fraîcheur, les chevaux de courir, les chardons d'émailler le désert. On dirait quelques hauts plateaux de montagne prolongés à l'infini. Taureaux, vaches, moutons, cavales, chaque troupeau bien à part, en rompent l'abandon. Puis un pli se creuse, un ruisseau coule, une mare oubliée de l'hiver a baigné le sol, et tout à coup les orangers fleurissent : amandiers, figuiers, abricotiers

entremêlent leurs feuillages que relient des pampres aux câbles vigoureux.

Sur le point culminant de ces grands paysages, un bourg assied sa figure d'autrefois. Quelque ruine chrétienne, quelque donjon maure en domine les masures; parmi les ceps qui se couronnent de pousses nouvelles, une énorme jarre, l'amphore antique, plante dans le sable son bout aigu. C'est là qu'au temps des vendanges on versera le premier vin.

Aguilar, plus loin, à cheval sur une croupe rocheuse, lève son pan de mur déchiré. Crêtes uniformes, blés immenses, files d'ânes trottant menu dans les sillons, *borriqueros* courant derrière, vêtus d'une couverture en laine brune avec un trou pour y passer la tête, à la façon du poncho mexicain, tout se déroule sous nos yeux.

Ces plantations d'oliviers ne sont pas pour faire diversion. Leurs rangées uniformes, qui représentent assez bien les rayures d'une étrille, terminent, où qu'on regarde, l'horizon démesuré.

Quand la contrée s'élargit en ondulations mornes, mes réflexions me reprennent. Elles sont tristes. J'ai derrière moi le bruit des corridas, j'ai sur moi les reflets de l'inquisition.

Ce globe où nous courons, me semble un morceau de boue souillé de sang. De quelque côté que je tourne mes yeux, si loin que remontent mes pensées, je rencontre cette fange aux rouges aspects. Le sol d'Espagne en est tout imprégné. Sang des Carthaginois, sang des Romains, sang des Goths, sang des Maures, et celui des juifs, et celui des martyrs, et les Français qui naguères trempaient du leur ces prairies et ces champs; tant de héros qui ont donné leur vie pour la liberté

méconnue, tant d'innocents massacrés à plaisir, tout fume sous nos pas. Au fond des vides espaces, je crois voir frissonner quelque vapeur pourpre, comme si la terrible déesse indoue, Kaali, la divinité du meurtre et des assassinats, avait ici ses sacrifices et trouvait ses adorateurs.

Hélas ! ils sont partout. La terre espagnole n'exhale pas seule cette odeur de carnage ; les buées écarlates montent sous tous les cieux. — Mon ami, ne nous enflons point. La France, ensanglantée par le couteau des druides, possédée des Césars, foulée sous les hordes barbares, meurtrie des Anglais, déchirée de ses propres mains, froissée de l'étalon cosaque; l'Angleterre, dont chaque bruyère fut arrosée de la rouge liqueur ; l'Allemagne, ravagée du nord au midi, piétinée des peuples en marche, bouleversée par les secousses de la foi; l'Italie, avec sa Rome conquérante, impériale, papale, et ses républiques entr'égorgées ; les déserts de l'Orient, qu'ont si souvent balayés les fléaux de Dieu ; ces murailles que bâtissaient les satrapes avec des corps palpitants ; ces moissons faites de têtes vivantes, où se promenaient les herses et les faux; l'humanité tout entière occupée à mourir et à tuer ; y a-t-il là, dites-moi, de quoi s'enorgueillir ? Jetterons-nous sur l'Espagne un coup d'œil dédaigneux ? — C'est de la pitié que je sens, et c'est une immense douleur.

N'avez-vous point connu, à certains moments, ces clairvoyances mélancoliques, et ne vous ont-elles point accablé ?

Le regard se prolonge à l'infini ; les barrières du temps, celles des frontières ont disparu. L'âme, partout présente, perçoit tout, en tous lieux. Ce sont les tragédies qui viennent au-devant de nous ; les chansons

avec les rires nous échappent : des pleurs et des cris, nous ne percevons plus que cela.

Tenez, ce roi de Dahomey, dont la vieille main ridée jette à son peuple une proie humaine que le troupeau attend avec des appétits de fauve, qu'il reçoit avec des cris de cannibale, qu'il dépèce et qu'il dévore, toute vibrante encore d'une vie mal éteinte ! ces caravanes d'esclaves, hébétées par le désespoir, qui traversent les sables, cangue au cou, laissant derrière elles des monceaux d'ossements ! la Chine, pourrie de débauches et de meurtres ! le Mexique, souillé de plus d'assassinats qu'il n'en faudrait pour dépeupler un continent ! et sans aller si loin, et sans remonter si haut, les gémissements, les souffrances, les cruautés qui nous serrent de près ; l'humanité tout entière méchante et tout entière navrée ; les bêtes, cette portion mystérieuse et plaintive de la création, ces milliers de créatures qu'on détruit, qu'on martyrise, dont les soupirs enveloppent l'univers d'une lamentable clameur ; tout, j'ai tout entendu !

J'assiste à des actes atroces ; or, ce qui se perpètre là, devant moi, je n'y puis rien. Mon cœur se révolte, mon âme s'exaspère, je sens des pitiés à remuer le monde. Ma petite épée, maniée par ma grande volonté, va, semble-t-il, rétablir la justice ; elle châtiera le pervers, le bon régnera, la terre purifiée connaîtra le bonheur. Puis un retour sur moi renverse ma folie. J'ai rencontré ma faiblesse, mes impérities m'ont accablé : je ne suis rien, je ne puis rien, je reste sans pensée, sans force, écrasé.

Vous comprenez cette amertume, n'est-ce pas ? Vous comprenez ce mépris de soi, cette risée intime plus triste mille fois que les pleurs !

Alors, du fond des cieux vides, une figure se dresse.

Elle a des ombres sur le front. Ces lèvres, que l'éternelle paix fait resplendir, gardent un frémissement humain ; ces yeux ont pleuré, la trace des larmes s'y peut connaître ; le travail a meurtri ces mains. Elles portent d'autres signes encore : les gens qui tuent en ont percé la chair. Celui-ci, le Monarque, ne s'est pas contenté d'un stérile regard à notre geôle. Il y est descendu, il y est entré ; il s'est fait un corps pour savourer la souffrance, il s'est fait une âme pour épuiser la douleur. Ce qui épouvante et ce qui navre, ce qui exténue et ce qui abat : délaissement, anathème, trahison, mépris, la croix au bout, il a tout voulu connaître. Pour consoler ceux que notre cachot tient captifs, pour secourir ceux que l'ennemi torture, pour sauver quiconque, perdu, lève les bras vers lui ; Jésus s'est détrôné ; il s'est livré.

Mon ami, je renais ; mes ténèbres s'effacent. Notre globe n'est plus ce vaisseau maudit, lancé à travers les siècles et les tempêtes, toujours voguant, toujours naufrageant, que les flots livrent à l'abîme, que le gouffre rend aux flots ! navire désemparé, désespéré, qui jamais ne peut ni aborder ni périr. Je sais le mot de la destinée humaine ; il s'appelle Éternité. Et le nom de mon Dieu : c'est amour.

Notre train court à toute vitesse. Il a laissé sur sa gauche la sierra de Priego. Dans le val d'*Alora*, le long de cette eau courante, — la *Guadaljorce*, — il fait halte devant quelques maisonnettes nichées parmi les orangers, les palmiers et les nopals.

Des jeunes filles s'accoudent à la barrière. Plus noirs que l'Erèbe, leurs cheveux reluisent dans l'ombre. L'une d'elles, le front de la Minerve antique, des yeux

avec des sourcils comme on en trouve au pays où le soleil broie les couleurs, reste grave. L'autre, rieuse, joue avec une fleur de grenadier, tantôt en bat ses joues, tantôt la mord de ses petites dents blanches. La troisième est un type de cette fraîcheur matinière que n'a pas même effleurée le premier rayon du jour. Leurs compagnes se cachent à demi derrière de grands thyrses d'orangers. La nature s'est complue à former ces charmants visages, comme un artiste à créer quelque modèle idéal. Rien de mesquin : la chevelure est plantureuse, les lignes ont une ampleur que poétisent d'exquises délicatesses; nul effort pour atteindre à la perfection; elle naît de soi, c'est le jet d'une sève généreuse, cela vient tout seul, de même que ces orangers, de même que ces palmiers, comme ces fiers épis d'aloès, fleuronnés d'étoiles plus pures que le lys.

Nos *mozas* continuent de gazouiller et de rire: nous de les regarder. Il me semble entendre mes vieux romanceros, amoureux, fantasques, ingénus et gracieux comme elles: « — Compagnon, compagnon, ma belle amie s'est mariée! elle s'est mariée avec un vilain! c'est bien ce qui m'afflige le plus! Je veux aller me faire more là-bas, en *Morérie;* et tout chrétien qui passera par là, je le tuerai! »

Ou bien cet autre, de *Rico l'Aragonais;* alors que Rico Franco, chevauchant avec la gente fille qu'il avait enlevée au château de Maynez, celle-ci se prit à pleurer: « — Si vous pleurez votre père, si vous pleurez votre mère, vous ne les verrez jamais plus! Si vous pleurez vos frères, je les ai tous trois occis! » — Lors, la dame prie le chevalier de lui prêter son couteau, son bon couteau de Lucques. Elle veut, en signe de deuil, couper les franges de son manteau. La belle a pris le couteau,

le bon couteau de Lucques, et, sans plus regarder Rico, le lui enfonce dans le gosier.

Nous glissons parmi les cases blanches. Les rameaux chargés d'oranges et de pétales qui achèvent de s'effeuiller, projettent leurs bouquets vers nous; les dattiers s'élancent du fouillis des grenadiers et des myrtes; nous suivons quelque temps le Guadaljorce, dont les méandres s'attardent en ce jardin de Dieu. La sierra flotte, à mesure qu'elle recule, au sein de limpidités plus aériennes. Vers le couchant, un pic s'est levé, pyramidal dans sa gloire empourprée. Puis le soleil disparaît, la lumière avec lui, sans transition, comme il arrive aux pays du Midi.

Notre paradis est resté derrière nous. Une jachère démesurée, monotone, dont les bas niveaux annoncent le voisinage de la mer, s'étend sur un plan égal. Le ciel a pris ces tons uniformes qui répètent, on le dirait, des surfaces incommensurables et pareilles.

A travers les obscurités, on discerne quelques gréements de vaisseaux, mollement balancés dans les pâleurs de la nuit.

C'est Malaga.

---

24 avril 186...

Melech, ville des rois; *Melach*, poisson salé! — Choisissez, entre ces deux noms de la cité phénicienne.

En 1487, Ferdinand, qui la prit aux Maures, célébra

sa victoire par de terribles autodafés. Naguères, en 1864, les tribunaux de la reine Isabelle y condamnaient au cachot, puis à l'exil, quelques jeunes gens, dont tout le crime était d'avoir lu la Bible et confessé leur foi. — Notre belle Andalouse, vous le voyez, reste fidèle à ses traditions.

En attendant, elle s'étale coquette et gaie le long de la mer, sous le soleil, comme si jamais plus sinistres flammes ne l'avaient illuminée.

Nous logeons sur l'Alameda, une des gloires de Malaga. Pour mon compte, ces grands arbres de nos contrées, blanchis par la poussière et malmenés du simoun, ne me plaisent qu'à demi; ce n'est pas pour voir des ormeaux que nous sommes venus en Espagne. Mais la Méditerranée, scintillante d'étoiles qu'allume chaque mouvement du flot, mais ce môle prolongé dans l'eau bleue, mais les navires assis de chaque côté sur leurs ancres, mais ces hommes au brun visage, l'œil brillant, le geste sobre et prompt; cette Afrique pressentie, ces souffles qui ont passé sur le Sahara, ces brises dont l'haleine s'est amollie en caressant les jardins arabes et qui viennent, humides et chaudes, nous faire savourer le bonheur de respirer, c'est la beauté cela, et c'est la poésie.

Derrière nous, du côté du levant, la forteresse sarrasine, *el castillo de Gibralfaro*, a campé sur le roc son massif énergique, dressé sa tour phénicienne, phare antique dont la maigre silhouette se découpe dans l'azur. Les murs crénelés, flanqués de vigies, festonnant le précipice, vont rejoindre l'*al Kassabah*, l'ancien château des sultans.

Qu'ils ont de grandeur, ces témoins de pierre, semés le long des limpides surfaces que si souvent les galères

phéniciennes, les navires de Carthage, les lourds vaisseaux romains, les barques de Numidie rayèrent du tranchant de leur soc ! — L'*al Kassabah* (ce qui en reste) sert de palais au gouverneur.

Les Espagnols ont presque entièrement détruit le château, rasant d'après le conseil d'un savant homme: *todas las fealdades que tienen resabio* [1] *de los Moros*; — toutes les laideurs qui gardaient le caractère moresque.

La grande mosquée a subi même sort. Elle s'élevait sur l'emplacement que la cathédrale occupe aujourd'hui. Nos Espagnols ont bravement jeté bas colonnettes, fers à cheval, guipures, nids de guêpe, l'élégance avec le caprice africain, pour mettre à la place leur énorme *iglesia* renaissance, accostée de deux tours. — Mais, s'ils ont anéanti l'œuvre des Mores, ils ne sont pas parvenus à gâter l'œuvre de Dieu. Ici, c'est elle, c'est la végétation africaine qui triomphe.

Venez, je vous mène dans un jardin; celui de la fabrique d'*Algodon* [2]. On traverse pour s'y rendre le *Guadal Medina*; qui sépare Malaga de ses faubourgs. *Medina*, remarquez-vous ce nom arabe ? il est répandu partout : villages, bourgs, et les hommes eux-mêmes, le portent à l'envi.

Dans la filature où nous voilà, deux mille métiers occupent cinq mille quatre cents mains. Le coton, qui monte en tas éblouissants, vient de *Motril*. Le coton, c'est la neige de ce pays. Le voyez-vous sortir des rouages, sous forme de câbles mous, lâches, épais ? Amenuisé

1. *Resabio*, saveur.
2. *Algodon*, le coton.

jusqu'à devenir un fil souple et fort, il va se faire tisser en Angleterre.

Qui dit fabrique, le plus souvent dit enfer : le sol est charbonneux, le ciel est noir, l'air empesté; des humidités fétides suintent le long des murs; au lieu d'arbres, des cheminées; jamais une fleur ne hasarda ses parfums dans ce lieu maudit ; où qu'on regarde, on a l'œil navré!

Oh bien, mon ami, perdez ces idées. Voici devant nous une allée de bananiers, dont les feuilles un peu déchirées par le vent de mer ondulent avec lenteur, croisant sur nos têtes des éventails d'un vert blond, tandis que leurs régimes d'or pâle nous mettent à deux doigts des lèvres, ces fruits allongés dont l'arome plus suave que celui de la fraise ou de l'ananas, parle de Soudan, de Nigritie, que sais-je? de toute sorte de lieux pleins de mystère et de soleil. Voici de grands hybiscus, des arbustes dont la fleur pourpre, une coupe immense, sort telle quelle du rameau nu; cela aussi, fait penser aux pays des nègres. Le *pinus malaleucas* — — j'avance peut-être quelque hérésie botanique, n'y prenez pas garde — un *pinus* enfin, se couvre de mouchets incarnats, houppes soyeuses qui nichent leurs flammes parmi le feuillage verdoyant. Notre sentier coupe des plantations de cannes à sucre; on dirait des roseaux; jeunes à ce moment de l'année, elles s'élèvent à peine au-dessus du terrain. Des sauges arborescentes recourbent leur rouge épi; de gigantesques magnolias entr'ouvrent dans les airs leur urne blanche; le long des rameaux grimpe la clématite à l'étoile violette [1], une de ces fleurs exotiques et démesurées, dont l'aspect

1. La Bougainvilla.

nous transporte par delà les mers. Les polygalas sont des arbres, les mimosas encore. Ce qui chez nous végète à peine, misérablement abrité derrière le vitrage de nos serres, ici monte à vingt, à trente pieds du sol, projette une toison de verdure dont les ombres nous enveloppent, et laisse tomber devant nos pas des averses de fleurs. Vous avez la *melaleuca alba*, qui balance près du ciel ses blancs panaches; vous avez des *amaryllis*, dont les fleurons vont, d'un seul élan, s'épanouir bien au-dessus de nos fronts; les yukas se hérissent plus haut; le *bignonia pandora*, qui l'a dépassée, suspend en grappes ses longs tubes d'un jaune transparent.

Vous ai-je dit que le rossignol chantait ? Il a fait son nid dans cette tenture où les fleurs de la Passion, sanglantes, marquées de clous d'or, dessinent une splendide broderie et que la brise émeut, lorsqu'elle y passe, comme un soupir. Le chèvrefeuille de l'Himalaya, exhale tout près ses senteurs enivrantes. La *sierra Bermeja*, d'une magnifique aridité, dresse au loin ses pitons qui forment un rempart à notre Éden. Sur ce fond d'un rouge violent, çà et là déchiré de ravines, ondoient avec langueur les feuilles du bananier. L'étonnante pyramide de l'*araucaria excelsa* y range ses plateaux élégants que relie l'un à l'autre, d'étage en étage, le tronc ferme de l'arbre, svelte et terminé par un dard.

Notre hôte, directeur de la fabrique, un aimable homme, après nous avoir offert son déjeuner, ses jardins et sa maison : — *Esta casa està a la disposicion de usted, està la huerta de usted*[1] ! nous montre les séchoirs

1. Cette maison est à vous, ce jardin est à vous !

au raisin. Représentez-vous une couche à primeurs, remplacez le vitrage par un châssis, étendez la grappe dessus. Sèche en trois jours, empilée dans un coffret de bois, elle prend le nom de *passa*, et va défrayer les desserts du monde entier. Valence, qui produit aussi les *passas*, ne peut, sans leur faire subir une lessive préparatoire, amener ses raisins à parfaite dessiccation. Le soleil de Malaga en sait plus long. — Ah ! mon ami, quelle joie d'avoir chaud, d'avoir trop chaud, de se mouvoir librement dans une atmosphère bienveillante, de nager à pleines brasses dans l'abondance des dons de Dieu !

Les magies de ce beau pays lui viennent moins de telle production rare que de l'exubérance des sèves qui font à leur guise, sans que rien en arrête ni l'expansion ni le jet.

On va, on rêve ; cela paraît la chose la plus naturelle du monde que d'errer parmi les bananiers, que de sentir sur soi l'haleine des dattiers, que d'écarter les branches des orangers en fleurs et que de cueillir les pommes d'or.

Au fait, le paradis est notre patrie ; là seulement nous nous sentons chez nous.

Cependant *el Carmen*, cette plage où Moreno fit, en 1831, passer par les armes le patriote Torrijo avec cinquante de ses compagnons, étend non loin d'ici sa sinistre arène. — On fusille, dans ces Édens espagnols. Après on se console, en érigeant un monument au mort.

La boucherie au surplus est dans l'air. A Malaga, comme à Stamboul, Pâques immole des milliers de moutons. Les places, les rues, sont encombrées de *carneros*[1] des-

1. Moutons.

tinés au massacre. Pomponnés, fleuris de rubans, on les tâte, on les soupèse, on les achète ; chaque enfant serre contre sa poitrine quelqu'un de ces agneaux bêlants, chaque homme en traîne quelque paire après soi ; les caresses ne leur manquent point, ce ne sont que baisers, que doux noms, que poignées d'herbe fraîche ; oui, et demain leur ami les égorgera. — Cette trahison me fait horreur.

La ville nette et parée, respire le plaisir, les dalles sonnent sous le pas, les belles Malagènes y promènent leurs petits pieds ; la mantille, posée au hasard, laisse étinceler le sourire ; le regard suave, candide, malin, coquet, arrangez cela comme vous pourrez, glisse vers vous et vous caresse le cœur[1]. Si la jeune fille vous paraît jolie, dites qu'elle est : *bonita ;* si elle vous plaît, ajoutez le *muy : muy bonita ;* si sa beauté sort du pair, et que je ne sais quel enchantement y mette sa sorcellerie, murmurez : *preciosa !* On ne peut rien vous demander de plus[2].

Çà et là, piaffent des chevaux à l'encolure arabe ; ils font miroiter leur robe isabelle qu'accentuent la crinière et la queue, noires comme une chevelure andalouse.

Naguères, on ensevelissait les hérétiques dans le sable que bat la vague. Les Anglais ont obtenu sur la colline un asile pour leurs morts. C'est le premier qui se soit, en Espagne, ouvert aux protestants : j'allais mettre aux païens. Les pierres tumulaires y alternent avec les buis-

1. *Las Malagenas son muy Halaguenas,* — très caressantes ; proverbe andalous.

2. Voulez-vous emporter les costumes et les types du pays ? cet atelier vous les fournira. Des mains savantes y modèlent l'argile ; un ciseau délicat donne aux traits leur expression ; l'objet mis dans le four en sort durci. La figurine n'a perdu ni le ton mat des chairs, ni la vivacité des couleurs ; caractère, accent, tout y est.

sons de géranium. Je n'ai jamais vu tant de bouquets roses, tant de panoncules écarlates s'épanouir sur des tombeaux. Cette splendeur qui foisonne parle des énergies créatrices de la puissance de Dieu. Le couchant, qu'embrasaient ce soir des feux orangés, y ajoutait son ardeur. Des lumières limpides, égarées dans le ciel, oubliées du jour, et qui semblaient chercher leur chemin y rencontraient les maisons blanches; le flot palpitait rieur et bleu, les navires avaient mis leurs banderoles au vent. C'était la veille de Pâques; on voyait passer dans l'ombre des femmes voilées.

Sur tous les rivages que baigne la Méditerranée, de Naples à Gibraltar, les femmes ont compris la beauté du voile; un tissu léger dérobe leurs traits ou les couronne de son nimbe idéal. Seule la France, prosaïque et pratique, marche front haut, visage découvert.

A cette heure, le soleil, d'un rouge flamboyant, a sombré là-bas. Le môle, prolongé dans la mer, comme un bras qui va saisir sa proie; les tours de la cathédrale, immobiles au milieu du tournoiement des hirondelles; Malaga, tout entière, s'estompe en noir sur ces fulgurences d'incendie; les quais illuminés se déroulent, pareils à un collier de rubis étalé dans le velours; le phare, qui a détaché sa pâle silhouette des obscurités croissantes, tantôt allume, tantôt éteint son flambeau; vers l'ouest, les vastes palpitations de la mer remuent des boisseaux de pierreries; au levant, ternes jusqu'à en devenir livides, elles se sont plombées et donnent le frisson.

Qui l'a donc appelée : éternelle indifférente, cette grande nature, l'éternel écho de nos joies et de nos douleurs? Je ne sais si mes rires l'égayent, je ne sais si mes pleurs l'attristent; mais que je me retrouve bien,

moi toute entière, dans ses magnificences et dans ses désolations ! Le cœur humain peut me méconnaître, la tendresse humaine peut me déchirer ; toi, nature, que tu te lamentes ou que tu te réjouisses ; que tu me montres tes sérénités ou que tu fasses éclater tes colères ; au fond de ton azur, au fond de tes abîmes, dans le miroir de tes sources que nul souffle n'a terni, dans les flancs lacérés de tes houles soulevées, partout, toujours, je reconnais mon cœur. Tu réponds à ma voix, tu parles mon langage, tes tragédies racontent mes infortunes, tu as des cris pour ma détresse, tu as des splendeurs pour ma félicité : défaillances, désespérances, accablements, tristesses jusqu'à la mort, et la victoire, et le triomphe, et tout ce qui est grand, et tout ce qui est chétif ; tout, tu me rends tout, ennobli, élargi. Tes accents me récitent en odes magnifiques les fastes de ma pauvre vie, mesquine, absurde, et dont je rirais au besoin. Tes murmures si discrets, si fugitifs, tes frôlements d'aile, le bruissement de tes blés, la vibration du vent qui court sur tes prairies calment les tourmentes de mon âme. Tu as d'ineffables silences pour m'apprendre à me taire ; tu as des véhémences pour m'apprendre à prier. Tes retours de fraîcheur, tes refloraisons jusqu'en la saison dernière, vont réveiller l'espoir dans mon cœur engourdi. Je découvre en toi des compassions qui m'enseignent la bonté. — Non, tu n'écrases pas le faible ; non, tu ne supprimes point les petits. S'il est au bout de tes roseaux quelque duvet moelleux, s'il est quelque abri ouaté sous tes mousses, si tes filandières tissent la soie, si tes artisans aux fines antennes préparent le velours, tu as destiné ces merveilles de mansuétude aux chétifs, aux désarmés, à ceux que volontiers suppriment les forts.

Va, je sais qui tu es. Tu es une parole de mon Dieu, voilà par où je t'aime ; tu es une expression de la tendresse du Seigneur, voilà par où tu me fais du bien. Je ne t'adore pas ; je ne te demande ni la lumière ni la guérison ; elles ne sont point en toi. Mais Dieu t'a confié mission de me verser la paix ; mais Dieu t'a dit de m'amener la poésie ; et tu m'as donné l'apaisement, et tu m'as montré l'idéal.

Le soir.

Nous sortons du pauvre réduit où les chrétiens protestants de Malaga lisent la Bible et chantent des cantiques[1]. Ceux-là, nos frères, que n'ont découragé ni l'exil de Carrasco, ni la mort de Matamoros, servent Dieu selon leur foi, résolus à ne la point trahir.

Tant que l'Espagne possédera des âmes pareilles, décidées au vrai quand même, l'Espagne ne périra pas.

J'ai serré dans mes bras la mère de Matamoros. Ses mains errantes cherchaient les miennes. Au moment où *Manuel* expirait loin d'elle, les yeux de la pauvre femme se ternissaient pour toujours. Elle est aveugle. La prunelle a conservé son doux éclat ; on y sent d'ineffables profondeurs. Parfois un éclair de joie, quelque reflet du ciel illumine le front. La mère,

1. A cette époque, quiconque pratiquait un autre culte que le culte romain, tombait sous le coup de la loi.

on le dirait, voit son fils, marcher là-haut, avec la phalange des martyrs chrétiens, à côté de Jésus crucifié, ressuscité, triomphant !

Puis, tout à coup, le fait brutal se dresse devant elle : — *Mi Manuele, mi Manuele*[1] ! — Elle ne peut plus dire que cela.

---

26 avril 186...

Quinze heures en diligence. Grenade est au bout! Toutes sortes de malles et d'Andalous écrasent l'impériale du véhicule. Le coupé est plein. Reste la rotonde, une manière de coffre bas, étroit, garni de banquettes hostiles, obstrué de filets pendants, garni de châssis qui interceptent le jour et mangent l'air : l'abrégé des horreurs que nous avait fait oublier le *ferro carril*. On y pouvait tenir quatre; le mayoral nous y met huit; sans compter un mozo de dix ans. D'un côté, cette Andalouse mignonne, à peine éclose; près d'elle, un petit vieillard pétulant; puis mon mari, puis moi. Vis-à-vis, une autre señorita, plus jeune encore et plus jolie que la première; un licencié de Grenade, courtois et disert, qui s'est logé dans le voisinage de la belle; le papa du *muchito*, sa progéniture dans les bras; et notre brave David, ployé en deux comme nous. Emballés de la sorte, avec un supplément de sacs roulants, avec un complément de fou-

1. Mon Emmanuel, mon Emmanuel !

lards noués par les quatre coins et gonflés à se rompre, nous partons vers six heures du soir.

Prenez d'emblée la position qui vous convient, de toute la nuit vous n'en changerez pas. Le dessous des banquettes est bourré de paquets ; votre poche, incrustée dans l'habit du voisin fait corps avec lui, je vous défie d'y glisser la main. Vous êtes mastiqué, tenez-vous-le pour dit, et prenez l'affaire par le bon bout.

Il n'y a que nos gracieuses Andalouses pour s'étaler à leur aise. Couchées à demi, leurs fraîches robes de mousseline légèrement soulevées, leur chevelure noire parfumée d'un bouquet ; souriantes, nonchalantes, elles agitent languissamment l'éventail, et respirent les roses qui couvrent leurs genoux. On dirait des odalisques dans un harem. Le petit vieillard, leur chaperon, frétille, saute sur place, les agace et les lutine, sans qu'elles lui accordent plus qu'un sourire fugitif ou qu'un regard qui lentement soulève la paupière. L'étudiant tord ses moustaches. Le papa du *mozo* apaise son enfant tantôt en lui fourrant dans la bouche toute espèce de bonbons, tantôt en lui appliquant sur les joues ces baisers à la mode espagnole, que les lèvres font retentir avec une sorte d'apparat solennel.

Vela te! vela te [1] ! — Vous connaissez l'enlèvement des huit mules, les cris du zagal, ses bonds, ses sanglées. Vous voyez d'ici l'immobilité du mayoral, planté sur son siège, plus grave que le destin.

Notre guimbarde prend le galop. Lorsque nous sommes revenus de cette première crise des secousses

1. Prononcez *veglia te* : Veille-toi !

des coups et contre-coups ; nous commençons à nous regarder avec bienveillance. Rien ne pousse à la fraternité humaine comme d'être pilés tous ensemble dans le même mortier.

Décidément les señoritas, Grenadines l'une et l'autre, sont ce que nos yeux ont rencontré de plus charmant. La *Rosita* surtout ; figure mauresque, le nez fin, le front bas, les cheveux tordus en un splendide diadème, de grands yeux innocents et fiers ouverts à demi sous le sourcil parfait. Et maintenant qu'elle a jeté sur sa tête un blanc mouchoir, à l'orientale, et que ses boucles d'oreilles formées de sequins, glissent des deux côtés en un rayon de lumière, on se croirait transporté dans quelque palais d'Asie, et que les voiles soudain relevés nous ont découvert un de ces tableaux pleins de mystère et de beauté, comme il s'en fait au fond de l'Orient, pour le plaisir des satrapes de là-bas :

— Madame ! — murmure en s'adressant à moi le licencié. — vous avez devant vous la plus *preciosa* señorita de toute l'Andalousie !

— Monsieur, je m'en aperçois bien !

— *Desgraciado mi*[1] ! s'écrie à son tour le petit vieillard, plus vif qu'une salamandre. *Desgraciado ! infeliz*[2] ! (Il se prend la tête.) On m'a donné ces deux *niñas*[3] à garder ! Que voulez-vous que j'en fasse ? *Mejor la muerte*[4] ! On me les prendra, on me les volera ! Et que répondrai-je à *leur papa*, qui dort là-haut, sur le *techo*[5] ?

1. Malheur à moi.
2. Infortuné, malheureux !
3. Jeunes filles.
4. Mieux vaut la mort !
5. Toit, impériale.

Les *niñas* de sourire indolentes. A peine si la fleur d'oranger dont badinent leurs doigts accélère un peu ses palpitations.

Ainsi, nous nous élevons entre deux haies de géranium dont la verdure disparaît sous une toison de fleurs, écarlates ou rosées. Les nopals se hérissent dans la pureté de l'air du soir ; des bruyères d'un incarnat plus frais que les rougeurs de l'aurore couvrent le despoblado. Là-bas, le long de la mer, s'étend Malaga dans sa blancheur, accentuée de son *Gibel Faro* qui s'enlève sur des bleus transparents ; écrasée de sa cathédrale, dont un dernier rayon colore le massif.

On babille, dans notre entrepont. Les membres sont paralysés, la langue se délie. Notre étudiant a le verbe aisé ; et de l'ardeur, assez pour embraser la péninsule !

C'est ici l'Andalousie, la terre de feu, le pays qui plus d'une fois a tressailli, faisant trembler Madrid. Aussi, l'on ne s'y gêne guères ; on y parle politique, et l'on y dit son fait au gouvernement. Il aura bientôt vécu ! ce sont nos Andalous qui l'affirment. Alors, l'Espagne se lèvera ; elle respirera largement ; elle appellera le progrès : elle prendra son rang parmi les nations intelligentes. Attendez un peu, vous verrez cela !

Dans les wagons du *ferro carril*, on se taisait sur la question intérieure ; à peine si un soupir trahissait la douleur. Dans notre diligence, on n'y met pas tant de façons. Reine, clergé, ministère, tout ce qui fait obstacle y est lestement balayé.

Puis, notre pétulant vieillard, que les sujets trop graves ennuient, lève les mains au ciel :

— *Hombre!* Je suis consumé ! Je n'y tiens plus !
— Pourquoi donc?
— *Para el fuego que tengo a lado isquierdo* [1] !

Le licencié cependant, a choisi pour thème l'action de l'Évangile sur les sociétés. Il n'en perd pour cela ni un regard aux belles insouciantes, ni une occasion de glisser à sa voisine plus de déclarations d'amour que ne jette de flammes le Vésuve, au temps des éruptions. Toute cette lave court sur les glaces vierges, sans en amollir la rigidité. Le vieux, qui ne laisse rien échapper, ni roucoulements, ni chansons, ni élégies, continue de se caresser le nez avec une fleur. Parfois il bondit, défend son trésor contre le chevalier félon, prend mon mari à témoin, crie au meurtre, à l'assassinat, appelle le père, appelle la garde ; tandis que Rosita écoute le tout, comme elle entendrait gazouiller un rossignol.

A cette heure, la rude montée qui mène aux plateaux supérieurs est franchie. Les rayons mourants du soleil teignent d'un bleu violet les flancs de la Sierra, pendant que des lumières ambrées flottent sur les pitons. Ces croupes vont à la débandade, déclinant et s'abaissant jusqu'à la plage baignée de clartés, jusqu'aux rives vermeilles que festonne et que découpe le flot. Autour de nous, le sol s'est fait pauvre. Mais la vigne y court en longues traînes, et les oliviers mettent leur pâle verdure sur les ondulations des coteaux.

Notre licencié s'est emparé d'un volume que tout à l'heure feuilletaient les señoritas :

1. A cause du feu que j'ai à mon côté gauche.

— *El libro de la confesion*[1] ! s'écrie le petit vieillard.

Or, il se trouve que *el libro de la confesion* renferme les poésies de Zorilla, et que les *ninas* en savent par cœur tous les morceaux.

A mesure que notre licencié déclame ces vers mélodieux et virils, pleins du souffle de l'avenir, la tête de la belle Grenadine, doucement balancée, marque le rythme. On sent à ses paupières soudain relevées, on sent à son haleine plus émue qu'il y a là une âme, et que cette âme, éprise de poésie, connait les élans généreux.

Notre étudiant parle français, fort bien même. Il possède Victor Hugo, qu'il aime follement. Puis il veut nous faire lire son poète espagnol; il faut que je le traduise, là, sans perdre un instant, entre les cahots et mon ignorance ! Vous me voyez d'ici. Par bonheur, les vers sont faciles. Moitié divination, moitié fortune, je mets tant bien que mal l'ode en français. Ah ! cette fois, ce qui pouvait rester de gêne disparaît. Littérature, politique, religion, tout y passe.

Mais voici de quoi réveiller la gaieté ! Un caballero nous a rejoint au galop :

— *Ortega ! ya Ortega*[2] ! — crie l'étudiant.

Aussitôt, le petit vieux de s'exclamer !

Je ne sais s'il connait Ortega; cela ne fait rien à l'affaire. Ortega ! c'est un ravisseur, bien sûr ! Ortega vient lui arracher ses deux pupilles !

Ortega cependant, beau jeune homme hardiment campé sur son cheval, le sombrero planté de travers, la chevelure abondante et bouclée, la moustache en

1. Le livre de la confession.

2. *Ya*, exclamation arabe, qui retentit sur les bords du Nil.

croc et le poing sur la hanche, entre tout de suite dans le jeu. Il dépasse notre carrosse, revient sur ses pas, rase la portière, demande où sont les *niñas*, cherche partout, déclare qu'il les enlèvera cette nuit ! Le petit vieillard ferme les rideaux, étend les deux mains sur les deux señoritas, invoque la *muerte!* Rien n'égale son impétuosité, sinon l'indolence des jolies Grenadines, sinon la léthargique impassibilité d'*el papa*, qui de loin en loin, plus figé sur son impériale qu'un saint dans sa niche, laisse tomber tantôt un *si*, tantôt un *no*, dont nul ne prend souci.

L'escarmouche va son train. Et les : *Hombre!* et les : *Digo té* : *Mira tu*[1] ! dont le tutoiement prête tant de verve au discours.

Il faut venir en Andalousie, il faut rouler toute une nuit pêle-mêle avec ces humeurs joyeuses, familières sans un moment de trivialité, pour comprendre ce que le soleil a mis d'esprit et de fantaisie dans ces natures, abandonnées d'ordinaire jusqu'à l'enfantillage, viriles quand vient l'heure, héroïques au besoin.

Parvenus sur le dernier sommet, nous regardons vers le sud. Une ligne bleuâtre s'est dessinée par delà les grandes eaux. C'est l'Afrique, c'est elle, nos yeux l'ont vue ; la voilà, flottante comme en un mirage enchanté !

L'Afrique ! rien que ce trait pâle au fond des horizons me fait battre le cœur ; je ne peux pas retenir mes larmes. C'est la faute de *Bruce*, qui tout enfant me mena découvrir les sources du Nil !

L'Afrique ! elle me raconte le désert, elle ouvre l'inconnu devant moi. Mes pieds n'en ont jamais froissé

1. Je te dis : Regarde !

les sables, sans qu'une sorte d'émotion filiale ne me fît tressaillir de bonheur. C'est que le pays de nos rêves, c'est que la région où se promenèrent nos premiers désirs, c'est que le soleil qui resplendissait aux sentiers de l'idéal et dont les flammes ont illuminé notre route naissante, c'est que cette contrée est notre vraie patrie, et qu'à la retrouver, nous sentons toutes les poésies s'éveiller en nous. Voyez! les montagnes de Tétouan sortent de la mer, elles se dressent, une lumière rose les a touchées. Il me semble voir courir à cheval, le long de la plage, sur le sable embrasé, les Arabes du Rief, et leurs noires figures ressortir sous les plis du burnous.

A nos pieds cependant Malaga, l'Espagnole, qu'étreint sa huerta plongée dans l'obscurité, Malaga s'est allumée. Elle brille comme une plaque de diamant: escarboucle oubliée sur le rivage ; cela scintille, cela vibre, cela poudroie près des mornes étendues de la Méditerranée, qui vont s'éclairer là-bas d'un dernier reflet africain.

Après ce premier moment de silence qu'impose la nuit, l'entretien reprend de plus belle. Nos gens parlent depuis tantôt six heures, et n'ont pas tout dit. Le licencié, qui a traité tous les sujets, récité des vers de Victor Hugo, de Musset, de bien d'autres, et discuté, et philosophé, et remué terre et ciel, nous fait à cette heure conjuguer, en espagnol, un verbe aussi vieux que le monde. Les niñas, tout en murmurant: *Amo, amaba, amaré*[1], achèvent de s'accommoder pour le sommeil, qui ne viendra pas. Notre petit vieillard menace l'une, agace l'autre, fait le poing à Ortega, et déclare que demain il n'aura plus à s'inquiéter des

1. J'aime, j'aimais, j'aimerai.

amoureux, parce que les deux *niñas*, moulues du voyage, seront flétries comme la fleur que voilà!

Que voulez-vous ! l'Andalousie nous tient. Adieu nos graves hidalgos de Castille ; le badinage se respire avec l'air. N'essayez pas d'assombrir ces natures inondées de soleil, vous n'y parviendriez pas, et nous y perdrions tout.

Une des señoritas, Dolorès, avant de s'endormir, étire un peu ses bras, bâille sur trois notes modulées, ainsi que bâillerait une alouette, si les alouettes bâillaient. Nouvelle occasion pour le vieillard : — Qu'a la niña? que veut-elle? Faut-il se précipiter dans un gouffre? se jeter dans une fournaise? Au fait, notre homme est grillé, déjà! Mais qu'elle commande, mais qu'elle ordonne! — Alors la niña, de sa voix claire, commence de parler. Elle songe à Grenade, au logis de son père ; c'est ce qui lui donne envie de dormir! Les jours y sont comme les pois chiches qu'égrène la servante, tous pareils :

— Le matin, à huit heures, je me lève. Je descends au patio, je m'accoude sur le mur, je regarde mes fleurs. Après, je vais chez l'une ou chez l'autre de mes amies. Je reviens, j'étudie un peu. Je sors avec *mi papa*, ou *mi mama*. Le soir, je m'accoude sur le mur. C'est toute la vie comme cela !

— Aï ! — fait le petit vieillard.

Notre étudiant s'indigne. Ortega, qui n'a pas cessé de serrer la voiture, donne de l'éperon. S'il poussait jusqu'à Grenade, que d'ennuis soulagés !

La nuit, néanmoins, mieux décidée, finit par avoir raison de nos voyageurs. Nous voici dans un pays désolé. De grandes sierras se rangent autour de nous;

la lune qui s'est levée toute rouge, blanchissant à mesure qu'elle monte, verse aux pitons des clartés qui les font ruisseler de lumière. Deux gardes civiques, juchés sur notre marchepied, une main à la portière, la cigarette aux lèvres, escortent la diligence et nous protègent contre les aventures. Dans la *delantera*[1], mayoral et zagal fument de conserve ; notre licencié murmure quelque *cancion*.

Reste, mon ami, que, parvenus à *Loja*, pilés, étouffés, n'y tenant plus, nous sautons hors de la carriole.

Un bout de voie ferrée prend ici :

— Le convoi est-il parti ?

— Non.

— Quand se met-il en route ? — Personne n'en sait rien.

— Où est l'embarcadère ? — Quelque part, dans la campagne, ni trop loin, ni trop près. Et nous voilà courant.

David, sûr de son fait (il ne sait pourquoi, ni nous non plus), dédaigneux des renseignements, s'est lancé seul à la découverte; nous après lui, chargés de nos sacs. Ainsi l'on trotte, au hasard, et rendus.

Mais, si vous aviez vu se dresser sur un rocher la vieille tour de Loja, blanche, hautaine ! si vous aviez franchi le Xenil ! si vos pas vous avaient promenés sous les grands arbres que commençait d'agiter le vent matinal ! si les premières lueurs de l'Orient avaient caressé votre front ! si, dans cette heure silencieuse, où toutes les puretés du ciel semblent venir à la rencontre de tous les sourires de la terre, vous aviez entendu le *ruiseñor* chanter au milieu des bosquets ! si votre souvenir vous eût montré le camp des rois ca-

1. Cabriolet.

tholiques, asseyant ses tentes autour de la ville maure, de la *Gardienne*; car Loja veut dire cela ! si vous aviez compté les compagnies anglaises, ces vaillants qui firent merveille, lord Rivers à leur tête, lorsqu'il décida la victoire, et que la ville, cette clef de Grenade, après trente-quatre jours d'assaut, tomba dans les royales mains de Ferdinand et d'Isabelle !.... vous auriez, je me le persuade, envié notre équipée à travers le despoblado, et nos deux heures d'attente dans la pauvre station.

L'un après l'autre, les ouvriers du ferrocarril sont venus prendre au buffet un petit verre d'*aguardiente*, par-dessus lequel ils avalent un grand verre d'eau fraîche, à la façon des Orientaux.

Le train s'ébranle. Vers l'est, la Sierra Nevada, bleuissante par le bas, enveloppée par le haut de vapeurs doucement cardées en flocons laineux, étage ses contreforts et démasque ses pics, dont la neige éternelle met dans le tableau un trait inattendu. La végétation s'est refroidie. On trouve encore des oliviers; depuis longtemps les orangers et les aloès ont disparu. Les blés dominent, les aspects se font sévères, les couleurs se font crues. De plus fortes échancrures déchirent la Sierra Nevada, qui s'est avoisinée. Notre cœur, que dilatait la belle Andalousie se resserre par degrés.

Un autre poids l'oppresse. Nous approchons d'un site où s'écroulèrent des destinées qui nous sont mille fois chères. Cette ville que mes yeux n'ont jamais vue, où je viens chercher d'amers souvenirs, je la connais; j'y ai vécu par la douleur, j'y ai compté ces heures mortelles qui font vieillir; depuis vingt années, mon

cœur y est sans cesse revenu. Maintenant qu'elle se dessine à l'horizon, je me sens défaillir.

Il est des ruines dont pas une main, même la plus tendre, ne saurait remuer les vestiges. Ne me demandez rien. Lorsque Grenade m'est apparue, flanquée de sa grande Nevada, entourée de ses verdures qui me rappelaient mon pays, avec son château pareil aux forteresses du moyen âge, j'ai saisi, par tout ce qui était en moi de clairvoyance et de volonté, j'ai saisi l'aspect; il s'est incrusté dans ma mémoire, tout palpitant de mes détresses passées.

A cette heure, j'ai vu ce que j'allais voir, j'ai pleuré où je voulais pleurer.

Laissez-moi deux jours. Je vous parlerai de l'Alhambra[1].

---

26 avril 186...

Au premier abord, Grenade déçoit. Il faut s'abriter sous les grands couverts de verdure qui dérobent l'Alhambra, il faut respirer sous ses dômes aériens où tout le jour et toute la nuit chantent les rossignols, où murmurent les fontaines, où règne une lumière apaisée dont les tons chauds disent que le soleil est un andalous tandis que les glauques transparences parlent de

1. M. E. Boissier, le célèbre botaniste, dont la science déplore la perte à cette heure, vit, en 1849, mourir à Grenade sa femme bien-aimée,

fraîcheur, pour comprendre les fascinations qu'exerçait la favorite des Mores.

Nous, qui rêvions les embrasements du Midi, ce front sourcilleux de la Nevada, ces rigides murailles au pied des âpres versants, cette végétation septentrionale, ce profil du château more dont l'incontestable beauté reste sévère, tout nous laisse étonnés.

Mais, lorsqu'on erre sous l'ombre légère de ces ormes qui vont, à cent pieds du sol, croiser leurs branches pour former une voûte frissonnante; lorsqu'on marche par ces sentiers où l'eau gazouille, le long de ces murs que recouvre le velours des mousses amies de la chaleur et de l'humidité; lorsque, tout rêveur, on fait comme ce jeune homme qui a laissé glisser son volume pour écouter le bruissement des feuilles agitées là-haut, vague soupir, pareil au gémissement des Mores, plaintif et plein de regret; si, lentement, on a monté la grande avenue, dans ce crépuscule éternel, bercé par ces musiques mystérieuses que font les pensées et les images des siècles d'autrefois quand, enchaînant leurs mains en de longues théories, elles accompagnent nos pas; si le matin, si le soir, au fort du jour encore, on s'est abandonné au hasard des lacets, tantôt prenant par le milieu de la nef de verdure, tantôt côtoyant les puissantes bases des *torres Bermejas;* si le front baigné de ces belles fraîcheurs, l'âme pénétrée d'un calme ineffable, on a suivi dans leur vol capricieux quelque mouche brillante qui se balançait au gré d'un rayon, quelque oiseau qui sautait de ramille en ramille! tout est dit, les magies nous ont saisi, le poème s'est chanté strophe après strophe à notre oreille; les années peuvent s'enfuir, les tableaux se succéder, des symphonies plus éclatantes nous émerveiller, nous en-

tendrons toujours ce que nous racontait la belle Arabe, sous ces grands arbres, pendant que gazouillaient ses fontaines.

Il me souvient d'un soir. Nous revenions de la ville basse : nous avions, au bout de la rue de *los Gomelés*, passé sous cette porte, *la Granada*, dont l'arc enveloppe un morceau du bois A notre droite, le regard qui gravissait les pentes vêtues de pervenches et de lierres, se heurtait contre le massif des *torres Bermejas* [1].

Un chemin montait à notre gauche, vers l'Alhambra il se frayait passage à travers les mille colonnes des peupliers pour s'arrêter devant le palais sourcilleux, assis comme toutes les citadelles maures au plus aigu des cimes, pendant que le mur d'enceinte flanqué de tours, courant sur les crêtes, suivant chaque déclivité du sol, traçait un de ces bizarres dessins dont les surprises charment le regard. On entrevoyait, derrière le rideau tremblant des feuilles nouvelles, ce profil vigoureux, plus digne d'une prison que d'un palais, si bien arabe, le front triste, toutes les splendeurs en dedans ! — Et l'on croyait voir passer de longues robes soyeuses, le turban jeter l'éclat fugitif de sa blancheur, quelque cimeterre briller comme l'éclair.

Là, Mohammed al Hamar, niché dans son aire, fit signe aux Mores vaincus de Séville et de Cordoue. Guerriers, poètes, architectes, savants, tous accoururent. Durant plus de deux siècles, Grenade resplendit. Puis

1. Les antiques, les phéniciennes ; celles qu'au IXe siècle, un poète arabe appelait *Kal-at-al-Amra* (le château rouge) ; ce fort de Karnattah, dont s'empara le chef africain Abu Ibu Makesen, vers 1019, alors que les Almoravides accouraient du fond de leurs déserts, pour relever à Séville l'étendard du Croissant.

vinrent les mollesses ; la discorde se déchaîna ; Abencerrages et Zégris s'entr'égorgèrent. Les chrétiens avaient reconquis la péninsule ; Grenade seule avec l'Andalousie restait au musulman ; ce fut alors qu'Isabelle et Ferdinand marchèrent contre elle.

Une femme, la *Cava* fleurie, avait jadis causé la perte des Visigoths ; une autre femme, une captive, Isabel de Solis, que les poètes arabes nommaient *Zoraya* (étoile du matin), causa la perte des Mores. C'était la fille du gouverneur de Martos. Abou el Hassam, roi de Grenade, qui la trouvait belle, en fit sa favorite, puis sa femme.

Cependant il possédait une autre esclave, naguère aimée, Ayeshah. Dévorée de jalousie, celle-ci sut trouver des ennemis à sa rivale. Les Zégris redoutés embrassèrent la cause d'Ayeshah, les Beni-Cerraj-Abencerrages se rangèrent du côté de Zoraya.

Abou-Abdillah, le fils d'Hassan, prenant parti pour l'esclave dédaignée, détrôna son père.

Sous le nom de *Boabdil* (que lui donnèrent les Espagnol), ce roi faible, pervers, devenu maître de Grenade, fit massacrer les Abencerrages, s'endormit dans les délices, laissa les armées catholiques s'approcher de la ville, chassé par les siens à son tour s'en fut lâchement chercher protection auprès du monarque chrétien ; remis sur le trône, se fit vassal de l'ennemi ; et terminant sa carrière par une vilenie comme il l'avait commencée par une trahison, mit la belle Grenade, la belle Moresque, dans les bras cruels d'un maître qui lui enfonça le poignard jusqu'au cœur, pour en mieux faire sortir le sang païen [1].

1. Les romanciers espagnols désignent souvent Boabdil par ce sobriquet : *El rey chico* (le petit roi).

Ce soir-là donc, nous cheminions sous les arbres. Devant nous, d'un pas aussi nonchalant que le nôtre, montaient deux étudiants, pâles figures, nobles et graves. Derrière eux, deux chevrettes à la robe fauve, le museau noir, l'œil éveillé, la corne naissante à peine, tantôt s'arrêtaient, d'un regard interrogeaient le bois, curieuses, craintives, amusées; tantôt bondissaient; puis, serrées bien près l'une de l'autre, allaient brouter quelque jeune pousse, tirailler un chèvrefeuille, ou se plantaient des quatre pattes, front baissé, devant un épagneul non moins effrayé qu'elles.

Ce n'était rien, et c'était charmant. Il y avait du Velasquez dans la sombre tenue, dans le front lumineux des jeunes hommes; les biquets y jetaient la fantaisie. De là-haut, plongeait sur nous cette mystérieuse image de l'Alhambra, enveloppée de tout le prestige d'une histoire pleine d'héroïsme et de malheur. Notre propre tristesse, tant de tragédie dans notre passé; ce calme à nul autre pareil, cet incessant *revivre* de la nature qui partout où coulèrent des pleurs, qui partout où s'épandit le sang, fait jaillir des sèves !... Cela, voyez-vous, je ne saurais l'oublier.

Entrons dans l'Alhambra.

Notre guide : *Ben-Saken*, autrement dit *Fernando el Moro*, est un arrière-petit-fils des rares Africains échappés au glaive de *los Reyes*[1].

Avez-vous aperçu, sous le dôme verdoyant, ce croissant retourné? Deux murs pleins le soutiennent; une fenêtre étroite et haute le couronne, séparée en deux baies par la fine colonnette arabe. Cette porte s'appelait Bab-ush-Shariah, — porte du roi. — On la nomme

1. *Les rois*. On appelle ainsi Isabelle et Ferdinand.

aujourd'hui porte du Jugement. Une main ouverte et une clef en surmontent le fer à cheval. La main ! ce talisman contre le mauvais œil, qu'on retrouve à Naples, en Orient, sur tous les rivages de la Méditerranée païenne. La clef ! ce symbole de mystère, de possession, que reproduisent la plupart des vieux châteaux espagnols, et que tiennent aussi, dans leur immobilité fatidique, les divinités égyptiennes.

Là, sous l'arc profond que ferme en perspective un autre croissant renversé, Youzef, le roi légiste, architecte et sage, qui régnait sur Grenade au XV^e^ siècle, donnait ses audiences en plein air, comme les monarques de la Bible. Il se tenait *assis à la porte de son peuple*. Et de même que j'ai vu le gouverneur de Minieh, sur les rives du Nil, accroupi dans l'ombre que projetait l'entrée de sa ville, écouter les fellahs qui lui apportaient leurs griefs, il me semble contempler le kalife arabe, abrité dans une ombre pareille, et les Juifs et les Mores s'arrêter devant lui, tandis que l'écrivain, à sa droite, plonge le roseau dans le cornet qui lui sert d'écritoire.

Les rameaux doucement promenés, le calme incomparable, ce grand volume d'air sous la verdure, font paraître plus éclatante, dans son plein soleil et dans l'éblouissement de ses marbres, la *plaza de los Algibes* soudain épanouie après le *défilé du Jugement*.

La tour *Quebrada* — brisée, — la tour *d'el Homenage* — de l'hommage, — la tour *de la Armeria* — de l'arsenal, — l'immense vigie *de la Vela*, celle où de nuit et de jour veillait une sentinelle, se sont rangées derrière nous. — Pauvre *Vela*, elle ne porte plus à cette heure que la *campana del Riego*, la cloche qui donne au laboureur le signal des irrigations.

Montons, voulez-vous ? nous toucherons l'embrasure où, pour la première fois, fut arboré le drapeau chrétien. Nos regards, qui glissent sur Grenade défaillante mal guérie de la blessure que lui firent les rois catholiques, vont errer sur les sommets neigeux des Alpujarres, ou bien s'arrêtent, du côté du midi, à cette montagne massive, *Parapanda*, qui fait ici la pluie et le beau temps.

> Cuando Parapanda se pone la montera,
> Llueve aunque dios no lo quisiera[1] !

La place des Algibes, où nous voici redescendus, présente un horizon plus restreint. Assis sur le banc de marbre qui s'adosse au palais de Charles-Quint, nous avons devant nous les dalles miroitantes, la cime des arbres qui passe entre les tours, plus loin les citernes, profondes, emplies de l'eau glacée du Darro; puis les galériens, qui vont et viennent en habit rouge, quelques-uns la chaîne au pied, tous employés à la restauration du monument que, durant des siècles, conquérants, gouverneurs, armées envahissantes, maîtres espagnols ont à l'envi maltraité, dilapidé et sali !

Ce tableau, qu'embrase la lumière, reste triste. C'est un charme de plus.

J'ai nommé le palais de Charles-Quint. L'empereur des deux mondes a fait ici comme partout : il a détruit l'œuvre merveilleuse des Africains pour y camper une de ses lourdes maçonneries. On reconnaît la main rude; et, le dirai-je, ce terrible menton carré, projeté en avant d'une ligne inexorable et massive. Il fallait cet homme-là, tout d'une pièce, pour saccager de telles poésies !

1. Quand Parapanda met son bonnet, il pleut;
Quand même Dieu ne le veut pas.

Le palais, inachevé, et qui depuis longtemps a commencé de tomber en ruines, emprunte quelque mélancolie à ses décombres. L'œil ne s'y arrête guère. Cette montagne vers l'horizon : *el ultimo suspiro de los Moros*[1], nous parle bien autrement.

Là, Boabdil se retourna pour voir une dernière fois sa ville perdue. Longtemps, les Maures qui revenaient d'Afrique sous un déguisement chrétien, se glissèrent jusqu'à ce sommet, pour contempler leur belle Grenade et pleurer.

Laissons où il est, le palais de Charles-Quint avec ses ornementations de Berruguete, son patio qui ressemble à quelque plaza de Toros, tout ce caractère pesant et raide, étrangement fourvoyé parmi les féeries arabes.

Pour le coup, nous voici chez les Maures. Un couloir nous a mis dans la cour des *Arayanas* (des myrtes), retraite secrète, autour de laquelle s'arrondissent des arceaux pleins de lumière. L'harmonie est telle, les caresses de la couleur, la grâce des lignes enlacent si doucement l'âme, qu'elle se laisse bercer sans rien définir. Pourtant, je vois s'ouvrir deux ogives ; je vois sur la porte, s'accoupler des fenestrelles que divisent les colonnettes en fuseau ; je vois les soubassements se revêtir d'azuleyos à l'émail cristallin ; le jet d'eau chante ; de larges encadrements modelés en broderies accompagnent chacun des arcs aériens, tandis qu'un gros mur brutal, celui du palais espagnol, passant son front par dessus le Patio, y jette la note brutale.

Autrefois, les myrtes étendaient ici leurs rameaux éternellement verts ; Bulbul y récitait sa plainte. Tout est fini maintenant.

1. Le dernier soupir des Mores.

Mais les colonnes ont conservé l'élan du palmier, mais les sentences continuent de courir parmi d'admirables ciselures. Les *áyat*, versets du Koran; les *asja*, distiques pieux; les *ashar*, louanges en l'honneur de l'architecte ou du kalife, alternent et se répondent. Ce cri répété partout : *El Galib ilé Allah!* rappelle la belle réponse que fit Ibn-el-Hamar, lorsque revenant de la victoire qu'il avait, en 1246, remportée devant Séville, son peuple l'acclama du nom de *Galib* (conquérant), et qu'il prononça ces simples paroles : *El Galib ilé Allah!* (Il n'y a de conquérant que Dieu [1] !)

Ces inscriptions, la plupart en caractères cufiques, présentent dans leur agencement une sorte de dilettantisme auquel se complaisaient les Arabes. L'œil du philologue peut les lire indifféremment de droite à gauche, de gauche à droite, du haut en bas, du bas en haut; toujours elles présentent un sens. Néanmoins, vous ne trouverez pas une ligne d'écriture sur les dalles où se pose votre pied. Jamais les Maures, pénétrés de respect pour la pensée de Dieu, pleins de courtoisie pour leurs philosophes, n'exposèrent les versets du Koran ou les sentences d'un sage au frôlement dédaigneux d'une pantoufle ignorante.

Les azuleyos mauresques se distinguent profondément des faïences espagnoles. Les premiers réunissent le jaune, le rouge, le bleu, le vert en un accord dont les vibrations n'offensent jamais le regard. Les secondes reproduisent les mêmes tons, le violet vient en compléter la gamme, mais cette nuance de plus ne leur a pas donné l'harmonie ; les couleurs se heurtent, l'en-

1. Plus tard, saint Ferdinand prit cette devise pour la mettre sur les bannières de Castille.

semble est criard, sans compter que l'éclat de l'émail leur manquera toujours.

Et ces mille entrelacs ! Vos yeux, lorsqu'ils essayent de suivre l'inextricable fourré des lignes, bientôt fatigués s'abaissent éblouis. Si vous consultiez un géomètre il vous dirait que ce fouillis désordonné obéit à d'invariables règles ; qu'une loi stricte en gouverne les fantaisies les plus échevelées ; que ces combinaisons infinies, que ces méandres, que cette dentelle dont le réseau défie votre imagination, sont une merveille de la science avant d'être un chef-d'œuvre de l'art.

Vous savez où nous conduisent nos pas. — Ah ! mon ami, que je la trouve au-dessus de toute parole, cette Cour des Lions, blanche, marmoréenne, tombée du ciel, enlevée dans les airs, on ne sait lequel ! Cette Cour, avec ses deux pavillons projetés en saillie qui se font face, brodés de leurs trois ogives amincies que portent par faisceaux des colonnes d'inégale épaisseur ! Cette Cour, brodée tout autour d'un péristyle découpé en fer à cheval, soutenus de minces piliers ! Et des lumières, et des ciselures, et les deux fontaines dont le bassin s'assied sur la croupe de bêtes fantastiques !

On vous dira que cent fûts plus éclatants que l'albâtre, portent les galeries ; que la disposition irrégulière des colonnes tantôt isolées, tantôt groupées, est le comble de la science ; on vous montrera le mince filet d'eau qui jaillit de la gueule des griffons héraldiques ; on vous fera lire, tout autour de la vasque, l'emphatique inscription en l'honneur des sultans ; on vous racontera combien il y avait d'or sur les murs, combien sur les chapiteaux. — Eh ! qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Une fée, du bout de sa baguette, a bâti ce rêve,

D'un souffle, elle soutient le palais qui nage dans l'éther; l'azur en forme les courtines; tout nous porte, tout nous enlève, c'est la lumière même! que voulez-vous que je décrive?

Eh bien, oui, le marbre a des fluidités. Les toits, prolongés sur le parvis, y laissent tomber une ombre que découpe en mille arabesques la dentelle des arêtes et des arcs. Les obscurités sont claires, les clartés ont des retours obscurs. De petits dômes vont égrenant sur le ciel leur coupe merveilleusement ciselée. Il y a, par delà les ogives, des panneaux à jour qui alternent avec le mur plein et, tout à coup, vous jettent la séduction de leur fantaisie. Le regard n'est jamais las. Des sobriétés inattendues lui donnent le repos. L'art, comme l'homme d'Orient, sait parler et sait se taire. Le caractère arabe, qui toujours se possède, a mis son sceau, la gravité, sur de tels enchantements.

A tous ces sourires, la salle des Abencérages vient opposer son funèbre passé.

Une coupole conique en forme le toit. Les fenêtres treillagées des tribunes jadis occupées par les femmes, courent au-dessous; des pendentifs en nid de guêpes appuient le dôme; sur le bord du vivier rempli d'eau fraîche s'incruste la pierre tachée, dit-on, du sang de la tribu. Les Zégris firent tomber là trente-six têtes.

L'ornementation est trop riche à mon avis. Les stalactites, suspendus aux angles, empâtent la ligne. Mon regard leur préfère cette baie largement évidée que surmonte une guipure légère, et qui, mettant deux fers à cheval aux deux bouts de sa profondeur, tantôt s'ouvre par un arc lumineux sur quelque vaste

aspect de la campagne, tantôt surbaissée, s'amincit en deux fentes étroites, ne laissant plus passer qu'un rayon discret.

La *Sala de Justicia*, s'étend à côté de la cour des Lions. On y voit, peints sur les lambris, force Arabes barbus. C'est le seul exemple qu'on ait de figures humaines reproduites par un pinceau musulman. — Vive Mahomet, pour avoir interdit ce genre d'exercice à ses fidèles ! Seigneurs, dames et varlets luttent ici de laideur. Restent les costumes, dont la forme et la couleur semblent empruntées au Maroc.

Deux dalles de marbre pareilles, les *deux sœurs*, ont valu son nom à la *Sala de las Hermanas* où nous venons d'entrer.

Des pendentifs composés de plus de cinq mille pièces opposent et combinent leurs prismes. Les murs présentent d'admirables alternances de murs pleins couverts d'azulejos bigarrés, de portes ogivales, en fer à cheval, profondes, étroites, diverses. Celle-ci s'allonge en perspective sous une voûte, celle-là se découpe franchement dans la lumière; l'une s'entoure de toutes les splendeurs de la ciselure; l'autre, simple, est d'une élégance à n'en pas détacher le regard. Comme partout, un jet d'eau parle de fraîcheur.

« Contemple-moi ! dit la sentence arabe : tu en apprendras plus que si tu étudiais un commentaire sur l'art décoratif ! »

Et quand vous aurez admiré l'ineffable blancheur de ces colonnes, à qui les rayons du matin prêtent un éclat laiteux ; quand vos yeux auront interrogé le mystère de ces lattes entrecroisées, qui ferment encore les tribunes où se blottissaient les femmes: lorsqu'ils se se-

ront arrêtés sur la niche aux pantoufles, ce bijou qui semble sortir des mains d'un orfèvre; vous irez chercher le boudoir de la Sultane, *mirador* penché sur le jardin de Linderaja; vous contemplerez son dôme de bois dentelé à travers lequel on voit les cieux; vous vous accouderez aux balustres de marbre; vous aspirerez l'arome des orangers en fleurs. Et cette autre inscription murmurera tout bas, près de vous, ces autres paroles arabes, dédiées à la belle *Linda* : — « Louez Dieu ! Le doigt de l'artiste a délicatement brodé ma robe, après avoir orné mon diadème de joyaux ! »

Plus haut, le *tocador de la Reina*, sorte de cage suspendue au milieu des airs, s'entoure d'une galerie à jour. Cette pierre du pavé, ouvragée comme une dentelle, laissait monter les parfums, quand on voulait respirer autre chose que les tièdes haleines accourues d'Afrique, ou que le souffle vif qui descend de la Nevada.

Un abîme de verdure s'approfondit en dessous. Le chant du rossignol nous envoie ses trilles. Les tours de l'Alhambra, échelonnées des deux côtés, coupent les horizons. Celle de *Comarès*, à notre gauche, festonnée d'arceaux immenses, l'emporte sur les autres par son ampleur, par ses beaux tons cuivrés. Des plantes grimpantes s'accrochent follement aux murs, les cimes des arbres essayent de monter à l'assaut; rien n'y fait, la forteresse continue de dominer, son ombreuse forêt de se détacher, en masses splendides, sur les égalités du bas pays.

Lorsque mon regard, ami des verdures, consent à quitter ces profondeurs des fourrés, je vois la ville vieille, l'ancienne Grenade, dilater son plan, à droite, vers le mont que trouent de part en part les cavernes

des Gitanos. En bas, le Darro précipite ses flots entre deux bords escarpés. Le Xenil, qui coule mieux élargi, le rencontrera plus tard. Les croupes de Parapanda vont à la débandade au travers des horizons. Derrière nous, la sierra Nevada hérisse son rempart neigeux.

Là, dans quelqu'une de ses gorges, mourut don Alonzo d'Aguilar. Grenade une fois prise, les Mores vaincus fuyaient aux montagnes. Beaucoup trouvèrent un refuge dans les vallées de l'Alpujara [1]. Le bon roi Ferdinand s'en chagrinait :

— *Caballeros !* dit-il un jour, montrant de sa main les crêtes lointaines, — lequel ira planter nos bannières de l'autre côté de l'Alpujara ?

Don Alonzo s'est présenté :

— Cette entreprise, Seigneur, me revient ; car, déjà, Madame la Reine me l'a commandé.

Don Alonzo d'Aguilar s'élance hors de la ville. Cinq cents hommes de cheval, mille soldats à pied le suivent ; il commence de franchir la sierra. Dans un défilé, le More les attendait. Les chrétiens sont défaits, tous ont péri, don Alonzo comme les autres. Et tandis que les païens venaient voir, à Ojijecan où on l'avait transporté, le corps du chevalier d'Aguilar, une pauvre femme, une chrétienne, courbée, car elle était de grand âge, et même elle avait servi de nourrice à celui qu'on venait de tuer, penchée sur le cadavre : « Don Alonzo, don Alonzo ! murmure-t-elle : que Dieu pardonne à ton âme ! puisque t'ont égorgé les Mores, les Mores de l'Alpujara ! »

1. On donnait le nom d'*alpujarra* aux vallons situés sur le flanc méridional de la Nevada.

Les ravins que surplombe le Tocador sont comblés de peupliers; un balancement doux fait lentement ondoyer leur flèche. On revient à cette éternelle idylle du printemps. Puis, de nouveau, les regards vont courir.

Là-bas, dans la Vega, voici le *soto de Roma*, dominé par la sierra de Elvira. Là moururent, en 1319, les infants don Pèdre et don Juan, vaincus des païens.

Pas un champ, autour de Grenade, que n'ait baigné le sang romain, goth, arabe, espagnol ou français.

Quand *Reduan*, sortait par la porte d'Elvire; lorsque Boabdil, son maître, l'envoyait reprendre Jaën aux chrétiens que cinq mille hommes à la *marlotte*, — par-dessus vert — à l'*aljube* — casaque écarlate — enveloppés de manteaux éclatants, chaussés d'éperons d'or, traversaient la huèrta, les dames moresques, penchées à quelqu'une des embrasures où nous appuyons nos bras, suivaient du regard la brillante phalange, et, du haut de son mirador, la reine s'écriait : « Allah te garde, mon fils ! Que Mahomet te protège ! »

Les Abencerrages, qui s'avancent au premier rang, mènent avec eux la tribu des *Alabès*, très braves et très cruels. Mais quatre cents gentilshommes catholiques ont juré, dans les mains de leurs demoiselles, de ne point revenir du combat sans ramener à chacune un More pour présent. Et même le chevalier qui a *dame jolie lui en promet quatre*, pour le moins !

L'armée arabe, sortie le matin par la porte d'Elvire, ne rentrera pas le soir.

Bien des tristes messages les ont traversées, ces prairies si fraîches et si paisibles.

Elles ont vu passer ce vieux More d'Antequera, qui venait demander secours à Boabdil. Le vieillard comptait cent vingt années. Les lettres qu'il apportait était écrites avec du sang ; son front chauve se cachait sous une coiffe de grand prix que lui *broda son amie;* il montait une jument légère dont les pieds avaient franchi sept embuscades. Hélas ! le roi de Grenade n'y put rien faire : Antequera resta la proie du chrétien.

Dans ces prés verts, Boabdil, qui se promenait de la porte d'Elvire à la porte de Bibarrambla, aperçut cet autre Arabe, qui venait d'Alhama, du côté de la mer :

— Elle est prise, Alhama ! les Espagnols la possèdent !

Boabdil jette les lettres à terre, maltraite le courrier, saute sur un cheval, gravit les hauteurs du Zacatin, entre à l'Alhambra, fait sonner les trompettes ! Tous accourent. Alors un vieux More à barbe blanche :

— Tu le mérites, bon roi ! Bon roi, tu l'as bien mérité ! Tu as fait mourir les Abencerrages, la fleur de Grenade. Tu as accueilli des étrangers sans aveu, des gens de Cordoue ! Pour ces deux fautes, il est juste, ô roi, que tu sois doublement puni : Que tu te perdes toi ; et que Grenade te soit perdue !

Et quand, plus tard, Isabelle et Ferdinand, bannières déployées, entrent avec leurs Espagnols dans Grenade vendue ; Boabdil, le roi lâche, cruel et félon, va s'enfuyant par ces mêmes prairies, et s'arrachant la barbe il crie tout en pleurs : « O Grenade ! unique au monde et sans égale ! »

Nous sommes redescendus. La salle des Ambassa-

deurs, qui occupe l'intérieur de la tour de Comarès, projette au-dessus de nos têtes son dôme d'un seul élan, si bien travaillé de découpures que la coupole semble poser en l'air. Ici, la noblesse domine; ce gouffre suspendu met dans la nef une ombre, et comme un silence éternels. Point de caprices rieurs; tout est sérieux. Les murs, gravés jusqu'au faîte, montent sans autre incident que l'arceau colossal, double fer à cheval prolongé; là-dessus perchent les fenestrelles à deux pans, qui prennent leur lumière à toutes les hauteurs. Je n'ai rien vu de plus sobre, de plus solennel, rien qui répondît mieux au grave caractère de la beauté parfaite.

La *Barca*, une galerie ornée d'alcôves, précède ce vase prodigieux.

Puis l'on vous mène dans les étuves, *los Baños*; suite de petites chambres peintes, dorées, gravées, enluminées comme un missel. Le dôme en est percé d'étoiles; si cela vous convient, vous déposez vos babouches dans cette niche, plus brodée qu'une châsse, où s'entassaient jadis les pantoufles emperlées des sultanes et des captives.

La cour de la mosquée, détruite par les Espagnols, avance plus loin son toit de poutrelles que nous reconnaissons bien. — Ne nous sommes-nous pas assis sous une ombre pareille, à Stamboul, dans le seraï du commandeur des croyants!

Et lorsque sortant du palais, et lorsque repassant par la cour *de los Algibes* nous franchissons la porte du Jugement; lorsque nous allons nous asseoir sous les peupliers aux feuilles tremblantes, lorsque notre éblouissement cède par degrés aux fraîcheurs du soir

et que nous nous prenons à songer ; alors nos souvenirs viennent achever l'image toute vibrante encore de la splendide Grenade.

Quatre cent trente tours la protégeaient. Son Alhambra et son Albaycin, ses deux forteresses, pouvaient chacune abriter quarante mille hommes.

Lorsqu'en 1479, Muley Hacen, un des sultans qui occupèrent ce trône incessamment secoué par les révoltes, refusa de payer à Isabelle et à Ferdinand le tribut que réclamait leur ambassadeur :

— Allez dire ! — s'écria le monarque africain : Allez dire à vos maîtres que Grenade a du fer, non de l'or, pour ses ennemis [1] !

Déchirée des querelles qui la perdirent, Grenade ne tint pas longtemps un si fier langage.

Isabelle, reine et femme, la voulait avoir. Par ses ordres, on bâtit non loin de la ville moresque une cité catholique, *Santa-Fé*. Les remparts et les tours dont on la dota, firent voir que les royaux assaillants ne reculeraient point.

Grenade une fois conquise, les bûchers s'allumèrent. D'abord, ce fut aux juifs que s'en prirent *los Reyes*. Puis, une sentence d'abolition frappa l'exercice du culte musulman, toléré durant les premières magnanimités de la victoire. Plus tard, vers 1499, Ferdinand punit de l'exil quiconque se refuserait au baptême. Quelques années s'étaient à peine écoulées qu'un décret (1525), provoqué par le grand inquisiteur, contraignait les Arabes de Grenade à renoncer, en un jour, à leur vêtement national, à leur langage, à leurs coutumes !

1. Coïncidence curieuse : les armes des Gasparin ont pour devise (pour *cri*, comme on disait jadis), ces mots : FERRO NON AURO!

Avant, on daignait leur donner leur vrai nom : *Moros*. Après, la lèvre espagnole, ironiquement relevée, laissa tomber ce sobriquet : *Moriscos !* et tout fut dit.

Trois millions de cultivateurs, d'artisans, de savants et d'artistes se virent, par le fait du retour de l'Espagne aux catholiques, balayés du sol ; tandis que quatre-vingt mille manuscrits arabes, condamnés par le cardinal Ximenès, mêlaient, sur les places publiques, leur fumée à celle des fagots qui consumaient juifs et païens.

Nous rêvons à ces tragédies séculaires. — Que voulez-vous ! notre pensée qui revient du fond des perspectives, rencontre ce rideau transparent que forment les jeunes feuilles, que fait frissonner le vent du soir. La voix du ruisseñor, encouragée du crépuscule, prend des notes plus pénétrantes. Dans cette paix à nulle autre pareille, on dirait que les cris mêmes du désespoir s'atténuent, s'effacent et viennent s'éteindre en un soupir.

---

30 avril 186...

Autant l'Alhambra se faisait secret, autant le Généralife met de sourires au soleil.

Jenat el arif (le jardin de l'architecte) fut, vers 1320, l'œuvre du sultan *Ismael ibu Faraj*.

Les Grimaldi, qui le possèdent à cette heure, ne l'ont jamais vu. Il est à nous ce soir, de par la souveraine possession du regard.

Donc, les lianes vont tordant leurs câbles. Les cyprès

tantôt dressent leur pyramide en un profil solide et noir, tantôt laissent aller leurs grands rameaux comme il plaît au vent. Zoraya s'est promenée ici; les orangers qui arrondissent leur tête dorée sur l'herbe la voyaient passer; elle respirait les aromes fugitifs que soulève le zéphire, pour les abandonner aussitôt; ses petites babouches ont frôlé le pavé des azuleyos dans cette cour où l'on entend sourdre l'eau vive et que dentellent les ifs, taillés en fer à cheval.

Point de symétrie, point de plan, semble-t-il : le charme est idéal.

Voici des galeries à jour, avec des chambrettes qui ont mis sur leur porte le croissant renversé. Voici des terrasses closes de murs. C'est bien la prison fleurie du harem. La sultane regardera tant qu'elle voudra du côté du ciel; du côté du monde, non.

Elle avait, pour se distraire, notre Zoraya, des roses aux longs jets épineux. Des lauriers abritaient leur verdure sous ce grand cyprès dévasté, à l'ombre duquel, dit la légende, Zoraya s'arrêta trop longtemps. L'eau se presse encore de courir, comme si elle allait raconter au kalife les perfidies de sa captive.

Je ne sais si lorsqu'elle s'était longtemps accoudée aux balcons du *mirador bajo*, la prisonnière franchissant les degrés, traversant les bosquets enfermés comme elle, foulant d'un pas impatient les parterres qui s'échelonnent entre leurs bouquets de myrtes, je ne sais si Zoraya pouvait, de sa petite main blanche, tirer les verrous de la poterne, sortir sur la montagne, ainsi que nous le faisons ce soir. Peut-être s'est-elle assise en ce lieu sauvage : *la Sidia del Moro*. — Boabdil y montait par un souterrain de l'Alhambra.

Dans les profondeurs, Grenade s'est étalée. La sierra

de Elvira se mamelonne au loin ; le soleil va disparaître derrière Parapanda, brûlée et dévastée ; il couvre d'un voile d'or la sierra de *Moclin*. La *fuente del Albigiano*, vallée obscure, où la verdure même prend des tons noirs, grimpe à nos pieds vers son couvent de chanoines. Le *Sacro Monte*, lève par de là ses flancs ravinés, arides, qu'ont percés les trous des gitanos.

Voulez-vous le trait sublime? Regardez la Sierra Nevada.

Lorsque nos yeux se sont bien attardés aux terrasses du Généralife, corbeilles de verdure suspendues parmi les colonnettes et les fenestrelles; lorsqu'ils ont parcouru la huerta plantureuse ; lorsque les sierras inondées de chauds rayons ont caressé notre regard ; après qu'il s'est oublié sous ces figuiers à la ramure abandonnée, sous les citronniers qui fleurissent le long des vasques et des fontaines, alors, il s'élance vers les sommets.

Cime après cime, la Nevada tranche sur l'azur, dans sa blancheur que rien ne lui ravira. L'éternité de cet éclat marque le tableau d'un caractère inflexible. L'âme un instant enivrée, presque amollie par la suavité des lignes, tout à coup se réveille. On dirait que le devoir au front rayonnant, aux implacables clartés; rigide, immuable, la tête dans les cieux, et qui oppose un mur de granit à nos mollesses, s'est dressé devant nous. Sitôt qu'on l'a rencontré, on ne voit plus que lui.

Ce soir, des tons incarnats étaient venus fleurir les neiges. A mesure que chantait le rossignol enfoui dans les bosquets, elles se teignaient de rougeurs. Tout a pâli. Les voilà presque diaphanes, dominées de leur *Picacho de Velleto*, grandissant au milieu des ombres épaissies.

Cachez bien au fond de vos replis, sierras qu'ont tant pleurées les Mores, dérobez à tous les yeux les restes de ces familles arabes qui se réfugièrent dans vos vallons. Elles y vivent toujours, gardant leurs coutumes, conservant leur nom, oubliées, ignorées, on ne sait trop lequel.

Ce soir, les Gitanos sont venus danser dans notre posada.

Il y avait là deux grands garçons, pas très jeunes, pas très beaux, franchement laids pour tout dire; l'air de savetiers en goguette; serrés dans leurs pantalons étroits, dans leur veste étriquée; la *montera*, cet affreux bonnet conique, planté sur la tête; l'un niais, indifférent, absorbé, on ne sait quoi; l'autre plus en vie, trivial aussi; point de physionomie, rien de Zingaro, pas une once de sang égyptien dans les veines: des gens dont le Gange pas plus que le Nil n'a certes baigné ni le père ni la mère. Oui ? attendez un peu!

El Capitan, leur chef, presque noir, grave, la taille haute, les traits fins, l'œil lent au regard, semble un roi more. Il mène avec lui de jeunes filles, presque des enfants.

Ne cherchez pas ici notre péri de Murcie[1]; n'y cherchez pas ses compagnes, ténébreuses comme la nuit. Celles-ci sont sauvages, indomptées, frémissantes, pareilles à des gazelles lancées par le désert.

Quelque souffle qui a rasé les plages de la Grèce, passe on le dirait sur ces filles africaines pour donner à leurs poses une grâce antique, une classique ordonnance aux orbes que forment leurs pas.

1. *A travers les Espagnes.*

Des tambours de basque frissonnent dans leurs mains. L'une d'elles, la plus étrange, a couronné sa tête de fleurs qui font penser aux pampres du *Bacchus* de Velasquez [1]. Elle ressemble au dieu païen. Elle a ce front plein de lumière, ces larges prunelles où se devine quelque dédain, cette lèvre rouge, ample, relevée d'un sourire, et cette belle pâleur vivante, comme si le marbre respirait.

Les tambourins ont retenti, les bras se sont levés, les doigts courent le long des plaques argentines; *el Capitan*, assis à l'écart, fait résonner en dissonance les deux accords de sa guitare, l'un majeur, l'autre mineur. Ces hommes, nos savetiers de tantôt, s'avancent à leur tour. Leur taille s'est déployée, leur front s'est éclairé, ils vont commander la *danse gitana*, sorte de bacchanale païenne, magnifique d'emportement. Les voilà qui marchent d'un pas fier, les voilà qui se lancent à la course, toutes les femmes après eux, légères, affolées, tourbillon que pousse le vent. Elles s'entrelacent, elles dénouent leur chaîne, les castagnettes jettent leur éclat, le mouvement s'accélère; ainsi passaient les bacchantes possédées du dieu.

Le chant qui les accompagne n'est pas la *Rondeña;* c'est la romance arabe. Je l'ai entendue sous d'autres cieux. Nos Berbères l'envoyaient aux rivages du Nil, alors que, roulés dans leur natte, ils en murmuraient les mélodies, et que nos matelots accroupis frappaient la durbakka de coups inégaux.

Soudain, les deux hommes ont levé le tambourin. Le geste est d'autorité, l'œil flamboie, ils ont grandi d'une coudée. Impassibles et front haut: l'attitude, le mouvement, l'immobilité même, tout ordonne.

1. Tableau des Buveurs.

Les bacchantes ont obéi; en deux phalanges elles se sont rangées derrière les maîtres, j'allais dire les dieux, tant l'étincelle sacrée les a transfigurés. On se croit transporté sur quelque île de la mer Ionienne, et que le temple de Bacchus vient de s'ouvrir. Je n'ai jamais si bien compris les magies du culte idolâtre, je n'en ai jamais mieux senti la tristesse. Tout pour les yeux, rien pour l'âme; le cœur vide et les regards enivrés

Une autre danse, la *Solea*, très espagnole, met vis-à-vis l'un de l'autre la *muchita* et le *caballero*. La muchita s'écarte à petits pas, se rapproche, s'éloigne, glisse plus légère qu'une ombre, tandis que le caballero la suit de loin, courtois, passionné, sans avancer trop, sans trop reculer. Et le babil discret des castagnettes, semble jeter au vent mille propos badins.

Fandangos, boléros se succèdent.

Entre chacune des danses, les jeunes filles, d'un mouvement chaste et familier, avec cette liberté que donne l'honnêteté de la vie jointe au mépris des usages, posent une main sur notre épaule et mettent près du nôtre leur visage rieur. D'autres fois, elles courent indisciplinées, balayées on le dirait par quelque souffle capricieux; et comme tout à l'heure elles nous donnaient l'accolade, les voilà qui d'un bond souple, jettent en l'air un coup de genou, un coup de pied, un je ne sais quoi de bizarre et de fantasque. Cela part, c'est un éclair, cela se rattrape juste à temps, avec un petit cri: *Moca!* plein d'enfantillage et d'espièglerie.

Voici la *Bigornia*, une étoile à quatre rayons; les rayons sont nos jeunes filles. Un des zingari, Miguele, agite son tambourin au milieu. A grand bruit de castagnettes, l'étoile tournoie, les pieds battent le sol. pressent l'allure; ils volent, ils ont des ailes; el Capitan

chante une rondeña coupée de longs silences ; les jeunes filles ont appuyé leurs coudes aux flancs de Miguele, la spirale monte, s'enroule, puis tout se défait en un clin d'œil.

Voulez-vous l'*Alco-Gitano?*

Elle agace son danseur, la jolie *Lalu*. Modeste, mais les yeux bien ouverts, le regard pétillant, elle échappe au *mozo* qui la poursuit. Comme c'est un benêt, il trépigne, saisit sa montera, se jette à terre. Notre madrée Zingara de sourire, de le frôler de sa jupe, de lui faire respirer les fleurs qui parfument ses tempes. L'autre s'élance, embrasse l'air, se désole. Et c'est à recommencer, jusqu'au moment où tout finit, sans raison, parce que Gitana et Gitano en ont assez.

Ce nigaud que vous voyez là, Pajote, va nous donner le *Zapatero*. Regardez-le bien, raide, les mains croisées derrière le dos, la tête renversée et le nez en l'air. Il exécute avec les pieds tous les mouvements, toutes les contorsions, toutes les *apoggiatures*, tous les désossements que pourrait, en un jour de délire, imaginer quelque professeur de savate, condamné à pratiquer son art sans quitter le sol. Cela dure dix minutes. Lui cependant, notre homme, le regard perdu dans les contemplations de sa trame, plus mystérieuse et plus habilement ourdie que les arabesques qui couvrent les parois de l'Alhamhra, lui, va son train : sur le talon, sur l'orteil, sur rien, et sur tout à la fois !

El Capitan a entonné *la Calcera* : la chanson du zagal. Sa guitare bourdonne à peine; sa voix, ample, sonore, ailée, par moments d'une puissance à faire vibrer quelque cathédrale, vient d'entamer un couplet rêveur, à l'arabe, avec les longs intervalles, les notes jetées çà et là, ornements légers qui courent en bro-

deries plus souples que la dentelle. On dirait un vrai More, que les destinées ont fait piqueur de mules, qui s'accoude le soir sur quelque terrasse du Généralife pour jeter sa plainte au vent, aux peupliers, aux fontaines, à ce rossignol qui la répète après lui. Soudain, le prince africain se souvient qu'il est *arriero*; les cris du métier, les rauques appels, le caillou lancé à *Platero* coupent la cantilène. Puis elle reprend; les doux songes ont ressaisi le muletier; Zoraya s'est penchée entre les colonnettes de sa fenêtre, les myrtes se sont inclinés sur la source qui clapote, la lune monte derrière les cyprès. Un roi du désert, un Abencerrage ou un Zégri ne modulerait pas ses amours en plus suaves accents. Et de nouveau : *Quiaso, quiaso, quiaso! Bueno! buenôôô! Vella-té, vella-té* [1]!

Après, vient la danse du *torillo* [2]. Le torillo, c'est Manuela; le picador, c'est Miguele. Il agite un voile rouge; Manuela s'avance, elle se dérobe; tous deux chantent, les autres font sonner les castagnettes.

Mais ce que je préfère, voyez-vous, à telle ou telle des pantomimes : c'est le caractère génial. Ce sont les déserts qui se déroulent par delà; c'est ce balancement des palmiers, près du puits dans les sables; c'est l'Afrique aux clartés pourpres, c'est l'Égypte avec ses mystères plus vieux que l'antiquité; ce sont les chansons entendues sur d'autres rives; ces battements de mains qui scandent la phrase; ces phrases elles-mêmes, vagues, interrompues, reprises, qui portent sur leur aile la senteur des mimosas pour aller, courant par les vides espaces, s'évanouir en d'insondables profondeurs.

1. Cris du muletier.
2. Jeune taureau.

Les danses que j'aime sont celles encore qui me restituent un monde effacé : le monde païen, avec ses théories déroulées le long des flots d'azur. Ce sont les impétuosités qui emportent toutes ces belles filles au gré de leur fantaisie, le pas allègre, les mains unies ; et le chant s'envole, les castagnettes scintillent, un tableau s'écrit en flamboyantes couleurs !

Nos Gitanas sont parties comme elles étaient venues. *Buena noche* [1], une gracieuse inclinaison de tête à mon mari qu'elles appellent *el Rey ;* à nous un serrement de main, la féerie a disparu.

Reste que ces femmes sont honnêtes. — La tribu garde ses lois, bien que, obéissant au pouvoir civil elle suive en apparence le culte catholique.

En matière d'intégrité commerciale, les idées des Zingari ne sont pas tout à fait les nôtres. On vole par-ci par-là quelque mule, on peint de noir le poil que les ans ont blanchi, on lime les dents qu'allonge la vieillesse, on émoustille aux jours de foire la bête indolente, on calme les emportements de l'animal rétif. Faut-il être Gitano pour en faire autant ?

Je m'émervei le toujours, pour ma part, de nos pruderies à l'endroit des peccadilles d'autrui. Prenez-le comme vous voudrez, je me sens Gitana. Non que j'aie dérobé des mules, ou soulagé mon voisin de son mouchoir. Mais mon cœur est pareil. Je regarde à niveau mes frères d'Égypte ; je leur tends mes deux mains. Si je m'afflige de savoir leurs doigts trop habiles, je me réjouis de ce que leurs filles ne font point rougir leur front. — Et je prie pour eux, de toute mon âme ; et c'est par où se rattrape la faiblesse des petits comme moi.

1. Bonne nuit.

1er mai 186...

Le Darro — *el Hadaro* — le fleuve des kalifes, égaye toujours Grenade de son flot tapageur. Toujours il charrie les grains d'or dont les orfèvres de la ville ouvrèrent, en 1526, une couronne massive qu'ils offrirent à la triomphante Isabelle. Le courant traverse les places, s'encaisse entre de profonds ravins, et serré de murailles, rend plus humide encore la prison d'Etat où Matamoros, martyr de l'Évangile, commença de souffrir.

Le Xenil, qui descend vierge et froid de la sierra Nevada, borne la ville du côté de l'Est.

Les *calles* ont gardé ce caractère champêtre qu'affectionnent les villes africaines. Des chèvres y promènent le carillon de leurs clochettes; quelque âne revient de la Vega, trottinant sec et dur, sous sa charge d'herbe fraîche; il y a des pavés pointus qui datent de trois siècles, avec une rigole au milieu, pour vous tordre les pieds.

Vous rencontrerez peu de *patios*. Les cours intérieures ne manquent point; mais on n'y trouve ni les orangers en fleurs, ni les traînes du jasmin, ni le jet des myrtes. L'air a trop d'âpreté, le ciel trop de caprices pour que ces réduits battus des vents servent jamais de boudoirs.

En revanche, vous verrez la *plaza de Bibarrambla*, très moresque, rayonner aux feux du Midi. Les cavaliers d'Afrique y lançaient le *djerid* ou la *vare*; les chevaliers espagnols y couraient la bague; plus tard, des combats de taureaux s'y donnèrent. C'est ici que flambaient juifs, hérétiques et païens.

Cependant maints tournois, au temps des Mores, mêlèrent en son arène les chrétiens avec les musulmans. Les kalifes invitaient un peuple entier à festoyer sous les forêts de l'Alhambra, à s'égayer dans les jardins du Généralife. Des tables se dressaient sous l'ombre des grands cyprès ; on écoutait jaser l'eau ; quelque conteur venu d'Orient récitait les combats d'Antar. Quand descendait le soir, la foule paisible et souriante regagnait les bords du Darro ou du Xenil.

C'est que Grenade, unique au monde, brillait comme une étoile. Vaillance, équité, la poésie, la sagesse et le bonheur semblaient s'être réfugiés en ce dernier Éden possédé par l'Islam.

Alors la *Vega*, produisait le triple de ce qu'elle rend aujourd'hui ; chaque recoin était arrosé. Les savants, je vous l'ai dit, les poètes et les artistes, ces ouvriers de la pensée, chassés du reste de la péninsule à mesure que s'avançait le pouvoir espagnol, apportaient chacun son rayonnement à la ville des Mores. Les industries, refoulées du reste de l'Espagne par cette loi qui ne permettait ni qu'on tissât la soie, ni qu'on bosselât le cuir, ni qu'on forgeât l'airain à moins d'être bon catholique ; nos exilés, accourus de partout, jetèrent de merveilleuses étoffes sur les épaules de Grenade, la revêtirent de brocart, et, quand il fallut, dégainèrent pour la défendre leurs lames au fin tranchant. Elle eut des rois prévoyants et modérés, amis du peuple. Ses marchés étaient, par le soin des kalifes, fournis de denrées abondantes qu'on y vendait à bas prix. Une police exacte, sans être minutieuse, assurait la paix des habitants. Chaque quartier avait son vizir ; des rondes nocturnes permettaient aux honnêtes gens de circuler à toute heure. Les imans et le clergé, tenus d'une main ferme, ne prêchaient point

l'intolérance. De sages lois interdirent les processions frénétiques, lancées par les campagnes pour obtenir la pluie. Elles prohibèrent les réunions nocturnes et les pleureuses en l'honneur des morts. Plus d'usure, plus de liqueurs enivrantes. Les tortures, le fouet, l'exposition publique, l'horrible lapidation s'effacèrent du code; on ne jeta plus à la voirie le corps des criminels exécutés, une même sépulture le réunit à ses concitoyens. — Comparez ces ordonnances avec les statuts de *los reyes*. Mettez la Grenade de l'inquisition en face de la Grenade des musulmans : et prononcez.

Au surplus, parlons bas. Les Espagnols d'aujourd'hui sont restés fidèles à leurs traditions historiques. Fiers par nature, les conquêtes de Ferdinand et d'Isabelle emplissent leur sein d'orgueil. Ils appartiennent à ceux-là. Vaillants, triomphants, dédaigneux de la mort, résolus à ne souffrir aucun joug étranger, frémissant encore d'une superbe impatience au souvenir de la domination arabe : et moins froissés de la tyrannie des leurs, moins révoltés du sang répandu par ces mains chrétiennes, qu'indignés d'avoir vu sur leurs prairies courir l'étalon numide, et l'arc du croissant se profiler sur leurs remparts.

Tout bon fils de saint Ferdinand (les Espagnols le sont) reste jaloux du More. La haine persiste, elle jaillit des yeux. Le regard étincelle quand vous parlez de Mohamed ou de Yusuf. Et je vous réponds que les jeunes soldats, lancés naguère à travers les montagnes du Maroc, y portaient ce même ressentiment qu'on vit bouillonner dans les armées de don Sanche, alors qu'aux plaines de *las Nevas*, elles écrasèrent les tribus accourues du désert.

El Zacatin, une autre place, a conservé ses maisons irrégulières, quelques-unes teintées de rouge ou de bleu. Au coin, prend la rue du même nom, étroite, flanquée de boutiques où pendent les castagnettes en bois de figuier, où flottent les brunes couvertures, moins éclatantes que la capa valencienne, mais auxquelles des bordures de fleurs donnent un caractère original.

L'Alcaïzen, long péristyle soutenu de colonnettes, nous rend quelque vestige de l'architecture arabe. En vain y chercheriez-vous une industrie spéciale au pays. Il n'y a rien ; sauf les *ponchos* dont je vous parlais ; puis un chocolat national que le fabricant fait broyer en pleine rue, et ces jarretières encore, minces rubans de soie bariolés qu'enserre un fil d'argent recueilli dans le sable du Xenil, et qui portent tissés en caractères étincelants, l'un ce reproche amoureux : — *Tu me has aborrecido*[1] ! — l'autre cette réponse digne du beau temps des Zégris : — *Yo te amaré rendido*[2] !

Voici la cathédrale, très grand vase, dôme très élevé, de très grosses colonnes... mais j'aime mieux l'Alhambra.

Une inscription quatre fois répétée nous invite au respect : *Nadie se pasce, habla con mujeres, ni este en corrilos en esta nave, pena de excomunion ; y dos ducados para obras pias*[3]. — Que dites-vous de ces *deux ducats*, à cheval sur l'excommunication !

1. Tu m'as abhorré.

2. Je t'aimerai vaincu.

3. Nul ne peut se promener, parler avec des femmes ou causer, — proprement : se livrer aux caquets — dans cette enceinte, sans encourir l'excommunication ; *plus deux ducats* pour les œuvres pies !

Ici, dans une des chapelles latérales, est enterré le vaillant *Bulgar*. Durant le siège de Grenade, ce bon chevalier fit serment à sa souveraine d'aller conquérir la grande mosquée.

Notre caballero prend une feuille de parchemin sur laquelle il fait proprement écrire un *Ave Maria;* il sort du camp, conduit par quelqu'un de ces *adalids,* officiers guides, qui plus d'une fois se recrutèrent au sein même des populations mores. Bulgar, à la faveur des ténèbres, remonte le lit du Darro, pénètre dans la cité. Des quinze écuyers qu'avait emmenés sa prudence, six le suivaient, neuf gardaient les chevaux. Parvenu devant la mosquée, Bulgar fixe l'*Ave Maria* sur la porte, cloue une torche à côté, s'agenouille, et les deux mains levées : « Je ne vous laisse point, Madame, où je voudrais ! s'écrie-t-il ; mais je vous place le mieux que je puis ; en un lieu tel, que par défaut de bravoure je ne renoncerais pas à vous en trouver un meilleur, s'il était à ma disposition ! »

Ayant ainsi parlé, dans le langage passablement alambiqué du siècle, notre chevalier s'en vint au marché des soies, l'*Alcariceria,* dont il prétendait incendier les magasins. L'*adalid,* cette fois, trouva qu'il y en avait trop. Bulgar ayant requis un flambeau, l'*adalid* lui montra les torches éteintes ; sur quoi Bulgar, donnant du poing dans le visage de l'*adalid,* s'en fut *en grief courroux.*

Outre une sépulture dans l'église, *los reyes* accordèrent au chevalier l'entrée du chœur, et d'assister aux offices la cape sur l'épaule et l'épée au côté.

Ils dorment là, nos rois conquérants ; au fond de *leur capilla,* que ferme un beau portail gothique.

Jeanne la Folle y repose près de son triste époux. Vivant, il la fit pleurer ; mort, elle le pleura ; ne le possédant bien, que du jour où, cloué dans un cercueil, elle le fit mettre à côté d'elle, et ne s'en sépara plus.

Isabelle et Ferdinand, unis dans le sépulcre comme dans la vie, — c'est le beau trait de leur caractère, — demeurent étendus, mains jointes, dans une paix qu'ils ne connurent guère ici-bas. Leurs cénotaphes sont d'albâtre ; des miracles de sculpture en soutiennent les frises. Que voulez-vous ! ce pauvre petit coffre de bois, à Burgos, où s'abritaient en deux tas de poussière les os du Cid et les cendres de Chimène, me remue mieux le cœur.

Rodrigue aussi avait battu les Mores ! Mais plus de grandeur ennoblissait ses victoires, un souffle plus généreux y passait, il avait le pardon plus loyal, son âme était mieux ouverte aux magnanimités : il frappait fort, il ne persécutait point.

La conquête des rois catholiques porte sur sa robe les taches d'un sang qui n'a pas jailli sous l'épée. Ils furent vainqueurs, et l'ampleur manque à leur action ; ils furent pieux, et la pitié leur fait défaut. Lancés, ils poursuivaient la proie ; ardents, ils la forçaient ; rendue, ils la déchiraient jusqu'à la mort.

Leur triomphe a délivré la patrie ; je le sais. De quoi ? je me prends parfois à le demander. Est-ce de l'ignorance ? ils l'y ont replongée. Est-ce de la tyrannie ? toute âme avant eux y respirait librement. Est-ce de la misère, a-t-on vu sous leur sceptre se dérouler le fil d'or des prospérités publiques ? Dites-le, vous, les steppes stérilisés des cantons andalous !

Il faut s'arrêter ; je finirais par mettre là quelque sottise.

Au bout du compte, ce règne a ses gloires. La patrie, fût-elle criblée de blessures, n'eût-elle que des loques pour couvrir sa nudité, dût-elle garder longtemps et la marque des fers que lui mirent ses libérateurs et le sillon des coups de fouet dont ils l'ont sanglée ; la patrie est plus noble dans ses haillons, plus chère sous ses meurtrissures que parée de joyaux, l'œil enivré, la joue fleurie, gracieuse, riche, splendide, mais reine esclave dans le harem d'un sultan étranger.

Cela dit, montons vers l'*Albaycin*.

La colline, sur l'autre bord du Darro, fait face à l'Alhambra. Une porte arabe ouvre son double fer à cheval sur l'ancienne cité des Mores, qu'entourent des murs vieux comme elle, et que frangent d'éboulis les ruines de ses palais. Les bains musulmans étalent encore leurs vastes piscines au pied du coteau. Nous y avons vu les femmes des Gitanos, battre le linge sur les margelles de marbre, et des amphores encastrées dans la muraille, leur servir de baquets.

Pendant que nous gravissions les pentes blanchâtres et déchirées, l'Alhambra, vêtu de ses lierres, avec ses grandes tours crénelées et ses ogives, tantôt s'enveloppait d'ombre, tantôt reparaissait au plein éclat du jour. Le Darro courait dans le fond des ravins, et le rossignol n'avait pas fini de chanter.

Vers le sommet de l'*Albaycin*, les rues s'enchevêtrent. Quelques têtes de Gitanos passent à travers les portes entre-bâillées, quelque cep de vigne relie l'une à l'autre toutes ces vétustés. Une église, *San-Cristobal*, assied sa majesté dans la solitude. Elle commande la *Vega*: Grenade se range vis-à-vis. Quand on côtoye la terrasse, projetée en avant, on retrouve tout : la cité, les

calles coupées à angle vif, le cours des rivières, les prés d'un vert cru, les sierras qui noient leur base dans une zone de vapeurs lumineuses, et la Nevada, dont le grand *picacho de Veleta* défie le ciel.

C'est là qu'il y a bien des années, mon frère[1], explorant la sierra, en fixa la flore mal connue. Il allait, traversant le glacier, recueillir les plantes sur l'autre versant, *el cortijo de san Geronimo*. La nuit, lorsqu'il s'abritait, avec notre fidèle David, sous les cabanes des bergers, il entendait hurler les loups qui flairaient le mulet enfermé dans l'étable. L'existence était chétive là-haut, dure, monotone ; mais on y respirait bien, et puis la science y faisait des découvertes ; les *pastors* étaient de braves gens ; et, le soir, quelque *rondeña* murmurée tandis que cuisaient les *garbanzos* ou les fèves, préparait à ce bon sommeil que donnent les bons travaux.

Nous regardons ce pays des neiges, éblouissant sous le soleil. Une petite fille, à peine couverte de lambeaux, les yeux comme des charbons noirs et la chevelure ébouriffée, contemple à son tour ces êtres étranges que nous sommes : *Estranjeros !* Ses bras portent avec effort un autre enfant, presque aussi gros qu'elle, pas plus vêtu ; et, lorsqu'un coup d'œil s'échappe de son côté, vite, elle tire un morceau de chemise pour s'en cacher l'épaule.

Ce grand garçon gitano, campé devant nous, dont le corps souple mais solidement bâti occupe tout le premier plan, n'y met pas tant de façons. David, le protecteur des beaux-arts (une de mes compagnes dessine), fait en deux mots comprendre au garçon que sa

1. Edmond Boissier, auteur de la flore d'Espagne, de la flore d'Orient, etc.

présence obstrue le tableau. Notre Gitano s'est retourné :

— A toi de partir ! dit-il : je suis chez moi.

Nous voici devant les fameuses grottes gitanos. Étagées de ressaut en ressaut sur les flancs du mont d'Albaycin, elles abritent trois cents familles de Zingari.

Parfois, un mur en pierres sèches fournit au logis sa cour d'honneur ; parfois un figuier étend ses rameaux sur la terrasse, formée de tessons brisés ou de *cantaras* hors de combat. Des avalanches de marmots, vêtus de leur peau bronzée, ni plus ni moins, dégringolent, culbutent, se roulent de tous côtés.

Au seuil de son repaire, se tient la Zingara ; brune, svelte ; sa chevelure, plus noire que l'encre, nouée à l'antique. Elle laisse errer sur nous son regard : le regard gitano, unique au monde ; furtif, hardi, fuyant, doux, sauvage, étincelant, voilé ; et qui voit tout, partout ! Elle rit, la Zingara ; à travers ses lèvres entr'ouvertes jaillit le rayon des dents blanches ; sa sombre figure s'en est éclairée. Si elle tient un nourrisson dans ses bras, l'ardeur des baisers dont elle couvre le petit corps vous dira quelle passion maternelle embrase ces cœurs-là.

A deux pas, une vieille sorcière ridée, tannée, édentée, trois cheveux gris ébouriffés sur le crâne, marmotte je ne sais quelle incantation.

Plus loin, des hommes étendus à plat ventre, contre terre, se soulèvent un peu sur le coude et suivent nos mouvements.

Nous sommes des intrus et, qui pis est, des indiscrets.

Mais justement, voici venir *Manuele*. Avec l'aisance d'un gentilhomme, il nous tend la main, et nous introduit chez lui.

Chez lui, c'est ce trou. Sa femme, *Consuela*, digne et grave, nous y reçoit comme ferait une châtelaine dans son château.

La première pièce prend franchement son jour par l'ouverture de l'huis; elle sert de cuisine et de salon. On y voit l'étagère aux *alcarazas*, une table, quatre chaises, un fourneau de fer battu, un chaudron, quelques assiettes et quelques plats. La seconde pièce, plus sombre, contient deux lits; après, vient un réduit obscur.

La lumière va frapper de sa flèche horizontale ce morceau de miroir, là-bas. Des azuleyos, fragments échappés à quelque palais more, garnissent en plus d'un endroit les parois. Au mur, se suspend l'image de la *Virgen*. Un bouquet de fleurs, une branche d'oranger parfument le réduit.

Il me semble voir réalisée, cette poétique histoire des nids tout pavés de pierres brillantes, tout chamarrés de coquillages, tout constellés de brins de corail, bâtis par je ne sais plus quels oiseaux des tropiques, pour y abriter leurs amours.

Je vais bien vous surprendre : ces tanières sont éblouissantes de propreté. — Il y en a de sordides, c'est possible; nous n'en avons pas vu; pourtant nous en avons vu beaucoup.

Dès l'instant où Manuele nous a pris sous sa protection, nous sommes devenus sacrés à la tribu. Plus de regards hostiles. Les femmes nous pressent d'entrer chez elles. L'intérieur, partout où nous mettons le pied, présente cet aspect d'élégance, de bon ordre et de confort, qui fait qu'on se trouve bien chez soi.

Lorsque la galerie souterraine se prolonge, une lampe, *la luz*, en éclaire jour et nuit les profondeurs. La

famille s'accroît-elle? On creuse: on se donne une, deux, trois chambres de plus. Il y a de la marge. « La Sierra, comme dit Manuele, n'est pas près de finir! »

Il nous a montré, dans une des habitations, ce crucifix, établi à la place d'honneur :

— Manuele! fait l'un de nous: Celui-ci, le fils de Dieu, est mort pour nos péchés!

L'homme nous regarde, et dit gravement : — *El Gobernador del cielo y de la tierra!* [1].

A mesure que nous parcourons les caves, ce qui restait de défiance s'évanouit. Les groupes restent étendus dans l'ombre de leurs grandes haies de nopals que couronnent des fleurs d'or. Fiers, lestes, bien découplés, courtois envers qui leur montre des égards, vite courroucés si l'on oubliait qu'ils sont des égaux, les Gitanos se sentent maîtres et libres. Ils ont leurs lois, et leur roi. Ne les regardez pas de haut! La pareille vous serait rendue, peut-être avec un bout de *Navaja* [2], pour vous apprendre à vivre.

Leurs femmes, vite écloses, vite flétries, ont, dans l'épanouissement de la jeunesse une incomparable beauté, jointe à cette grâce ineffable, faite de malice, de candeur, d'ignorance, d'un peu de ruse aussi, et de cet abandon charmant que donne la vie à l'aventure.

Les unes vous frôlent de leurs haillons, portés comme la reine de Saba devait porter sa tunique. Elles s'arrêtent, vous contemplent, puis, du bout de leur doigt effilé, touchent votre front dont la blancheur les étonne.

Celle-ci, *Concepcion,* reste accroupie devant son trou.

1. Le Gouverneur — le Maître — du ciel et de la terre!
2. *Navaja*, coutelas.

Sa mère plonge et replonge un vieux démêloir dans les tresses opulentes qui lui couvrent les épaules. Elle rit, nous parle à travers ce voile, et, demi-sérieuse, moqueuse à demi ; curieuse de savoir si nous sommes généreux, tend vers nous ses mains ornées d'anneaux et de bracelets, en murmurant : *Pesetas* [1] ?

Mais je n'ai rien vu de pareil à ce jeune couple, presque des enfants, appuyés au tronc d'un figuier.

Les bras enlacés, leurs têtes inclinées l'une vers l'autre, ils rayonnaient du plus splendide amour. L'homme avait le front haut, sa chevelure épaisse ondoyait en fortes boucles, ses sourcils noirs se rejoignaient, sa taille souple et ferme se dressait dans la grâce, dans l'énergie de sa printanière vigueur. Plus fraîche qu'un matin de mai, *Rosita*, l'épousée de la veille, nous regardait, puis regardait son bien-aimé, blottie en quelque sorte sous son aile. Leurs cheveux épandus se mêlaient. Ils avaient ce radieux sourire de la félicité juvénile, sans ombre, sans nuage, que hier n'attriste point, que demain n'effraye pas. C'était l'Adam, c'était l'Ève gitanos, à l'aube du premier jour. Le même soleil brillait dans les cieux, la même tendresse leur faisait battre le cœur, la même pureté les enveloppait de lumière.

Mon ami, je crois que je deviens gitana.

Nous sommes rentrés dans la vie civilisée par cette diligence, hélas ! qui nous emmène comme elle nous avait amenés.

Huit mules nous traînent, chacune avec son plumet sur la tête, et des grelots à revendre. La queue de nos

1. Pièce de monnaie.

bêtes, savamment rasée, se termine en un mouchet historié d'arabesques, chef-d'œuvre des tondeurs zingari. Notre *mayoral* siège dans sa rotondité, indifférent aux fortunes diverses. Notre *zagal*, un éclair, à chaque tournant saute à bas : — *Moro, Moro, Morrô!!*

Moro prend le coude, tout juste, le train file après lui. Si *Moro* manquait son tournant d'une ligne, diligence, mules, voyageurs iraient s'aplatir contre ce mur ou s'effondrer au fond du ravin.

Nos huit bêtes cependant, lancées ventre à terre, dressent leurs seize oreilles aux interpellations du zagal : un garçon more, agile, badin, qui chante, fume et, du bout de son fouet, trace en l'air mille dessins capricieux.

— *La Colegiana, la Colegianâââ* ! — Bon ! un caillou donne sur le flanc de la Colegiana, qui fait semblant de ne pas comprendre. L'attelage tout entier continue de galoper d'un élan harmonieux, au bruit des sonnettes, aux cris répétés de Pedro.

Sur le seuil de cette *Venta*, que nous couvrons de poussière et que nous éclaboussons de nos chansons, un *Hombre* gratte sa guitare. Ceinture écarlate autour du corps, noire couverture à l'épaule, ses compagnons écoutent les couplets. Les émanations parfumées du soir montent des prairies; attelés à l'antique, des taureaux traînent leur lourde charrette comble de fourrage. Le *labrador* revient des champs, pas vif, tête haute, bêche sur le dos. Chaque fois que nous traversons un *pueblo*, nous voyons des familles assises devant leurs cases blanches comme le lait. L'âne, les chèvres, la mule, mêlées à tout ce rustique ménage, prennent le loisir et le frais, avec leurs patrons.

— *Atà* ! *atà* ! — crie le zagal, qui fait voler une grêle

de pierres : — *Bueno, bueno, bueno, buenó ! Quiasso, quiasso, quiassóô ! Parado ! Generalè ! Vado, vado, vado, vadôôôô !* — On dirait que le feu est au carrosse, aux mules, à tout !

Puis le zagal, qui s'était précipité à terre, saute sur le marchepied, roule des cigarettes, et murmure la chanson africaine.

A Loja, où nous nous arrêtons quelques instants vers minuit, on nous introduit dans une salle immense, au bout d'une enfilade sans fin : voûtes après voûtes, nef après nef, le tout vide et solennel. On nous y sert la plus monumentale *olla podrida* qu'ait jamais contemplée l'œil du voyageur. Nous avions soif, nous avions faim, nous avions froid, car la rosée tombe fraîche sur le plateau. Nos gosiers, desséchés par la poussière, demandaient avant tout un liquide quelconque, et chaud ! L'hôtesse, d'un geste superbe, nous fait signe qu'elle a compris. Trois quarts d'heure s'écoulent; elle revient, majestueuse, et place devant nous cette gigantesque soupière, pleine à ras les bords d'une espèce de mortier compact : pain, œufs durs, choux, je ne sais quoi, où la cuillère, autre meuble colossal, plantée debout, s'enfonce et disparaît.

Nous avons tout mangé, sauf la cuiller.

Gardes civiques en tête, gardes civiques en queue, notre diligence repart, bien armée contre les hasards de la route.

Comme le jour venait, elle nous a, sains et saufs, déposés à Malaga.

3 mai 186...

Jamais on ne partit mieux dispos. Tous à cheval.

Nous allons à Gibraltar en côtoyant la mer. Les journées seront fortes : douze lieues espagnoles ! — quinze ou seize de chez nous. — Une fois les premiers *pueblos* traversés, le pays se fait désert, dit-on. S'il arrivait malheur, nous ne saurions trop comment sortir de peine.

Bah ! le jour est radieux ! Nos montures, de braves petits étalons ni trop sages ni trop ardents, piaffent devant la porte de l'hôtel. On a trouvé — Miracle ! — autant de selles de dames que nous sommes de voyageuses ; et nous voilà lancés.

Par exemple, l'*arriero* qui monte la mule Capitana chargée de nos valises, ne s'embarrasse pas de nous plus qu'il ne faut. Il prend la tête, caresse languissamment du bout de sa corde, tantôt le bât, tantôt l'animal. La bête trottine sous l'homme ; l'homme roule des cigarettes sur la bête ; tous deux vont leur train, sans se retourner, sans s'arrêter ! Suivez quand et comme il vous plaira.

Quelques dames, parmi nous, échangeraient volontiers leur étalon contre un bourriquet. Elles se sentiraient plus près de terre. Si l'on tombait (il faut tout prévoir), ce serait plus tôt fait.

Ce que voyant, M. de G... appelle ce garçon, coiffé de la *montera*, cigarette aux lèvres, qui, les mains dans les poches, nous regardait partir :

— Voulez-vous venir avez nous ?

C'est dit, Tomaso prend par la bride ce bucéphale, par le licou cet autre : les craintifs sont rassurés.

Une de ces fraîcheurs parfumées, comme les belles nuits en lèguent au jour, dans les pays du soleil, nous met l'allégresse au cœur.

Notre caravane a pris le chemin de Churiana. Des haies de cactus emprisonnent les prairies; les millets aux tiges reluisantes se froissent et se moirent, quand passe un souffle venu de la mer. Par-dessus la toison des figuiers, par-dessus la voûte des bananiers aux larges feuilles, se balance, ruisselant de lumière, le panache des dattiers.

Mon ami, j'ai vu des matins pareils, au Caire, alors que nous cheminions sous le dôme des sycomores, dans l'allée qui mène à Chubrah. Les arbres séculaires croisaient ainsi leurs branches. Des vapeurs plus diaphanes qu'un duvet abandonné par quelque oiseau voyageur, erraient ainsi emmêlées, puis amincies, puis l'air vibrait dans sa limpidité.

Des charrettes en forme d'*arabas*, leurs cornes prolongées comme deux antennes, font gémir l'essieu. Quelque beau garçon de village, le *sombrero* crânement planté sur sa noire chevelure, la culotte courte garnie de grelots d'argent, la taille serrée dans une écharpe rouge, presse des deux genoux son étalon qui, la queue au vent, détale et fait chatoyer le satin de sa robe isabelle.

La terre nous appartient ! Non la terre comme nous l'ont gâtée les hommes. Mais le despoblado, la grève, le flot, l'ombre que jette en passant la mouette, le ruisseau qui va bondissant à son gré, comme nous.

Ce sont des heures bénies où le bonheur emplit la coupe, où les tendresses tout à coup se mettent à fleurir.

On s'aimait. Que vous dirai-je? cet amour un peu taciturne se contentait d'exister; maintenant il chante. Les grâces de Dieu l'ont illuminé; il se colore comme l'Océan aux flammes de l'aube. On n'a point assez du regard pour se dire qu'on s'aime; on n'a pas assez de la voix pour remercier le Seigneur.

Une des félicités du ciel ne sera-t-elle point, je l'ai souvent pensé, de saisir dans leur amplitude, en tout temps, les trésors de la tendresse?

Ils sont là, oui; et pourtant on les cherche parfois, comme s'ils avaient fui. On dirait ces soleils d'automne qui se dérobent sous le brouillard : le disque a gardé sa chaleur; mais les rayons s'en sont allés. — Ce matin, notre soleil a toute sa splendeur.

La route, vers Torre-Molino, nous abandonne. Elle se transforme en un sentier qui s'accroche où et comme il peut. Égrenées à l'aventure, celle-ci sous sa vigne, celle-là sous son figuier, les cases des *Campinos* s'ouvrent proprettes, avec leur cuisine éblouissante, leurs femmes et leurs jeunes filles assises dans l'ombre, leurs cantaras étagées sur la crédence, chacune son petite couvercle sur le chef; et le coq avec ses poules qui picorent et gloussent, pendant que ces deux *Novillos*, cornes baissées, front contre front, enlevés du poitrail, se querellent dans le pré voisin.

Notre sentier domine la mer. Les vignes laissent traîner leurs pampres à notre droite; là-bas, les phalanges de laboureurs qui travaillent en bras de chemise, coupent l'horizon de leurs lignes blanches. A notre gauche, des caps se profilent en fine arête sur l'azur du flot, ou, pris à revers, s'arrondissent en masses puissantes.

Notre *Senda* s'est mise à descendre vers la plage ; une source jaillit au pied de ce rocher, et dans l'ombre des nopals, des figuiers, dans les fraîcheurs moites, le long des lacets, parmi ce beau désordre des lianes suspendues, des végétations emportées dans leur indomptée vigueur, on voit lentement remonter les jeunes filles, une cruche sur l'épaule, parfois sur la hanche, les bras relevés pour la soutenir, la chevelure à moitié dénouée, la jupe courte et le pied nu.

L'eau, qui longtemps a pleuré en un mince filet, s'élargit, bondit en cascade, puis se jette follement par-dessus les grenadiers aux rouges mouchets, par-dessus toutes ces verdures frissonnantes, diamantées de gouttelettes.

Que c'est beau! que la poitrine respire bien ! qu'ils ont de chastes secrets, ces coins perdus où volontiers on resterait!

Me voilà seule, chevauchant à l'aventure ; seule malgré moi, malgré tout, et il en faut prendre son parti.

Mon étalon, qui a le caractère fougueux et la volonté tenace, s'est mis en tête je ne sais quelle jalousie à l'endroit de ses compagnons; dès qu'il les sent venir, il se dresse debout. Nous cheminons donc ainsi, distancés et silencieux. — Soudain, j'entends un appel : la voix de mon mari, défaillante !

Sauter à bas, courir à lui, c'est fait en un instant.

Je la verrai toujours, cette berge où il s'appuyait tout pâle, cherchant à me rassurer du regard. Comment ne meurt-on pas d'angoisses ? — Rien pour le restaurer. L'*arriero* est on ne sait où; les autres suivent de loin. Enfin, ils arrivent, ils rejoignent, les

voilà. Vite une orange ! On en exprime le jus à ses lèvres, la pâleur s'efface, il renaît !

C'est une insolation ; d'autant plus intense, que, préoccupé du soin de choisir nos montures, d'assurer nos selles, de se précautionner contre les hasards de l'expédition, mon mari n'a pris aucune nourriture ce matin. Quelques bouchées de pain lui redonnent un peu de force. — On remonte à cheval, reconnaissants de la délivrance, mais l'aile brisée.

Mon étalon, pas plus tôt en route, a recommencé de prendre les devants. Il a une bouche de fer ; impossible de le retenir. J'en suis réduite à hêler çà et là notre brave David pour savoir des nouvelles.

Les sables de la plage que nous suivons maintenant ont les miroitements du Sahara. Tout flamboie. Une magnificence écrasante a remplacé les caresses de l'aube. L'heure de midi jette ses embrasements de l'un à l'autre bout des cieux ; la terre lui répond par des rayonnements sans merci. Les moiteurs qu'avait laissées la nuit se sont desséchées, vous ne trouveriez pas une goutte d'eau sous les feuilles. Au surplus, de feuilles, il n'y en a plus. Il y a des agavés, lance en arrêt ; il y a des cactus blanchâtres ; le despoblado s'étend par delà ; ce hérissement de cailloux et de plantes rigides en désole l'étendue.

Nous n'avons rien rencontré de plus austère, je dirais presque de plus désespéré. Ces symphonies de lumière, sans une ombre clémente pour en apaiser l'éclat, me rappellent les tristesses, inexprimables, du mode majeur, alors qu'il oppose ses splendeurs à nos désolations.

Séparés les uns des autres. nous suivons la vaste courbure du golfe de Fuen-Girola. Quelque barque de pêche, échouée, tourne au soleil son dos noir ; quelques masures s'alignent sur la plage.

Un cri part de l'arrière-garde. M. de G... est tombé de cheval !

Ah ! cette fois, je ne sais plus ce qui s'est passé ; l'agonie, l'horreur, tout ce qu'une âme peut souffrir : le jet de l'être entier vers Dieu !

Sans savoir comment, je me suis trouvée dans une des cases, devant mon mari, ses mains dans les miennes. Il vivait ! il reprenait ses sens ! il me parlait ! sa bouche avait un sourire !

— Courage ! criait notre brave David : Tout ira bien.

Les femmes des pêcheurs nous entouraient, pleines de pitié. Au bout de quelques moments :

— Gagnons Fuen-Girola ! a murmuré mon mari : Deux ou trois heures de repos achèveront de me guérir.

Comprenez-vous de quelle ardeur j'ai rendu grâce !

Et ces femmes ! si bonnes, si fraternelles ! Comme nous nous sommes embrassées, comme nous nous sommes montré le ciel ! — Oui, c'est là, c'est dans ces beaux cieux où nul effroi ne viendra flétrir le bonheur, c'est là que je vous retrouverai, mes sœurs, vous, pauvres femmes de pêcheurs dont les bras se sont tendus vers moi !

Par une chaleur torride. nous atteignons Fuen-Girola.

L'hôtesse de la *Venta* a mis devant nous quatre oranges, du fromage, des œufs, un pot de café noir ; ce peu est cordialement offert. Mon mari n'y touche

guère, l'obscurité de la chambrette aux volets clos le restaure mieux. Resterons nous ici ? Poursuivrons-nous ?

— En avant ! — dit M. de G... — En avant, c'est sa devise.

Il s'agit d'arriver à Marbella ; nous voilà chevauchant.

Bientôt une rivière barre notre chemin : — Guéons !

Guéons, c'est clair. Comment ? cela s'embrouille un peu.

Notre arriero a depuis longtemps passé l'eau et disparu. Luiz, un bourriquier que nous nous sommes adjoint, empoigne la queue de son âne, se campe à califourchon sur la croupe, et passe. Notre *Malagueño*[1], jaseur, chanteur, bon cœur et tête à l'évent, tire de son côté. La caravane débandée entre bravement dans l'eau, les uns en amont, les autres en aval ; on sortira comme on pourra. Tout à coup, au milieu du courant, le cheval de mon mari disparaît sous l'eau. L'animal se débat, lance des coups de pied :

— Garez vous ! garez-vous ! Mon Dieu ! mon Dieu !

Dieu les entend, ces cris de détresse. Mon mari s'est dégagé ; en quelques brasses il a gagné le bord, sain et sauf.

Et, quand c'est fait, quand nous voilà tous réunis sur le rivage opposé ; lorsque, d'une voix joyeuse, mon mari, du couvert de verdure où il s'est réfugié pour changer de vêtements, déclare que ce plongeon lui a rendu la vie, que son cabinet de toilette lui rappelle les aventures de don Quichotte, que s'habiller sous les lauriers-roses n'arrive pas à tout le monde ; lorsque nous l'entendons rire ! notre poitrine se dilate ; il nous prend,

1. Citoyen de Malaga.

vous pouvez m'en croire, un bel et bon désir d'être pleinement heureux, comme ce matin.

Mais, pour moi, c'est fini. Par delà nos beaux horizons clairs s'étendent d'autres régions, glacées ; je les ai entrevues. Il est bien loin, notre matin radieux. L'ardeur de midi en a bu les rosées : il en a desséché jusqu'au souvenir.

Notre caravane, maintenant, s'avance au travers du despoblado. L'immortelle de Syrie couvre le sol de son tapis bleu, lavé de blanc ; le cistre ouvre partout ses fleurs. Nos chevaux sont fatigués, le jour décline, la mer se gonfle ; le vent d'Afrique en laboure les surfaces. Des nuées, au couchant, s'entassent vers les montagnes de Marbella, notre gîte du soir. Des vols de goélands rasent la vague, rayent l'air de leurs blanches cohortes. L'autan s'est déchaîné, les flots mugissent. Ainsi qu'il arrive aux pays du Sud, la nuit s'est tout à coup faite, sans transition. Enveloppés de ténèbres, nous ne voyons plus que cette mer en tourmente. L'étendue blanchie d'écume, sillonnée de phosphorescentes lueurs, nous semble un mur dressé jusqu'au ciel.

A notre gauche, c'est le désert. De loin en loin, quelque tour de vigie, destinée jadis à signaler en mer les corsaires barbaresques, paraît, puis s'efface ; une autre se lève, une autre, une autre encore : fantômes du passé, qui sortent de la nuit pour y rentrer aussitôt. Ou bien ce sont des figures immobiles, des carabiniers escopette à l'épaule, tantôt solitaires sur la grève, tantôt rangés silencieux, avec leurs camarades, autour de cette anse fréquentée du *contrabandista*. — On échange la salutation d'usage :

— *Baya usted con Dios* [1].

1. *Baya*, pour *Vaya*.

— *Baya !*

Et, dans cet abandon, au milieu des lamentations de la tempête, le nom de Dieu, gravement prononcé, qui se répète de distance en distance, semble étendre sur nous la paix du ciel.

Depuis longtemps le phare de Marbella tournoie au loin, sans se rapprocher, sans grandir. Depuis longtemps on se tait. L'inquiétude nous étreint. A grand'peine mon mari — je sens cela — se maintient sur son cheval qui faiblit. Les pieds de nos bêtes enfoncent dans le sable ; on croit reculer à chaque pas. Pour trouver un sol qui porte, il faut marcher dans la vague ; mais nos bêtes effrayées reculent alors et se cabrent.

Devant nous, le *Malagueño* murmure des *rondeñas;* les broderies des couplets scintillent, jetées dans la nuit. Cette grande voix courroucée de la mer leur fait un fond tragique. Les mystères de la douleur, nos démences, notre péché, le peu que nous sommes, les gouffres ouverts sous nos pas, on dirait qu'elle raconte cela. Et tandis que la houle et nos pensées vont pleurant, on entend, derrière la caravane, David chanter à plein cœur des cantiques. L'hymne traverse l'ouragan, domine les sinistres mélopées : c'est la lumière du phare éternel ; le feu n'en vacille pas.

Arriverons-nous ? On ne le demande plus. — Ces mots, toujours les mêmes : *Dos leguas*[1] ! ont si souvent abattu notre espérance qu'on n'interroge ni l'arriero (la nuit tombée, il s'est replié sur notre phalange), ni les carabiniers plantés en vedette le long du rivage.

Vers minuit, le phare qui avait disparu tout à coup rayonne. Des arbres s'estompent sur le ciel. Marbella ! Entendez-vous ce cri ?

1. Deux lieues.

Nous voilà devant la *posada*, blanche maisonnette dont notre invasion bouleverse les habitants. Une vieille femme, l'hôtesse, très compatissante mais très ennuyée de nous voir, accueille le récit de nos aventures avec des : *Ai!* qui témoignent de sa sympathie, aussi de son parfait déplaisir.

Le patio, sous une treille, avec son puits au milieu ; une pièce nue, blanchie à la chaux ; le grenier par-dessus : il n'y a que cela. — Notre matrone s'empresse de nous avertir qu'elle ne possède ni pain, ni *puchero, ni carne cocida* [1], ni œufs, ni légumes, ni vin, ni rien ! Elle dépêche au ciel vingt : *Mucho ruido! mucho ruido* [2] ! accompagnés de regards désolés ; après quoi, l'excellente femme nous donne tout : nappe éblouissante, serviettes parfumées, poule au riz, consommé, vin de Malaga !

Allez, il fait bon, pour de pauvres pigeons voyageurs comme nous, se blottir, tête sous l'aile, dans un doux nid, tout velouté de bienveillance et d'amour.

---

5 mai 186...

Pluie à torrents.

L'orage qui, hier au soir, déchirait la mer et promenait par le ciel ses noirs bataillons, éclate en averses.

Impossible de partir.

1. Viande cuite.

2. Beaucoup d'embarras ! — littéralement : beaucoup de bruit !

Notre phalange a secoué ses plumes ; elle se retrouve alerte ; rien ne lui manque, ni bras, ni jambes, encore moins la gaieté. Le jour paraît plus beau, les tendresses sont meilleures, on a mieux senti dans l'angoisse les ineffables bontés du Seigneur.

Le déluge profite à nos bêtes. Dans ce pays chrétien, on les traite à l'arabe. Ni mules ni chevaux n'ont hier, entre Malaga et Marbella, mangé quoi que ce soit !

Nous nous indignons. L'arriero secoue la tête et répond que c'est la coutume.

— Quoi ! jeûner de six heures du matin à minuit, en marchant tout du long ?

— *Asi se hace* [1] !

Vous ne le sortirez pas de là.

Notre posada, je vous l'ai dit, possède, ainsi que toutes les maisons andalouses, le *patio* (l'atrium romain) dallé, riant, avec son puits, avec sa vigne qui va courant au-dessus en un treillis léger.

Les chambres, quatre murs, ouvrent chacune sur le balcon intérieur. Je dis *ouvrent*, exprès ; en Andalousie, rien ne ferme. Si par hasard la porte a des verrous, c'est pour le plaisir des yeux ; la clef manque, invariablement. Se trouvât-elle à son poste, vous n'en seriez pas plus avancé, elle ne fonctionne pas. — On pousse une chaise contre les battants, et l'on dort sur la foi des traités.

Les pièces, démesurées, sont vides. Point de meubles. Manifestez-vous l'intention de vous asseoir, celle de vous coucher ? l'hôtesse (ou sa servante) ira querir deux ou trois escabeaux, une vieille table, ouvrira un pliant,

1. Ainsi l'on fait.

y placera un matelas, posera un grand plat d'eau sur ce trépied : vous voilà servi.

Mais, si tout est pauvre, tout est net ; une de ces propretés éblouissantes, parfumées de marjolaine et de thym, mille fois préférables aux recherches du luxe le plus raffiné.

Nous avons longtemps devisé avec notre hôtesse, un cordon bleu, naguère cuisinière du gouverneur de Gibraltar. Nous avons respiré l'arome des basilics, des lavandes et des menthes qui foisonnent autour du puits. Nous savons par cœur les images dont s'ornent les murs : la *Virgen*, en costume de cour ; les quatre parties du monde, qui, du fond des vallées de notre Jura jusqu'aux colonnes d'Hercule, étalent leurs plumes d'autruche, leur collier de perles, leur diadème de cacique, leurs grâces minaudières et leur toilette premier Empire.

Le ciel s'est découvert ; les nuages que balayent une brise du nord filent grand train sur l'Afrique. Adieu notre hôtesse ! Voici des ânes et des âniers pour nos compagnes, à qui le cheval, décidément, paraît un animal monstrueux !

A *caballo*, à *borrico*, *arriero* devant, *borriqueros* à côté de leurs bêtes, nous reprenons les aventures.

Il avait un charme indicible, ce matin tout de frais arrosé. Les maisons blanches de Marbella, abritées sous leurs grands figuiers, sous leurs grands orangers, riaient au soleil. La sierra Bermeja, violette aux premiers plans, déchiquetée à mesure qu'elle s'élevait, mêlait ses rudes sommets au bleu du ciel. Notre chemin, tantôt ébauché, tantôt achevé, interrompu à chaque ruisseau, se per-

dant, se retrouvant, s'effondrait par places et n'en était que plus charmant. Le despoblado, un instant dépossédé, maître à cette heure du sol, s'y étendait en roi. Les cistes et les chamérops envahissaient le terrain naguère écorché par ce semblant de route. Selon que passaient les haleines, selon que poussaient les végétations diverses, des vagues rouges, des vagues blanches, mollement enflées, soudain apaisées, moiraient le désert. Les abeilles volaient aux calices ; la mer courait le long des côtes en un ruban d'azur ; les tours de vigie, dorées, massives, marquaient la distance.

Dans ces immensités abandonnées au bon plaisir de Dieu, parmi les fleurs que sa main y a semées, l'âme grandit de toute l'ampleur des horizons.

Les pieds de nos bêtes, froissant quelque herbe aromatique, en faisaient monter des saveurs qu'en un autre temps, sur une autre terre, nous avions respirées, alors que par les vastitudes où se dresse le Sinaï, nous allions seuls, laissant derrière nous la caravane, et que nos chameaux arrachaient et broyaient les plantes de bonne odeur.

San-Pedro d'Alcantara, le *pueblo* qu'a fondé le général Conchès, assied église et château sur cette colline, au milieu des cannes à sucre. Les tiges déjà grandes, ondoyant à perte de vue, vont heurter leur ligne d'or contre la barre de lapis que leur oppose la mer. — Mais il y a des Édens mieux à mon gré.

Tenez, ce coin perdu ! ce fouillis de lentisques, de bruyères, de chamérops ; ces gigantesques orangers qui jettent au vent leur pluie de fleurs ; ces grenadiers rouges comme la flamme ; ces abricotiers aux puissantes ramées.

Le voyez-vous, celui-là, le figuier séculaire, à l'embouchure de cette rivière qui s'élargit en entrant dans la mer? Il porte à trente pieds du sol son dôme aux larges feuilles. Dessous, règnent une nuit transparente, des limpidités d'émeraude. Dans cette ombre, une cabane; devant, une petite fille roulée dans sa guenille pourpre, la tête ébouriffée, l'œil profond et songeur, accoudée, le visage sur ses mains. Elle regarde passer l'eau, la belle eau vive, sans une ride, sans un pli. Des deux côtés, deux fourrés de lauriers-roses ont dressé le long du courant leur tenture incarnate. La lance des agavés, candélabre à huit fleurons, en coupe l'épaisseur. Là dedans chante le rossignol. Il chante pour lui, pour Dieu, pour ses amours; il raconte l'émouvante beauté de ces retraites; il emplit l'étendue des splendeurs de sa voix.

Que nous en avons guéé, de ces *rios* enchantés! Que de fraîcheur leurs oasis nous ont versée! Que nous nous sommes attardés sous ces grandes ramées, et que nous en avons respiré les parfums!

Parfois, un troupeau de chèvres, sveltes et fauves comme des gazelles, traversait l'eau. Elles suivaient la barre qui fermait à demi l'embouchure; on les voyait se détacher une à une sur les glauques surfaces de la mer. Le pâtre qui les suivait, manteau royalement jeté à l'épaule, taille élancée, *sombrero* rabattu, se découpait dans l'immensité. Puis la solitude reprenait.

A longs intervalles, on rencontrait une file de mules, pesamment chargées. Le *contrabandista*, fusil sur le dos, *navaja* dans la ceinture, *montera* tirée sur les yeux, marchant d'un pas rapide, poussait la Capitana, qui cette fois, crainte des carabiniers, n'avait point de

sonnaille pendue au cou. On échangeait le : *Baya usted con Dios !* mot d'ordre que se redisent l'une à l'autre les sentinelles perdues.

Il arrivait encore à notre caravane de déboucher soudain au milieu d'un *rebaño de Yeguas* ou d'une *vacada de toros* [1], qu'avait dérobée à nos yeux quelque mur de nopals. Étalons de hennir, cavales de galoper follement, arrieros de crier !

Comme le soleil marquait midi, nous avons mis pied à terre; nous avons ouvert le bissac, mordu à belles dents notre pain bis, grignoté force amandes, dépêché force oranges. Après, nous nous sommes étendus parmi les lavandes et le thym : des cystes pardessus la tête, des fleurs à brassée. Nous avons erré, nous avons respiré à fond de poitrine, et vécu cette admirable vie du désert, libre, spontanée, sans rien, ni maisons, ni civilisation, ni convention, ni quoi que ce soit entre nous et Dieu.

Par malheur, le jour avance. Il a fallu remonter à cheval. La caravane se hâte. Les *burros* (ânes) qui se piquent d'honneur, secouent les oreilles, frétillent de la queue, prennent la tête, et de temps à autre, posent délicatement leur charge : dame, bât, sacoche, tout, sur une touffe de menthe ou sur un buisson de genêts.

Avez-vous vu, là-bas, se dresser le cap : Gibraltar ! Il est sorti de la mer, abrupt, d'un indigo dur.

Vis-à-vis, la côte africaine, enveloppée de vapeurs lumineuses, semble rejoindre le rocher colossal. On

1 Troupeaux de cavales, de taureaux.

dirait que le détroit, au lieu d'en séparer la masse du rivage marocain, la coupe de l'Espagne, et que c'est entre celle-ci et Gibraltar que passe le courant.

La plage a des blancheurs éblouissantes; l'air est étouffant; plus de *ouadis*, plus de vert; à peine si quelque haleine qui a frôlé la vague nous en apporte l'écume.

Bien venu est Estepona! notre gîte, ce soir.

Comme un double fil de perles, les maisons, blanches à faire fermer les yeux, se rangent le long de la rue pavée de cailloux bariolés.

Il en est d'élégantes : *miradores* grillagés d'une dentelle de fer, girouettes au toit, vertes jalousies aux fenêtres, patios combles de fleurs. — Celles-là ne sont pas pour nous.

La caravane, après avoir promené ses espérances du haut en bas de la *calle Mayor*, après s'être arrêtée devant cette *posada*, cette *hacienda*, cette *venta* (qui, en fait de logements, n'a que des cages à poulets), met le cap sur la *casa de pupillos*[1]!

Le maître de céans, debout sur le seuil, affirme gravement que la place ne manque point. Même, il nous aide à descendre de cheval. Mais, s'il nous accueille avec l'urbanité majestueuse d'un hidalgo *Sangre azul*, sa mère, souveraine absolue, qui décide en droit et gouverne en fait, fronce le sourcil, serre les lèvres, et reste figée dans son fauteuil.

Au bout d'un moment, elle se décide à le quitter, bâille, s'étire, et fait deux pas vers nous. Les servantes ébahies se tiennent à l'arrière-garde, tandis qu'une troupe de marmots, le doigt dans la bouche, la tête

1 Pension.

renversée pour nous mieux voir, s'émerveillent de cette apparition :

— La casa ! dit lentement notre hôtesse, scandant les mots ; la casa contient des salles, oui ! Elle en contient beaucoup ! Mais quelle étrange idée nous est venue de quitter notre pays, pour arriver ce soir à Estepona, et demander à y coucher ! *Mucho ruido! mucho ruido!* — On peut nous loger, sans doute, on le peut ! Toutefois, si on le fait, ce sera par faveur. — *Favor*, le mot y est !

Que voulez-vous ! il ne s'agit pas de se formaliser. Ou coucher sur le sable, ou gagner les bonnes grâces de la matrone : pas d'autre parti à prendre.

Quand elle a bien grommelé, bourré son fils, répété que nous sommes de trop (vérité dont nous demeurons persuadés), la matrone s'achemine, monte les degrés d'un escalier intérieur, nous après elle, pousse le battant de cette porte, et voilà des salles à n'en pas finir :

— Mettez-nous ici !

— Non. C'est une pièce qu'il ne me convient pas de livrer.

— Mettez-nous dans celle-là !

— Hum ! Cela donnerait trop d'embarras.

— Dans cette chambre alors !

La matrone fait signe que non.

— Dans ce cabinet !

— Allons... soit.

Mais nous n'avons pas doublé le cap des tempêtes. La dame veut nous caser à sa fantaisie, qui n'est pas la nôtre. On se chamaille un peu. Elle tient ferme, nous tenons bon. La victoire est à nous.

Maintenant : — Des lits !

Des lits ! La pauvre femme se prend la tête, lève les yeux au ciel, et recommence à se demander quelle idée singulière, malfaisante, impie nous a pris de courir le monde, pour nous échouer à Estepona !

Quelques matelas étendus sur des planches, entre deux chaises ; un plat d'eau ; une serviette contre les vitres où plonge le regard des passants, voilà notre confort. Sans David, qui met la main à tout, et, bien qu'elle en ait, parvient à faire sourire notre duègne ; sans l'hidalgo, bon enfant sous la superbe, on ne s'en tirait pas.

Vous concevez s'il est facile d'obtenir à manger.

— Madame, que nous donnerez-vous ?

— *Yo tengo nada* [1].

— Bien. Voulez-vous nous faire la faveur — *hacer el favor*, on ne s'exprime pas autrement sur terre espagnole — d'acheter en ville un peu de pain, quelques œufs, du poisson, de quoi ne pas mourir de faim ! Peut-être, y ajouterez-vous cette autre grâce, de nous accommoder le tout.

— *Mucho ruido ! mucho ruido !*

— Pardonnez le *ruido !* Nous ne reviendrons pas.

La duègne s'est un peu déridée. Seulement, ne lui parlez pas de faire vite, vous perdriez tout.

Il en va de la sorte dans les localités écartées. Si ce n'en est pas le charme, c'en est le coin original.

No carne cocida [2] ! Ces mots sacramentels vous accueilleront d'un bout à l'autre des Espagnes. Une fois lâchés, l'hôte fera de son mieux et vous verrez, comme ce soir, la table se couvrir d'une nappe éblouissante, des mets abondants s'y étaler : poule au riz,

1 Je n'ai rien.

2 Point de viande cuite.

œufs fricassés *con jámon* [1], sole à l'huile ; sans compter les figues sèches, les anchois, et l'*aceituna*, olive plus grosse qu'un œuf de pigeon, saturée de vinaigre, dont l'amertume vous déconcerte d'abord, mais que vous mordrez bientôt sans sourciller.

---

6 mai 186...

En attendant, la nuit s'est écoulée.

Huit lieues nous restent à faire pour gagner Gibraltar. David arrive à la course : — Un vapeur anglais est signalé! Le capitaine du port offre de hisser le drapeau. Dans une heure, le bâtiment accostera, nous prendra; dans trois au plus, nous serons rendus à destination !

On ne se le fait pas dire deux fois. Autant la chevauchée à travers les landes parsemées de lauriers-roses, de ruisseaux, de vergers où foisonnent orangers, citronniers, grenadiers et palmiers, est une poésie unique au monde; autant le pèlerinage sur les sables mouvants, brûlants, aux profondeurs fuyantes, avec le soleil à plomb, et de pauvres bêtes éreintées à soutenir est un triste régal.

En un clin d'œil, chacun a bouclé son sac. — Soit qu'elle nous ait trouvés moins ogres qu'elle ne pensait, soit la joie de nous voir descendre les escaliers quatre à quatre, notre matrone, soudain radoucie, nous sou-

1 Œufs au jambon.

haite toutes les prospérités terrestres, avec les célestes par-dessus le marché. Son fils l'hidalgo présente la main à l'une de nos compagnes, et, les doigts de celle-ci sur le poing, franchit les marches du même pas solennel, de la même grâce hautaine et courtoise, qu'y aurait apportée quelqu'un des nobles seigneurs qu'on voit figurer aux toiles de Velasquez.

L'urbanité ne manque pas plus sur le port que dans la *casa de pupillos*. Pêcheurs et flâneurs s'empressent de nous conduire dans l'ombre de cette grosse felouque renversée, où nous attendrons au frais. Vite, un carabinier étend sa capote sur le sable, pour nous y faire asseoir.

Nous ne l'oublierons pas, notre campement d'une heure, sous les flancs noirs de la barque, avec ces hommes au brun visage massés dans le clair-obscur, tous appartenant à des conditions diverses, tous égaux par la politesse innée, par ce respect de soi qui enseigne le respect d'autrui !

Et la mer prolongeait à perte de vue ses plaines diamantées, et derrière nous Estepona rangeait sa ligne éclatante. Quelque figuier la trouait pour y passer sa tête verte ; quelque dattier, partageant de sa flèche l'azur liquide, puis l'azur céleste, balançait son panache dans les airs. Sauf ces rares végétations, nos yeux ne rencontraient que l'éclat du blanc, que la splendeur du bleu. Là-bas, les montagnes du Maroc commençaient à se dessiner à travers la brume hésitante ; le rocher de Gibraltar s'asseyait au sud-ouest. Notre steamer grandissait à l'orient. Posés comme des oiseaux voyageurs sur la limite de deux mondes, nous sentions battre notre cœur sous la double pression des bonheurs d'hier qui s'enfuyaient, du bel espoir qui

s'avoisinait demi-voilé. — Au loin, bien loin, vont nos pensées. Elles frôlent Gibraltar, franchissent le détroit, s'arrêtent sur la terre marocaine. Et qu'elles nous mèneraient bien perdre, si on les laissait faire ! Au surplus, le *par delà*, n'est-ce pas l'infini ?

Notre canot a démarré, le steamer a ralenti sa marche; on grimpe l'échelle, un saut par-dessus bord, et nous tombons... en Angleterre.

Ces dames silencieuses, raides sous leur voile vert, sont la vertu même, je n'en doute pas ; seulement, on respirait les brises clémentes, et l'on a froid ; on se dilatait sous les cieux africains, on étouffe sous les brouillards de Londres ; le sourire répondait au sourire, et notre regard qui va naïvement chercher quelque bienveillance, se heurte à des visages *blindés*. Ces froides effigies ont un cœur, je le sais. Cassez-vous la jambe, elles s'émouvront ; mais tant que vos membres restent complets, elles restent banquises. Or, naviguer de conserve avec des banquises, sur la mer de Gibraltar, vous m'avouerez qu'on frissonnerait à moins.

Qu'importe après tout ! Nous n'avons pas assez de nos yeux pour voir se dresser l'une après l'autre les cimes africaines, les sierras espagnoles, gardiens éternels de cette Méditerranée et de cet Atlantique, unis par le chemin transparent du détroit.

Le *Rocher* monte, une coulée de sable en sépare les pitons, chaque instant ajoute à sa grandeur. Nous courons sur le flot qui étincelle ; deux cents vaisseaux marchands, voiles carguées, gréments détachés en fines nervures sur la mer et sur le ciel, se tiennent immobiles dans l'abri que forme le roc. Maintenant, il s'est

rapproché ; on dirait que le vieux lion arrondit sa croupe et s'étire au soleil. Les forts plantés sur la crête, les trous noirs par où les batteries intérieures vomissent le feu, on discerne tout. Pas un arbre, pas un buisson n'atténuent ces austérités magnifiques. — Campé dans l'azur, les pieds au profond de l'abîme, la tête au bleu des airs, c'est le vieux Calpé, le géant des âges. L'orteil d'Hercule s'appuyait sur son échine. Il a vu passer les galères de Carthage ; il a vu venir les barques des Mores, il a vu s'élancer *el Tarik*, le scheik arabe ; il a vu, après sept cents années de royauté, se reployer les tentes africaines, les princes du Maroc s'enfuir au désert ; il a, dans les temps modernes, vu les fumées monter de Trafalgar. A cette heure, tout se tait ! Et il contemple cet autre sommet séculaire : Abyla, sur lequel Hercule posait l'autre pied.

A mesure que retentissent ces noms antiques, la solennité de l'heure, les magies du tableau éclatent en un glorieux concert.

Notre bâtiment a tourné le cap : l'*Alube* des Phéniciens, le *Calpé* des Grecs, le *Gebel el Tarik* des Mores. — Voici Gibraltar, accroupie au pied de son rocher ; voici la baie immense, l'isthme, San-Roque au bout ! Algésiras l'Andalouse, ruisselante de lumière, sur le bord opposé, considère la forteresse anglaise, cette étrangère vêtue de bronze qui jette l'éclair, tandis que gronde la voix de ses canons, répercutée en de formidables échos.

L'horizon, infléchi en une molle courbure, a perdu quelque chose de son ampleur. Les détails sont venus, la majesté s'en est allée. Ce n'est plus le tableau d'un seul jet, sublime dans son unité, tel que sortant tout à coup du flot il se grava dans l'âme, et jamais notre mémoire n'en perdra le souvenir. Non ; le géant s'est

en quelque sorte humanisé, il a descendu quelques-unes des marches de son piédestal. Sur ses flancs, la ville anglaise étage des constructions modernes : casernes, églises, terrasses où verdoient les jardins. Çà et là, un sentier le raie de ses lacets ; on y sent vivre les hommes d'aujourd'hui ; tout à l'heure c'étaient les grandes ombres de l'antiquité.

Notre capitaine, par bonheur, a négligé d'accomplir certaines formalités, à défaut desquelles nul étranger ne pénètre dans la ville. Échoués, pendant qu'il se met en règle, sur le môle où nous a portés son canot, nous y avons passé deux heures ; nous y serions demeurés deux jours !

Des soldats anglais, habit rouge, bonne tenue, front martial, gardent la porte. Non moins courtois que nos carabiniers d'Estepona, ils ont été chercher un banc et nous y font asseoir.

Felouques, mystiques, embarcations de toute sorte se balançent sur les flots de ce mouillage, qui n'en est pas un, tant le balayent les vents de la Méditerranée et de l'Océan. Mariniers, pêcheurs, agiles et souples, tirent les barques, poussent la rame, nouent les amarres, remontent les ancres avec des cris gutturaux, un rire qui fait briller deux rangs de perles entre deux lèvres rouges, et dans les yeux les rayons du soleil africain.

Mais ce n'est pas eux qu'on regarde ; c'est cette figure grave, souverainement digne : un marchand du Maroc. Le turban de mousseline s'enroule autour du front ; les traits ont une régularité parfaite : nullement classique ; bien moins prévue, bien plus idéale. Une ceinture écarlate, tournée en larges spirales, fixe les plis du caftan ; le pantalon flottant s'attache au cou-de-

pied que chaussent des babouches. Le marchand marocain fait transporter de son *mystique* à la ville des bannes remplies de légumes. Et pendant que l'attitude royale, la lèvre muette, le regard impérieux, il en surveille l'interminable défilé, deux Mores le contemplent. Ployés dans le burnous blanc, leur profil d'aigle, mince, bronzé; leur barbe effilée, l'éclair qui jaillit du fond des prunelles, tout s'enlève d'un coup de pinceau vigoureux, tout s'écrit en quelque sorte comme une sentence arabe, sur la laine aux blancheurs mates du capuchon. Autant le Marocain de Mogador (car il en arrive) reste contenu, enveloppé dans sa majesté taciturne; autant ceux-ci, vrais enfants du désert, naïfs, heureux à peu de frais, s'émerveillent de tout, et surtout d'une emplette qu'ils viennent de faire : deux cruches plates, poreuses, au col délié, le *kouleh* more, dans sa forme la plus élégante. Ils se les montrent l'un à l'autre, ils nous les font voir, puis les inclinent à leurs lèvres, passent leur main fine, nerveuse et brune sur le flanc satiné des amphores; et de nouveau se prennent à rire, posent le vase comme ceci, comme cela; et toujours lui trouvent quelque grâce nouvelle! Et dites que ces gens-là n'ont pas la révélation de l'idéal! Ils sont artistes nés; ils appartiennent à la race qui créa l'Alcazar de Séville, la mosquée de Cordoue, l'Alhambra de Grenade. La beauté, c'est leur lumière; ils ne s'en passent pas plus qu'ils ne se passeraient du jour; leurs yeux la cherchent; quand ils l'ont rencontrée, leur visage en reste illuminé. Dieu merci! l'utilité n'a pas étouffé chez eux la poésie. Sans doute, c'est pour y mettre de l'eau qu'ils ont acheté ces cruches; mais leur regard en caresse l'argile, leur doigt se complaît à en suivre le modelé; il y a là pour eux un plaisir supérieur

à celui d'étancher leur soif : c'est une fête donnée à l'hôte invisible, au poète qui toujours chante en eux.

Un autre, un More de Tanger, la veste brodée, la manche relevée, le bras nu, quelque burnous bleu jeté sur les épaules, attend comme nous. Son visage sans barbe, délicat et pâle ; sa lèvre dédaigneuse, dont une aristocratique urbanité adoucit le pli hautain ; le profil, le geste, tout sent son scheik, son prince : il faut bien revenir à ce mot, qui seul exprime la dignité souveraine de ces peuples accoutumés à commander.

Cependant, la libre pratique nous est accordée. Nous enfilons ce trou pratiqué dans l'épaisseur de la porte ; un couloir, un autre trou, et nous débouchons sur la place, transportés, il semble, dans une de ces vieilles images dont les vieux paravents relégués aujourd'hui au grenier, ont tant amusé notre enfance.

Des maisons jaunes, vertes, bleues, entremêlées de jardins, grimpent à l'assaut du rocher, qui fronce le sourcil en surplomb. Des *volantes* à deux roues ; d'incroyables machines à trois bancs : deux placés dos à dos, le troisième par-dessus, vraies galères du bon temps de la chiourme, lancés à fond de train, vous jettent leur bizarre silhouette. Des matelots anglais, leur grand col renversé battant la nuque, le chapeau ciré planté en arrière, arpentent bras-dessus bras-dessous le trottoir, du même pas qu'ils monteraient à l'abordage. Sur les portes on lit des noms britanniques, moresques, juifs, espagnols.

Au milieu de ce brouhaha, il faut trouver un logis. Le *Club*, l'hôtel favori d'Albion, n'a pas un coin à nous donner. Ne le regrettons pas, c'eût été pis que notre vapeur. — On court, on se démène ; rien de

malaisé comme d'obtenir un abri. Tout est occupé, non par les touristes, mais par les familles des officiers en garnison.

Enfin, enfin, l'hôtel de *Paris* nous octroye un *Cuarto*. A partir de Gibraltar, il n'y a ni chambres à coucher ni salons ; il y a des *Cuartos*. Si vous voulez savoir ce que c'est, entrez dans le nôtre. Voyez-vous cette vaste pièce, coupée en quatre sections par les feuillets d'un paravent ? C'est le *Cuarto*. Chacune des parois mobiles enferme un carré ; ce carré, c'est une chambre. On déploie ou l'on reploie, selon que l'exige le flux ou le reflux des voyageurs, l'un ou l'autre de ces murs mitoyens. Si vous croyez qu'ils vont jusqu'au plafond, vous vous trompez. Pour peu que votre voisin soit curieux, il n'a qu'à monter sur une chaise ; il saura ce que vous faites chez vous.

Nous ne sommes ce matin ni les premiers, ni les seuls occupants du *Cuarto* dont l'obligeance de l'hôte nous a ouvert quelques cases. Un *clan :* mari, maman, frères, sœurs, poupons, logent derrière la feuille de papier qui nous sert de rempart. Un major, un capitaine, je ne sais qui d'autre, s'abritent à l'étage inférieur, à côté du reste de notre *smala*. — Passée la première épouvante, quand on s'est bien assuré que la plus stricte réserve préside à des rapports si intimes, on prend son parti, et l'on finit par honorer la nation que de telles coutumes ne trouvent jamais en défaut. Pas une indiscrétion, pas un éclat de voix, pas un rire intempestif. S'il vous faut un dernier trait : les portes ne ferment point ! On pousse la chaise d'ordonnance ; on met une ficelle à la place des verrous et, comme dit notre brave David en achevant le nœud : « Soit du dedans, soit du dehors, avec un couteau, on s'en tire toujours ! »

Mais venez, appuyez-vous à notre balcon. Regardez ces Arabes ! quelle démarche, quel port, quel pas élastique, et de quel air ce Marocain de Tunis a roulé sur son bras nu les beaux plis du burnous ! Regardez cette Andalouse, l'éventail aux doigts, la mantille aux cheveux, dont les pieds mignons effleurent à peine le trottoir ! Voyez ces Écossais, buste haut, front martial, l'œil sincère, portant fièrement l'habit écarlate, le jupon aux couleurs du clan, le tablier de fourrures à queues de renard : belles troupes, hardis compagnons !

Mais les yeux retournent à ces caftans bruns, verts, rougeâtres, teintes moelleuses où se complaisait le pinceau des anciens maîtres. Le regard s'arrête à ce vieux juif, dans sa robe étriquée, rapée, la couleur des choses qui n'en ont plus. Sa barbe pointue et rare, s'effile sur le corps allongé ; l'homme glisse, hésitant, sinueux, le long des murs, traînant des babouches éculées, et s'effrayant de leur bruissement. Un autre *siècle* arrive à sa rencontre, plus sordide ; la même barbe appointie, le même nez crochu. Ils se sont avisés ; ils s'abordent ; leurs maigres silhouettes se profilent sur les clartés pâlies : cela fait une toile de Rembrandt.

Pendant ce temps vont et viennent de beaux jeunes hommes à la taille élégante, vêtus d'une tunique parfois blanche, parfois rouge, parfois bleu lapis. Les manches serrent le bras, la ceinture est souple, le menton est imberbe, les sourcils dessinent un arc noir et mince sur les paupières allongées ; brunes paupières, qui mettent leur ombre frémissante sur le pâle visage. Tout est gracieux dans l'allure, tout est clair dans l'expression ; un esprit lucide s'y devine, un fugitif sourire indique la finesse. Ce sont les jeunes fils d'Israël ; et il semble que Juda

se relève de la poussière, et l'on comprend qu'un jour, ceux-ci règneront.

Les heures s'écoulent à voir, sur ce point unique au monde, se croiser les races, les continents se rencontrer, les peuples antiques, les sociétés modernes échanger un regard avant de rentrer, ceux-ci dans le désert, ceux-là dans le tourbillon.

---

7 mai 186...

Air vif, ciel pur ! — Entre chaque maisonnette badigeonnée de rose ou de jaune, la vigne, les orangers font effraction parmi les murs. Toutes les fois que s'écartent les branches, notre œil plonge en dessous jusqu'à la mer, dans ce gouffre bleu, profond, où vergues et mâts jettent leur trait net.

C'est vous dire que nous montons à la citadelle.

Une tour arabe, dernier vestige de l'invasion d'el Tarik, a coupé les verdures. Le rocher se dresse ici, sans transition.

Il a sa beauté. Ces formes agressives; cette ossature contre laquelle s'est usée la dent des siècles; cet immobile témoin des âges, assis aux confins du monde antique et du monde moderne; ce front chenu qui a résisté à toutes les tempêtes; ce colosse qui sépare la civilisation de la barbarie; ce rude géant qu'embrasse une mer pleine de sourires, tout nous porte dans un de ces milieux où tant de grâce s'unit à l'austérité, tant de mélancolie à la

gloire, et le jour est si radieux, l'heure si fraîche, l'éclat si royal, qu'on sent comme une sorte de triomphe se mêler dans l'âme à l'impression du bonheur.

Des rencontres pareilles sont une conquête. On grandit à contempler ces grands aspects, tout comme on diminue à considérer de vulgaires images. Notre être entier nage dans les régions supérieures. — N'avez-vous pas senti cela ? Un souvenir qui montait du passé, un son, une voix ne vous ont-ils point donné des ailes ?

Lorsque les verdures se retirent, la note sensible s'éteint. La lumière et les lignes, seules maîtresses, resplendissent alors en un rayonnement absolu. Je dirais qu'il est implacable, si les transparences n'y mettaient la douceur. Puis il y a cette grande ombre, qui tombe du rocher. Je crois respirer encore l'air aromatique et pur; il me semble que des limpidités bleues m'enveloppent encore. San Roque blanchit au talon de son isthme; Algésiras, sur son rivage, brille comme une perle abandonnée du flot; la sierra de Hogen, la sierra de Sanorra lui font une couronne.

Parfois le rocher coupe les horizons; alors nos yeux se rabattent au sentier qui va s'accrochant de ressaut en ressaut, semé sur les bords de fleurettes printanières. Il y a des papilionacées jaune vif, qui se balancent comme si elles allaient prendre leur vol; il y a des astérées qui rangent leurs étoiles lilas en épaisse bordure; il y a des antirinums plantés, avec leurs petites gueules rouges, dans les anfranctuosités; les soucis mettent partout l'or de leurs fleurons, tandis que les mauves d'un lilas presque bleu s'agitent avec lenteur. On les verrait dans une prairie, on les regarderait à peine; ici, parmi les cailloux, la fragilité de ces pétales délicats opposée aux rigidités du granit, la variété des couleurs à ce ton mono-

tone, les fraîcheurs d'un jour à cette éternité, je ne sais, mais je n'ai jamais tant contemplé de pauvres feuilles et de pauvres fleurs.

Un soldat anglais nous accompagne. Figure ouverte, le teint rose et blanc, le front carré, la main solide, les favoris d'un jaune roux. Un coup de poing de ce bon poing-là, nous fait ouvrir la porte massive qui ferme le fort proprement dit. De l'autre côté prennent les galeries.

Mon ami, elles sont larges, hautes, longues, propres. Elles montent doucement sous la voûte; quelques embrasures les éclairent; dans chacune de ces ouvertures reluit un gros canon qui tourne sa bouche, tantôt vers l'Espagne, tantôt vers la mer. Vous verrez-là des piles de boulets, tant qu'il vous plaira. On vous montrera le puits qui fournit l'eau, les magasins où s'entassent les munitions, le salon entouré de mortiers, avec la fauve lumière qui glisse sur leur carapace; on vous racontera qu'ici, Nelson fit déjeuner ses officiers la veille de Trafalgar. C'est puissant, c'est grave, c'est prodigieux. Tout comme un autre, je comprends les tragédies de la guerre; la bataille a pour moi son enivrement; mais l'engin — passez-moi le mot — me laisse ennuyée.

Ah! si je les voyais fumer, si je les entendais tonner, ces galeries taciturnes; si l'artilleur, à demi couché sur sa pièce, visait la proie et qu'un éclair jaillît sous sa main; si le bruit des armes emplissait la montagne, si je sentais ses flancs tressaillir sous les foudres, si l'ouragan de fer et de feu l'enveloppait de ses tourbillons; alors, oui, l'enthousiasme s'allumerait en moi. — Ce matin, dans ces corridors scrupuleusement balayés, en face de cette tenue presque bourgeoise à force d'être irréprochable, j'ai presque envie de bâiller.

Le sentier, selon qu'il tourne, nous met vis-à-vis du détroit et des montagnes du Maroc, légères, fluides on le dirait; avec Ceuta devant nous, Tanger plus loin vers l'ouest : deux points blancs au ras des eaux. Ou bien, il nous mène du côté de l'orient, et les despoblados que nous traversions l'autre jour s'aplatissent le long de la mer, tandis que la sierra de Ronda dresse au nord ses sommets où l'hiver a laissé quelques taches de neige.

Maintenant, l'échancrure du rocher a séparé ses deux pitons. Nous voilà sur la plate-forme des signaux, terrasse fortifiée où se niche, enguirlandée de passiflores, la maisonnette du gardien. L'éther nous enveloppe. Appuyés au mur, le rocher étale au-dessous de nous toute une floraison dont les tiges, que fait frissonner le moindre souffle, se profilent sur la mer. Cette mer a des profondeurs vertes, bleues, épanouies d'écume; elle va, couverte d'embarcations qui ressemblent à des flottilles de nautiles, elle va toujours plus limpide, toujours plus radieuse, se perdre vers les horizons de l'est, en un lumineux rayonnement.

La grande corne du rocher, levée en face de l'Europe, appuye son profil inflexible sur des perspectives incertaines et diverses. L'autre : *el Hacho* (la torche), dressée contre l'Afrique, s'emporte tout entière sur les sérénités de la mer.

Cette Afrique, un rempart en garde les abords. Derrière la chaîne qui court au premier plan et dont on voit les versants s'accidenter de ravins, d'autres monts s'étagent; d'autres cimes, indiquées d'un trait plus léger à mesure que s'approfondit la distance, vont croisant leurs fuyantes silhouettes.

Notre mirador aérien est suspendu comme la nacelle

d'un ballon. Bien au-dessous, planent les vautours à l'aile fauve marquée de blanc. Sur l'isthme, là-bas, un régiment, arrivé d'hier, a planté ses tentes coniques. Ce vapeur qui met le cap sur Algésiras, écorche de son soc le saphir de la baie.

C'est le triomphe de la lumière et du bleu.

En un jour pareil [1], el Tarik, le chef berbère, tournait vers l'Europe la proue de ses felouques; Julien, le traître, livrait Algésiras. Le scheik more battait Rodrigue, le roi goth. Puis les Africains, au pas de course, prenaient Ecija, prenaient Malaga, prenaient Elvira, Grenade, Cordoue, Tolède, envahissaient tout. L'Espagne appartenait au Croissant. Chaque tribu mettait la main sur une ville. Les Arabes de Damas avaient choisi Cordoue; les Bédouins de Palestine, Algésiras. On voyait les Persans à Xérès, les cavaliers de l'Yémen campaient à Tolède, Grenade était à ceux de l'Irak.

Il semble que Carthaginois, Visigoths, Mores, se heurtent encore sur ces rivages, que les dards obscurcissent l'air, que des cris de bataille déchirent cette paix, et qu'au fond des perspectives prolongées vers l'ouest, on entende gronder encore le canon de Trafalgar.

Non, tout fait silence.

L'Afrique mystérieuse dort étendue au soleil. L'Espagne sommeille parmi ses orangers. L'intelligence, le courage, la liberté, maîtres du siècle, siègent ici, sur le roc nu, représentés par ces loyales figures des soldats anglais, par cette énergie tranquille, par cette autorité du bon sens, par cette solidité de la bonne santé

1. An 711.

morale, par cette force du *self-government*, irrésistible, et qui ne recule pas [1].

Ici, porté haut, entre les deux continents, le sérieux domine. L'heure est solennelle. On en sort mieux libéré des ambitions mesquines; le cœur mieux consolé des égratignures; l'âme enlevée d'un meilleur élan vers Dieu, Créateur et Sauveur; on en revient plus humble. Ce grain de poussière que nous sommes s'est fait plus menu; il ne pèse pas moins, car il vaut des mondes; il tient moins de place dans notre horizon. Chétifs et sans bornes, éphémères d'un jour qu'attend l'éternité, perdus si Jésus ne nous tient; follement ballottés comme cette semence que je vois tournoyer sur l'abîme, qui flottera, remontera, descendra, jusqu'à ce qu'une goutte d'écume l'ait engloutie pour toujours; la main de Jésus nous devient plus chère. Au milieu de cette gloire des cieux, de la terre et des mers, un effroi nous a saisis. — Non! c'est une prière qui nous prend sur ses ailes! Elle nous met plus haut qu'Abyla, plus haut que Calpé, plus haut que l'Atlas! Et, tandis que le flot promène ses molles palpitations d'un monde à l'autre, pendant que les petites vagues, tantôt caressent la plage Carthaginoise, tantôt s'émiettent sur les rives d'Ibérie, nous, blottis sous les compassions divines, nous restons confiants.

Celui qui brise les empires, s'arrête parfois devant la souffrance d'un vermisseau.

1. Ce n'est point un trait indifférent dans le tableau que la petite case du gardien, le *home* : proprette, avec sa bibliothèque, sa grosse Bible, ses fleurs sur la fenêtre, son écritoire, ses porcelaines artistement groupées, son caractère intime, la gentille maîtresse du logis qui nous y reçoit bienveillante et contenue. Quant aux singes, il en faut faire son deuil. Le roc, chaque jour mieux

Le soir.

Jadis *l'Alameda*, jardin serré entre la mer et le roc, se nommait *les sables rouges* et recevait, en sa qualité de plage, toutes les immondices de Gibraltar.

En 1814, un gouverneur arriva, qui en fit un paradis.

De larges allées se prolongent sous les mûriers de la Chine, arbre résistant, aux racines tordues, vigoureuses, presque sculpturales; le géranium arrondit sur nos têtes ses ombelles écarlates; grenadiers, agavés, tamarisques, toute sorte de verdures énergiques, légères, plumassées, dentelées, glauques, brillantes, foisonnent dans l'ombre; le datura suspend à dix pieds du sol ses grandes cloches au parfum enivrant; tout contre la montagne, les pins ont croisé leurs branches; des canons mettent leur bronze parmi ces fleurs; c'est une expansion de sève, c'est une fougue de végétation que ne connaissent guère nos pays tempérés.

Là-dessous vont errant les Mores, amis des jardins. On les voit cheminer deux à deux, rêveurs, la parole rare, les mains derrière le dos, quelque chapelet d'ambre aux doigts; leur turban de mousseline blanche, les plis du kaftan bleu foncé, paraissent et disparaissent derrière les bosquets. Puis ce sont des *señoritas*, la dentelle noire sur les cheveux, le rire aux lèvres; ce sont des Anglaises aux boucles blondes, entourées de

dépouillé, ne leur offre plus que des cailloux. Huit de ces pauvres exilés restent seuls. Encore mourraient-ils de faim, si on ne leur fournissait des aliments.

leurs blonds enfants. Des cavaliers caracolent; d'intrépides *ladies* conduisent leurs attelages; le Gouverneur, martial visage à barbe grise, passe escorté de son état-major, tous à cheval et plume au vent; voici venir sur les eaux un navire français, dont la silencieuse hélice dévore le flot : à peine aperçu, il est arrivé. Le soleil à son déclin flamboye d'un tel éclat, qu'on ne saurait fixer, sans en rester aveuglé, la colonne de lumière qu'il laisse tomber dans la mer. Point de nuages incendiés, point d'irradiations vermeilles; un or transparent qui pâlit, s'efface, la nuit commence. Et c'est tout au plus si derrière les montagnes d'Afrique le ciel a gardé ces limpidités d'un bleu vert : le bleu du Pérugin.

Maintenant la mer, ardent foyer tout à l'heure, s'est faite noire. Elle roule des masses d'encre. L'obscurité s'est abattue d'un seul coup. Nous sommes rentrés dans Gibraltar : la Babel des nations.

Ce nom lui convient. Ne cherchez pas ici l'Angleterre, n'y cherchez plus l'Espagne. Un *sombrero* nous étonne, je dirais presque nous déplaît. L'Espagne s'en est allée je ne sais où. — Vous avez mieux! Vous avez ce lieu, unique au monde; rendez-vous des races d'Orient, des races d'Occident, des races du Nord, des races du Midi; et le passé historique, pour y mettre ses profondeurs.

La retraite sonne par les rues. Musique bizarre : fifres, triangles, vingt tambours. La fanfare va son pas rapide, résolu, prête à tout venant. Parfois, les tambours jettent un pétillement de notes qui fait penser au feu de peloton. Le fifre reprend, son siflet aigu scande la marche, le triangle y met sa pluie d'étincelles. Tous ces hommes, tête haute, poitrine largement dila-

tée, magnifiques de hardiesse, se portent en avant d'une seule volonté.

Sept régiments gardent Gibraltar. Parmi leurs soldats, beaucoup se sont distingués en Crimée; surtout ces Écossais, le bataillon qui vient là, toque au front, plaid à l'épaule, *pibrochs* en tête.

Que je leur trouve un indicible charme, à ces tons plaintifs, un peu farouches de la cornemuse ! Leur voix étranglée parle des pauvres landes où tout enfant on courait pieds nus : pays misérables si vous voulez; mais, de l'aube au soir, on y voyait marcher le soleil, fuir les ombres, et la nuit, on y regardait les étoiles.

Telles que les voilà, ces troupes ont au suprême degré le caractère martial. Il n'est qu'un mot : *Good fellows !* pour exprimer la joyeuse audace de ces braves gens, tous décidés à faire leur devoir.

Comme nous rentrions, nous avons rencontré le cercueil d'un enfant; petit coffre blanc qui disparaissait presque sous les rubans et les fleurs. Après, venait celui d'un homme, long coffre noir sur lequel on lisait : *Manuele.*

J'aime ce suprême adieu, et que le mort qui traverse une dernière fois le peuple des vivants, leur laisse son nom; trace bien fugitive; mais l'on s'arrête, et l'on prie pour les déchirés.

---

7 mai 186...

Rien d'irrégulier comme les communications entre Gibraltar et Tanger.

Les bâtiments de transport partent quand ils ont leur

chargement, quand ils ont leurs passagers, quand il leur plaît : c'était hier, ce sera demain, peut-être dans trois jours, peut-être dans quinze! Leurs agents n'en savent pas plus que vous. Tendez l'oreille, ouvrez les yeux. Si vous entendez ronfler quelque cheminée de steamer, courez au port ; peut-être verrez-vous la fumée se déployer à travers le détroit ; peut-être arriverez-vous à temps, comme ce matin, et, démêlant un canot libre parmi l'affluence des Mores qui débarquent, des juifs qui embarquent, des highlanders qui se promènent le front tourné vers les brises de mer, vous aurez la chance de mettre le pied sur l'échelle du vapeur, juste au moment où les ancres remontent, accompagnées de ce chant mélancolique et scandé qui parle de lointains voyages et de pays inconnus.

La mer est calme, toutefois on y sent rouler en plis lourds le flot de l'Océan : vague élargie en d'incommensurables immensités.

Notre proue, tournée vers Algésiras, a coupé la baie, elle a doublé le promontoire ; le phare de Tarifa s'est projeté, svelte et blanc, sur son rocher ; au delà de Tarifa, dont les maisons semblent des œufs d'alcyon pressés dans le nid, des écueils affleurent la vague, une belle coulée de sable y descend ; cela sent son désert et cela brûle les yeux.

Coup de barre au gouvernail ! Nous filons sur l'Afrique. Les montagnes du Maroc se sont avoisinées. Derrière les cimes qui croisent leur profil lumineux se déroulent les plaines, à l'infini.

Là-bas, les tribus berbères asseyent leurs villages ; là-bas, des hordes noires plantent leurs huttes coniques ; là-bas se dressent les tours des scheiks arabes ; là-bas ils franchissent les sables, au galop de leurs

cavales, enveloppés du burnous soyeux, rois du désert, chevaleresques et courtois. Les végétations prodigieuses y font à leur guise ; le baobab y étend ses bras, qui à eux seuls sont une forêt ; les bambous s'élancent d'un jet ferme et satiné ; les caféiers embaument l'air ; des troupeaux d'éléphants promènent leurs grands dos gris à travers les savanes, leur trompe va cueillir les jeunes pousses des mimosas ; on entend sonner le désert sous le sabot des girafes, on voit passer l'ombre légère de l'antilope, le rhinocéros remonte lentement du fleuve où plonge l'hippopotame, où le caïman glisse parmi les roseaux. Et de ces contrées pleines de mystère, que semblent garder encore les enchanteurs de la fable, arrive l'ivoire, la poudre d'or, l'encens, les fruits merveilleux. Et c'est la terre où le Nil, ce patriarche des fleuves, plus vieux que Moïse, chargé d'années, d'histoire, de légendes, qui a vu naître les empires et les empires tomber en poussière, c'est dans ces profondeurs que le Nil dérobe son origine, toujours lointaine, toujours mieux cachée ; et, quand on croit la découvrir, elle recule et se perd.

Cette terre morte a vécu. Puis elle s'est endormie. Tant de siècles ont passé sur elle qu'une sorte d'enfance lui est revenue. Elle se lève de son long sommeil, le front oppressé de rêves, avec les ignorances de qui s'éveille à la vie.

Pourtant, lorsque Méroé couvrait de ses palais l'espace aujourd'hui vide et morne, qui sait s'ils ne venaient pas du fond de l'Afrique, ces architectes dont l'œuvre étonne notre civilisation. Qui sait, si dans les âges antérieurs au temps où les Pharaons promenaient leurs armées du Nil à l'Euphrate, les royaumes nègres n'avaient point leurs fastes, les déserts leur Babylone,

leur Ninive, leurs jardins suspendus ! Un vague murmure semble monter du continent étendu derrière les remparts de l'Atlas : voix de l'immensité, voix du passé, voix de l'avenir ; bruits farouches, rugissements de lion, aboiements de chacal, rire des hyènes ; et la danse nègre au cliquetis des tambourins, les pleurs des esclaves arrachés au sol, les frénésies du carnage, les sanglots de ce monde étrange, désolé jusque dans l'ennivrement de ses plaisirs !

Le détroit est abandonné ce matin. A peine si la voile de quelque *mystique* y découpe son triangle ; à peine si quelque fumée monte sur la côte, vers l ouest. — Ce sont les eaux de Carthage ; notre vapeur, qui a franchi le canal, range le bord africain.

Mon ami, la vague me berce encore ; je sens sur mon front le vent qui a passé sur l'oasis ; mon regard suit comme alors les découpures du rivage planté de nopals, d'agavés, de chamérops, de chênes lièges : verdure intense égayée ça et là d'un morceau de blé, tout à coup déchirée des sables qui se précipitent en avalanche d'or. Sur les crêtes, marche au pas de son étalon quelque Arabe, ployé dans le burnous blanc. Et je vais la revoir, ma belle Africaine ! je vais entendre les accents gutturaux des enfants du désert, je vais retrouver mes dromadaires au pas mesuré, à l'œil pensif !

Tanger, éclatante sous le soleil, baigne ses pieds dans le flot et grimpe à son rocher. D'un seul jet, son minaret a jailli vers Dieu ; les drapeaux des consulats ont déployé leur flamme ; la plage remonte jusqu'au vieux mur d'enceinte. Là s'ouvre dans son ombre profonde, sous le panache des palmiers, l'arceau prolongé de la porte arabe.

Stop ! — Un ouragan de bachots, de canots, de Mores, de nègres, de juifs, a envahi le vapeur. Cela rame, cela court, cela crie, cela nous prend d'assaut. J'ai ressaisi l'idiome rude, passionné, tranché de syncopes, comme si le courroux coupait le discours en morceaux.

A travers bahuts, sacs, malles, foule qui se jette dans les embarcations pour gagner le rivage, foule qui enjambe le bordage pour prendre la mer, on se trouve emballé, porté, jeté au milieu du tumulte et des clameurs en vingt langues diverses, dans cette balancelle que soulève et qu'abaisse le flot. Lorsque ces grands bras cuivrés, nerveux et souples, vous ont assez promené d'un bachot à l'autre, lorsqu'ils se sont assez disputé votre personne et vos effets, ils coupent l'amarre, saisissent la rame, défont la voile, et nous voilà, le cap sur Tanger. A vingt pas du bord, le canot s'ensable. La horde qui gesticulait le long du rivage se jette à l'eau. En un clin d'œil, chaque voyageur se trouve à califourchon sur le dos d'un nègre, sauf les dames qu'on enlève dans des fauteuils.

Mais dites-moi, le voyez-vous, ce fer à cheval de la porte moresque ? En voyez-vous les gardiens, burnous blanc négligemment rejeté en arrière, l'œil profond et scrutateur, la barbe fine, la lèvre délicate et réservée ; paisibles, comme des gens qui sentent le désert par delà ?

Le chef des douanes nous fait signe d'ouvrir nos sacs. Sitôt obéi, d'un geste dont l'exquise urbanité me reste présente, sa main referme la serrure, son regard se détourne : qu'Allah, semble-t-il dire, le préserve d'indiscrétion !

Hamed, notre drogman, s'avance alors : magnifique,

hautain, drapé dans les plis sculpturaux de son burnous. Sous la voûte passent et repassent des nègres découplés; lestes, vifs, avec ces lueurs nacrées qui glissent sous la paupière, avec cette grâce native des peuples dont rien ne gêne les mouvements.

Hamed nous a conduits à notre hôtel, en face de la mer. Un saut nous met dans cette rue, la grande artère de Tanger, projetée du port au désert.

Bordée de maisons éblouissantes et closes, de boutiques où rêvent les marchands accroupis, le soleil y tombe d'aplomb. Dans ce rayonnement, montent, descendent, se coudoyent les races diverses. Un autre monde nous a saisis; la vie sauvage nous frôle, un pli de terrain nous en sépare seul.

Voici venir l'homme du Sour, presque noir, tête rasée, lèvre épaisse mais ferme en ses contours, recouverte d'une moustache laineuse; le nez est droit, l'œil a cette cornée plus blanche que la perle et ce long regard des peuples taciturnes. Voici le paysan, vêtu de son raide burnous à mille raies, espèce de coule monastique: pantalon roulé au genou, ceinture de corde, bras nus, jambes nues, bon travailleur. Ce juif de Mogador, calotte noire, manteau jeté sur l'épaule, l'écharpe bariolée autour des reins, barbe courte et fine moustache, franchit les degrés de son pied élégamment chaussé de brodequins. Le soldat, capuchon rabattu, fait sonner sur les dalles son fusil, dont la crosse recourbée s'incruste d'ivoire et d'argent. Des nègres splendides circulent parmi la foule. Ce ne sont plus ces misérables spécimens de la race africaine, humiliés par l'esclavage, abâtardis par notre civilisation, qui les empoisonne quand elle ne les asservit pas. Le sol où ils posent le pied leur appartient. Ce continent les reconnaît pour

maîtres. S'ils ne le savent pas, ils le sentent. Leur front se porte haut. Tous grands, fiers, les membres reluisants comme l'ébène, leur œil étincelle; ni la souffrance ni les mépris n'amortissent le regard. Bien différents du More contenu, du juif intelligent et rusé; dignes à leur façon, prompts aux saillies, poètes, artistes, un sang vif et joyeux court dans leurs veines. Ce peuple a le soleil en lui.

Ça et là, on rencontre des êtres effrayants : créatures entre l'homme et la bête. Un bout d'étoffe, lambeau sordide, s'entortille autour du corps décharné; une corde en poil de chameau le retient; la tête rasée se coiffe bizarrement d'une touffe de cheveux qu'y a laissé le barbier de la tribu : mèche crépue, longue, emmêlée, qui fouette une joue, fouette l'autre, bat la nuque, serrée au crâne par un bandeau de cuir. Ce sont les gens du Rif. Sinistre apparition ! Jamais le Sinaï, jamais la Nubie ne nous ont rien révélé de pareil. Obtus, féroces, ils regardent sans voir; je me demande s'ils parlent. La brutalité domine; l'œil a les fixités, aussi les éclairs du fauve. Sauf le poil, on dirait quelque hyène prise au piège et traînée parmi les humains. Tenant à main serrée un mousquet effilé, cerclé de cuivre, ils parcourent la rue d'un pas inquiet; toujours seuls, jamais groupés; pas même devant cette porte de Fez, par où ils sont entrés ce matin, par où ils sortiront ce soir pour gagner leurs repaires. — Représentez vous un naufrage au pied du Rif, avec ces hommes-là pour en recueillir les épaves !

Les jeunes Israélites, front éclairé, opposent le rayonnement de l'âme aux bestialités des sauvages de la montagne.

Le mouvement est incroyable, la noblesse est par-

tout. Pas une trivialité. Les barbares du Rif sont horribles ! mais leur visage inspire la terreur, non le dégoût.

Comptez parmi les plus rares privilèges du voyage ce rayonnement du beau : beauté de l'attitude, beauté des lignes, du vêtement, de la forme, des traits, l'éclat des murs qui répond à l'éclat des sables, ces pavés qu'on dirait de marbre, cette longue ligne bleue du ciel qui suit cette longue ligne horizontale de la rue moresque : toute cette magie qui nous donne des tressaillements de bonheur.

La mosquée est fermée aux chrétiens. D'un regard furtif, en passant, nous avons vu la cour des ablutions ; sa fontaine chantait ; l'iman, accroupi dans l'ombre, murmurait les sentences du Koran qu'accompagnait le balancement du corps.

En deçà de la porte de Fez, fourmillent allants, venants, chevaux, ânes, mules et mulets. Des forgerons y ont établi leur enclume ; ils ferrent tout ce qui arrive et tout ce qui part.

Ce grand jeune homme, drapé dans sa robe verte, le turban de cachemire roulé en auréole autour du front, le galbe ovale, les paupières abaissées, les sourcils marqués d'un trait mince et noir : un asiatique, vend des pastilles de rose et du bois de sandal.

Une fois la porte franchie, tout s'est transformé. Vous aviez la ville, vous avez le pays. Tantôt des ânes reviennent chargés de fourrage, tantôt les chameaux en longue file arrivent de l'intérieur. Arabes des plaines du Sour, sauvages du Rif, les uns appuyés au mur, les autres accroupis, s'entassent dans cet espèce de caravansérail en plein air, tandis que les nègres rentrent avant la nuit des jardins de leurs patrons.

Les femmes, les premières que nous ayons rencontrées, ont glissé à l'écart. Elles se cachent sous un suaire d'étoffe raide et blanche, dont l'épaisseur forme de belles cassures. Serré autour du corps par les petites mains brunes qui en rassemblent les plis, ce drap mortuaire dessine les lignes gracieuses de la tête et du cou. Les fantômes silencieux vont errant sur les crêtes, disparaissant derrière les buissons de grenadiers.

Ce sont bien les abords d'une ville africaine. La nature y est libre ; le sol s'y bosselle ou s'y ravine, sans que main d'homme ait jamais essayé de le maîtriser.

Quand on se retourne, on voit Tanger s'emporter d'un seul bloc sur l'azur de la mer.

Puis, l'on s'enfonce en quelqu'un de ces sentiers tout enchevêtrés de lianes, enfouis entre deux haies de cactus. Le soir est venu, des parfums imprègnent l'air, le rossignol chante, des perspectives immenses se prolongent vers le sud. Nos femmes, accroupies sur les tombes d'un cimetière, semblent des figures de Michel-Ange, enveloppées du voile de marbre, pleurant dans ces tragiques attitudes que rencontre la douleur. Oui ! et sitôt que se sont écartés les hommes qui nous accompagnent, les petites mains brunes laissent échapper le voile, et ces belles affligées rient de toutes leurs dents.

Que vous dirai-je des jardins consulaires : fouillis à l'orientale, bananiers, rosiers, dragonniers ? Quelque plantureux qu'ils se fassent, les jardins ne sont pas ce qu'on vient chercher ici. De sorte qu'après un moment passé à écouter Bulbul, reprenant notre chemin encaissé de verdures, nous sommes rentrés par le quartier juif.

Tout reste muré chez les Mores, tout est ouvert chez les juifs.

Le regard pénètre librement dans le *patio* ; on y voit les femmes d'Israël, très belles et très blanches, se livrer aux soins du ménage ou gravement assises sur leurs coussins de brocart, vêtues de robes rouges chamarrées d'or, le front ceint d'un bandeau royal, les mains, la poitrine, la taille, les pieds même ornés de joyaux, célébrer quelque fête de famille, plus majestueuses que pas une souveraine d'Orient.

C'est bientôt la nuit, je m'appuye à l'embrasure de ma fenêtre; j'ai la mer devant moi ; au-dessous, la terrasse du rempart, et ce nègre, accoudé sur un canon, qui contemple l'espace où glissent, comme des serpents d'or, les lumières du soir. Le nègre a posé près de lui sa mandoline ; parfois il en caresse, du bout d'une plume, les cordes qui babillent doucement; puis il roule une cigarette, aspire le parfum d'une orange, en exprime le jus à ses lèvres, et de nouveau s'accoude au mur, la mandoline aux mains, le regard sur ces fonds infinis. C'est son plaisir, à lui ; joie sereine, faite de choses exquises : un son, un arome, quelques gouttes de nectar.

Qu'en dites-vous ? Se pénétrer ainsi de lumière, songer, peut-être se souvenir; nos habitués d'estaminet peuvent en rire ! Moi, je trouve cela plus noble qu'une bille poussée sur un tapis vert, dans les écœurantes fumées de l'alcool et du tabac.

De ce monde africain, nous voici tombés, comme sur le vapeur d'Estepona, dans la solide Angleterre. Notre hôtel est comble d'officiers. Ils ont quitté Gibraltar,

empesté de fièvres mortelles, pour venir respirer, ici, l'air vivifiant qui a passé sur le désert.

Les jeunes israëlites qui nous servent exceptés (ces visages lumineux dont chaque sourire me fait penser à Daniel, à ces fils de la maison royale de Juda, captifs dans Babylone); sauf ce rayon d'Orient, égaré dans notre *dining-room*, on croirait qu'une fée espiègle nous a, du coup de sa baguette, transportés au fond de Piccadilly.

Ne nous en plaignons pas trop. Nos Anglais — évidemment nous sommes chez eux — nous reçoivent avec une parfaite urbanité. Tous les hommes se lèvent, dès que paraît une femme. L'un d'eux, officier supérieur, à qui mon mari s'est empressé d'offrir le haut bout, découpe le rosbif traditionnel, sert sa voisine de droite, puis sa voisine de gauche, nous offre directement tel ou tel mets, exerce les droits, accomplit les devoirs d'un gentilhomme appelé à faire les honneurs de son manoir.

Si, au premier moment, ce trait national nous étonne; si la timidité, l'emportant parfois sur la faim, nous laisse les dents un peu longues; convenons, en revanche, que l'usage ne manque ni de cordialité ni de courtoisie. Nous voilà bien loin de ces figures gourmées qui traversent notre Europe, chapeau cloué sur la tête, mains enfoncées dans les poches, hostiles à tout venant, plus froissées d'une intention bienveillante que d'autres ne le seraient d'une grossièreté.

Vous ai-je dit qu'un juif, rusé personnage, nous avait rencontrés par la ville — il y tend ses filets — et nous avait menés chez lui?

Comme nous errions seuls à l'aventure, heureux de notre liberté, un homme d'âge, caftan bleu, manches ouvertes et flottantes, ceinture de cachemire autour des reins, calotte enfoncée jusqu'aux yeux, s'approche de nous, insinuant, mielleux, disert, l'air d'un patriarche en quête de quelque vertu d'hospitalité.

Micaël — je lui donne exprès un nom qui n'est pas le sien — n'offre pas ses services: benoîtement il les impose. Sa bouche ne demande rien, mais vous ne sortirez pas de ses doigts, sans y avoir laissé deux ou trois flocons de votre laine. Il sait beaucoup, s'exprime en termes choisis, nous escorte, nous pilote, parfaitement résolu à ne pas nous lâcher d'une semelle... et nous voilà dans sa maison.

Le vestibule est resté arabe; le salon, dont notre patriarche s'efforce de nous faire admirer les élégances, est européen. Hélas, ce canapé vulgaire au lieu du divan, cette table ovale au lieu du plateau de cuivre, ces chaises premier Empire au lieu des piles de coussins jetées çà et là sur un tapis d'Orient, nous laissent plus froids qu'il ne comptait.

Notre hôte, qui n'est point un marchand, oh! pour cela, non! nous introduit — uniquement par complaisance — dans ce sanctuaire, vrai bazar où s'entassent porcelaines, narguilehs, ceintures, colliers, burnous, tarbouchs, nattes, bracelets, hanaps d'ivoire, bois d'aloès, ambre, éventails, pantoufles merveilleusement brodées; et nous affirme que lui seul, à Tanger, possède pareils trésors.

Peut-être, en notre faveur, consentira-t-il à se départir de quelques objets! Peut-être acceptera-t-il, en souvenir de nous, quelques pièces d'argent ou quelques pièces d'or!

Tout confus de cette excursion dans les régions mercantiles, Micaël se hâte de reprendre son sujet favori : ses hautes relations dans le monde littéraire, voire dans la diplomatie; et le triste sort des israélites en Maroc!

Cinq mille juifs habitent Tanger : objets de mépris et de haine, oppressés, molestés, égorgés à l'occasion; jusqu'au moment où l'idée leur est venue d'invoquer la protection du drapeau français. La France a étendu sur eux un pan de sa robe; maintenant, on les voit marcher tête levée, et leurs femmes se promener à peine voilées, étincelantes de pierreries, belles, souriantes, sans que nul ose les offenser, même du regard.

Un concert nous attendait au retour.

Quatre musiciens arabes sont entrés dans la salle basse de notre hôtel; ils posent contre le mur leur long bâton recourbé qui ressemble à une crosse d'évêque, et vont s'accroupir dans ce coin.

L'un, cuivré, figure mâle et princière, porte le turban de mousseline; sa barbe pointue s'effile sur la poitrine; il a jeté sur sa robe noire le burnous aux laiteuses blancheurs. Incliné, les paupières demi-closes, plongé dans une sorte d'extase, ses mains promènent l'archet sur le *Rhebab* [1].

L'autre, visage pâle, noires prunelles, lèvre forte et rouge où s'égare parfois un sourire, s'enveloppe du burnous bleu; de son pouce armé d'un ongle en cuivre, il égratigne les cordes du *Laut* [2].

Le troisième, tête rasée, ficelé dans un vieux kaftan

1. Guitare à deux cordes.

2. Instrument formé de lattes en bois dur, sur lesquelles huit cordes sont tendues.

verdâtre — espèce de redingote qui a perdu les pans, le collet, les manches, jusqu'au dernier poil — le troisième tient un violon. Il est hideux. Ses jambes nues croisent leurs maigres lignes que terminent deux grandes savates rouges. Les laideurs de ce visage, j'allais dire ses perversités, font penser au bagne. La bouche se fend d'une oreille à l'autre, grimée en un rire sinistre. Le nez court, travaillé de je ne sais quelle lèpre ignoble, s'avance à peine sur la lèvre démesurément allongée. Le front est bas, le sourcil hérissé; un petit œil de bête féroce laisse échapper en dessous ce regard incertain, fuyant, qu'on surprend toujours sur soi, sans jamais le rencontrer face à face.

Le quatrième, profil indifférent, secoue le *Tar*, tambourin léger qu'entourent des plaques métalliques.

Tous les quatre chantent à pleine voix.

Cela fait bien le plus infernal charivari qu'on puisse entendre.

L'oreille éperdue cherche en vain un rythme quelconque, un bout de mélodie, un accord, fût-il dissonnant, une note, n'importe laquelle, où s'accrocher. Rien !

Bouche ouverte, yeux perdus, tête renversée, nos artistes braillent à pleine gueule, leurs barbes pointues amoureusement tournées l'une vers l'autre, comme si les enchantements de la symphonie les tenait pâmés.

Chansons du Nil où êtes vous ? Chœurs à voix harmonieuses; murmures de la nuit quand le pilote, debout à la barre, charmait ses veilles en jetant à la rive sa cantilène plus diaprée que l'aile du papillon, plus légère que les souffles qui passaient, plus cristalline que les clapotements du flot; *chiarkis* turcs, en vos mélancolies; romances des Mores que nous redisaient l'autre

soir les zingares de Grenade : qu'êtes-vous devenus ?

Or, voici qu'un grand nègre, un garçon de six pieds, naïf, superbe, vêtu du burnous blanc, sans plus ni moins ; sa tête laineuse coiffée du fez rouge, les yeux étincelants comme des diamants noirs, la lèvre écarlate, l'éclair des dents jetant sa lumière aux ténèbres du visage, paraît tout à coup sur le seuil, d'un bond s'élance, et colossal comme le voilà, gracieux, agile, un mouchoir blanc dans chaque main, se met à danser les danses de son pays.

Regardez-le ! Il marche à petits pas, avance, recule, fait onduler tantôt l'un des mouchoirs tantôt l'autre trépigne, s'incline, se redresse, pirouette, s'enlève, exécute un galop échevelé, comme pourrait faire une panthère lancée par le désert !

Ah ! cette fois, j'ai retrouvé le Nil ! — Celui-ci, c'est un de nos matelots nubiens ! J'ai reconnu la pantomime qu'ils exécutaient le soir, alors que voile gonflée, notre dahbieh glissait, rapide comme la flèche, que le tarabouk scandait le pas, que les mains frappaient en cadence et que les voix unies s'élargissaient par l'immensité.

Nos musiciens ont senti cela. Ravis, ils pressent la mesure. Le nègre enivré a vu les sables s'étendre, les cases de son village s'y profiler ; il a entendu le tam-tam, il ne se possède plus.

Nos artistes, cependant, accordent soigneusement — en vérité je ne comprends pas pourquoi — l'un son *laut*, l'autre son *rhebab*.

Au campement, dans le Sahara, avec les rumeurs lointaines des vastitudes, et le simoun pour emporter quelques-uns de ces rauques accents, on pourrait leur trouver de la poésie. Tels que les voilà, c'est de la

musique enragée : une clameur de chacals, hurlant parce qu'ils ont flairé la chair.

Cette nuit, un *laut* solitaire, est venu jeter ses notes grêles du côté de la mer.

Une voix capricieuse a murmuré la mélodie des Mores ; elle y a mis les fantaisies, les longs silences, les chuchottements mystérieux ; puis la cantilène reprenait, plus limpide qu'un rayon de lune. — Et les vagues qui venaient et revenaient battre le rivage, en marquaient de leurs palpitations les intermittences et les soupirs.

---

8 mai 186...

Radieuse journée !

Mais elle a sinistrement commencé.

Vous le savez, je n'écris pas un itinéraire. M. Joanne, cet homme qui sait tout, qui voit tout, qui a tout dit, s'en est chargé pour moi.

Je vous donne la physionomie du pays, avec le mouvement du voyage. — Il me semble que j'aimerais une relation faite comme cela.

Eh bien donc, on nous a parquées hier soir, nous autres dames, dans un *cuarto*, garni de ses vertueux paravents.

L'hôtel contient des chambres ; mais ces chambres, les officiers anglais en ont pris possession. De sorte que nous voilà casernées dans notre harem, tandis que mon mari se trouve à l'autre bout du bâtiment.

Un taudis plein de cruches, de paniers, de lavabos, de cent ustensiles de ménage, ouvre sur notre cuarto ; on ne peut pénétrer dans ce magasin qu'en passant chez nous. Toute la soirée, une des femmes israélites employée dans l'hôtel, les cheveux entourés du mouchoir de soie jaune, les yeux tristes, a traîné ses babouches à travers notre campement. Chaque fois, elle nous demande pardon en arabe, en italien, en espagnol, en anglais : un dialecte impossible, et nous raconte comme quoi un jeune Écossais, accompagné de sa mère, étant mort de consomption, il y a quinze jours, dans les pièces qui nous font face, on a, suivant l'usage, condamné celles-ci, et brisé la vaisselle dont s'était servi le malade ! — C'est pour cela que Miriam retourne sans cesse à la provision.

Les désolations de cette mère, une veuve, qui avec son fils a vu s'éteindre la dernière étincelle de bonheur, s'abattent sur nous comme un linceul. Les détresses de la terre nous ont envahies. Pourtant, on s'endort.

Ce matin, réveillées dès l'aube, nous étions en train de faire notre toilette, lorsque voilà Miriam. Elle pousse la porte, se glisse vers mes compagnes, et d'une voix lugubre : — Muerto ! Si, el señor muerto [1] !

— Que dites-vous ?

— El señor que venido di Gibraltar, muerto [2] !

Un frisson m'a glacé le sang.

— Qu'avez-vous dit ?

— Si, el señor de la Madama [3] !

1. Mort ! oui, le monsieur mort !
2. Le monsieur qui est venu de Gibraltar, mort !
3. Oui, le monsieur de la dame !

Mon ami, je suis restée morte, incapable de remuer les lèvres, de faire un pas. Mon âme paralysée assistait à quelque chose d'effroyable, qui se passait, que je subissais, que je ne parvenais pas à comprendre.

— Muerto !

— Mais c'est fou ! Mais David, tout à l'heure, frappait à notre porte avec un mot joyeux ! Mais, mon Dieu, mon Dieu, tu n'as pas permis cela !

A l'instant même, une de mes amies qui s'était élancée dehors, rentre avec un cri de joie : — Votre mari n'est pas mort ! votre mari vous attend !

La juive, parlait du jeune homme écossais.

Cette fois, je vous avoue que les forces m'ont abandonnée et que le plus beau déluge de larmes est venu soulager mon pauvre cœur.

Après de telles étreintes, il semble qu'échappé des abîmes, on soit entré dans les cieux. Les alleluias vous éclatent dans l'âme ; on a pris possession de l'éternité ! — On ne la tient qu'un jour. Mais que ce jour est lumineux ! que la délivrance est magnifique ! le Seigneur nous a répondu. On dirait que, pour cette heure, il a donné grâce plénière ; qu'un sauf-conduit signé de sa main royale nous garantit contre le malheur. La sécurité, cette habitante du paradis, s'est mise pour un instant à marcher avec nous. Des voix célestes ont proclamé la trêve de Dieu !

Je vous ai promis un beau jour.

Devant l'hôtel, ânes et âniers braient à qui mieux mieux. Les baudets, haut d'échine, portent un bât mal équarri, branlant, où s'entassent vieilles couvertures sur vieilles sacoches. Ni sangle, ni brides ; point d'é-

triers, pas même un morceau de planche où mettre le bout du pied. Là-dessus, on vous campe de misérables femmes, à califourchon ! — *Arri Burró* [1] !

Ah ! mais nous ne risquons rien ; vous allez voir. Chaque âne a son grand gaillard d'Arabe, fabriqué en cuir de Russie, avec des yeux à faire sauter une poudrière, des muscles d'acier, des doigts qui valent des tenailles, vêtu d'un burnous — autant dire en chemise. — la bouche bien fendue, gai comme pinson, qui vous empoigne sa señora, d'un bras d'airain la fixe sur le bât, et, si vous tombez, on vous ramassera.

Je ne vous dirai pas que cette manière de chevaucher ait beaucoup de charme. Tantôt projeté en avant, tantôt rejeté en arrière, on va comme le vent. Il y a des moments, où l'instinct de la conservation personnelle, fait qu'on embrasse de toutes ses forces ce grand moricaud, seul point solide au milieu du tourbillon :

— Bien, bien ! *Tayet !* — Eux, votre peur les réjouit comme de vrais enfants qu'ils sont. Attentifs au surplus, honnêtes, sans qu'un mot ou qu'un geste puisse effaroucher la plus parfaite mijaurée.

Par exemple, dès qu'ils se parlent, on dirait qu'ils vont se dévorer. Les yeux leur sortent de la tête ; hurlements et cris rauques jaillissent à torrent de ces gueules rouges. Eh bien, non ! ils causaient, voilà tout.

Moi, ces explosions africaines me ravissent.

Devant la porte de Fez, une caravane de chameaux attend sa charge. Les voilà, ces longs cous, ces toisons grisâtres, cet œil languissant et réfléchi, cette lèvre pendante, ces têtes vaguement promenées vers les horizons perdus : ceux-ci agenouillés, ceux-là tondant

1. Cri des âniers.

l'herbe rare, tous poussant çà et là leur cri guttural! Si je l'osais, je les embrasserais, ces bêtes vaillantes, nos frères du Sinaï. Que ne puis-je échanger ce bât contre le haut berçoir qui, si longtemps, nous balança de son mouvement monotone, alors que nous portaient nos dromadaires à travers les oasis verdoyantes et les sables infinis!

Allons, mon âme, l'heure n'est pas aux regrets; elle est toute à ce radieux matin, à ces tièdes haleines, à ces tenues du rossignol, à ces enchantements de l'Afrique parfumée, noire et joyeuse.

La mer venait mettre ses flots bleus dans les échancrures du rivage, une lumière sereine enveloppait tout; à quelques journées, c'était l'immensité pleine de mystère, nous en sentions les ombres courir devant nos pas. — Et je croyais avoir retrouvé la terre d'Égypte; ces heures à jamais bénies où nous cheminions seuls, sous les mimosas, sous les palmiers, dans la jeunesse des émotions printanières.

Ali, Mohamed, Hassan, Emin ont desserré l'étau qui nous emprisonnait. D'un saut, nous voilà sur nos pieds. Le sol où nous marchons se déroule jusqu'au cap des Tempêtes; il va baiser la vague de l'Océan Indien. Nul sentier, la terre est vierge; j'en aime les sanglantes déchirures, j'en chéris le désordre. Voyez-vous ce petit cours d'eau transparent où se mirent les aloès? personne ne l'asservira; son fil qui s'attarde n'ira faire tourner ni la roue d'une manufacture, ni celle d'un moulin. Sur la croupe dont nous venons de gravir les déclivités, s'étend une pelouse que pas une faux ne touchera. En juin, des sainfoins qui mesurent dix pieds de haut, froisseront ici leurs épis. A cette heure on y lâche quelques chameaux, on y met quelque cavale

entravée : cela se broute, cela ne subit pas l'injure du fer. Là, parmi les touffes encore basses, des cigognes promènent leur rêverie; un village more y a campé ses masures, tournées vers la fraîcheur qui monte de la mer. Pas un enclos, pas un jardin. Deux ou trois vaches vont paissant, un biquet bondit à côté de sa mère, un poulain s'enlève des quatre jambes, part au galop, hennit, et revient tout ruisselant de soleil.

Il y a, vers une petite mare, des femmes qui trempent le linge et remplissent des alcarazas. Sous ce couvert de chaume que soutiennent quelques troncs de palmiers, des enfants accroupis se dodelinent en récitant les versets du Koran, pendant que le vieux iman balance vis-à-vis d'eux sa tête blanchie. Les nopals ont dressé tout autour leurs raquettes constellées de fleurons d'or.

Mon Dieu ! quelle démence nous a fait bâtir des villes, quand nous avions la vie à l'air libre et des allégresses à plein cœur, comme tu en mets dans tes palais!

Une part de nous-mêmes est restée là. — Vous me croyez assise devant une feuille de papier dont je noircis la page; vous vous trompez. J'habite une de ces cases blanches ; les reflets de la mer y sont entrés avec l'aurore, je me suis agenouillée au bord de cette flaque d'eau, je remplis mes *cantaras;* bientôt j'irai traire ma chèvre; son poil fauve reluit là-bas sur la prairie. Puis, dans l'ombre des grands nopals, je verrai passer au loin la caravane. L'air vivifiant du désert m'arrive en plein visage. Plus de soucis ! Hier s'est effacé dans des clartés ineffables, demain naîtra dans le même azur. La présence de Dieu m'enveloppe. Je n'ai point à chercher le Seigneur; il me vient au devant, comme jadis sur la terre des patriarches. Tout s'est fait simple, et

parce que tout s'est fait simple, tout s'est fait grand. Rien de mesquin ne nous éloigne du vrai, c'est-à-dire du ciel. La création chante son hymne éternel ; ma pensée s'exhale en prière. Ambitions, déceptions, plaisirs fardés, devoirs factices, tout s'est évanoui.

Notre vie ressemblait à ces stations des railways, où vingt lignes contraires mêlent, croisent, embrouillent leurs fils : un souffle du désert en a emporté l'écheveau.

Halte ! dans ces vergers éparpillés au sommet des falaises. Des gorges, tranchées dans le vif, descendent à la mer sous leur toison de figuiers, sous leur voile de pampres, sous leurs traînes de passiflores ; couronnées d'orangers et de géraniums ; encombrées de rejets, de chamérops, de grenadiers écarlates, de chardons monumentaux. Quelque source pleure, goutte à goutte, le long des roches ; et tout se termine par une anse couleur d'ocre que viennent, plis après plis, ride après ride, caresser de petits flots paresseux.

Il a fallu revenir.

Nous avons pris par le plus sauvage ; nous avons guéé des courants, nous avons fait comme ces troupeaux attardés devant quelque buisson de genêt, ou bien arrêtés au milieu de l'eau, regardant on ne sait quoi de leurs grands yeux songeurs.

Nos Berbères chantaient, braillaient, cueillaient à tort et à travers, nous apportaient des fleurs à brassées : natures intelligentes, point avides, contentes à peu de frais.

Donnez cent sous à l'ânier napolitain qui vient de ramasser votre mouchoir, il geindra, se dira *mezzo morto*, et que c'est bien peu payer ses sueurs et son sang ! — Ceux-ci, rien de pareil. Un mot les réjouit,

une attention les émerveille. Si vous payez ric-rac le prix convenu, pas un ne réclamera; si vous y ajoutez un bakschich, ils vous baiseront les mains et vous proclameront Sultan du Maroc.

Tels que vous nous voyez, nous allons rendre visite au Pacha.

Chacun en peut faire autant. On frappe, on demande à présenter ses respects à Son Altesse, et l'on est reçu... quand on n'est pas mis à la porte.

La *Casbah* — citadelle — comprend tout un quartier qui a ses rues et son peuple. Le long de la rampe que nous côtoyons se rangent casernes, salles d'audience, bureaux, logements des employés, boulangeries, écuries, boucheries, bâtiments sans nom et sans fin; le tout d'un incomparable éclat.

Un silence absolu règne en ces régions du pouvoir. Les grands murs privés de fenêtres, aux portes verrouillées, ne laissent passer ni une voix, ni un soupir. Cela fait froid.

Mais tout à coup, voici une place inondée de soleil et pleine de bruit. Deux péristyles mettent aux deux bouts leurs galeries à jour, leur ombre légère, leur croissant renversé. Ici piaffent les chevaux, passent et repassent les burnous, se croisent les scheiks de la montagne, les officiers de la garde : un fourmillement, un éblouissement de couleurs, un de ces tableaux comme en exécute le jour quand il se mêle de peindre.

Voyez-vous, à droite, ce lourd édifice percé d'ouvertures ogivales? C'est la prison.

N'allez pas vous figurer un aspect sinistre. Rien de

pareil. Le soleil qui resplendit là-haut jette, par ces grandes baies, des faisceaux de rayons. Ils y entrent à flot, l'air aussi, le ciel aussi.

Les prisonniers vivent ensemble, dans cette salle au ras du sol. Non seulement on ne les isole pas les uns des autres, mais on ne les sépare pas du public. Un porche s'enfonce dans le mur ; visiteurs et curieux se groupent là-dessous, vers cette espèce de guichet, trou rond derrière lequel paraît tour à tour le visage de ce voleur ou celui de cet assassin.

Il y a foule toujours : parents, amis, causeurs. Une fraternité puissante relie entre eux, on le sent, ces membres plus ou moins gangrenés de la famille humaine.

Le fait des verrous ne creuse pas, chez les races orientales, ce fossé presque infranchissable qu'il met chez nous entre l'homme écroué et l'homme en liberté.

L'arbitraire des sentences, peut-être l'indifférence au mal, entrent bien pour quelque chose dans cette largeur de vues ; n'importe, les hommes libres se souviennent des hommes qui ne le sont pas, et j'ai peu rencontré d'aspects aussi touchants que ces graves figures, pressées vers l'orifice où venaient s'encadrer d'autres visages, émaciés et pâles.

A en juger par l'empressement fiévreux de ces pauvres mains, tendues vers les galettes que leur apportent les visiteurs, Son Altesse ne se met pas en frais de bombance à l'endroit des prisonniers. Ils ont du soleil à foison ; du pain, juste ce qu'il en faut pour ne pas mourir de faim.

Lorsque du dehors, on regarde par le guichet, on voit des malheureux traîner leurs chaînes, on voit ce condamné à mort rire, jouer, mordre sa galette à belles

dents. L'autre jour, il égorgeait dans un jardin la femme de son maître ; il sera décapité demain, après-demain, dans quinze jours, dans un mois, on ne sait quand. Une fois ou l'autre, il faut mourir ; Allah a marqué l'heure. L'heure aussi de cette femme était marquée. Le meurtrier se dit cela ; peut-être qu'il ne se dit rien ; il ne semble pas plus éprouver de remords que d'effroi.

Toute notre âme l'a recommandé aux pitiés de Dieu.

Hamed, cependant, qui s'est détaché pour solliciter une audience du Pacha et qui l'a obtenue, nous fait remonter la rue jusqu'à ce mur crénelé.

La porte basse s'est entr'ouverte, nous avons laissé nos montures, nous en avons franchi le seuil, et voici venir entre deux haies d'orangers et de myrtes un jeune scheik, lieutenant du gouverneur, enveloppé du burnous bleu, ses yeux veloutés abrités sous de longues paupières, l'ombre du turban projetée sur le front. Comme beaucoup d'autres ici, la coupe de ses traits, le silence rêveur, le sourire éclairé de lueurs infinies rappellent l'osiris antique : il y a du sphinx dans ces visages-là.

Notre jeune scheik ne parle pas ; il nous a fait signe de le suivre. C'est nous, les dames, que le Pacha veut voir tout d'abord. Les messieurs l'iront trouver après. Ils fumeront le chibouk avec Son Altesse, tandis que nous visiterons les princesses du harem.

Un péristyle, à notre droite, mène à cette *loggia* que divisent trois alcôves. Des piles de coussins s'entassent sur le tapis, dans l'enfoncement du milieu. Là, siège le Pacha, vieillard à barbe blanche, l'air dur et rusé.

Sous le cachemire du burnous, on devine la rude écorce des hommes du Rif. Le costume a d'éblouissantes blancheurs africaines. mais l'individu qui le porte, vulgaire, je ne sais quoi de trivialement mauvais dans toute sa personne, semble ne l'avoir revêtu que pour jouer un moment au Vice-Roi. Derrière ce masque, on sent une ignorance absolue et un cerveau court. Rien ne s'y réveille, pas même les curiosités.

Quand il a longtemps tenu ma main dans les siennes, et plongé jusqu'au fond de mes prunelles son regard aigu; lorsqu'il a fait asseoir la plus jeune d'entre nous à sa droite, et qu'il lui a donné trois ou quatre petits coups sur le bras, notre Pacha est au bout de son latin. Il tourne entre ses doigts un chapelet de bois de rose, caresse la tête de son fils, garçonnet presque noir, le crâne rasé, le cou chargé d'amulettes, accroupi sur les talons, plus immobile qu'un négrillon de porcelaine. Ne lui en demandez pas davantage.

Rien ne serait facile comme d'échanger quelques idées; un interprète se tient à nos ordres; mais Son Altesse n'en éprouve nul désir; elle regarde l'une, considère l'autre, murmure : « Tayb!... Allah! » tout est dit.

Nos yeux, pendant ce temps, vont de ce grand Arabe, debout sur la droite, silencieux comme son maître, à ces deux chevaux de bois, couverts de housses brodées, de selles écarlates, avec le large étrier et le mors d'argent. C'est bien more, cela, c'est bien la race lancée au galop! — A quelle espèce appartient la vieille figure ratatinée sur ces coussins, en vérité, je ne vous le dirai pas.

L'audience est terminée; une profonde révérence en a parachevé les cérémonies; sur un geste du jeune scheik, nous avons enfilé — seules, car il s'agit du

Harem — la porte basse ouverte dans l'angle du palais.

Escalier en colimaçon, étroits défilés, nous ne voyons d'abord que cela. A chaque palier s'ouvrent des réduits bizarres; que font-ils là? on n'en sait rien. Les couloirs se succèdent, furtifs, sombres, sinueux; nous descendons rampe après rampe ; soudain le dernier degré franchi nous met en pleine lumière : c'est l'Alhambra !

Une de ces admirables cours intérieures, le ciel pour plafond, le marbre pour pavé, le jet d'eau qui jaillit et chante au milieu ! Des colonnes romaines à chapiteaux corinthiens soutiennent tout autour le péristyle. Dans le mur s'ouvrent en larges arceaux les alcôves du harem. Deux d'entre elles — la chambre où dort le Pacha, le divan de ses femmes — se font face, plus amplement éclairées d'un arc mieux évidé.

Partout des tapis ; partout des pièces de soie rouge, brodées en riches mosaïques, tendues à mi-hauteur contre les parois d'azuleyos.

Ni portières ni rideaux. Rien n'arrête le regard ; rien n'empêche les faïences, les marbres, les brocarts, l'eau vive de resplendir dans la grâce des formes, dans l'éclat des couleurs.

Sous cette bleue lumière qui tombe du ciel, des esclaves noires vont et viennent ; d'autres jasent ; d'autres, à demi couchées, nous considèrent.

Pas un gardien. C'est le royaume des femmes. Je dirais que c'est le pays de la liberté tant chacune semble y faire à sa guise, si l'on ne sentait qu'il y a là des voix qui ordonnent, et des créatures qui ploient le genou.

Justement, au fond, sous le fer à cheval dont la dentelle coupe le mur, s'étalent des coussins empilés en

gradin. Les reines de céans y siègent, dans tout l'abandon du chez soi.

A notre approche, l'une d'elles, puissante, colossale, effrayante masse de chair, se lève, essaye quelques pas incertains, et, n'en pouvant faire plus de trois, s'appuie contre le montant de l'arceau.

Les châles ployés et reployés autour de sa débordante amplitude ne parviennent pas à en contenir l'expansion ; les bras nus, cerclés d'anneaux, ressemblent à des piliers ; la poitrine, inénarrable, pend jusqu'à mi-corps ; le visage, celui d'une Hottentote, a les pommettes saillantes, la lèvre épaisse, le menton tatoué; quelque écharpe de cachemire ou de soie, se tord sur les cheveux aplatis en longues mèches ; un ceinturon en maroquin écarlate, brodé de fils d'or, cercle et contient comme il peut cette vivante montagne.

Arc-boutée à son mur, la favorite du Pacha — car c'est elle — regarde venir ces chétifs objets que nous sommes ; le pli dédaigneux de sa bouche nous révèle clairement la nature de ses impressions.

Une seconde houri, genre hippopotame, se pelotonne sur les matelas du fond. Je défie *Speak* [1] d'avoir rien vu, au centre de l'Afrique, de si désordonné. — La forme humaine a disparu : en vain chercheriez-vous une ligne pure, un profil ; vos yeux ne rencontrent que ces avalanches d'obésités, avec des physionomies farouches, contre lesquelles votre bienveillance va se casser le nez.

Car vous pensez bien qu'il y a des âmes, sous ces monstrueuses carapaces, et que nous le savons.

Nous les interrogeons, ces masques répugnants, nous voudrions surprendre une lueur ! Mais la superbe a fermé le cœur, le masque est d'airain.

1. Célèbre voyageur.

Toutefois, nous voyant si peu de chose, et sentant que nous sommes de bonne volonté, les formidables beautés africaines s'abaissent jusqu'à nous faire signe d'entrer dans leur divan.

Je me sens, pour ma part, attirée vers celle-ci, moins monumentale que ses compagnes, moins fière aussi, non sans quelque tristesse. Peut-être sa maigreur relative (dont on ferait aisément trois embonpoints d'Europe) la condamne-t-elle à une humiliante infériorité. Accroupie, la tête inclinée sur un ouvrage de couture, elle fait de gros points avec une aiguille énorme. Je retire tout doucement de ses doigts l'aiguille, l'étoffe, et j'aligne de gentils points piqués ; un sourire a glissé sur ses lèvres : le sourire indique l'intelligence, la tristesse révèle un cœur qui a sa noblesse, puisqu'il sait souffrir.

Nos sultanes viennent toutes de Mequinez. C'est là qu'on fabrique ces beautés. Quand elles bougent, elles ont des allures d'éléphants mal équilibrés ; mais elles ne bougent guère, laissant à leurs esclaves le soin de se mouvoir. Leur costume défie l'analyse. Je ne sais leur voir ni jupe, ni tunique, ni pantalons, ni veste, ni manches, ni quoi que ce soit qui porte un nom. Des pièces de cachemire ou de soie vont de ci, partent de là, s'entortillent à l'aventure, et le tout produit un gros bloc sillonné de gros plis : tirez-vous-en comme vous pourrez.

Ces physionomies restent impassibles. Les choses mêmes qui toujours, en tout pays, excitent la curiosité féminine : nos vêtements, nos personnes, la couleur de nos cheveux, celle de notre teint, les laissent indifférentes. S'informer d'où nous arrivons, ce que nous venons faire chez elles, si nous sommes mariées

ou si nous ne le sommes pas, si notre mari n'a qu'une femme ou s'il en a vingt, pas une de ces idées n'émeut leur apathie. Elles ne semblent pas plus étonnées de nous voir là, dans leur divan, nous, étranges visiteuses, que de voir leurs esclaves trottiner autour d'elles. — Pour s'étonner, il faut savoir ; qui ne sait rien ne s'étonne de rien. Or leur esprit est emprisonné comme leur existence ; le mur du harem a fermé les horizons.

Mais attendez, cette boîte à couleurs va changer les affaires ! On la met entre les mains d'une des houris ; ses doigts en soulèvent le couvercle, en tirent le pinceau. Pour le coup, voilà des femmes réveillées. Les plaques de vert, d'ocre, de rouge, de bleu, c'est pour nous peindre le visage. Elles en effleurent nos joues, puis les leurs, et rient aux éclats. Niez, protestez, vous ne les en ferez pas démordre.

Voyons, montrons-leur l'album ! Nos princesses s'en sont emparées ; elles l'ont résolument tourné à l'envers : les arbres la tête en bas, les hommes les pieds en l'air :

— *Tayb ! tayb*[1] !

C'est la seule chose — avec l'usage de la boîte à couleurs — qu'elles aient comprise !

Mais vous ai-je dévoilé cet intérieur ? Vous en ai-je rendu le mouvement ?

Voyez-vous ce serviteur barbu, entrer, sortir, prendre les ordres, sans que ni les souveraines de céans, ni pas une de leurs esclaves songe à se voiler ? Voyez-vous celles-ci, une population : noires, jaunes, café, marron, quelques-unes sveltes comme des palmiers, — ce qui les mortifie bien, les pauvres femmes ! — circuler libre-

1. Bien ! bien !

ment, puiser l'eau, traîner leurs babouches ou leurs pieds nus sur les dalles, se planter devant leurs maîtresse, et nous regarder bouche béante, grands yeux écarquillés?

L'inénarrable tristesse de ce palais féerique, car il l'est, — tant l'architecture au style arabe le plus pur y met de grâce; tant les alcôves revêtues d'azuleyos, habillées de brocart ont de richesse, d'ombre et de fraîcheur; tant le jet d'eau qui remplit de diamants ces deux vasques, y chante de limpides chansons; tant le ciel, dont la courtine aux profondeurs immenses y laisse tomber d'azur et de paix —; la tristesse, indicible, c'est l'abrutissement.

C'est ce troupeau de créatures, dont chacune porte sur le dos un marmot emmailloté d'une loque.

Ce sont, oh! surtout ce sont ces négrillonnes! Enfants elles-mêmes, à peine vêtues, un collier d'ambre ou de corail autour du cou, la chevelure laineuse et courte, les prunelles roulant effarées dans la cornée d'une éclatante blancheur! — Pauvres petites, brutalement livrées au bon plaisir du vieillard qui trône là-haut; flétries avant d'être jeunes filles; charriant, jeté en travers des épaules, leur nourrisson ficelé comme une chrysalide; elles promènent leur misère, avec cette abjection dont elles ne sondent pas les hontes. Et, toutefois, la gaieté s'est effacée de ces visages enfantins et souillés.

Je ne sais si les princesses, femmes *légitimes* du Pacha, ont de la progéniture. Chacune des malheureuses dont fourmille le *patio*, porte en bandoulière son fardeau vivant.

Jamais la polygamie ne se présenta sous un plus révoltant aspect. Ce n'est pas un harem, c'est un bercail. On dirait même que les sentiments instinctifs font

défaut : je n'ai pas vu, une seule fois, une mère baiser son enfant.

Au surplus, la familiarité orientale entre inférieurs et supérieurs semble régner ici ; on entend babiller, rire et chanter, dans la loge ouverte qui sert de cuisine et d'office. Les esclaves, en apparence du moins, font ce qui leur plaît. Comment voulez-vous que les habituées du même perchoir prennent de grands airs? toutes les alcôves, sans mystère et sans diversité, se rangent sur le même plan. Si la chambre du maître, plus vaste, ornée de plus éclatantes broderies occupe le milieu du péristyle, si la favorite en partage les honneurs, ses compagnes, jusqu'à la plus infime — elle le sait — y seront appelées un jour.

Mon ami, dans cet air limpide on étouffe. Dans ce palais d'Aladin qu'inonde les rayons du soleil, une tristesse mortelle envahit le cœur.

Nos yeux ont rencontré, peuplé et vivant, un de ces Alcazars que nous avions tant admirés silencieux et morts. Mais où sont les mœurs élégantes, où sont les chevaleresques tournois, où la science, la poésie, les richesses, le bien-vivre et le bien-faire? les Mores à l'esprit cultivé, dont les bibliothèques restent fameuses ; ces poètes dont les stances charment encore la veillée des caravanes ; ces architectes dont le génie écrase notre siècle ; ces inventeurs dont les créations : boussole, poudre, papier [1], ont précédé nos découvertes; ces lettrés qui nous ont conservé Aristote ; ces races courtoises, pénétrées de poésie, pleines de foi et tolé-

1. Au XI^e siècle, les Arabes se servaient de la boussole pour traverser le désert ; au siège de la Mecque, en 690, ils employèrent des bombes. En 650, ils fabriquaient du papier à Grenade.

rantes ; ces conquérants, ces généraux, où sont-ils donc allés ? derrière quel pli de montagne se sont effacées leurs tribus ? quel vent de simoûn les a balayés du sol ?

Et quand je me représente Aroun-al-Raschid, et que je songe au petit vieillard ramoncelé entre ses deux selles de maroquin ; quand l'idéale figure de la reine de Scéba, la svelte Africaine, passe aux lointains horizons et que mon regard, tout à coup, rencontre les monceaux de chair humaine étagés devant nous ; lorsqu'un instant absente, mon âme se heurte à ces stupidités, à ces bestialités ; un mélange de compassion et d'horreur me saisit.

Le centre de l'Afrique (ce pays où Satan habite) nous effleure ; la vie sauvage est là, nous la touchons.

Que faire ? Quelle pression de main, quel regard pourraient-ils bien révéler l'idée de Dieu, du Dieu qui sauve et qui console, aux malheureuses enfermées dans ces barreaux dorés ?

Essayer une caresse, passer doucement nos doigts sur les nattes répandues de la dame à l'aiguille, celle dont les yeux ont pleuré ?...

Ses paupières se relèvent, de vagues clartés s'en échappent ; puis elle baisse la tête, se remet à coudre, et ne nous regarde plus.

La monumentale matrone s'appuie contre son pilier. Les autres, reployées sur leurs coussins, à la manière des idoles indoues, n'ont pas fait un mouvement. Nous portons la main à nos lèvres, à notre front — c'est le salut oriental ; — nos regards contemplent une dernière fois ces miracles de lumière, de lignes, d'air, d'eau, cette magie d'un palais more soudain ressuscité, ces aspects sur lesquels va redescendre le voile pour

jamais ; nous jetons un rapide coup d'œil aux phalanges bourdonnantes, à ces pauvres femmes dont la plus grande infortune n'est pas de subir l'ignominie, mais de l'ignorer ; un élan du cœur, prière bien ardente et bien intense, je vous assure, monte vers Celui *qui peut !* et sans qu'une main se soit avancée pour répondre à la nôtre, sans qu'une lèvre ait prononcé quelque mot d'adieu, nous nous éloignons, prenant au hasard la première issue qui se présente devant nos pas.

Elle nous a si bien mené perdre, qu'il a fallu rebrousser chemin.

Cette fois, nos statues se sont dégourdies. Un immense éclat de rire accueille notre retour.

Ne croyez pas qu'une seule des rieuses fasse mine de nous indiquer la bonne voie ! Nous essayerions tous les escaliers, tous les couloirs, qu'elles ne branleraient point.

A travers cette évidente infériorité que nous donnent à leurs yeux les minces proportions de nos personnes, ces dames ont vaguement démêlé chez nous je ne sais quoi d'inconnu, qui peut-être les dépasse, qui leur déplaît à coup sûr. Elles ne savent guère où cela commence, encore moins où cela finit ; mais le fait les ennuie, elles en ont l'orgueil froissé. Notre aventure, qui nous ramène embarrassées, satisfait leur amour-propre ; l'ignorance où nous sommes des secrets du harem, constate leur supériorité. Nous sentons cela, et cela nous rend gauches. Enfin, à force de chercher, nous tenons le fil du labyrinthe. Il se cache, comme toujours chez les Arabes, dans l'angle le plus obscur. Nous prenons la porte surbaissée, nous grimpons quatre à quatre les marches en colimaçon, nous franchissons résolument pièces borgnes, défilés noirs, et

nous voilà dans le jardin du Pacha ! — Son Altesse se prélasse-t-elle toujours dans sa loggia, entre ses deux chevaux de bois ? je ne sais. Une jeune négresse, accoudée sur la haie de myrte, une rose dans les doigts, le visage sans voile, considère immobile nos compagnons de voyage, qui nous attendent en plein air.

C'est la fille du Gouverneur. Sa taille a conservé la souplesse juvénile ; un châle lui sert de pagne, quelques grains d'or mêlés à quelques coquillages s'enroulent autour du cou, sa tête s'ébouriffe de cheveux crépus. Elle respire la rose ; d'un mouvement spontané nous la donne, s'absorbe dans sa muette contemplation, très naïve, très sincère ; après quoi, jetant sur son épaule un bout de cotonnade blanche, elle rit et s'en va.

Le quartier more, où nous voici maintenant, ressemble à une ville composée de monastères. Grises murailles des deux côtés de la rue, sans fenêtres ni balcons.

Que ne donnerions-nous pas, nous autres femmes, pour pénétrer dans une de ces demeures si bien closes :

— Hamed ! pourriez-vous nous introduire chez une dame moresque ?

Hamed fronce le sourcil pour commencer, puis relève la tête, fait signe à nos messieurs de poursuivre leur route, prend avec nous cette ruelle, frappe à cette porte basse. Le battant s'entre-bâille ; conciliabule : — Non !

Quelques pas ; Hamed frappe à la porte voisine ; même cérémonie : Refus.

Troisième porte : On ne veut pas de nous.

Quatrième porte : On en veut encore moins.

Cinquième... Elle s'est ouverte!

Nous sautons lestement à bas de nos ânes, et nous voilà dedans.

Mon ami, j'ai retrouvé les Mores, les vrais Mores d'Espagne. Il me semblait bien que ceux-là ne pouvaient pas mourir.

Vous avez vu le Bardo, le pavillon du bey de Tunis[1]? Eh bien, nous y sommes.

Un jour moelleux, doucement coloré, tout imprégné des élégances et des beautés qu'il éclaire, nous a caressées de ses rayons. Le patio, dallé de faïences, nous a montré ses murs peints d'un glacis rouge, revêtus par le bas d'azuleyos. Des colonnettes en tuyau de plume soutiennent les guipures de la galerie. Partout le fer à cheval, partout le trèfle; et le ciel sur nos têtes!

Dans l'angle du patio, deux femmes, nonchalamment accoudées sur leurs tapis nous tendent la main.

La plus jeune, l'épouse unique du maître, belle dans tous les pays, a le teint mat, le nez légèrement arqué, de grands yeux fiers et suaves, de longs sourcils déliés. Les cils jettent une couche bleuâtre sur les joues un peu pâles; la bouche sourit avec une grâce exquise; un turban de soie rouge s'enroule sur la chevelure noir bleu. De cette coiffure magnifique descendent des pendeloques constellées de pierreries, dont les éblouissements encadrent l'ovale parfait. La taille, fine et souple, s'enveloppe de tissus pourpres, orangés, ces couleurs puissantes qu'affectionnaient les grands peintres; une chemise de gaze blanche emprisonne la poitrine; sept rangs de perles fines et de grains d'or entourent le cou; les poignets délicats portent de massifs bracelets, tra-

1. Paris, Exposition de 1867.

vaillés au marteau ; des bagues étranges couvrent les doigts effilés. Mais ce qui rayonne bien plus que les diamants, ce qui plaît bien mieux que ce vêtement splendide, si poétique dans son orientale richesse, c'est l'âme qu'on sent vivre, c'est le cœur qu'on sent palpiter.

Près de la Moresque se tient sa belle-mère, à demi couchée sur les coussins, reployée dans le burnous blanc. Pas un joyau. La teinte égale de l'étoffe forme un fond tranquille d'où se détachent en austérité les nobles traits, le teint d'un bronze accentué, les sillons qu'a creusés la vie dans ce visage très digne et très beau. Ni les douleurs ni les années n'ont pu ravir aux prunelles leur éclat humide, aux lèvres flétries ce sourire : espoir, regret, on ne sait lequel.

Des respects entourent la mère du mari ; sa belle-fille lui prend une main qu'elle garde dans les siennes. Mais le grand âge, c'est le grand deuil ; parfois, c'est la grande humiliation. Il semble que ces yeux veloutés et pensifs, profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière, demandent pardon de luire encore. Et quand, inclinées avec vénération devant l'aïeule, nous prenons sa main à notre tour ; le front s'affaisse, la bouche décolorée laisse échapper un soupir.

Notre Moresque, Koreh, a d'un geste appelé sa fille, gentille enfant vêtue d'une tunique serrée à la taille par un cordon de laine rouge, le collier d'ambre et de corail au cou, à l'oreille droite un anneau démesuré :

— Zénat va, dit-elle, si vous voulez, vous conduire dans les appartements intérieurs.

Je crois bien, que nous voulons! — Alors, plus légère qu'une gazelle, Zénat gravit les marches et glisse autour de l'aérienne galerie. Là s'ouvrent les pièces, éclairées

du jour adouci que leur verse l'arc en fer à cheval découpé sur la cour, ou le moucharabieh au treillis de lattes entre-croisées. Des nattes éteignent le bruit des pas; les couchettes, dissimulées sous des tapis précieux, se voilent de moustiquaires. Il y a des salons aux parois d'azuleyos, revêtus à mi-hauteur de tissus brodés, comme au temps des Califes. Des étagères merveilleusement travaillées, portent les flacons aux flancs raplatis, les flambeaux d'argent, les buires au long cou, les vases en bronze du Japon, les zarfs persans, les plateaux de cuivre, ciselés d'arabesques sur fond colorié. Puis quelque abri plus mystérieux, des tapis étendus sous une ombre plus discrète, des rideaux de brocart à peine relevés, nous laissent deviner quelque retraite plus exquise. On dirait la demeure d'une péri ; des êtres mortels ne semblent pas faits pour habiter ce rêve.

Lorsque redescendues, nous avons remercié la fée du logis; lorsque nos élans enthousiastes, lui ont exprimé quelle admiration nous inspirait son palais; elle nous a, d'un mot charmant, invitées à y prolonger notre séjour; et, quand nous lui avons dit, tout naïvement, combien nous la trouvions belle, un signe de tête gracieux nous a répondu qu'il n'en était rien.

Mequinez peut bien fabriquer pour le Pacha des houris à tant le *kilo*; ici, dans le quartier More, sont les souveraines : les sultanes des Abderrahman et des Alhakem

On ne va pas à Tanger tous les jours, de sorte qu'ânes et drogman congédiés, nous prenons les rues au hasard, heureux de faire à notre guise.

Nous avions compté sans Micaël. Cet homme est partout.

Les mains derrière le dos, les manches pendantes, il s'approche, obséquieux, patelin, s'informe de notre santé, se réjouit de ce que nous sommes allégres, et nous apprend que, si nous lui voyons la barbe mal faite, c'est qu'en ce jour, il pleure avec son peuple l'idolâtrie du veau d'or au Sinaï !

Point de mariages, durant ce lugubre anniversaire ; les hommes ne se rasent pas, ne fument pas, ne se baignent pas, ne se divertissent pas. Leur repentir, toutefois, ne les empêche nullement — nous nous en apercevrons tout à l'heure — de faire des dupes, et de les tondre au ras du cuir.

En attendant, on cause :

— Nous croyons au Messie ! fait Micaël de sa voix onctueuse. Vous pensez qu'il est venu. Nous l'attendons encore. Voilà toute la différence.

C'est bien quelque chose.

Ce peu là, Micaël s'efforce de l'atténuer. Tout en gardant ses convictions, il les amenuise jusqu'à ce qu'elles s'emboîtent dans les nôtres : flexueux, sinueux ; immuable en ce point seul, qu'il ne nous permet pas d'acheter quoi que ce soit hors de chez lui.

Refuser brutalement de nous conduire au bazar ! oh, pour cela non ! seulement il proteste, les mains dévotement croisées sur la poitrine, que nous n'y trouverons rien ! absolument rien !

Après quoi, nous voyant décidés, il cède, et pénètre avec nous dans la cour du Kan, parfaitement sale, il en faut convenir :

— Voyez ! c'est intenable ! — s'écrie Micaël, en écartant ma robe, de peur qu'elle ne frôle un ballot.

En effet, dans l'étroit espace qu'enferment quatre murs : paquets de peaux tannées, sacoches de vieux chiffons mal cordés, balles de coton, épices, toisons, bois odorants, marchandises d'assez trivial aspect s'empilent en désordre, çà et là remuées par des portefaix, qui certes n'ont pas abusé du bain.

L'étage supérieur nous montre des tapis, des coussins, des plateaux. Mais quoi ! Micaël nous en tient de plus beaux en réserve. Nous y voyons les pantoufles que *Micaël* tire de Fez ; les colliers de sequins, les fils d'ambre, les chapelets de pastilles, les mille brimborions dont s'émaille le comptoir de *Micaël !* — Si par aventure, quelqu'objet nouveau sourit à notre regard :

— *Cela !* fait Micaël indigné : Monsieur, *cela* se fabrique à Paris !

Au nom d'Allah, le marchand proteste. Tout vient de Stamboul ! il en prend à témoin la barbe de Mahomet !

— Monsieur, n'en croyez pas le premier mot ! *de Paris*, monsieur ! Fiez-vous à moi !

D'un geste patriarcal, Micaël étend sa main vers nous. Il faudrait être un bien endurci mécréant, pour douter de la parole d'un tel homme ! Donc, sauf deux ou trois babioles, achetées à cette fin d'établir l'indépendance personnelle, on sort du bazar comme on y était entré.

Toute créature asservie cependant, a ses soubresauts de liberté. Pour montrer au fin compère que nous *savons vouloir* à l'occasion, nous entrons dans cette échoppe où perche immobile, bras nus, tête enfouie sous le capuchon du burnous, un marchand de Mogador.

Il s'agit de parfums ; c'est peu de chose ; d'ailleurs Micaël n'en vend pas, de sorte qu'il laisse flotter la bride, et même nous sert de truchement.

— Quels aromates vous faut-il ?

— Voyons, ce n'est pas facile à dire : il nous faut les arômes d'Afrique, tels qu'ils s'exhalent des forêts de mimosas, tels que les remue de son aile l'oiseau qui se balance sur les caféiers en fleurs ; tels que la reine de Shéba... Bref, nous ne savons pas ce que nous voulons.

Le Marocain a compris : — *Tayb! tayb!*

Sans se presser, comme s'il avait douze heures devant lui pour choisir ses drogues et faire ses petits paquets, notre Marocain prend du bout des doigts deux pincées de je ne sais quelle scorie brune, l'aspire, — cela sent le bois pourri ! — soupire comme s'il venait de humer les délices du paradis; pèse, soupèse, repèse, ôte quatre grains, en remet trois, égalise un peu, verse délicatement dans un vieux morceau de papier, ploie, roule les bords, assure, complète; si bien, que, sans nos mouchoirs et nos ficelles, tout partirait.

Même cérémonie pour ces fragments de gomme sèche; mêmes précautions pour ces coquilles de bois noir; même soin pour cette poussière grise.

Aucuns s'impatientent, pas moi ; je me délecte à ce beau calme oriental ; je ne me lasse point de contempler l'inaltérable paix du visage, la noblesse du geste, les tranquilles profondeurs du regard !

Quelques heures encore, tout cet Orient aura disparu, noyé dans son éternelle lumière. Par tout ce qui est en moi, je voudrais l'étreindre, le faire mien, à jamais.

Et voici la poésie des lointains horizons qui nous arrive! voici la grande caravane, la longue file des chameaux qui viennent de Fez.

A pas lents, monotones, la tête nonchalamment ba-

lancée, le regard étonné, des houppes de laine rouge, des ornements de cuir et de coquillages leur battant le flanc, ils s'avancent sous le poids du fardeau que des deux côtés retiennent deux filets de cordes. Ils apportent les babouches qu'attend ce petit vapeur, pour les jeter sur la côte égyptienne. Ces babouches sont la chaussure des Arabes du Caire : elles frôleront les berges du Nil !

Nos braves bêtes ont flairé l'eau vive. Les voilà hurlantes, enfiévrées, qui se précipitent et s'entassent vers cette fontaine. A qui mieux mieux, les chameliers poussent leur cri guttural. Les chameaux s'agenouillent, allongent le museau, boivent à longs traits. On ne les menace point, on ne les bat point, la caravane entière étanche sa soif (une soif de trois semaines de désert), sans qu'un bâton se soit abattu sur une échine.

Micaël, pendant ce temps, de sa voix sobre et mesurée, ne cesse pas de nous verser les trésors du savoir.

Il nous dit comment chacun des consuls exerce la juridiction sur ses nationaux ; comment les tribunaux musulmans ne peuvent, à Tanger, ni juger ni condamner un chrétien ; comment les israélites s'emparent tout doucement du commerce, du crédit et de l'influence ; comment cette main grossièrement peinte sur fond rouge, qu'on voit figurer aux murailles des maisons juives, — la même que nous montrait à Grenade la porte du Jugement, que reproduisent tant d'autres monuments arabes, — est, lorsqu'il s'agit des juifs, appliquée sur la muraille le soir des noces, afin d'écarter le mauvais œil.

Ces noces durent vingt jours ; le mariage s'accomplit le huitième ; Micaël en énumère les magnificences, nous

décrit le costume des conviées, se baise le bout des doigts, et regrette que le deuil du Sinaï — l'infidélité nationale — l'empêche de nous faire voir ces splendeurs.

Pourtant, il y songe! Peut-être quelque dame israélite se déciderait-elle, s'il l'en priait bien fort, à nous montrer les trésors de sa toilette? Peut-être obtiendrait-il qu'elle essayât sur nous quelqu'une de ses parures?

Quelle aubaine! Ce Micaël décidément est un brave-homme. Nous l'avons mal jugé! Et nous voilà bourrelés de remords.

Micaël enfile une rue, suit l'autre. Il nous semble reconnaître ce tournant, cet angle, cette porte. — Pour le coup, ce vestibule est le sien! — Pris dans la souricière, il n'y a pas à en revenir.

Notre ébahissement n'a pas déconcerté Micaël. Un sourire furtif, un imperceptible éclair de la prunelle, ont seules trahi la joie du trappeur dont le piège a bien joué. Micaël, qui semble à peine se douter que nous soyons chez lui, n'a garde d'ouvrir son comptoir; il est trop habile pour cela. Mais sa femme, une fort belle juive, apporte — non sans quelque déplaisir — ses habits de noces, et pièce après pièce, en revêt l'une de nous.

D'abord, le grand carré de velours bleu, la *giraldeta*, qu'encadre un galon d'or et dont l'angle disparaît sous une épaisse broderie de même métal. Enroulé autour du corps, ce morceau forme jupe; l'écusson brodé s'épanouit en bas dans sa splendeur.

Sur la poitrine vient s'appliquer le *cuerpo*, plaque de velours écarlate, entièrement couverte d'un travail en or fin : on dirait la châsse de quelque relique.

La veste, *kazot*, en drap d'or, bordée de grelots

d'argent à l'espagnole, courte, juste, élégante, serre les bras dans ses manches couvertes d'arabesques éclatants.

La ceinture, très large, très ample, très raide, tissu d'or que traversent perpendiculairement des rayures satinées, fait, avec une certaine gaucherie naïve et charmante, trois ou quatre fois le tour du corsage. On l'appelle *koushaka*.

Sur les cheveux s'attache, de manière à voiler à demi le front en formant bandeau, ce mouchoir, le *panuelo*, épaisse étoffe en soie bleue, parsemée de bouquets jaune vif. Les bouts du mouchoir, noués derrière, laissent flotter la pointe qui s'étale avec ampleur.

Deux chaînes d'or suspendent, de chaque côté du *panuelo*, deux énormes anneaux constellés d'émeraudes et de rubis; une agrafe ciselée à jour, étincelante de pierreries, les fixe au tissu. Cet ornement, l'*aljorza*, qui tombe droit, en une ligne classique, amincit l'ovale un peu plein du visage, accompagne les contours du ruissellement de ses feux, l'idéalise en l'effilant.

Des manches de gaze brochée d'or, larges et flottantes, les *mancas*, soulevées au moindre souffle, ressemblent à des ailes.

Les *kalkalis*, cercles d'argent massif, lourds, semés de gros clous d'or, emprisonnent la jambe et laissent battre leur chaîne sur le cou-de-pied.

Un long fil de perles, la *gargantina*, fermé d'un pavé de gemmes, s'étale sur la gorge.

Un collier plus court, émeraudes et rubis, entoure le cou.

Les *rojos*, larges bracelets merveilleusement ouvrés, serrent les poignets.

Ainsi parée, une femme resplendit.

Ce mélange de soie, d'or, de velours, de gaze; l'épaisseur des somptueuses étoffes opposée à la transparence des tissus légers; la richesse massive de ces boucliers de joyaux, aux délicatesses d'un travail exquis; la majesté, la grâce, les fantaisies de l'Orient, tout enchante nos yeux.

C'est là que nous attendait maître Renard.

Il a bientôt fait de nous céder, par complaisance, deux de ces *rojos* merveilleux. L'or en vient tout droit d'Ophir; jamais burin n'en grava de si pur. La façon? on n'en saurait parler: hors de prix. Micaël lui-même, qui est d'expérience, renonce à l'évaluer.

Notre patriarche, cependant, se décide à articuler un chiffre.... Ouf!

N'importe, il s'agit de jeunes et jolis bras, qu'on a laissé derrière soi; l'emplette est faite. — Encore une fauve lueur sous les paupières de Micaël; encore un sourire qui passe sur ses lèvres comme l'ombre de l'hirondelle sur les mers!

Cet israélite sans fraude nous aurait-il?... je n'achève pas[1].

Sitôt mariée, la juive cache ses cheveux. D'horribles postiches noirs, en soie floche, remplacent les nattes qui s'épandaient sur ses épaules. Elle enveloppe sa tête d'une écharpe dont le bout d'or, rejeté en arrière, fait à sa figure un fond byzantin.

Lorsqu'elle reçoit ses premières visites, l'épousée — nous l'avons vue hier soir par une porte entr'ouverte, — le front entièrement voilé sous un bandeau d'or, ressemble à quelque Isis égyptienne.

1. Hélas! revenus chez nous, il s'est trouvé que l'or était du cuivre, et l'argent du plomb.

Autrefois, les Israélites mettaient leur fortune en joyaux, la dérobant ainsi aux perquisitions des oppresseurs. Maintenant, ils font valoir leurs capitaux au moyen d'opérations commerciales. — Mais le goût des joyaux leur est resté.

Comme nous revenions pensifs, et que nos regards ne pouvaient se détacher de cette foule aux blancs burnous, aux turbans de mousseline, aux visages bronzés, et que tout, jusqu'à ces terribles brigands du Rif, nous arrachait un soupir de regret; le Muezzin, du haut du minaret effilé au bleu des airs, a jeté sa voix. Sans modulations, sans défaillances, sans tendresses; cri farouche, cri d'appel, rugissement qui franchit les déserts! Profilé sur l'azur, il le lançait aux quatre bouts des cieux : *Allah ! rassoul Allah !*

Et nous l'avons serré dans notre mémoire, sentant bien que c'était le dernier adieu.

---

9 mai 186...

Toute la nuit, le vent d'ouest a soulevé la mer.

Nous l'entendions mugir. Logés, mon mari et moi, dans une chambre contiguë à celle qu'avait occupé *le mort*, les rafales qui s'y engouffraient, secouant nos portes, en ouvraient tout à coup les deux battants.

C'était sinistre. Les pleurs de cette pauvre mère, le souffle entrecoupé de l'agonisant, toutes ces douleurs,

toute cette tragédie, se chantaient en quelque sorte sur un mode désolé que soutenait la grande clameur des eaux et qu'accentuaient de syncopes en syncopes, comme d'immenses sanglots, les détonations de la houle, précipitée à l'assaut du rempart.

Le Soleil, levé dans sa force, n'y a rien changé.

Il fallait repasser le détroit. Ballottés dans les canots qui nous menaient au vapeur, nous avons mesuré l'ampleur des vagues ; tantôt abattus entre deux murs dont les crêtes échevelées se rejoignaient, on l'eût dit, sur nos têtes; tantôt projetés sur la croupe d'un de ces chevaux marins, pleins de caprice et de méchanceté.

Le vapeur mouille au large. Vingt embarcations s'élancent avec la nôtre. Il en résulte l'épouvantable mêlée que vous pensez. Les proues se heurtent, les avirons s'entre-choquent. Ce plancher mouvant de canots poussés contre les flancs du steamer, violemment retirés par le flot, frémissant sous les pieds de la foule qui trépigne n'est pas fait pour rassurer.

Nous avons, pour nous achever de peindre, pris à bord ce mauricaud : quinze à seize ans, bougillon, bavard, vrai singe, quelque peu timbré ; une de ces mouches bourdonnantes, agaçantes, qu'on trouve partout devant soi, qui chassées reviennent plus drues et ne vous lâchent qu'exaspérés. Nos matelots, en bons musulmans, ne s'irritent point. Ali (c'est le nom du mauricaud) saute à la proue, bouscule les hommes, renverse les cages à poulets, nous passe par-dessus la tête, cabriole, jette corps et biens notre bachot contre cette grosse embarcation, et n'accroche pas une taloche! Il nous ferait couler, — nous avons frisé de près l'aventure ! — nos gens crieraient : — *Ou Allah !* — tout serait dit.

Ces races ont la mansuétude. Pas plus à Tanger qu'à Stamboul, on ne les voit se courroucer contre l'homme ou maltraiter l'animal. Ils se tuent entre eux par-ci par-là, je ne dis pas non ; mais, s'il faut en croire les journaux, c'est un peu comme cela chez nous. Reste que notre sapajou s'en est tiré sans gifles, nous sans plongeon, et que nous voilà partis.

La traversée, un martyre qui dure cinq heures, m'a mis dans l'âme cette résolution, inébranlable, de ne pas recommencer.

Roulis, tangage; mouvements désordonnés du vapeur jeté sur l'un et l'autre flanc, promené du haut en bas des vagues, gémissant, craquant, bondissant ont tant fait, que je ne respire plus. Les autres n'en sont pas là, Dieu merci. Pour moi, plutôt que de reprendre la mer, j'irais à quatre pattes de Gibraltar à Cadix.

Comment ferons-nous? La mer, c'est ici le grand véhicule; la terre, c'est le grand obstacle. Nos compagnes ont juré de ne plus remonter à cheval ; moi, de ne plus mettre les pieds sur un navire. Voilà des gens bien accommodés !

Vous comptez sans mon mari, le chef souverain ; vous comptez sans David, le pouvoir exécutif. — Demain, un vapeur se rend de Gibraltar à Cadix. Nos amies s'y embarqueront, escortées d'un courrier espagnol, homme sûr; huit heures de navigation les mettront dans le port.

Mon mari et moi, nous courrons les aventures à cheval. Je vous avoue que ce bout de chevauchée me ravit.

En attendant, nous sommes au milieu du détroit.

La *Punta del Carnero* doublée, un calme relatif se fait; on remonte sur le pont, on renaît à la vie.

Tête nue, yeux hagards, agenouillée vers le tambour de la cabine, une femme, une Espagnole, les bras levés au ciel, prononce je ne sais quelle invocation rythmée.

L'infortunée a perdu l'esprit; son mari, consul anglais à Mogador, la renvoie chez sa mère; il lui a donné pour gardien cet Arabe, petit vieillard ployé dans le burnous, yeux clignotants, sourire mauvais, tanné, ridé, cuit et recuit, qui en a vu bien d'autres, et qui se soucie de cette créature affolée, comme de l'écume que jette le flot.

Un autre serviteur, un jeune israélite, accompagne la pauvre femme. Triste, confus à chacune des excentricités auxquelles s'abandonne la malheureuse, il apaise sa démence avec des paroles douces, un peu monotones, qui rappellent ces cantilènes dont on berce les enfants. Parfois, lorsque, s'élançant tout à coup, elle menace de se jeter par dessus bord, il lui prend les mains, murmure: — *No! no!* — et toute son attitude semble demander pardon pour l'égarée.

Elle ne l'est pas tant qu'on ne suive, à travers ses incohérences, une pensée, la même, qui sans cesse vient et revient. Tout s'est fourvoyé dans son esprit, mais une flamme est restée, vacillante, tantôt vive, tantôt obscurcie par la rafale, tenace pourtant, et qui défie les obscurités. Cette femme ne veut pas aller où on la mène. Elle ne veut pas rentrer chez sa mère. Son cœur est resté là-bas, derrière les montagnes, par delà les sables du désert :

— Ma mère! s'écrie-t-elle dans son idiome espagnol: Ma mère est catholique! qu'elle garde sa religion! Moi,

je suis de la religion de mon mari ! j'ai la foi de mon mari !

Puis, soudain, sa voix s'attendrit et d'un accent rêveur, comme si elle voyait l'objet de son amour venir au-devant d'elle : — Que mon mari, dit-elle, s'approche de moi *con una naranja en la mano ! con una naranja en la mano ! con una naranja en la mano* [1] !

Est-ce un symbole ? est-ce le souvenir des beaux fruits d'or qui se balançaient aux allées de son jardin ?

Quelques instants elle est demeurée pensive. Une épouvante la saisit ; une indignation de la violence qu'on lui fait : — La reine Victoria ! s'écrie-t-elle : La reine Victoria est ma protectrice ! *Reina sobre la tierra para las señoras ! El Principe Alberto, Rey en el cielo para los hombres* [2].

Maintenant, la voilà de nouveau prosternée. Elle a, par un mouvement plein de grâce, divisé les tresses de son abondante chevelure ; elle a placé celles-ci dans les mains de mon mari, celles-là dans les mains du jeune israélite ; ses deux bras se sont étendus vers le ciel, son visage rayonnant d'amour et de foi s'est un peu renversé, pour mieux contempler, on le dirait, les abîmes d'azur où elle va chercher Dieu : — Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit ! commence-t-elle. Seigneur, loué sois-tu ! Pardonne à ta servante ! Protège-nous, assiste-nous, prends pitié de nous !

Et les paroles se déroulent croyantes, passionnées, jusqu'au moment où défaillante, l'infortunée s'affaisse sur elle-même. Alors le jeune homme la relève, la fait asseoir, arrange avec respect les plis de son vêtement ;

1. Avec une orange dans la main.

2. Reine sur la terre pour les femmes ! Le prince Albert, roi dans le ciel pour les hommes.

et le vieil arabe, embossé contre un coin du bordage, cligne de l'œil et sourit.

C'est ainsi que nous sommes entrés dans la baie.

Au milieu du tourbillon d'arrivée, la pauvre femme a disparu.

Nos prières la suivent. Dieu la voit.

Pas moyen de nous loger ; cela va sans dire.

D'hôtel en hôtel et de refus en refus, on finit par découvrir une *casa de pupillos*.

Vous entendez les *caramba* de la vieille matrone qui en défend les abords. C'est bien pour le coup, que notre humeur voyageuse exaspère les placidités espagnoles !

Des chambres, des lits, passe encore. A manger ! Oh ! par exemple, ceci est de trop ; rayez l'article de vos papiers.

C'est tout au plus si, vers minuit, notre brave courrier, retournant pour la dixième fois au *Club*, en rapporte une jatte de bouillon et une tasse de thé.

Reste notre départ. — Cela ne s'arrange pas tout seul.

Nous avons vite fait d'organiser la traversée de nos amies. Cristobal, leur serviteur et leur chevalier, répond d'elles, corps et bien.

Notre expédition donne plus de fil à retordre. De Gibraltar à San-Roque, tout est facile ; il y a une route, deux heures de voiture nous y transporteront. De San-Roque à Cadix, en traversant Algésiras, Tarifa, Vejer, il y a trois journées à cheval. Tel est l'arrêt de Cristobal, des majorals, des zagals, des loueurs de chevaux, de tout le monde. Demain, par conséquent, nous monterons à San-Roque les chevaux qui nous y attendent, nous irons coucher à Tarifa ; le second jour, nous gagnerons

Vejer ; et le troisième, prenant la diligence et le grand chemin qu'on retrouve là, nous irons chercher à Chiclana le *ferro carril* qui, s'il plaît à Dieu, nous rendra sains et saufs à Cadix.

Maintenant, dormons.

Dormir ? Cristobal heurte à la porte et se précipite chez nous effaré :

— Monsieur ! il n'y a point de selle de dame !

Chevaucher à califourchon deux jours durant : ceci devient grave.

David se met en campagne et ne trouve rien. Cristobal proteste que l'objet n'existe pas à Gibraltar. Il y a bien un colonel, dont la femme est bonne écuyère.... mon mari court chez le colonel.

Parlez-moi de l'obligeance anglaise ! le colonel met à notre disposition selle, bride, tout. Nous sommes sauvés.

Ces détails, quand on les lit au coin du feu, semblent des grains de poussière. Lorsqu'ils se placent en travers de chaque pas, le grain de poussière devient montagne.

L'aube nous a trouvés mélancoliques. Il fallait se dire adieu pour trois jours. Trois jours ; c'était peu, c'était trop. Les unes sur l'océan, les autres dans le despoblado, on s'inquiéterait à moins.

Une bonne prière, tous ensemble, nous a rendus confiants. Nos compagnes sont embarquées ; nous montons en voiture, escortés de David.

La chaussée court sur le sable de l'ithsme ; si bas est le niveau, que les flots des deux mers, pour peu qu'il leur en prît fantaisie, feraient une île de Gibraltar.

Bientôt le terrain s'élève, se durcit, des cactus en assurent la solidité, des figuiers ont penché leur tête sur les ravins, et les maison blanches de San-Roque nous regardent par-dessous.

On voit à San-Roque une Alameda plantée d'arbres séculaires, on y voit des places démesurées et vides, on y voit des rues larges et désertes ; ce qu'on n'y voit point, ce sont nos chevaux.

Les chevaux paissent à une demi-lieue, dans la Vega, quelque part.... ou ailleurs.

Un grand flandrin, le propriétaire de nos bêtes, roule des cigarettes, adossé contre un mur.

— Malheureux ! lui crie David aux oreilles, vous nous faites perdre une journée, entendez-vous !

Il entend parfaitement, mais ne s'émeut pas davantage.

Si nous savions où les prendre, ces malheureux étalons? Mais ni nous, ni qui que ce soit n'en sait mot :

— Voyons ! bougerez-vous? — Ceci s'adresse au patron.

Le patron aspire une bouffée de tabac, la laisse échapper en nuages intermittents, secoue la cendre de sa cigarette, et remue une épaule. Cela veut dire : « Les chevaux doivent venir, par conséquent ils viendront. »

Au bout d'une heure en effet, on voit paraître quatre museaux, suivis de quatre queues.

Ne triomphons pas trop vite. Ici manque la bride, l'étrier manque là. — Et les *capachos* ? [1]

Le patron promène aux alentours un regard languissant. Les *capachos* sont restés dans *l'establo* [2]. Il

1. Sacs dans lesquels on place le bagage.
2. Étable.

ne faudra guère que trois quarts d'heure pour les aller querir.

Nous devions quitter San-Roque à l'aurore; dix heures nous trouve à peine en selle.

Notre *arriero*, petit homme taciturne, sourcil froncé, tête carrée, le visage rasé mais charbonné de barbe; coiffé de la *montera* conique, plantée sur les yeux à la mode andalouse; emballé dans une veste de drap épais; va devant nous, trottinant son allure, entre les deux *capachos*. Je vous défie de lui faire modifier le pas de sa mule.

David, que nos trente *leguas* [1] tiennent en souci, allonge bien par derrière quelques coups de gaule à la bête. La mule fait une poussée, l'*arriero* se retourne, toise David d'un regard hautain, retient sa bête, la remet à l'amble, et, pour peu que cela continue, il vouera une haine mortelle à notre brave courrier.

N'importe, c'était un beau matin.

Dès qu'un figuier étalait sa ramée, quelque rossignol chantait dessous; des filets d'eau claire glissaient parmi les cistes ou brillaient sur le terrain écorché. Nous avions coupé le talon du golfe, à travers les marécages et les prairies; parfois une cabane y dressait son toit de chaume, un oranger y laissait tomber ses fruits, une brune petite figure en haillons sortait tout à coup de l'ombre et venait tendre la main. Nous marchions librement, nous suivions des traces à peine marquées, nous l'avions ressaisie, la belle vie errante... mettez vagabonde, si vous voulez!

1. Lieues espagnoles, démesurément longues.

Mon ami, je suis gitana, je vous l'ai dit, je n'en guérirai point; j'aime le steppe, j'aime les campements au désert, j'aime le hasard du logis, jusqu'aux privations m'en plaisent. Les horizons illimités, la solitude absolue; la création de Dieu, comme Dieu l'a faite, sans que personne s'en soit mêlé, et y cheminer à deux; ce sont mes fêtes, c'est mon éternel bonheur.

Voici précisément une rencontre, de celles qu'affectionnait cet autre chevalier errant, le seigneur don Quichotte. Une escouade de gaillards, enchaînés à la file, des menottes aux poignets; en tête et en queue, quatre ou cinq carabiniers, fusil au bras.

— *Ladrones*[1], — laisse tomber de ses lèvres silencieuses notre arriero retourné tout d'une pièce.

Don Quexada, ce grand redresseur de torts, eût délivré les braves gens. Hélas! nous, ses fils dégénérés, nous laissons libre cours à la justice humaine.

Ladrones! s'il en fallait croire les Espagnols, ce mot ne signifierait plus rien. Le *ladrone* n'existe plus en Espagne. Ne parlez ni de voleurs, ni de brigands, ni d'assassins. Si l'on tue, c'est affaire particulière entre deux individus dont l'un possède quelques *douros*, que peut-être l'autre n'a pas; ou bien encore, pour s'entretenir la main. *Brigandage*, fi donc! le brigand a disparu du sol. — Des *réfractaires*, à la bonne heure! Ces hommes-ci étaient des *réfractaires*. On les mène, chaîne au corps et fers aux mains; procédé un peu bien sévère s'il ne s'agit que de conscrits rétifs: que voulez-vous! chaque pays, chaque façon.

Badinage à part, l'Espagne, grâce aux gardes civiques, présente plus de sécurité que l'Italie. Vous y

[1] Voleurs.

pouvez circuler sans péril[1]; sans peur, c'est une autre affaire. Les gardes civiques occupent les points suspects, surveillent les carrefours, escortent les diligences; vous les rencontrez dans le despoblado, dans les forêts, partout; si bien que trois voyageurs comme nous peuvent se lancer par monts et par vaux sans risquer leur vie. On l'affirme; croyons-le.

Un large *rio*, *Palmones*, coupe le sol marécageux et blanchâtre; nous le passons en bac. Un autre, le *Guadaranque*, étend plus loin son miroir: autre bac.

Notre arriero, à qui nous demandons laquelle de ces deux rivières est le *rio Salado*, montre, du bout de sa gaule, le courant que nous venons de traverser. Celui-ci, ou quelque autre, l'arriero n'y tient pas; c'est toujours de l'eau.

Nous avons donc la liberté de placer ici le combat terrible qu'Alphonse XI, aidé du roi de Portugal, livra au Mores — 1340 —; victoire qui porta un coup funeste à cette domination africaine, si cruellement exterminée plus tard par *los Reyes*[2].

Le flot calmé vient baiser la plage qu'hier il couvrait d'écume et de coquillages arrachés à la mer. En face de nous, Gibraltar allonge son rocher; le canon tonne, l'éclair jaillit des embrasures, le coup part, l'écho en répète les foudres, la fumée s'échappe, floconne, voile un instant les flancs du colosse, puis la brise l'emporte, et la grande figure du léopard accroupi, le front tourné vers l'Afrique, comme s'il en regrettait les déserts, se découpe sur l'azur.

1. Ceci était vrai en 186... — Les brigands ont, dès lors, recommencé sans gêne à exercer leur vocation.

2. Nom qu'on donne à Ferdinand et Isabelle.

Près de nous, quelques mariniers renflouent leur barque. Ils la poussent de l'épaule, accompagnant chaque effort d'un gémissement mélodieux ; leurs pieds ont touché la vague, la proue s'est relevée ; un flot vient, qui soulève la poupe, tous ont sauté dedans, les voilà partis, le visage au soleil ! Eux aussi, vont librement dans la libre étendue.

Ces moutons éparpillés sur le sable n'en demandent pas tant. Museau bas, oreilles pendantes, ils passent les douze heures du jour à chercher quelque rare brin d'herbe, saturé de sel.

Devant nous, une tour s'est campée ; c'est le *Rocadillo*, ce TARTASSUS HERACLEON des Phéniciens, que Scipion devait enlever aux princes marchands de Carthage.

Le vaste monument qui assied sa lourdeur carrée sur la colline, c'est le Campo-Santo d'Algésiras : PORTUS ALBUS des Romains ; JEZIRATU EL KHADRA [1] des Mores, leur première étape sur terre espagnole, alors que les commandait el Tarik ; la dernière aussi, lorsque, vaincus de bataille en bataille, chassés de ville en ville, poursuivis de château fort en château fort, le roi don Alonzo, assisté des guerriers de tout pays qui s'étaient croisés pour la guerre sainte, leur prit la citadelle au bout d'un siège qui dura douze mois. — Ce fut la gloire du siècle. Et, quand on parlait d'un bon chevalier : « Il était, disait-on, au siège d'Algésiras. » — Le fait valait cent prouesses.

Aujourd'hui, l'on entre sans coup férir dans les rues larges et nettes où croît l'herbe.

Les maisons passées au lait de chaux ont des blancheurs aveuglantes. On n'y entend pas un bruit, on n'y

1. Ile verte.

rencontre pas un être humain. Au sortir de la cohue bigarrée qui mêle à Gibraltar tant de langages divers, tant de costumes brillants, tant de physionomies étranges; un tel sommeil attristerait sans la baie, ce miroir plein de scintillements; sans le ciel, cette radieuse gaieté; sans la végétation, ce beau sourire.

Notre arriero est sauté à bas sous le porche d'une *venta*. Il va donner de l'orge à ses bêtes; quant à ses voyageurs, il s'en inquiète comme de cela!

D'où il résulte que la *venta*, riche de litière et de fourrage, nous offre son galetas, son plat d'œufs, sa pelote de farine desséchée en manière de pain, des oranges tant qu'on en veut, des *aceitunas* à faire grincer les dents, un flacon de *vino sero;* et que jamais nous n'avons mieux déjeuné.

L'hôtesse, femme excellente, cheveux ébouriffés, crie à tue-tête pour nous faire mieux comprendre son espagnol. Elle m'a prise en compassion : « A cheval! jusqu'à Tarifa! jusqu'à Vejer! » C'est comme en Grèce, où les matrones me demandaient, les yeux levés au ciel : — « Si mon mari me *forçait à l'accompagner?* »

Bah! laissons-la dire. Il est si doux de se sentir un peu plaint, même quand on est heureux.

Jamais don Quexada ne rencontra meilleur accueil. Il me semble retrouver une de ces hôtelleries qu'il transformait en châteaux, une de ces Maritornes avenantes dont il faisait ses princesses, le puits qui voyait sa veillée des armes, et ces grandes pièces vides où l'araignée suspend toujours ses fils, où les outres arrondissent encore leurs flancs.

Comme le soleil avançait dans sa marche, nous avons repris la direction de Tarifa.

Quelques felouques dorment dans le port; les der-

nières maisons d'Algésiras se sont cachées derrière le dernier pli. On voit encore Gibraltar, dont le rocher grandit à mesure que nous montons.

Un sol déchiré de ravines s'élève en gradins; on les franchit en silence; ni sentier ni buissons; le soleil incendie la terre.

— *El matar del correo* [1] ! — nous crie l'arriero; nom sinistre dans un tel endroit.

Alors notre homme, planté de travers en selle pour nous mieux dire son histoire, raconte qu'il y a dix ans, au lieu même où nous voilà, un capitaine anglais chevauchant comme nous, avec sa sœur, fut attaqué par les *ladrones*, qui les égorgèrent tous deux.

Le site n'en est pas égayé. Il a sa grandeur, morne et navrée. Il a cette tristesse des tons majeurs, dont naguère je vous parlais. Les splendeurs de lumière, épandues sur ce sol ensanglanté, en accroissent la désolation. On dirait que des voix désespérées promènent leur *Dies iræ* à travers l'espace maudit.

Plus haut, très haut, commence un bout de route vite interrompu. Là, piochent, brouettent, nivellent des phalanges de travailleurs; des *señores*, s'il vous plaît, haute mine, élégamment vêtus, qui, en braves gens qu'ils sont, ont entrepris d'ouvrir un chemin à travers leur montagne.

Une forêt de chênes-lièges en couvre les sommets. Leurs troncs puissants forment la colonnade du temple; leurs branches fortement tordues en font le dôme. Dessous, les fougères foisonnent, frissonnant chaque fois que passe une haleine. Des ombres légères, des rayons d'or tamisés par les feuillées glissent en blondes

1. L'assassinat du courrier.

transparences. On dirait que les rossignols de l'Andalousie entière sont venus s'abriter dans ces verdures; l'un répond à l'autre, les jets partent de toutes les profondeurs, les tenues se prolongent à tous les lointains; la reine des forêts, le roi des chanteurs se sont rencontrés ; je n'avais rien rêvé de si beau.

Et cela dure des lieues! Nous en avons le cœur enlacé. Parfois on voit venir un bûcheron sur son âne, parfois un charbonnier qui bientôt se perd sous bois. Les géants séculaires continuent de nouer leurs ramées en plus vastes arceaux.

Il y en a qui restent seuls, dilatés sans bornes; il en est qui se pressent enchevêtrés ; mais toujours notre regard va librement sous les branches. Rien ne l'arrête; il se dévale par cette pente où le soleil a jeté sa tenture d'or; il glisse là-bas, vers le rideau léger des feuilles tremblantes ; il pénètre aux profondeurs de ces nefs, sous ces coupoles que leurs colonnes portent à cinquante pieds du sol. Jamais ces grandes feuillées ne nous auront tout dit ; nous ne serons jamais las de cette voix du fleuve d'air qui fait vibrer les cimes des chênes, de ces murmures qui courent sur les fougères, de ces hymnes du rossignol, de ces clartés ambrées, de ces pelouses, de ces beaux désordres, de cette nature inviolée, dans toute l'énergie de son expansion.

La grandeur, tel est le caractère. Ces paysages-là tiennent plus de l'épopée que de l'idylle. Pourtant, chacun des gazons déroulés sous les ramées, chacune des retraites qu'on devine à travers son voile transparent; le rayon brisé, l'ombre soudain éclairée d'une pluie d'or, mille détails ineffables mettent partout leur sourire.

Au sommet (car il y a un sommet, et l'on y arrive), la scène a changé.

Un poème épique se chantait sous ces chênes ; maintenant, la vie agreste s'épanouit, idéale et familière, dans son caractère le plus naïf.

Des huttes coniques s'élèvent sur les bords de cette eau qui bouillonne ; elle lave les roches aux longues mousses, lutine les herbes folles, fait rage de sa grosse voix, gazouille plus bas en notes discrètes : on la nomme *el Guadamaril*.

Ces abris de feuillage servent d'habitations à nos *señores*, les travailleurs qui ouvrent si vaillamment la route. Ils y ont établi leurs familles. Quelque jeune femme, debout sur le seuil de sa cabane, achève de tordre ses cheveux ou fait sauter son *niño* dans ses bras. Les maisonnettes vont à la débandade, tantôt dans la lumière et tantôt dans l'ombre. Les unes, adossées à quelque vétéran de la forêt, se confondent avec le tronc rugueux ; les autres ont dressé leur cône au soleil, d'autres s'effacent dans les indécisions du fourré. Il y a de petites cuisines en plein air ; il y a de belles jeunes filles qui se penchent au courant ; sous le vaste abri que forme un chêne se suspend quelque escarpolette ; un garçonnet s'y est assis : ce jeune homme en veste de velours noir, le teint brun, la moustache fine, le geste élégant, toute la tenue du plus fin caballero, berce l'enfant, dans ce demi-jour et dans cette paix.

L'idylle, nous l'avons retrouvée. Il semble qu'un épisode des vieux contes espagnols se soit rencontré sur notre chemin et que nous traversions quelque page de Cervantès.

Les noces de Gamache devaient étaler sous un bois pareil leurs agrestes richesses, ces clartés sereines en idéaliser les plaisirs, le rossignol s'évertuer d'un même zèle, et de splendides jeunes femmes tremper ainsi leurs

bras dans l'eau vive, tandis que de beaux jeunes gens, comme notre *mozo*, appuyé contre quelque fût séculaire regardaient, rêvaient, et d'une main nonchalante, donnaient le branle à de beaux enfants comme celui-ci.

Qu'il faudrait peu de chose pour sauter à bas de cheval, s'approcher de ces gens qui savent être heureux, leur demander une place au bord du Guadamaril, s'en aller sous bois querir quelques branchages, bâtir son nid, errer tout le jour au faîte des monts, dans ces temples de Dieu, les pieds froissant les fougères, le regard caressé des ombres clémentes, sous ces grands couverts.

Je m'en souviendrai longtemps de l'écume vagabonde, des couplets du rossignol qui enchantaient ces abris, du calme qui les enveloppait, de ce nonchaloir, de cet apaisement sous les gratuités d'un ciel dont l'azur avait dépouillé son trop d'éclat pour se faire plus doux, mieux rapproché de notre cœur.

Si l'on savait prendre son bien où il est! Si l'on savait retenir par leur robe étoilée, les chansons de la nuit, par leur aile scintillant de rosée, les cantiques du matin! Si nous savions saisir ces choses fraîches, parfumées, lumineuses, bienfaisantes, que Dieu a libéralement jetées devant nos pas, nous disant : « Elles sont à toi! »

Mais on ne veut pas. On ferme les yeux (j'entends le gros des hommes), pour ne point voir les splendeurs du soleil à son lever; on ferme les oreilles pour ne point écouter (je dis durant des nuits entières) ce que chuchote le vent sur la prairie, les accents qu'il promène dans les forêts, ce concert des firmaments aux abîmes de l'éther! En vain le chèvrefeuille exhale ses aromes le long du ruisseau, les prés se diaprent en vain de mar-

guerites, de sauges, de coquelicots, et de bluets; l'air vif qu'on respire à l'aurore, les mélancoliques pensers du soir, ces contemplations silencieuses qui mettent l'immensité dans notre âme, nous ne les comprenons plus. Cela nous embarrasserait, cela nous ennuierait. Nous aimons mieux les murs de nos prisons. Donnez-nous Paris; Étretat, s'il faut absolument de l'air et de l'eau, et laissez-nous tranquilles.

Nos chevaux ont lentement passé au travers du campement. Ils se sont attardés sur les pelouses, ils ont plongé leurs naseaux dans le Guadamaril; puis, de nouveau, les chênes ont croisé leurs branches sur nos têtes, les ramées ont confondu leur feuillage, les troncs ont planté leurs fûts à toutes les profondeurs; le silence qui reprenait s'est fait plus absolu, sa majesté s'est accrue de la disparition de l'homme, et l'on n'eût pas retrouvé sur les fougères un seul de ces sentiers que trace le pas du chasseur.

Alors, le col s'est tout à coup découvert; le dernier piton a mis sa croupe au soleil; et nous voilà, d'un seul jet, portés en pleine symphonie héroïque!

Toutes les cimes, toutes les crêtes, tous les plans abattus devant nous vont aboutir à la mer. Ceux-ci, leur profil découpé dans l'air diaphane, s'y précipitent d'un bond. Les autres abordent les bleus abîmes avec des mollesses de contours que baigne et qu'adoucit encore je ne sais quelle fluidité vaporeuse. Nous avons deux continents étendus à nos pieds : l'Europe, l'Afrique; la Méditerranée, presque l'Océan! Les versants des monts conduisent le regard jusqu'en ces bas pays inondés de lumière. Cela nage dans l'azur. C'est immuable. Et pourtant les vibrations, le rayonnement, cet éclat

prodigieux des couleurs, les limpidités de l'atmosphère idéalisent l'aspect au point de l'enlever, en quelque sorte, dans une région supérieure. On dirait que le tableau va se détacher du globe, monter, flotter plus haut, plus haut encore, et s'effacer dans l'éther.

C'est ainsi que l'Afrique nous apparaît une dernière fois. Les chaînes de ses montagnes opposent leurs lignes ondulées et radieuses aux rudesses des sierras espagnoles qui incrustent leurs pics, leurs arêtes et leurs tranchants dans les teintes aériennes lavées de saphir. Le détroit jette entre les deux mondes ses transparences ; le courant marque des deux côtés les deux plages, s'élargissant ici sur les sables, là pressant contre le rocher son fil qu'argente l'écume et qu'allume le soleil.

Un simoun venu du Maroc balaye le versant dénudé sur lequel nous marchons, enlevant jusqu'aux dernières moiteurs qui pourraient atténuer l'éclat du ciel, apaiser les embrasements du sol.

La gloire de Dieu, célébrée par les mers, par les mondes, par les cieux, se proclame en un accord dont la puissance emplit l'univers. — Ce sont des hymnes qui retentissent en dehors de l'humanité. Les abîmes sidéraux doivent en entendre de pareils.

Maintenant, le col est franchi. Nous nous rapprochons des niveaux inférieurs; l'un après l'autre, les traits sortent du plan égal pour y dessiner leur relief.

La pointe del Carnero a tranché les eaux de son angle aigu ; le cap del Frayle s'allonge comme un bras qui voudrait ressaisir la terre africaine; Tarifa, plus blanche que la perle, grandit au ras du flot. Son phare, d'abord un point, puis un fil, puis un pilier qui défie les tempêtes, s'est campé sur le roc. Sa grande coulée

de sable jaune, à l'ouest, se verse dans la mer. Les tours rondes ont jailli du rempart, le mur s'est dentelé de créneaux. La ville antique, romaine, visigothe, arabe, espagnole : *el Tarif ibn Malik:* cette clef du royaume, méchamment livrée au scheik more par le comte Julien; la cité triplement gardée, témoin des premiers siècles, oubliée sur la plage; Tarifa monte lentement du sol, muette, abandonnée, sans une voix qui trahisse la vie, sans un mouvement qui exprime l'action.

L'herbe monte à l'assaut des remparts. La herse levée laisse entrer ou sortir les tourbillons de poussière qu'amène ou qu'emporte le vent. Il me semble que du haut des tours j'entends le comte Julien pleurer sa félonie : « O vieillesse ignominieuse, outragée par son roi!... Si je tenais en main une vengeance plus loyale, Dieu le sait, je l'aurais choisie!... Que l'Africain entre donc ici, qu'il saccage, qu'il désole et qu'il tue, jusque dans ma propre maison! »

Et le comte Julien, le père de la *Cava fleurie*, arrache ses cheveux et sa barbe, et le vent les balaye comme des fils d'argent.

Voyez le château posé sur les vagues! les armoiries de Tarifa sont gravées au front, avec la clef : *Sed fuertes en la guerra!*

Certes, les guerres ne lui ont pas manqué. — Don Sanche — 1292 — l'avait reprise aux Mores. Comme ses capitaines refusaient de la défendre contre le païen, don Alonzo Perez de Gusman se présente et, sur son épée, jure de tenir un an.

Le siège était dur, les assaillants se cassaient les dents contre le rempart. Alors un des leurs, un bandit chrétien, au service des mécréants, s'avise d'un bon tour. Il avait en sa puissance le fils de Gusman; il le

mène devant la forteresse, et, le montrant au chevalier:

— Je tuerai l'enfant, dit-il, si tu ne rends pas la place!

Don Alonzo a jeté sa dague dans le camp du félon:

— Mieux vaut, pour moi, l'honneur sans mon fils que mon fils sans l'honneur! — Cela dit, il disparaît.

L'enfant est égorgé; une épouvantable clameur éclate sur le rempart. Et Don Alonzo, que le tumulte a rappelé:

— Je craignais, fait-il, que ces païens n'eussent pris la ville.

Un tronçon de route côtoye, près de la porte arabe, deux ou trois masures dans la direction de Vejer; nous le laissons à notre droite pour enfiler, l'une après l'autre, les rues silencieuses qu'étouffe leur ceinture de créneaux.

Rien de plus désert, de plus taciturne, de plus monotone, de plus clos. Chaque maison blanche a son mirador et son balcon de fer; sauf cela, c'est une ville mauresque sans les Maures.

Quelque jeune señora, quelque duègne ridée à qui notre apparition arrache un grognement sourd (comme s'il s'agissait d'el Tarik ou de Mousa); ce caballero, la cigarette aux lèvres et l'œil curieux; ce bonhomme de savetier, ce barbier, le rasoir en main, accourant du fond de leur boutique pour voir qui donc se permet d'entrer dans Tarifa: c'est tout!

Un brave petit gueuilleux s'est emparé de nos personnes. Il a plus de trous que d'habits et plus de sourires que de trous. Quinze ans, laid, pétillant de gaieté, des yeux qui parlent, des dents qui éclairent! tel quel, notre *mozo* n'entend pas un mot de ce qu'on lui dit, comprend tout, fait signe d'une épaule, tire un bout de

loques sur l'autre, et nous mène à la *fonda* ; car il s'agit de s'anuiter. Tarifa est notre étape d'aujourd'hui.

Dans la *fonda*, voici l'*amo* [1], vieillard voûté, sourd, chargé d'années, peut-être aussi de maux, dont la prunelle voilée de sourcils grisonnants a des regards pleins de douceur. — Nous l'avons enfin découvert dans une des galeries dont s'entoure le *patio;* car de s'imaginer qu'un hôte, ou qu'un valet, ou qu'une créature quelconque, sauf le chien qui vous aboye aux talons, reçoive l'*estranjero* dans une *fonda* espagnole, c'est rêver tout éveillé.

L'*amo*, lorsqu'il apprend que nous avons faim, secoue la tête, nous plante là, et s'en va dans la cuisine, consulter ses deux filles et sa femme.

La femme et les deux filles, toutes trois belles, avec une abondance de cheveux noirs et des yeux veloutés, voyant cette *señora,* arrivée de Gibraltar, A CHEVAL ! se sentent émues d'une si tendre pitié, que vite, les œufs, le lard, les *aceituñas*, les *naranjas*, le *puchero*, tout s'étale sur la table, sans compter ce gros bouquet. Bénies soient, cette fois encore, les compassions féminines qui nous créent une famille jusque dans les coins les mieux perdus !

J'ai beau me dire heureuse, et que c'est pour mon plaisir que je cours le monde sur les quatre pattes de mon cheval : — *Pobra señora* [2]. Elles n'en démordront pas.

Allons, profitons de l'heure souriante : il en viendra d'austères, et des sourcils froncés.

Notre petit guenilleux, cependant, a pris David en affection :

1. Maître de maison.
2. Pauvre dame.

— Dis-moi un peu ? demande celui-ci : Vous avez une *carettera*[1] ? j'en ai vu un bout, là, vers le rempart.

Le mozo fait signe que oui.

— Vous devez avoir un *caruaje*[2] ?

Le mozo fait signe que non.

En réalité, la *carettera* ne mène guère qu'à deux lieues d'ici. Mais la terre continue ; on y peut marcher.

— Près du rempart ! reprend David sans se déconcerter : il y avait une *caretilla*[3] !

Le mozo fait signe que oui.

Coche, brouette, *caretilla*, à cette condition de l'obtenir, de poursuivre notre route, de courir cette nuit (la lune brille dans son plein), nous arriverions demain à Cadix !

Si bien pérore David, si vivement se démène notre mozo, que le caballero possesseur du véhicule s'en dessaisit en notre faveur ; qu'un bonhomme du pays nous conduira ; que nos trois petits sacs — trop lourds et trop gros pour la *caretilla* — s'enfouiront dans les deux *capachos* du cheval enfourché par le gamin ; et que, si Dieu le permet, nous parviendrons vers minuit à Veger, pour y prendre la diligence demain matin.

L'accord se conclut sous le porche de la *fonda*.

Nous irons trouver notre brouette hors de la ville ; car jamais, de mémoire d'Espagnol, un *caruaje*, petit ou grand, n'ébranla de ses roues les paisibles rues de Tarifa.

Reste l'arriero avec les chevaux qui nous ont amenés de San-Roque ; il s'agit de le congédier. L'arriero mandé se présente, écoute l'explication, et comme quoi nous lui donnerons triple étrenne, pour le conso-

1. Grande route.
2. Voiture.
3. Espèce de charette, de brouette.

ler de nous quitter ici. — Hum ! notre largesse le met en suspicion ; nous avions compté sans la méfiance, fille des bienfaits : — Deux, trois, six douros ? ces gens-là doivent lui jouer quelque méchant tour, dont il ne se rend pas compte. — Surtout, que David ne s'en mêle point ! Sitôt que notre homme a devant lui cette loyale figure, un peu farouche, et cette lèvre un peu rieuse, il s'embronche. David une fois disparu, l'arriero se détend :

— Qui est cet *hombre?* demande-t-il à mon mari.

— Cet hombre ? c'est un brave homme.

— Je ne l'aime pas.

— Vous avez tort.

— Que fait-il avec vous ?

— Lui? c'est notre courrier.

— Caramba ! ce n'est donc pas votre frère ?

— Non.

— *El criado de Usted* [1] !

— Oui.

L'arriero s'est tout à coup déridé. Du moment que notre courrier l'a houspillé par zèle pour ses patrons, il l'en estime davantage ! Et quand mon mari place dans sa main un certificat, accompagné de six douros, il prend les six douros dans ses dix doigts, exprime sa reconnaissance par un bon gros rire, et va retrouver David, avec lequel il échange un cordial adieu.

Quatre heures viennent de sonner.

On sait ce que valent les *leguas* espagnoles. Les uns en comptent six, les autres sept jusqu'à Veger. Comme qu'il en tourne, elles s'allongeront devant nous.

1. Le serviteur de Votre Grâce.

L'*amo* nous a souhaité mille bénédictions ; sa femme et ses filles ont répété le *Baja Usted con Dios*, d'une si pénétrante douceur en voyage ; les rues se sont bordées à notre départ de tous les visages curieux qui avaient salué notre arrivée : nous voici hors des murs. Une vraie tempête (toujours le simoun) s'y déchaîne en tourbillons de poussière.

Sur la *carettera*, notre brouette à deux roues lève les cornes de son brancard. Sa caisse se dérobe sous un berceau de toile ; on y a placé deux planches, en guise de bancs. S'y loger quatre, c'est le problème ; ni par force ni par ruse, on n'y ferait tenir une des houris de Mequinez. Qui traînera cet objet ? l'animal que voici : ce *pony* microscopique, luisant, pomponné, grandi de tout le plumet qu'on lui a planté sur la tête. Un de nos chiens de Camargue en ferait trois bouchées. Dieu merci, la valeur ne se mesure pas à la taille ; les mirmidons rendraient des points aux géants, notre *pony* nous le fera bien voir.

Le *majoral*, autrement dit le cocher, barbu, maigre, osseux, la bouche fendue en tire-lire, deux anneaux énormes aux oreilles, la *montera* sur les yeux, le regard plus prompt que l'éclair ; muet, sauf quand il tonne comme un canon, s'approche et prend les guides. Le poney se met debout sur les pattes de derrière, c'est sa manière d'attendre ; et, pendant qu'il exécute une façon de *rota aragonese* illustrée de hennissements, de ruades et de coups de sabots, nous incrustons nos personnes dans le tombereau. — Si je vous disais qu'il mesure quatre-vingts centimètres de large sur un mètre cinquante de long, vous ne me croiriez pas. C'est pourtant vrai. La maigreur du cocher, cette modicité d'embonpoint qui m'a valu quelques dédains chez les

dames de Mequinez, sauvent notre affaire. Mon mari, casé à côté de moi sur l'arrière-banc, reçoit dans ses bras le dos de David, assis devant, avec le majoral. Car, pour que vous le sachiez, on ne tient là dedans, grâce au couvercle, que ployé en deux.

Lâchez tout ! Manuele pousse une effroyable braillée, l'étalon s'enlève au galop : — *Ya ! ya ! Dia*, DIA, DIA ! — Point de fouet, la voix seule ; puis Manuele tourne la tête — c'est la seule chose qu'il puisse mouvoir — et regarde David d'un air triomphant.

— Bravo ! crions-nous. Un éclat de foudre nous répond. La bête vaillante franchit l'espace comme si elle avait quatre ailes aux quatre pieds. Notre brouette saute d'avant, saute d'arrière, avec des cahots à briser les os.

C'est égal, il y a plaisir à courir ! Les trèfles farouches, plus rouges que la pourpre de Tyr, flamboient et s'éteignent ; les nopals se hérissent et disparaissent ; la mer s'est effacée ; nous traversons une campagne opulente ; blés, maïs, prés en fleurs glissent et fuient des deux côtés ; nous dévorons le terrain. Si folle est notre allure, si insolite la rencontre d'un *caruaje* sur ce fragment de grand chemin, vierge encore de tout parcours, qu'à notre aspect, les piétons se jettent dans le fossé, les mules s'emportent, et que voilà deux honnêtes *campinos*, la femme en croupe du mari, qui chevauchaient en paix, tous deux par terre,... sans dol ni blessures, grâce à Dieu !

Manuele continue de se taire. Lorsqu'il desserre les lèvres pour adresser quelque exhortation au *pony*, c'est un rugissement de lion. Questionnez-le, il ne répondra pas.

— Y a-t-il des *ladrones*, par ici ?

Manuele lève le nez, ouvre une bouche vaste comme un four, la referme, et garde le silence.

Voyons, employons une autre forme :

— Y a-t-il des carabiniers?

Même gouffre béant, même silence.

Nous venons d'aborder la sierra qui nous sépare de Veger. Les ardeurs du fougueux petit étalon se sont un peu calmées; il secoue son plumet, et tire vigoureusement.

La chevelure des oliviers cependant s'épand au hasard, les gorges se remplissent de lauriers-roses, nous avons retrouvé les rossignols ; le soleil, qui s'incline au couchant, allume de grandes traînées vermeilles sur le bas pays. Trois de nos *leguas* sont derrière nous, la montagne est gravie, son sommet élargi nous présente un de ces plateaux sans arbres, sans limites, sans ondulations, que l'Espagne déroule en ses solitudes et qui lui donnent sa majesté.

Là-haut, s'assied une *venta*, perdue au désert, grise, à demi démolie; rien qu'à la voir, le frisson me prend.

Plus de route, pas même une trace! Des cistes, des bruyères, des fougères, çà et là quelque chamérops tout étonné d'être grimpé à cette altitude, couvrent l'étendue de leur morne toison. Des fondrières accidentent le sol, déchiré par places. Le soleil vient de s'abîmer derrière cette ligne d'horizon, lointaine, égale, qui coupe le ciel comme ferait la mer. Il a plongé tout entier, d'un bloc, en un instant, absorbé par l'océan des verdures indistinctes; il a laissé la coupole du ciel plus pure que le cristal, avec une zone pâle et limpide, à l'endroit qu'il vient d'abandonner. Une dernière alouette s'enlève, bat de l'aile, dit sa dernière chanson,

papillote sur les pâleurs du couchant, retombe; et l'on ne voit plus devant soi que la terre qui s'enténèbre, que la silhouette du guenilleux à cheval, bondissant, fantastique, entre les deux *capachos*.

Pour moi, j'ai un peu peur.... et je trouve cela magnifique.

On assassinerait dans des lieux pareils, sans qu'un cri parvînt aux oreilles d'un être humain. Chaque buisson peut cacher son bandit. Les pâtres parfois sont tentés de faire un coup; les charbonniers ne résistent pas toujours à l'occasion. Ces hauteurs désolées, *la Trocha*, avaient naguère une réputation: celle d'abriter des *carboneros*, qui étaient en même temps des coupeurs de gorge; celle de protéger des *contrabandistas*, qui, avec la bourse, prenaient la vie.

Je me demande tout bas si ce majoral rébarbatif, si ce *mozo* ramassé au hasard de la rue, ne nous mènent point en quelque endroit sinistre, dont nous ne reviendrons pas.

Baya Usted con Dios! Oui! Dieu est avec nous. Mon cœur a remis son trésor au Seigneur; je regarde cette coupole immaculée, où l'une après l'autre, paraissent les étoiles; je suis les dernières lueurs qui vont s'éteignant sur le despoblado; je contemple l'immensité muette; et voyez-vous, ce pèlerinage à travers un monde dépeuplé, la nuit qui s'abat, l'inconnu partout, peut-être quelque péril, tout nous remplit l'âme d'une joie contenue, solennelle comme le désert.

Plus de sentier, pas même une trace, je vous l'ai dit. Depuis longtemps déjà, mon mari, Manuele, David, marchant à pied, soutiennent le coche rudement secoué par les roches à fleur de sol, par les buissons au milieu desquels il va s'échouer.

Tout à coup, des carabiniers soudain apparus arrêtent le cheval aux *capachos;* les voilà rangés autour de nous : — Que faisons-nous là ? Qui donc, sans mauvais dessein (une femme surtout), se risque sur la sierra, en pleine nuit ?

Il a fallu descendre, exhiber le passeport, ouvrir nos sacs. Les braves gens, après avoir, à la lueur des allumettes, examiné sacs et passeport ou fait semblant, nous laissent aller. Mais je crois qu'ils s'en sont repentis.

A cette heure, on ne discerne plus rien; les lignes se confondent; les fougères ressemblent à un vaste linceul noir. Lorsqu'un renflement du sol nous élève un instant, l'étrange figure du *mozo* à cheval se profile, touchée de je ne sais quelles clartés, sur les ténèbres; puis le renflement s'efface, et les obscurcités absorbent tout.

Manuele conduit son *pony* pas à pas, butte, se cogne, et fume des cigarettes sans désemparer. Chaque fois qu'il râcle l'allumette, une bouffée de feu illumine son visage, la croupe de l'étalon reluit comme l'or, tout s'éteint :

— Manuele ! Quand retrouverons-nous la *carettera*?

— *A hora... a un rato... otro.*

Cela veut dire dans trois heures, dans cinq, dans un an ou dans un siècle. *Otro*, cela n'a pas de mesure; *otro*, c'est le temps fait despoblado.

Après quoi, Manuele se met à chanter. Et ce timbre de taureau quand l'homme parle, revêt, sitôt qu'il module, une légèreté à défier les gosiers zingaris. Ce sont des gazouillements, des suavités, mille *fioritures* exquises : toute la poésie avec tout le caprice africain.

L'iman qui récite les versets du livre, balancé dans ces clartés indécises que lui verse le dôme ouvert des mosquées, n'a pas l'accent plus flexible, plus divers, ni plus de rêverie, ni plus de douceur. Et, tandis que Manuele chante ainsi, les souffles qui passent nous apportent des odeurs sauvages, les étoiles vibrent, le cheval aux *capachos* a pris les proportions d'un dromadaire, le *mozo* semble un géant, des silhouettes insensées bondissent autour de nous.

Parfois, Manuele détourne brusquement notre coche pour le porter sur la droite ou sur la gauche. Mon cœur alors s'arrête de battre. Surtout dans ce coin plus noir, au milieu du taillis, quand l'homme, soudain, nous jette sur un grand feu de charbonniers ! Cette fois, j'ai cru que c'était notre heure. Deux ou trois figures de *carboneros* couchés dans la bruyère se sont levées. Pas un mot ; notre homme a vivement retourné sa bête, l'a poussée parmi les cistes et les rocailles : les ténèbres nous ont repris.

Ce sont des instants où la prière jaillit du cœur.

Non loin de là, nous avons retrouvé la *carettera*. *Pony*, majoral, coche et le reste, s'y précipitent d'un élan. Chose bizarre, Manuele, impassible jusqu'à ce moment, lance l'étalon ventre à terre, se retourne de seconde en seconde, et nous voilà bride abattue sur Vejer, dont on voit briller très bas les derniers feux.

Manuele craignait-il quelque embuscade ? c'est possible. Le point de jonction qui relie la route au despoblado, passe pour un mauvais coin.

Vers minuit, nous avons atteint Vejer.

Grande posada désemparée, grandes salles vides, un *hombre* roulé dans sa capa sur les bancs du *comedor*,

une hôtesse renfrognée, une mèche qui charbonne dans l'huile, pour tout potage du vin, du fromage et de l'eau, pas une once de pain, un œuf cru qu'on m'attribue sous prétexte que, depuis Marbella, je n'ai plus de voix : voilà notre affaire.

Et nous sommes heureux, notre taudis nous enchante ; une fois de plus, le Seigneur nous a montré ses compassions ! Rien n'est doux, après ces belles équipées un peu folles, comme de se regarder, de se dire : — C'est nous, ensemble, toujours ! Une même foi porte nos âmes, une même passion du beau les enlève, un même besoin de liberté les jette aux aventures ; et plus pauvre est le nid, mieux chantent les oiseaux.

---

10 mai 186...

Nuit blanche ; cela va de soi.

Tandis que notre diligence s'apprête, qu'on y attèle six mules, le dos rasé comme si on les avait revêtues d'un tapis ; pendant que le majoral de céans, épais et court, veste d'agneau, favoris feutrés, *montera* enfoncée, cigarette entre les dents, boutons de *plata* sur toutes les coutures, veille à la toilette de ses bêtes : pompons, grelottières et plumets, Manuele, accompagné du *mozo*, entre chez nous.

Ils nous ont tous deux bravement servis. Or, ce sont eux qui nous remercient !

Loin de recevoir avec la superbe espagnole l'étrenne

que nous avons tant de plaisir à leur offrir, ils s'émerveillent. Manuele, de sa voix de tonnerre, nous lâche à bout portant un *Baya con Dios !* qui manque nous renverser. Et lorsqu'aux *douros*, nous ajoutons l'éloge du *pony ;* lorsque nous le déclarons *valoroso !* l'enthousiasme de Manuele ne connaît plus de bornes ; il crie à dominer les foudres de Trafalgar. On serre cordialement ces mains calleuses ; notre pauvre guenilleux, un écuyer qui en remontrerait aux plus habiles, saute à cheval, resplendissant de joie. Les voilà partis.

Encore des amis d'un soir, des frères de la grande famille humaine. On s'est rencontré par une nuit difficile, on a partagé mêmes fatigues, peut-être quelques dangers ; on se retrouvera, j'en garde la foi, en ce jour splendide où Jésus, l'ami des petits, celui qui regarde au cœur, prendra possession de la terre toute réchauffée de son amour.

Vejer rappelle d'historiques souvenirs.

Au sud, s'avance le cap Trafalgar. On nous l'avait montré des hauteurs de Tanger ; nous l'avons entrevu du haut des sierras de Tarifa. C'est au plus bleu du détroit, tout près d'une côte où les orangers fleurissent que se livra l'effroyable combat naval, et qu'au milieu du tonnerre de la mêlée, à l'apogée d'une gloire qu'ont ternie les égarements de l'homme, Nelson mourut, coupé en deux par un boulet. — L'Angleterre avait fait son devoir.

A notre orient s'arrondit la lagune de Janda. Je me figure que nous l'avons côtoyée d'assez près cette nuit. Sur ses bords *el Tarik*, le chef maure, qui venait d'incendier ses vaisseaux et de lever son camp à Gibraltar, rencontra Rodrigue, le roi visigoth, l'amant de la Cava

Fleurie. Là, s'entama — 19 juillet 711 — cette bataille acharnée qui devait se terminer sept jours plus tard à Xerès, et livrer l'Espagne aux Africains.

Mais la grâce des aspects et la fraîcheur du matin parlent mieux au cœur. Un *rio*, le Barbate, glisse près de nous sous ses lauriers-roses, les rossignols ne s'arrêtent pas de chanter, ce petit vallon plein d'orangers et d'ombre s'appuie contre une colline ruisselante de soleil ; au faîte, on voit se découper les maisons blanches de Vejer.

Sans notre excellent courrier David Ravey — *Rabé*, comme l'appellent les Espagnols — nous partions lestés de poésie, mais à jeun. *Rabé* donc s'empare de la cuisine, et, sous l'œil irrité de l'hôtesse, confectionne un potage où les œufs, l'huile, le sel, le poivre et la muscade se mêlent d'une si belle façon, que le baume de Fier-à-Bras n'eût pas si bien restauré ses éclopés.

Comptez-vous pour rien les délices du coupé de diligence, avec l'espoir de retrouver dans quelques heures nos compagnes de voyage ? — Deux ou trois caballeros, dont les places étaient retenues à côté des nôtres, sachant les fatigues de notre nuit, nous abandonnent (sans que nous ayons eu l'idée même de le leur demander) le compartiment auquel ils avaient droit, pour s'entasser dans la *Delantera*. Nous retrouvons à chaque instant cette urbanité silencieuse ; et lorsqu'un mot de notre part vient répondre à la courtoisie, voilà des gens qui tout à coup se détendent, et la conversation s'engage, pleine de bonhomie et de cordialité.

Quel peuple ! Que la liberté lui siérait bien !

Quand le caractère a cette chevalerie ; lorsque le gentilhomme, au sens élevé du mot, se retrouve dans chaque individu ; quand le sérieux, la franchise, la

dignité sont des dons gratuits, largement octroyés à toute une race, pourquoi donc consent-elle à toutes les obscurités ? J'allais mettre : à tous les asservissements[1] ?

Au bout du compte, quel que soit un gouvernement, ce gouvernement est l'expression de l'âme du peuple. Je trouve mal venues à se plaindre, les nations qui supportent un gouvernement despotique ou vicieux. Si vous ployez, c'est qu'il vous convient de fléchir. A moins qu'une force étrangère, supérieure à la vôtre, ne vous tienne écrasés, vous êtes maîtres chez vous. Je défie un roi de vaincre un peuple.

Mais il ne faut pas sommeiller ! — Quelle sonnerie de clairon, quel cri d'angoisse, quel coup rudement porté faudra-t-il pour réveiller ceux-ci ? Peut-être qu'aux tressaillements de liberté qui ébranlent l'Europe, l'Espagnol se soulèvera, qu'il regardera, et que, se voyant seul plongé dans la nuit pendant que le reste du monde émerge à la lumière, il criera : « Moi aussi, je veux ma part de soleil ! » Alors qu'il la prenne, car on ne possède que ce qu'on a conquis.

Les prairies s'étendent des deux côtés.

Nous avons retrouvé les grandes manades et tous ces nobles étalons andalous, lancés au galop, tête haute, crinière flottante, la queue déployée comme une écharpe d'argent ou d'or.

De petites sierras, ou mieux des érosions du roc, trouent de leur sommet caillouteux cette robe des prairies, étalée dans son ampleur. Les vallons qu'ils enserrent et dont ils accidentent les contours s'emplissent à l'envi de trèfles pourpres, de cannes à sucre,

1. Ceci était écrit sous le règne d'Isabelle.

de figuiers et d'orangers. C'est, entre l'aridité des uns et l'exubérance des autres, un défi de couleurs et de verdures. On dirait le désert tout à coup parsemé de jardins. Sitôt qu'une dépression du sol se fait, que trois filets d'eau pleurent le long des roches, le dôme blond des citronniers, les folles branches des grenadiers chargés de rouges pompons, la vigne, les orges qui jaunissent, les fèves qui ont cessé de fleurir, des rossignols tant qu'on en veut, s'enchâssent comme autant de paradis entre les parois de roc vif.

Notre diligence court là dedans, protégée par deux *gardes civiques*, campés sur l'impériale, mousquet au bras.

Contre l'ordinaire, le zagal se tait. Le majoral, en revanche, parle à ses mules sans désemparer :

— MARAVILLA ! *està, està !* — FRECA ! *Vela-te !* CORONELLA ! *andi à!* EL MULETO ! *regolà, regolà! Attè, astà! Vià, vià ! Buenò, buenò, buenò, buenòòò !*

Ne cherchez pas dans le dictionnaire, vous ne trouveriez rien.

Ces notes jetées avec mille inflexions diverses, les légèretés de la voix, les harmonies inusitées, ces restes des cantilènes mores accrochées le long du chemin aux tamarisques, déroulées au loin sur l'étendue qui se hérisse de chamérops ; ce bois de pins dont les parasols vibrent sur nos têtes, laissant courir des ombres qu'emporte le vent, tout est un enchantement ! Il faut remercier Dieu, il faut le célébrer ; il y a des moments comme cela, où le cantique se chante à pleine voix dans notre cœur ; et je m'imagine qu'une des allégresses du ciel sera faite de ces explosions : de la joie d'admirer, de louer l'Éternel, que notre âme dilatée embrassera d'une étreinte l'immensité splendide, et que ce sera le triomphe du bonheur.

Un tapis de liserons bleus nous mène au despoblado. Il a repris possession du terrain. Sans lui, sans ces landes étendues au cœur du pays, l'Espagne nourrirait une population décuple.

Le désert n'a pas aujourd'hui cette austérité des plateaux supérieurs que nous traversions la nuit dernière. Il s'élargit dans une région plus voisine de la mer, mieux caressée des souffles humides. Le chamérops et le ciste s'en partagent l'amplitude, les tiges desséchées des plantes bulbeuses y ploient sous le vent, un peu de fraîcheur attardée aux berges de quelque fossé y met toute une floraison de mauves et de chardons à la brillante étoile.

On rencontre en files interminables les ânes chargés de sacoches, escortés des *carboneros* de la montagne, qui mènent vendre leur charbon à Chiclana. De distance en distance un bouquet de pins parasols, pareil à celui dont je vous parlais tout à l'heure, projette son pavillon dans les airs ; lorsqu'on passe au travers de ce clair-obscur imprégné de lumière, on voit les longues tiges des asphodèles se balancer lentement.

C'est là, dans cette solitude, qu'un corps de carabiniers a établi son poste. Les carabiniers, feuille de route en main, arrêtent la diligence, constatent notre identité, échangent un salut militaire avec les gardes civiques immobiles sur leur perchoir, tandis que passe une cohorte d'individus enchaînés : toujours des réfractaires!

Avez-vous vu, sur notre gauche, quelques masures blanchir vers la mer ? C'est *Conil*, une des grandes pêcheries d'Espagne. En mai, durant le mois où nous voici, le poisson se rend de la Méditerranée à l'Atlantique ; des bateaux l'attendent, postés en travers du dé-

troit, saisissent les émigrants, reviennent le soir avec leur proie, et toute la nuit on sale et l'on empile dans les tonnes.

Là bas, une ville sort du niveau ; elle se dresse éclatante, jetant autour d'elle cet éblouissement qui est la gloire de l'Andalousie :

— Chiclana ! nous a dit en se retournant, un des caballeros de la *Delantera*. Puis il ajoute : *Aquì los mejores matadores de toros* [1] ! — et se baise le bout des doigts.

Notre diligence, au galop des six mules, rênes flottantes, avec les *bueno, buenô, buenôôô!* avec le carillon des grelots éparpillé le long des murailles qui en multiplient le fracas, descend les rues comme une vivante avalanche. C'est encore une arabe, cette vieille ville aux pavés déchaussés, aux *calles* précipiteuses, pressées entre deux rangs d'habitations aveugles et muettes. En bas, la cité neuve ouvre ses larges places qu'entourent des maisons pimpantes, que percent au ras du sol d'immenses croisées, qu'ornent à tous les étages des balcons en fer ouvragé.

Cadix envoie ici ses valétudinaires, fatigués de leur écueil battu des flots, incendié du soleil. Ils viennent s'y mettre au vert et y boire un certain bouillon de *sciерpe* [2] dont on célèbre les vertus. Je crois plus aux bienfaisants effluves des berceaux de vigne, des branches odorantes qu'étalent les figuiers, des brises qui ont frôlé le dôme résineux des pins.

A partir de Chiclana, on entre dans un pays plus africain que l'Afrique. Les blancheurs y font débauche.

1. Ici — à Chiclana — les meilleurs *matadors* de taureaux !
2. Serpent.

D'un trait étincelant, la chaussée coupe les marais salins qui mettent des deux côtés le cristal éblouissant de leurs canaux. Le soleil y plonge, il en fait jaillir un autre rayonnement; le terrain, quand il y a du terrain, s'étend en nappe diamantée. Les tas de sel, presque des pyramides, chacune portant un nom sacré : *San-Cristobal, el Dulce Nombre de Jesu, l'Immacolata*[1], se découpent sur le ciel dans leur dur éclat.

Bientôt, du milieu de ce flamboiement, d'autres blancheurs se sont levées : plus solennelles, d'un caractère plus désolé, car on les sent vides, on les sent mortes, épaves des âges perdus.

San-Fernando, vous l'avez nommé, sort des eaux pour se détacher splendide sur les horizons bas.

C'est un aspect comme il n'en existe point. Pourtant le voilà sous nos yeux.

La ville s'est assise dans son désert salé. Des murs crénelés l'enveloppent, des tours puissantes la défendent. Sous d'autres cieux, le temps jaunit les remparts, noircit les pignons; ici, donjons, murailles, séculaire enceinte, tout semble taillé dans le marbre blanc, d'un seul bloc.

Les sables embrasés montent à l'assaut des murs. Un palmier lancé vers le ciel, du milieu de l'immaculée cité, jette en plein azur son beau panache qui seul respire. Tout le reste est mort. Les lignes s'étendent, parallèles au désert; les terrasses des toits s'étagent en niveaux prolongés et pareils. Lorsque, suivant ce canal, Santi-Petri, vous poussez au nord, vous voyez une autre masse blanche, couper de son écrasant relief les perspectives qui fuyaient vers Puerto-Real.

1. Saint-Christophe, le Doux Nom de Jésus, l'Immaculée.

Cette masse, c'est la *Carraca*, le fameux arsenal. Ce fil argenté qui miroite au loin, c'est le *Trocadero*.

Comprenez-vous qu'un *ferro carril* nous prenne, là, au cœur de cette désolation ? — On y monte, et l'on n'y croit pas.

Ce sont bien des mains d'homme, néanmoins, qui ont imposé cette chaussée aux flots de l'Océan. — Car l'Océan est devant nous : verdâtre, triste et morne. Sa vague immense, ses glauques replis promenés çà et là, engloutissent, on le dirait, les flammes que lui verse le soleil. L'étendue ne restitue pas une étincelle de lumière ; pas une crête écumeuse ne scintille ; à peine si de jaunes lueurs traversent la cime du flot. Quelques nuages, les premiers depuis l'ondée de Marbella, s'avancent du fond de l'Occident. Le ciel, tout à l'heure limpide, a perdu ses sourires.

L'isthme qui relie à la terre ferme l'île de Léon — sur laquelle trône Cadix — s'est dessiné à notre gauche. Ici, Geryon faisait paître les belles vaches qu'Hercule, ce grand héros qui était en même temps un grand voleur, s'apprêtait à lui dérober. Vers le talon du golfe s'élevait le temple du dieu. César y amarra ses galères, les Normands y attachèrent leurs *karakirs*[1]. Le More, lorsqu'il s'empara de l'endroit, le nomma : *Tabernacle des idoles*, tant le paganisme antique l'avait couvert d'autels.

Nous suivons *el camino de Hercules*, la voie Héraclée des Romains. A notre gauche s'est arrondie une tour énorme : la *Torre Gorda*. Un ouvrage de défense : la *Cortadura*, a coupé l'isthme de ses traits anguleux. Et là-bas, devant nous, Cadix, la Venise de l'Océan, la

1. D'où le nom de l'arsenal, et celui de *carraques*, donné aux galions d'Espagne.

Copa de Plata[1], frangée de ses tours, est sortie des eaux.

Il faut, dit-on, l'aborder par la mer. Il faut, à mesure qu'avance le navire, la voir monter des abîmes de l'Océan. Alors, dans sa robe blanche, lavée d'écume, posée sur le flot comme une coquille de nacre, elle apparaît dans la magie de son éclat.

J'aime mieux nos déserts traversés, cet embrasement du jour sur le despoblado, ces violences de la lumière, cette fête que se donnaient l'un à l'autre le soleil et la terre, luttant de gloire et de rayons.

Le *ferro carril* nous a déposés devant la *Puerta de Tierra*. En deux pas, suivant une rue que caractérisent sa largeur, son silence, ses habitations grandioses et taciturnes, nous arrivons à l'hôtel : un palais.

— Quoi, c'est vous !

— Oui, c'est nous.

Parlez-moi du plaisir de se revoir.

---

12 mai 186...

Nous avons passé deux jours à Cadix ; mais quoi ! je ne remplirai pas ces deux feuillets.

Prenez-vous-en à la ville, la plus belle morte qu'on puisse voir ! Que voulez-vous ! quand on a bien con-

1. La coupe d'argent.

templé la mort, on laisse retomber le couvercle du cercueil et l'on s'en va.

Je ne dis pas que Cadix ne ressuscitera point; je dis que l'herbe croît dans ses rues, qu'on n'y rencontre pas un chat, que les places sont désertes, et que, sans les Juifs du Maroc dont on voit passer la silhouette couronnée d'un pyramidal entassement de babouches, on se croirait dans une nécropole condamnée au sommeil éternel.

Les palais ont du style, celui de l'opulence; on vous montre telle façade ornée de cariatides; il y a, par-ci par-là, un patio festonné d'arceaux que soutiennent deux ou trois rangs de galeries à colonnettes; la propreté est exquise, tout reluit, pavés, murailles, défilés borgnes; au bout de chacune de ces *calles* étroites, brodées de *miradores*, plus embrouillées que les fils d'un écheveau, la mer appuie son mur; j'écris exprès *son mur*, car il semble que l'immensité liquide se redresse sur un plan vertical.

Si vous gagnez l'extrémité du couloir, vous retrouverez les perspectives infinies, mais aussi la tempête. Battu de tous les flots, assailli de tous les vents, le rocher siège dans un ouragan perpétuel. La violence des courants aériens qui la balayent m'explique ces murs partout levés, ces mille méandres qu'opposent les rues à la malice des autans.

Quelques places égayent le centre de la cité. Celle de Mina prolonge ses allées sous les berceaux de vigne en fleurs. On traverse des quartiers tout neufs, très aristocratiques, vides et muets, comme il convient à leur majesté. On parcourt des *cuartos* moins nobles, plus actifs, on y entend battre le fer, taper le cuir; mais l'activité, j'entends la vie d'un port de mer, le mouve-

ment d'un centre commercial, cette régulière et forte respiration de la santé, manque absolument.

Puis les costumes s'en sont allés. Ni sombrero, ni veste aux boutons d'argent, ni ceinture écarlate ; on ne rencontre que des *messieurs*, plus ou moins étoffés, plus ou moins étriqués. La femme du peuple ne met pas de fleur dans ses cheveux, il faut renoncer à cette coiffure si fraîche et si parfumée des Andalouses ; elle jette sur sa tête un châle de laine noire dont la ligne triviale et dure, serrée contre les joues, enlaidirait Vénus. Les *señoras* — on le prétend — portent la mantille. Elles ne sortent guère, on ne les aperçoit pas.

Maisons closes, hautes murailles, tout contribue à faire de Cadix une Chartreuse immense. Lorsqu'une porte s'entre-bâille, vous voyez quelque bananier, protégé contre les violences du vent, étaler de larges feuilles dans la paix de son *patio* : c'est un ermite, il vit loin du monde, et cette bonne fortune de l'apercevoir est un événement.

Cadix se glorifie de son Alameda. Nous y avons longtemps erré. Au ras de l'Océan, s'amincit une zone plantée de palmiers, de mûriers de la Chine, coupée de jardinets fleuris ; par un beau soir bien calme, les dames de Cadix y aventurent leur beauté ; alors, quand les mantilles de dentelle glissent sur les transparences du flot, c'est un enchantement. Oui ! mais qui nous le donnera, ce calme d'un beau soir ? Où sont les bleues sérénités ?

Aujourd'hui, des tourbillons de sable courent sur l'Alameda ; les quelques arbres qu'on y maintient en dépit des fureurs océaniques, font ce qu'ils peuvent pour vivre et ne parviennent pas à se dilater ; les jets, brisés du vent, les feuillages déchirés, les troncs ra-

cornis et comme reployés sur eux-mêmes, témoignent de ces colères, dont l'emportement ne connaît pas un instant de pitié.

Cet Océan au front soucieux, à la vague jaunâtre, est venu remplacer les caresses de notre Méditerranée. Les nuées qui accouraient hier du couchant, ont enseveli sous leur noire carapace notre coupole éthérée, faite de lumière et d'azur.

Qui donc peut se lasser du soleil? Qui peut s'ennuyer des limpidités de la mer? Qui peut soupirer après les pâles linceuls, les traînes grisâtres, l'obscurité?

Cadix a sa grandeur, n'en doutez point.

Elle a son *mur de la mer*, terrasse projetée à quarante pieds du sol, qui surplombe les navires dans le port, et voit, de l'autre côté de la rade, Puerto-Real étinceler parmi ses orangers, Santa-Maria perler plus loin près du flot, l'Atlantique s'enfoncer dans la sombre caverne que lui font les cieux enténébrés!

Ces remparts éternellement battus de la houle; cette grande délaissée, cette Andromède attachée sur son rocher, ce beau profil dont les blancheurs s'éclairent au hasard de la nue; cette *Puerta de la Mar*, avec sa longue voûte largement ouverte sur les plaines humides, avec son peuple de pêcheurs accroupis; ces vieilles tours partout hérissées, ont certes leur caractère et leur ampleur. — Mais les murailles sont trop hautes, les *calles* sont trop fermées. La prison est magnifique; mais c'est la prison.

Si vous voulez respirer, montez au faîte des tours. Vos regards qui planeront, vous montreront Cadix, grave et solennelle, assise, reine des mers, sur son trône de granit, contemplant devant elle l'immensité qui lui appartient.

Jadis, les Phéniciens, qui la nommaient *Gaddir*, — place enfermée, — en avaient fait l'extrémité du monde. Elle était la sœur aînée de Carthage ; trois siècles avant le jour où l'Africaine sortit des sables, *Gaddir* souriait sur son écueil. César, qui s'éprit de la belle naïade, la ceignit d'un mur plus dur que fer : les marchands de la *Gades* romaine, des princes, taillèrent à leur souveraine une robe dans le marbre. Puis les Goths, rudes au monde antique, la foulèrent aux pieds, la brisèrent, et en jetèrent les épaves à l'Océan. Il fallut, pour retrouver la belle noyée, que les Mores vinssent jeter leurs filets autour du rocher. Alors *Kadiz* relevée, vit flotter le croissant sur ses tours, et les burnous de cachemire passer derrière les créneaux de son rempart.

Lorsqu'*el rey sabio*, Alonzo, arracha la sultane aux Africains, elle s'était faite si mystérieuse, l'Océan la serrait de si près, l'écume des vagues lui servait si bien de voile qu'on l'avait presque oubliée, et que le pape demanda : — Si vraiment, Cadix existait?

Pourtant, dès l'origine des âges, les sages l'interrogeaient sur le mystère des marées. Apollonius, penché vers le flot, cherchait à surprendre les vents sous-marins qui se jouaient au fond des abîmes. Un autre, Solinus, croyait deviner dans le flux et le reflux, les bonds de gigantesques monstres. Les Goths, tout barbares qu'ils étaient, parvenus eux aussi à cette dernière limite de l'univers, sondaient l'horizon, et, voyant le soleil disparaître dans la fournaise embrasée à l'ouest, s'imaginaient qu'échappant à l'ardente étreinte, l'astre allait, par des routes souterraines, regagner l'Orient, pour en jaillir de nouveau dans son impérissable état.

Ah! quand elle envoyait, la glorieuse Cadix, courir ses vaisseaux sur les mers africaines, sur la mer des

Indes, sur l'océan du Nord, vers les deux Amériques, et que ses galions revenaient chargés d'ivoire, chargés d'ambre, de bois précieux, de rares fourrures, d'animaux inconnus; savait-elle qu'un jour elle resterait sans vie, sur les rives de cet Océan sans rayons et sans azur?

Dans tous les temps, on l'a maltraitée, cette dominatrice des mers.

Plus d'une fois les flottes de guerre, point noir au fond des perspectives, grandissant, portées sur la lame qui accourait, ont rangé autour d'elle leurs vaisseaux que faisait bondir la croupe des chevaux marins. Et, tandis que hurlaient les coursiers rapides, un de ses vainqueurs, Essex, châtiait sur elle les témérités de l'Armada : il la saccageait, il la pillait, il lui mettait en pièces trente navires armés, il lui prenait quarante galions !

Un siècle après, revenue de son désastre, Cadix riait à la folle entreprise de Buckingham, ce favori de Charles Ier. Elle suivait d'un regard moqueur sa flotte agressive et malmenée, et l'on eût dit que les nymphes de la mer battaient des mains, et que les tritons sonnaient à grande voix dans leurs conques.

Mais, lorsque cet autre Anglais, Blake, vint l'enfermer — 1656 — d'une ceinture inflexible; lorsqu'il la tint palpitante, étouffée, et que, ne pouvant lui mettre le pied sur la gorge, il lui arracha ses richesses, traînant après son escadre deux navires chargés d'or, coulant à fond huit galions qu'il n'avait pu capturer; Cadix perdit un peu de son orgueil.

Quoi qu'il en soit, entourée de ses *Puertos*, gemmes étincelantes rangées sur la plage; couronnée de ses forts, idéalisée par les souvenirs, Cadix restera dans notre passé comme une de ces nobles figures dont

la beauté s'est flétrie, à qui les tristesses ont laissé la majesté.

---

13 mai 186...

Je me reprocherais de quitter Cadix sans vous avoir montré notre hôtel.

Patio, galeries, balcons, tout est marbre.

Chaque fenêtre a son mirador ouvert sur la rue. Mais les pièces n'ont pas toutes des fenêtres ; plus d'une emprunte son jour à la chambre du voisin. Quand on s'en inquiète :

— *Hace nada*[1] ! répond l'hôte avec un rire de bonhomme.

— Personne n'habite donc là ?

— *Si ! un caballero*[2].

— Un caballero ?

— *Esto es tan bueno*[3] !

Le mot est joli.

A dîner, de bruns visages mexicains, brésiliens, viennent s'asseoir autour de la table. On entend parler de Pernambuco, de Buenos-Ayres, de la Vera-Cruz, de Guatemala, comme chez nous de Dieppe ou de Biarritz.

Cadix, au fait, est un navire ; on y sent presque le balancement du flot ; les sautes du vent vous y bouleversent comme elles fatiguent les membrures d'un vaisseau.

1. Cela ne fait rien.
2. Si fait, un Monsieur.
3. Il est si bon.

Ce matin, le *ferro carril* nous emporte vers Mançanarès. Il faut remonter jusque-là pour retrouver la ligne qui relie Madrid à Lisbonne.

Le vignoble que vous voyez, après quelques stations, s'appelle *Xerès ;* les bâtiments qui allongent à votre gauche leurs murs blancs, percés d'étroites meurtrières, sont les caves de *Xerès !*

Là, dans ces nefs que n'abandonne jamais la fraîcheur, le *capataz*, chef et dégustateur souverain, passant d'une barrique à l'autre, hume les nectars, en mélange l'ambroisie, et compose ce *vino de color*, cet *oloroso fino*, cet *arrejo solera*, cet *amontillado pasado*, ce *clero reañejo*, ce *pajareto* qui s'en iront verser leurs topazes et leurs rubis dans la coupe des joyeux lords d'Angleterre.

Le vin ne coule pas seul sur ces collines ; le sang, la rouge liqueur, les a baignées.

Sur ces versants couverts de pampres se livra la terrible bataille des Mores.

Rodrigue, en robe d'or, monté sur un chariot d'ivoire, commandait l'action. Durant sept jours, les armées se défièrent l'une l'autre. Tout à coup, les Africains, souples et forts comme des panthères, sautèrent à la gorge des Visigoths plus lourds, plus chargés de harnois ; *el Tarik* jeta son escadron berbère sur les hommes du Nord ; culbutés de son élan, fauchés sous le sabre, ils disparaissaient comme tombent les épis à chaque retour de la faucille. Et tout aussitôt l'archevêque de Séville, un homme prudent, tendit au More sa main épiscopale.

Le roi Rodrigue s'était enfui. On retrouva dans le camp sa couronne, son manteau, ses brodequins étincelants de pierreries.

C'est encore ici que s'élevait la forteresse où mourut Blanche, l'épouse de don Pèdre. Pauvre Blanche ! lorsque Rebolledo, l'arbalétrier du roi, vint, au refus d'Ortiz d'Estuniga, gouverneur de la ville, égorger sa souveraine, celle-ci n'avait pas vingt ans. — Peut-être qu'à travers la lande où nous passons, le roi don Pèdre vit marcher à lui ce pâtre qui, d'un bras ferme arrêtant son cheval, lui dit : — « Sire, Dieu m'envoie vous annoncer qu'une heure sonnera bientôt, où vous rendrez compte des traitements que vous faites à la Reine ! » — Sur semblable avis, don Pèdre avait naguère envoyé un moine au bûcher. Mais le pâtre était du peuple ; après quelques jours de cachot, don Pèdre le laissa courir.

Les *Llanos de Caulina* étendent autour de nous leurs terres incultes et plates où vont errant les troupeaux d'ânes, de *toros* et d'étalons. Des iris d'un bleu délicat fleurissent dans les fossés, des paillis s'allongent démesurément ; *Melgarejo*, un château more, assied sur ce monticule, à droite, les pans de ses murs ravagés, et le Guadalquivir promène dans la plaine son ruban élargi.

Jadis, les Mores avaient assaini le sol en y pratiquant des saignées ; les blés ondoyaient sur l'espace recouvert aujourd'hui par les marais. La domination espagnole a laissé les canaux s'obstruer, le fleuve faire à sa guise, le despoblado reconquérir ses droits.

Vous le savez, nos yeux n'en redoutent point les mornes aspects.

Quelque *pastor*, la couverture de laine à l'épaule, le visage appuyé au long bâton, garde les poulains qui tournoient, bondissent et s'affolent. D'autres, montés à cheval, excitent le *toro* poltron et fuyard, peu

curieux des gloires de la corrida. Dès qu'un village, *Utiera* avec ses vieilles tours, *las Dos Hermanas* avec ses maisons blanches, paraît à l'horizon, d'immenses grenadiers, chevelure au vent, des nopals aux raquettes bordées de fleurons soufre, lui forment un rempart. Puis, l'étendue recommence à déployer sa robe diaprée. Chaque bouffée de vent moire les genêts, froisse les chamérops, nous apporte l'odeur des lavandes; le soleil glisse en rayons d'argent sur la feuille des agavés; les champs de renoncules semblent un drap d'or jeté sur le désert.

Nous avons retrouvé nos costumes andalous : la *montera*, le *sombrero*, la rouge ceinture, les passepoils écarlates, les *cantaras* au bras des femmes, et ce cri des pays embrasés : *Aguà! aguà freca! Quien quiere aguâ*[1]*!*

Les vagons, cependant, courent au nord.

Loin derrière nous, Séville et la Giralda se sont effacées; une autre floraison a remplacé la végétation d'Andalousie. Pieds d'alouette, sauges bleues, chardons violets, un ciste jaune, délicat et vite flétri, brillent comme des gemmes, tandis que le frisson des oliviers jette ses clartés pâles aux flancs des coteaux.

Il y a trente ans, le coche qui se fût aventuré sur cette route baignée de soleil et vêtue de fleurs, eût risqué quelque méchante rencontre : *José Maria* tenait le pays.

C'était un homme jeune, cultivé, de manières chevaleresques, d'exquise courtoisie. Seulement notre caballero, qui avait mangé son avoir, empruntait sur la voie publique, escopette au poing, l'argent du pro-

1. De l'eau! de l'eau fraîche! Qui veut de l'eau!

chain ; oubliant de le rendre... ce qui arrive aux plus honnêtes gens.

José Maria, tireur émérite, n'admettait dans sa bande que des hommes en état de transpercer un *douro* à cent pas. Le candidat sortait-il victorieux de l'épreuve :

— Bien ! lui disait don José. Cette nuit, nous te verrons travailler. Prends ces compagnons, dresse ton embuscade, attaque la diligence !

Ainsi dit, ainsi fait. Don José regardait en amateur, et selon la gaucherie ou l'habileté de l'homme, le laissait croupir dans les bas-fonds ou le faisait monter aux grades supérieurs.

José Maria n'assassinait pas. Il combattait : lame contre lame, balle contre balle. En dehors de l'escarmouche, nul des siens ne tuait.

Caravane ou coche une fois arrêtés, don José faisait étendre un manteau sur le sol, s'approchait des voyageurs, et de sa voix décidée mais pleine d'urbanité, priait Leurs Seigneuries de vouloir bien lui accorder la faveur d'un souvenir. L'offrande était-elle généreuse, Don José ne permettait point qu'on fouillât. Le cadeau était-il mesquin, don José se payait lui-même, largement.

Gardez-vous de croire que le capitaine amassât des trésors. Ce qu'il recevait... ou prenait, ses mains le répandaient aussitôt. Il n'en voulait, d'ailleurs, qu'aux riches, leur faisant pratiquer d'involontaires aumônes, qui n'auront guère avancé, j'imagine, ni leur salut ni le sien.

On le traquait sans relâche, sans cesse il échappait. Pas un sentier qu'il ne connût ; les *campinos* l'adoraient ; il avait des amis dans toutes les villes.

Sa vaillance se plaisait au danger. Point de bonne

fête sans lui ; invité ou non, il s'en faisait l'hôte. Soit que son audace déroutât les soupçons, soit que sa troupe répandue aux alentours inspirât la terreur, nul n'osait, en ces cas-là, s'apercevoir de la présence du bandit.

Doña Juanita, un soir de bal, causait dans l'embrasure de la fenêtre avec un caballero jeune et beau. Comme ses regards erraient au dehors, elle voit s'avancer un détachement de carabiniers, dont la double rangée enveloppe le palais. Elle se retourne effrayée ; les danseurs s'étaient arrêtés, le nom de *José Maria* courait en un vague murmure ; et, comme la jeune fille lève les yeux sur le cavalier qui parlait si bien, le caballero pose trois doigts sur ses lèvres, lui envoie un baiser, s'élance par la croisée! Et, quand l'aube vint blanchir les murs du château, l'aube trouva la force armée qui faisait bonne garde, et l'aigle envolé.

Prendre José Maria ! l'affaire tentait plus d'une âme aventureuse.

Don Ruiz, officier résolu, jura d'amener mort ou vif le brigand à Séville.

Don Ruiz avait ses espions. L'un d'eux le vient avertir, un matin, que José tient la montagne, à peu près seul, et qu'il s'anuite au fond d'un ravin.

Don Ruiz prend quatre hommes avec lui, gagne la forêt, remonte les gorges, arrive près du lieu désigné, plus silencieux qu'un serpent rampe le long de la roche, et trouve rangés en front de bataille dix compagnons, qui lui barrent le défilé.

L'un d'eux s'avance : — Votre Grâce cherche José Maria ?

Don Ruiz reste muet.

— Je suis l'homme que vous cherchez.

Même silence.

— Seigneur officier, je pourrais, vous et vos gens, vous tuer comme des mouches. Vous êtes brave; je n'en ferai rien. Seulement, vous emporterez un souvenir de moi : ceci à votre schako !

Le coup part, le schako tombe transpercé d'une balle, et, quand les fumées se dissipent, José Maria, ses hommes, tout avait disparu.

Après dix ou quinze ans passés de la sorte, le Gouvernement, las de poursuivre José Maria sans jamais arriver à le saisir, l'amnistia, lui, et ceux des siens à qui la fantaisie prendrait de se faire honnêtes gens.

Don José accepta. Une vie sédentaire n'aurait pu lui convenir. On créa en sa faveur une espèce de gendarmerie recrutée de volontaires, destinée à protéger les grands chemins. Don José en fut nommé capitaine. A la tête de sa compagnie, il convoya les marchandises que naguère il pillait et les voyageurs que si longtemps il avait rançonnés.

Quiconque marchait sous son égide ne risquait rien. En cas de surprise, le regard seul de José mettait les voleurs en déroute.

Cela dura quelque temps. Puis, un soir, don José reconnut parmi les détrousseurs un caballero, jadis son lieutenant, son successeur aujourd'hui. Il l'exhortait à changer de vie. Le lâche, trouvant ce discours inutile, d'un coup de pistolet, cassa la tête à l'orateur.

Ainsi finit le héros d'Andalousie.

Aucuns prétendent qu'une querelle d'amour vint brusquement terminer sa carrière.

Quoi qu'il en soit, don José se promenait librement de Séville à Cordoue, de Cordoue à Malaga, de Malaga à

Rovida. Le pays qui se dilate entre ces quatre points formait son empire.

Ainsi va se déroulant la légende, à mesure que descend l'obscurité.

Notre convoi cependant, qui s'est enfoncé dans la sierra Morena, s'apprête à franchir les défilés de Despeña Perros.

Un hidalgo, placé vis-à-vis de nous, nous conte comme quoi la sierra fourmillait naguère de bandits; comme quoi la Venta de Cardeña, où le train s'arrête en cet instant, leur servait de repaire; comme quoi, l'an dernier, on n'osait ni moissonner les blés, ni récolter les olives, crainte des brigands.

— Il y a donc des *ladrones*, en Espagne?

— *Ladrones! No, no!* — s'écrie notre gentilhomme: Point de *ladrones!* Mais de ces politiques, de ces républicains, vous savez!

— Alors, ce ne sont pas des brigands?

— *Todos lo mismos! todos lo mismos! todos fusilao!* [1].

Il se frotte les mains.

Le calme plat, aujourd'hui pareil à hier, rien qui bouge nulle part; notre hidalgo n'en demande pas plus. Mais cela, il le lui faut. Ne lui parlez, ni de liberté, ni de progrès, ni de pas une de ces sornettes qui séduisent les niais. Le Gouvernement de la reine est le meilleur, puisqu'il est le plus fort. Tant qu'il durera, notre gentilhomme s'y tiendra. Et ne venez pas lui jeter à la tête ces misérables brûlots, ces pestes de la nation, qui veulent quoi ?... faire marcher le pays. Comme si le

1. Tous les mêmes! tous les mêmes! tous fusillés!

pays avait besoin de marcher ! — *Mas vale el mal conocido, que el bien a conocer* [1].

Notre homme se secoue d'un rire jovial, et répète : — *Todos fucilao!* son mot favori.

Comme il tient pour bon le gouvernement qu'il a, il tient pour belles, *las Corridas de Toros*.

— Monsieur, c'est un odieux spectacle.

— *Muy bonito! muy bonito* [2].

— Faire déchirer pièce à pièce de malheureux chevaux, c'est une insigne cruauté.

— Ne valent plus rien !

— Vous donnez là au peuple une leçon de férocité dont il se souviendra.

Notre hidalgo nous regarde bouche ouverte. Cette idée, de s'intéresser aux souffrances de l'animal, lui paraît quelque chose de si étrange, de si incompréhensible : tranchons le mot, de si fou, qu'entre sa courtoisie et notre absurdité, il ne sait quelle contenance tenir.

Ce gentilhomme, un type qui n'est point rare en Espagne, propriétaire enseveli dans sa *hacienda*, loin des idées, à l'abri du mouvement, effrayé d'une ombre qui troublerait sa léthargie, satisfait de ce qu'il possède, ne désirant rien de plus (car, pour avoir plus, il faudrait étendre la main), bon par nature, cruel par inertie, court non d'intelligence mais d'acquis, déterminé à ne pas apprendre plus que n'en savaient ses pères ; cet homme a le cœur honnête, il a des facultés; sa débonnaireté candide, son oubli de soi nous rendent confus; il se gêna pour les autres ; il saura faire pour nous, ce que nous peut-être, avec nos grands principes, nous ne ferions pas pour lui.

1. Mieux vaut le mal connu que le bien à connaître.
2. Très joli! très joli!

Dès qu'il s'agit des intérêts matériels du pays et pourvu que l'âme, cette grande agitée, ne s'en mêle point, notre caballero avouera fort bien l'infériorité de sa nation. Il nous dira que faute de chemins vicinaux, les trésors miniers de la Manche, ses ruisseaux d'huile restent perdus ; que le *ferro carril* a beau traverser l'Espagne de part en part, les produits sont sans débouchés, parce que c'est à dos de mulet qu'il faut les transporter aux stations; il s'écrie que l'Espagne ressemble à un corps pourvu d'artères, mais privé de veines, en sorte que la circulation du sang ne se fait pas; il déplore cette paresse nationale, qui abandonne toutes les entreprises aux mains des étrangers. Faute d'initiative, les vins, l'huile, le plomb, l'argent vont enrichir l'*estranjero*, pendant que l'Espagnol, ployé dans sa capa percée de trous, regarde monter les fumées de sa cigarette.

Qu'y faire? Notre hidalgo lève les épaules; son rire bonasse le reprend. Et, si vous vous avisez d'en revenir à l'émancipation des esprits (seul remède), à l'instruction largement répandue, au droit qu'ont les peuples de respirer, de parler, d'agir librement, voilà notre homme hors des gonds. — *Fucilao!* en fait d'indépendance, il il n'a pas d'autre credo.

Au surplus, c'était le credo de Philippe II; seulement, Philippe II ne riait pas.

L'Espagne, chevaleresque, prête aux exploits, dédaigneuse de la vie, prompte à l'abandonner, prompte à l'ôter, éprise d'honneur, trop indifférente à la pensée, trop amoureuse du dormir, trop accoutumée à voir brûler, étrangler ou fusiller quiconque se réveille, volontiers indignée contre ces morts dont l'âme continue de vivre ; l'Espagne, j'en ai la conviction, se lèvera. Tout

ce sang versé pour la vérité, pour la liberté, lui donnera des cauchemars ; il faudra bien qu'elle en secoue l'horreur. Elle voudra saisir Dieu, *le vrai*: Celui qui délie, non celui qui bâillonne. — Ce jour-là, une grande nation sortira du tombeau.

Nous quittons ici notre compagnon de quelques heures. C'est le milieu de la nuit, et c'est Mançanarès.

Notre caballero, qui poursuit jusqu'à Madrid et ne dispose que d'un instant, s'élance hors du vagon, s'empare de nos sacs, nous escorte jusqu'à la salle d'attente, nous recommande au chef de gare. Ses adieux échangés, et comme il a regagné sa place, des remords lui viennent, il n'a point assez fait ; d'un bond il redescend, appelle un homme d'équipe, lui enjoint de nous conduire à la *Fonda*, court au chef de gare, s'assure qu'il nous préviendra à temps du départ pour Lisbonne, et d'un saut rattrape le train.

Comment voulez-vous qu'on n'aime point ces fiers Espagnols, si doux, si faciles, si prévenants, si supérieurs à nous en menue monnaie de charité !

---

14 mai 186...

Les *ferro carriles* espagnols sont de loisir, comme le peuple. La plupart n'ont qu'une voie ; les trains attendent aux *introncamientos*[1], pour laisser venir le

1. Embranchements.

convoi correspondant ; ils attendent aux stations, pour laisser passer le convoi de rencontre ; ils attendent ici, pour laisser descendre en paix les señoritas ; ils attendent là, pour laisser arriver ces campinos, qui ne se pressent pas ; ils attendent pour attendre, en vérité cela en a l'air, et tôt ou tard finissent par arriver.

Lorsque l'occasion se présente, comme cette nuit, de passer deux heures sur un matelas jeté quelque part, on en profite. On ne ferme pas l'œil, mais on a revu l'un de ces petits intérieurs pauvres et proprets des *ventas*. On a retrouvé une de ces bonnes natures d'hôtesses ahuries, rébarbatives, compatissantes, que nous fera regretter plus d'une fois la superbe des princes pommadés et lustrés qui consentent à servir dans les grands hôtels.

Vers trois heures du matin, un *gaspacho* presque aussi solide que celui de Loja, nous mastique l'estomac ; notre hôtesse, duègne aux mèches flottantes et grisonnantes, nous serre sur sa vaste poitrine ; son fils, gaillard de six pieds, tout l'air d'un brigand, nous mène, lanterne en main, grelotter une heure le long du quai ; une autre lanterne apparaît, grandit, c'est le train de Madrid, il a rejoint ; et nous voilà partis pour Lisbonne.

Adieu les orangers.

Des blés à perte de vue ondoyent sur l'océan des terres ; un ciel de plomb pèse sur ces houles verdâtres. Puis le soleil jaillit tout à coup, comme en pleine mer. Un instant il embrase l'étendue, s'enfouit sous la carapace des nuées ; et l'on frissonne jusqu'à la moelle des os.

Ciudad-Real, grise, avec sa porte crénelée et son

grand air de reine, se campe au milieu du désert. Ce qu'elle fait là, je ne vous le dirai pas. Le *ferro carril* qui passe devant elle, la laisse morte comme il l'a trouvée.

Alonzo el Sabio l'avait bâtie ; elle trôna sur la frontière, jusqu'au moment où *los Reyes*, poussant devant eux, du poitrail de leurs chevaux, les limites de l'empire, Ciudad-Real resta échouée au milieu du despoblado. Elle s'y éteignit. Ce fut en vain qu'Isabelle et Ferdinand, pour la ressusciter, y établirent la Sainte-Hermandad ; les flammes des bûchers ne la réveillèrent pas.

Son profil grandiose garde cette majesté qui, en Espagne, survit même à l'existence, et fait toutes choses nobles, depuis les cités abandonnées jusqu'aux haillons du mendiant.

Des collines basses, renflement pierreux et prolongé dont le *ferro carril* suit la base, bornent l'horizon au Sud ; le désert se dilate au Nord. Tout est gris. Les rares villages s'amoncellent et s'écrasent, ainsi que dans la vieille Castille, au pied de leur cathédrale démesurée. Le sol n'a pas même gardé ses chaudes rougeurs ; le ciel s'enveloppe de brouillards, l'étendue est dépeuplée ; à peine si, de loin en loin, la maigre silhouette de quelque *labrador* vêtu d'habits sombres, se dessine dans un petit coin de blé ; à peine si quelques campinos, passant à cheval, coupent de leur caravane, la ligne égale des lointains qui vont se perdre là-bas.

Ces étendues sans limites, estompées maintenant de chênes à glands doux, vieux et rabougris ; ces crêtes rocheuses et dénudées où se lève parfois un pan de mur, reste des forteresses du temps jadis ; ce *pueblo, Cabeza del Rey ;* d'autres plus misérables, qui appuyent

contre la montagne leurs masures en pierres sèches; ces pâles clartés, ambues dans une morne couleur de suie; toutes ces indigences et toutes ces désolations, s'appellent : l'Estramadure.

Le convoi s'arrête au milieu des maquis, devant une cabane de berger, devant ce jeune homme à la chevelure noire, à la ceinture pourpre, accroupi vers un feu d'épines, qui écrit sur une feuille de papier rose, comme aurait pu faire *Cardenio*. Nul ne descend du train, nul n'y monte; pas un chemin ne vient aboutir à la voie ferrée; les ruines perchées sur leurs monticules rocailleux voient, sans perdre un moellon de plus, filer le convoi; des troupeaux de moutons. milliers et milliers de têtes laineuses, partent au galop pour disparaître au loin; et la seule diversion, c'est le déjeuner d'Almorchon.

Almorchon! N'allez pas vous figurer une ville, un village, un hameau, ou même une *venta* solitaire. Quelque chose de pareil se cache-t-il quelque part? je ne sais. Deux ou trois vagons désemparés, éparpillés en plein désert, voilà ce qui, pour nous, répond au nom d'Almorchon.

Un Français, une de ces épaves qu'a laissées dans toutes les provinces et sur toutes les lignes, l'entreprise des *ferro carriles;* exerce le métier de restaurateur dans ce coin perdu; il y tient ce qu'il appelle pompeusement *le buffet!*

La nuit, il étend son matelas dans un des vagons vides; le jour, il établit ses charbons derrière un bout de mur, emplit sa chocolatière, dresse ses côtelettes sur ce rocher; et, comme partout où il y a un Français, il y a un cuisinier, vous faites un *almuerzo* digne des *Frères-Provençaux*.

Mais notre compatriote trouve le site pauvre, le maquis sévère, la vie rude, et l'Estramadure une vilaine invention. — Les fièvres pernicieuses y séviront, dans trois semaines, avec une telle intensité, qu'il lui faudra déguerpir.

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons ces existences échouées le long des lignes de chemins de fer: troncs déracinés que le torrent emmène, charrie, mutile, et laisse ensablés sur son parcours. On échange quelques poignées de main, on adresse quelques paroles cordiales et chrétiennes; nos échoués regardent vers la France et soupirent. — Hélas! quand ils étaient en France, ils regardaient vers l'Espagne et soupiraient.

En attendant, le convoi qui s'est remis en marche, va son petit bonhomme de train, puis cesse d'aller, et nous plante au milieu du steppe, tandis que le chef et ses hommes fument des cigarettes, assis sur les marchepieds des vagons.

Alors, en face de ces vides étendues, on se prend à penser au temps où l'Estramadure était le grenier de Rome, était le jardin des Mores. Les gitanos le nomment encore *pays de blé : Chin del Manro.*

Dévastée par la conquête espagnole — XIII^e^ siècle — qui en effaça les villes et les hommes, l'Estramadure vit la peste — 1348 — achever l'œuvre de destruction. Le sol abandonné se couvrit d'une végétation sauvage; les pâtres de Léon, de Ségovie, des provinces du Nord, vinrent hiverner leurs troupeaux dans ce climat plus doux. La terre appartenait aux moines et aux seigneurs, et, comme les bras manquaient pour la cultiver, le droit de vaine pâture s'établit tout seul.

Plus d'une fois, l'Estramadure, qui essayait de revivre,

protesta contre la *Mesta* [1]; des compromis furent tentés, la *Mesta* fut un moment abolie par les Cortès; Ferdinand VII la rétablit, en même temps que l'inquisition. Je ne sais si elle existe encore.

Les *cabañas*, ces bataillons qui comptent dix mille têtes de bétail, parcourent librement l'espace. Les *corderos* — agneaux — bondissent autour des mères; les *borros* — deux ans, — les *andruscos* — trois ans, — les *cerrados* — quatre ans, — les *reviejos* — cinq ans et plus, — sont les seuls habitants du maquis [2]. Si vous voulez voir le monarque de l'Estramadure, regardez cet homme, le *pastor*, ployé dans sa capa, le sombrero rabattu sur les yeux, solitaire, farouche, qui s'enfonce dans les insondables lointains.

On dit que des vols de sauterelles fauchent parfois, en Été, ce peu de végétation qu'ont laissé intacte les dents de la gent moutonnière. Les Mores, qui avaient affaire avec ces terribles escadrons, prétendaient lire dans les fibres de leur aile cette sentence, devant laquelle s'inclinait leur fatalisme: *Nous sommes l'armée dévastatrice d'Allah!*

Parfois, deux colombes, ces *al-garb* venues de Barbarie (elles portaient, dit-on, l'ambroisie à Jupiter), traversent le ciel pour s'abattre en quelque fourré.

Lorsque le convoi s'arrête, on entend chanter le grillon; son trille métallique retentit d'un bout à l'autre du désert. Et l'on songe à ce paysan d'Estramadure, entraîné jadis vers le nouveau monde, sur les pas de *Cabeza de Vaca*, le cruel gouverneur du Paraguay.

Notre *Estremeño* [3], triste et pensif sur les grandes

1. Conseil des plus riches propriétaires de troupeaux.

2. On les teint en septembre avec une terre rouge. Ils gardent sur le dos, après la tonte, un mouchet de poil couleur écarlate.

3. Habitant de l'Estramadure.

eaux, se souvenait des belles aurores de sa pauvre province, lorsqu'il allait à travers les cistes, les bruyères, le maquis des chênes, libre, heureux, certain de retrouver sa masure quand viendrait le soir. L'Océan traçait aux dernières perspectives son cercle égal; on ne parlait plus; les deux continents, le vieux, le nouveau, semblaient disparus de l'univers. Tout à coup, une petite voix se met à grésiller. C'était celle d'un grillon, que suivant la coutume de son pays, l'*Estremeño* avait enfermé dans une cage et pris avec lui. Le grillon venait de sentir la terre; un arome trop subtil pour les perceptions de nos sens l'avait effleuré; captif dans l'entrepont, il avait découvert; il respirait les brises embaumées; il célébrait les jardins en fleurs; bientôt on cria : « Terre! » et le Brésil sortit des îlots.

Ah! mon ami, n'y a-t-il point chez nous aussi, un hôte mystérieux, bien chétif, bien enchaîné! mais qui, pourtant, a découvert des régions nouvelles; et, lorsqu'un parfum lui vient de là-haut, il se met à chanter, et notre cœur bondit.

Vers Magacela, la sierra qui toujours s'allonge de l'est à l'ouest, essaye de tirer quelque rideau d'oliviers sur ses versants. Une oasis, enchâssée dans les rocailles, a projeté ses touffes de figuiers dont les verdures se dilatent en larges couverts; des palmiers percent le dôme des orangers, les grenadiers foisonnent sous leur toison pourpre, les vignes courent au ras du sol, et la plaine chargée de moissons étale ses vagues d'or entre *Villa Nueva de la Serena* et les vieux murs de *San-Benito*.

Nous les avons retrouvées, les caravanes de riches paysans, tous à cheval, pressant avec leurs jambières de cuir les flancs de l'étalon! — C'est un éclair de vie;

il ne dure qu'un instant. L'aridité, quand les bras font défaut, a vite raison du mouvement et des sèves.

Comme le désert a ressaisi son empire, que les mêmes cistes, les mêmes bruyères couvrent les vastitudes, voici qu'un paysage au classique profil, sortant lentement des perspectives, vient s'écrire sur l'étendue en lignes d'une magistrale grandeur.

La Guadiana, le fleuve au cours nonchalant, a miroité dans les prés. Une cité dont l'âge se compte par siècles, est montée à l'horizon.

C'est la ville, à qui l'Espagnol donne Tubal pour fondateur. C'est l'*Emerita-Augusta*, que les Romains rebâtirent près d'un quart de siècle avant notre ère. C'est la magnifique, c'est la puissante, c'est ce prodige de l'art humain dont *Musa*, le chef arabe, disait, la voyant si merveilleuse en ses richesses et si formidable en sa défense : « — La population du monde entier a donc été rassemblée pour bâtir celle-ci ! — » Puis, comme les habitants de l'imprenable capitale se riaient du More à barbe blanche ; comme ils lui criaient du haut des tours : « — La mort te prendra avant que tu aies pris la ville ! — » Musa, conte la légende, *se fit teindre le poil*, se présenta rajeuni devant le rempart, et les assiégés, saisis d'effroi, ouvrirent la ville au chef africain.

Du jour qu'Alonzo el Sabio reconquit Badajoz (vous l'avez nommée) pour la refaire espagnole et catholique, elle déclina, s'appauvrit, et ne s'est pas relevée.

La voilà, mélancolique, assise au midi, sous l'embrasement du soleil. Ses aqueducs gigantesques coupent la plaine, étageant trois rangs d'arceaux qu'enveloppe le lierre, qu'enguirlandent les pampres, que fleurissent toute sorte de végétations aux riches couleurs. Il y a

des piliers debout, seuls, enfoncés comme des colonnes milliaires qu'en passant auraient plantées les siècles. Il y a des arcs déchirés, aux traînes flexibles et verdoyantes. Il y a, jusqu'au fond de l'étendue, de triples festons évidés qu'emplit l'azur.

Lorsqu'on regarde à travers ces grandes trouées de pierre, on voit le feuillage résistant des orangers baigner dans les limpidités aériennes. Des flottilles de petits nuages blancs voguent au ciel, pareils à une phalange de cygnes qui nageraient du même élan. Au faîte des arceaux, quelque cigogne, l'oiseau fatidique, a bâti son nid. Elle aime les ruines; elle sait l'histoire des peuples qui ont fini d'exister; elle regarde poindre l'avenir; l'avenir aussi s'évanouira; en attendant, elle réchauffe ses petits, et son profil anguleux se détache des horizons qui ont vu passer les légions romaines, passer les hordes barbares, passer les escadrons arabes, et qui, toujours, la voient accroupie sur son nid.

Un cirque étend par de là son amphithéâtre dont les moissons emplissent l'arène. On vous en montrera les gradins, on vous en fera retrouver le plan. Moi, je contemple ces colosses abandonnés dans la campagne, ces *Milagros*[1], comme les appelle l'*Estremeño*[2]: puissants, au hasard de leurs mutilations, avec cette grande tenture bleue que leur fait le ciel, avec cette majesté du délaissement, avec ce sourire des orangers, avec cette grâce des verdures échevelées; et cette Guadiana, plus pure qu'un cristal, sous le pont romain dont elle reflète les arches surbaissées avant d'aller s'élargir là-bas, pareille à un bouclier d'argent.

Après une telle explosion de couleurs, le désert fait

1. Miracles, prodiges.
2. Habitant de l'Estramadure.

du bien. On lui sait gré de son indigence ; c'est un apaisement ; on s'y plonge, on rêve et l'on se souvient.

Cette haute mer du despoblado rappelle tant de navigateurs, partis de l'Estramadure pour arracher à l'Océan des mondes nouveaux.

Fernand Cortez, qui naquit dans le château de *Medellin,* une des ruines dont se couronnent les sommets rocheux, menait par centaines aux aventures ces Estremeños si insouciants à cette heure, dont le pied n'a peut-être pas foulé d'un bout à l'autre les lavandes et les thyms du guéret.

Nous venons de franchir la frontière. *Elvas* nous a mis en Portugal.

Rien n'est changé, sauf que voici un homme en culottes bleu-céladon, des jardins pleins de fleurs, de petites maisons blanches, des barrières le long du ferro carril (chose inconnue en Espagne), des horizons plus rétrécis, un sol mieux cultivé.

Sous les chênes courent, reniflent et grognent d'innombrables porcs.

Lope de Vega, le grand poète, disait (à propos de son dîner j'aime à le croire) : — *Toda es cosa vil, adonde falta un pernil* [1].

La campagne, qui s'est accidentée, s'est animée aussi. Lorsque le train s'arrête, des chevaux richement harnachés viennent attendre le *haciendero* pour l'emporter au galop ; on voit longtemps étinceler les aiguillettes de sa veste, briller les galons d'argent de son pantalon court, son gilet bordé d'écarlate flambloyer, et sa *capa* rayée de blanc et de noir, battre les flancs de l'étalon.

1. Toute chose est vile, où manque un jambon.

L'*Alentejo*, cette province portugaise, s'étend autour de nous. Nos yeux s'ouvrent tout grands ; il semble qu'avec un nouveau nom, la contrée doive se faire nouvelle ; les aridités ont beau ressaisir le sol, ces chênes amaigris y jeter une ombre étriquée, nous découvrons au pays des aspects qu'il n'avait pas tout à l'heure.

Ne voyez-vous point ces routes ? — moitié marécage, moitié cailloux, j'en conviens, mais enfin, c'est une *intention* de route ; — on n'en trouverait pas autant de l'autre côté d'Elvas ! Ne voyez-vous point, dans les terrains inondés, ces carreaux bordés avec soin d'un ourlet? c'est une *intention* de colmatage ; montrez-moi en Estramadure des essais pareils ! Ces gens-ci ont dompté la paresse ; leur sol est ingrat, ils le contraignent à produire ; le despoblado s'avance en maître, ils le forcent à reculer.

Alors, nos souvenirs qui se réveillent, nous font voir ces anciens rois de Portugal, guerriers, *découvreurs*, libéraux, dont les triomphes n'étaient point suivis de larmes, qui ne dressaient pas des bûchers dans les villes conquises, que leurs peuples chérissaient. Car ces monarques-là, croyant à l'égalité des hommes, ménageaient les petits et en sauvegardaient les droits.

C'est Alonzo I^er^, doux aux Mores vaincus. C'est Dom Sanche I^er^, qui favorise l'agriculture, bâtissant bourgs et villages dans les provinces arrachées aux *païens*. C'est Alonzo II, qui libère les laïques de la juridiction cléricale, supprime les privilèges, établit même loi pour tous. (Celui-là mourut excommunié par le pape ; Sa Sainteté, du même coup, mit le royaume en interdit.) C'est Alonzo III, qui réprime l'orgueil des *Ricos Hombres*, l'arrogance des ordres mi-

litaires, prenant plaisir à se nommer « le Roi des pauvres ». C'est ce Jean Ier, qui le premier posa son pied sur les sables africains. C'est son fils, Dom Henry, le troisième infant[1], passionné des sciences, qui, choisissant pour devise : *Désir de bien faire!* va s'établir au cap Saint-Vincent, et, là, son regard ardemment fixé sur l'inconnu, lance les navires à travers l'Atlantique. Et ses navires découvrent Madère, découvrent les Açores, cotoyent l'Afrique ; et Gil Ramez, un de ses capitaines, double le Cap Bojador, l'infranchissable barrière, pour cueillir plus loin ces roses qu'il rapporte à Dom Henry.

Un autre fils de Jean Ier, Dom Alonzo, se jetait sur Tanger ; il y perdait la bataille, il y perdait la liberté, six années d'esclavage tranchaient sa jeune vie ; mais il avait vécu ! — Tanger fut conquise. Alonzo V la prit.

Pendant ce temps, Dom Henry, toujours accoudé sur son écueil, envoyait les marins portugais doubler le cap Blanc, coloniser le *Rio d'Ouro*, effleurer le Sénégal, signaler le Cap Verd.

Jean II ordonnait l'expédition de Vasco de Gama, que Dom Manuele, ce grand roi du Portugal, vit plus tard aboutir.

Jean II avait eu, lui aussi, son *trouveur* de mondes : *Bartolomeo Diaz*, qui mettait à la voile, chargé par son maître de découvrir le fameux Prêtre Jean. Bartolomeo suivait les côtes d'Afrique, arrivait en vue du Cap formidable qu'il appelait : *Cap des Tourmentes*. Son équipage, exaspéré de fatigue, l'obligeait à rebrousser chemin ; et le roi Jean, qui voyait par de là, baptisant à son tour le terrible promontoire, lui donnait un nom que le Cap a gardé : « Bonne Espérance ! »

1. Né à Porto 1394.

Puis vient le monarque fortuné, Dom Manuel. Tout lui réussit. Sous son règne, Vasco de Gama, escorté du clergé dont les litanies l'accompagnent jusqu'à l'Océan, lève l'ancre, ouvre ses voiles, tourne le cap des Tempêtes : la proue de ses vaisseaux a touché les côtes de Malabar ! Albuquerque étend l'empire des Indes. Cabral, chef d'une escouade poussée de l'ouragan, trouve sans le vouloir ce Brésil qui devait enrichir, amollir peut-être, le Portugal.

Dom Manuel, malgré tout, s'ennuyait. Il eut envie d'abdiquer. La joie de son fils, à cette nouvelle, l'arrêta. Moins libéral que ses prédécesseurs, on le vit se tourner vers la noblesse et s'appuyer sur le clergé. Il engageait l'électeur de Saxe, Fréderik le Sage, à se défaire de *cette peste publique :* Luther.

Jean III, s'asseyant à son tour sur le trône, sollicita du pape Paul III l'introduction des jésuites dans son royaume, et, pour ne rien faire à moitié, y établit l'inquisition.

Dès lors, les Colonies, soumises au régime de la Sainte-Hermandad, commencèrent de décliner et de se détacher.

Il y a, dans l'histoire du Portugal, plus d'une page souillée de sang, tout comme il y a plus d'un *despoblado* dans le pays.

Le bien néanmoins l'emporte sur le mal. Les vergers ont raison du désert ; la lumière a raison de l'éteignoir.

Cette figure légendaire de Dom Sébastien, le roi chevalier, achève la grandeur des traditions.

Jeune, la croix sur la poitrine, il s'élance, magnifique d'ardeur, sur la rive africaine ; il s'y bat comme un lion. L'empereur Muley-Ahmed frappé d'un coup mortel expire, le doigt sur la bouche. Dom Sébastien a

baigné le sable de son sang. — Toutefois la croyance populaire le fait dormir, à l'heure où j'écris, dans quelque caverne du Maroc, d'où le héros sortira pour rendre au Portugal et sa chevalerie et son glorieux destin.

Arrêtons-nous. Il m'en coûterait trop de voir Philippe II, le sombre Espagnol, devenir maître du Portugal ; l'Espagne tenir pendant soixante années sa sœur écrasée sous un genou de fer, la lumière pâlir, les Colonies s'égrener comme les perles d'un collier dont le fil est rompu, l'Angleterre peser sur le pays de sa main lourde, jusqu'au moment où la liberté, qui rayonnait sur la France, émancipa les peuples et délivra les Portugais.

Tandis que passent au loin ces ombres héroïques, la nuit est descendue. Le Tage a remplacé la Guadiana ; il s'est enflammé sous les feux du couchant ; nous l'avons traversé non loin d'*Abrantès* qui nous regardait du haut de sa colline. Voici *Praia ;* et, dans le fleuve dont les limpidités se sont illuminées, une roche se dresse, portant son vieux fort.

Votre regard plonge, n'est-ce pas ? aux transparences ; vous suivez le chemin lumineux des barques dans les pâleurs du crépuscule ; enveloppé de cette paix, votre rêverie s'attarde aux villages qu'enchâssent de chaudes verdures ; vous les voyez se mirer dans le flot, avec leurs jardins combles de fleurs, avec le réseau de leurs filets étendus sur les bords !

Tout s'éteint. Les détails se sont effacés, les rives s'estompent au crayon noir. Le fleuve, qui seul est resté vivant, promène dans les prés, jette à travers les

collines sa large trace où se sont oubliées quelques clartés. Puis, cela même s'atténue ; le convoi glisse dans les ténèbres ; mais l'air a d'ineffables tiédeurs, des bouffées odorantes nous caressent, et les lucioles, diamants des nuits brésiliennes, volent à travers l'emportement du convoi. Les voilà parsemées sur nos vêtements ! dans chaque buisson, sur le fond noir des berges, l'étincelle paraît, disparaît, jette la phosphorescence de son éclair.

Nous sommes à Lisbonne.

---

17 mai 186...

Mon ami, nous avions rêvé jardins suspendus, fleuve couvert de navires, cité portugaise bien plus originale que les villes espagnoles... sans compter les orangers et les palmiers.

Nous avons sous les yeux de larges rues, coupées à angles droits [1], qui montent vers les quartiers élevés ou côtoyent le fleuve. Deux rangées de maisons à cinq étages alignent des deux côtés leurs façades uniformes dont cinq lignes de fenêtres à l'anglaise affleurent les murs. Point d'embrasures, pas plus de *miradores* que de balcons. Prenez des paravents, dessez-les en perspective, vous aurez l'aspect.

Quelque revêtement de faïence vient, par-ci par-là,

1. Je parle de la ville basse.

égayer le regard. C'est rare, et, que vous marchiez à droite ou à gauche, le long du fleuve ou sur les hauteurs, la raideur des lignes, la monotonie des habitations, mettront partout leur ennui sur votre chemin.

On parle des places ! — Oui, il y a des places : la *praça do Roúo*, vaste, carrée ; ce qu'on y trouve de mieux, c'est le théâtre, bâti par Doña Maria, sur les ruines du palais de l'inquisition. Il y a la *praça do Comercio*, entourée d'arceaux, largement ouverte du côté du fleuve, avec la statue équestre du roi Dom José, casque en tête, épée au poing.

Mais les monuments ! dit-on. — Je n'en sais pas voir. L'église des Carmes, dresse au milieu de la ville son arc à moitié démoli par le fameux tremblement de terre ; l'arceau reste supendu dans le bleu du ciel ; c'est le seul trait poétique du tableau.

Mais le palais de *las Necessidades !* — Un gros cube lourdement maçonné.

Mais les jardins publics ! — Une fort belle terrasse sur la hauteur, c'est tout.

Mais Belem ! — Je vous y conduirai.

Mais le Tage ! — Le Tage ? il m'a causé ma pire déception.

Trop étroit pour une mer, trop large pour un fleuve, le Tage prend, à Lisbonne, l'aspect d'un lac aux bords plats et mal définis. On n'y sent point ce mouvement puissant et continu qui donne aux grandes artères leur majesté. Les vaisseaux, les barques, semés sur un parcours de deux lieues, ne se massent nulle part. Si l'on excepte les vapeurs qui, d'heure en heure, traversent le canal, cette grande eau reste abandonnée et morne. Des flots jaunâtres vont indifféremment battre l'un et l'autre bord. Les rives elles-mêmes ne s'inflé-

chissent, on le dirait, que pour se rejoindre bientôt et emprisonner le regard; il a beau chercher, il ne rencontre ni l'embouchure, ni l'Océan. Est-ce une baie? Est-ce un étang immense? J'hésite à prononcer. A coup sûr, ce n'est pas un courant; c'est encore moins la mer sans limites.

Elle palpite au loin, la grande enchanteresse; elle a reculé par delà Belem. Hélas! ce n'est plus la Méditerranée, c'est l'Océan; le soleil n'a plus les feux dont l'ardeur nous incendiait en Andalousie; il semble que le Nord se soit avoisiné.. — Où est le simoûn qui venait d'Afrique? où sont les alcazars des Mores?

Pourtant c'est Lisbonne, et c'est le Portugal. — On se sent, dirai-je attrapé? non, mais refroidi.

Venez, sortons, cela nous réconciliera peut-être avec les aspects.

Prenons la rue *do Ouro*, prenons la rue *da Prata*. Leurs grandes maisons vont jusqu'au bout des perspectives, sans que l'une se permette d'avoir autre figure que sa voisine.

Dieu merci! des collines mettent là-haut leurs verdoyants festons; des arbres immenses en couronnent les crêtes; au milieu de tant de proses et de régularités, cette explosion de la nature fait du bien.

Si vous entrez dans le *Paseo* public, vous verrez les bignonias en fleurs accrocher leur chevelure au faîte des déodoras; vous y verrez, dans sa colossale ampleur, l'Araucaria exelsa, plateaux sur plateaux, traversés du fût mince et fort qui les soutient, jusqu'au point où la pyramide perce le ciel de son dard.

C'est beau, très beau!

Mais je ne prends pas mon parti de cette ville récente,

bâtie après le fameux tremblement de terre — 1755 — sur un plan tracé par les médiocrités officielles [1].

Ah! que Lisbonne devait avoir sa vraie beauté, lorsqu'elle était vieille, bigarrée, dissemblable, vêtue d'une robe trouée peut-être, mal convenable si vous voulez, mais à qui chaque siécle avait mis sa couleur et son morceau!

Les habitants, pas plus que la ville, n'ont gardé de caractère.

Ici, comme à Cadix, les femmes cachent leurs cheveux; elles n'y placent ni la fleur blanche de l'oranger, ni la rouge fleur du grenadier. Enveloppées d'un manteau d'homme à collet raide et lourd, elles s'attachent autour du visage un mouchoir de toile qui leur donne à toutes l'air d'avoir mal aux dents. Adieu mantille, adieu jupe aux mille plis, adieu corsage de velours, adieu dentelle!

Les hommes portent la redingote et le chapeau tromblon. Ils ont de bonnes grosses figures de bons gros papas. L'élégance a disparu. Les mollesses du climat épaississent le corps, empâtent les traits, ôtent aux muscles la vigueur, aux membres la souplesse, au maintien la distinction. La *race*, on le dirait, fait défaut. Le Portugal a vu, tout comme l'Espagne, se succéder, en maîtres du sol, Romains, Visigoths et Mores. Mais, plus tôt débarrassés de l'Africain par un plus viril effort, les Portugais n'ont pas laissé le sang arabe s'attarder dans leurs veines; et, tandis que l'Espagnol a conservé la beauté, la superbe, ce respect de soi qui distingue les peuples d'Orient, nos Lusithaniens sont restés quelque peu Visigoths.

1. Pombal en ordonna l'exécution.

Ne vous étonnez pas, si j'ajoute qu'ils sont quelque peu nègres.

Le sang nègre, trop souvent mêlé par l'esclavage au sang portugais, a marqué plus d'un front de son empreinte. Ce n'est pas impunément, que le Portugal a demandé à l'Afrique et au Brésil des richesses trempées des pleurs d'une race ilote. Ce n'est pas impunément qu'il s'est corrompu au contact de la servitude. Pommettes saillantes, lèvres épaisses, teint marron, témoignent à chaque pas des abjections coloniales.

Les Portugais ont la démarche languissante, l'attitude abandonnée, le geste familier. Je ne sais quelle vulgarité de physionomie et de tenue a remplacé le grand air royal des Espagnols. Certes, les Portugais sont d'aussi noble maison, mais on les dirait fermiers de leurs voisins. De l'autre côté des frontières, chaque paysan est un *hidalgo*; de ce côté-ci, l'habitant de Lisbonne a l'air d'un *campino* fraîchement arrivé du pâturage. L'Espagnol ne s'abandonne jamais, le Portugais semble ne s'être jamais possédé; l'Espagnol se révère, le Portugais semble s'oublier; l'Espagnol soigne tout ce qui l'approche, sa personne avant tout; le Portugais semble négliger tout ce qui l'avoisine, sa personne plus que tout; l'Espagnol met de la décision dans ses moindres mouvements, le Portugais semble livrer à l'aventure sa démarche, son port, et jusqu'à sa volonté.

Cette prose, qui rabat toutes les constructions au même plan, ramène toutes les physionomies au même type bourgeois. Vous les rencontrez pour la première fois, et vous croyez les avoir toujours vues. Ces visages-là sont plus épanouis que les fiers profils espagnols; on n'y sent point le mystère, encore moins l'orgueil;

volontiers ils vous sourient, prennent le temps comme il vient, le Tage comme il coule, la ville comme l'a faite Pombal.

Si vous voulez voir jusqu'où va ce nonchaloir, regardez la force armée. Tenez, ces cinquante hommes qui marchent derrière leur tambour, bras ballants, ayant bien soin de prendre le côté de l'ombre. Regardez ces sentinelles, jambes écartées, le fusil en travers du bras, l'air endormi, ennuyé, cherchant une posture commode, et tout surpris de se voir en faction.

La nation, semble-t-il, n'a pas d'autre souci que de prendre du loisir. Elle s'épanouit au soleil, quand il y a du soleil ; elle se rafraîchit à la pluie, quand tombent les ondées. Les beaux-arts sont absents (trop d'idéal donne la fièvre), vous n'entendez point de musique, vous ne voyez pas de tableaux. L'histoire garde son héroïsme, qui défraye le présent. On a Camoëns, pour répondre aux gens qui veulent des vers.

En présence de cette heureuse indifférence, — elle a bien son prix, puisqu'elle laisse le champ libre aux libertés, — je m'étonne de regretter la réserve hautaine de l'Espagnol, et jusqu'à son âme ténébreuse, dure parfois, cruelle au besoin. Mais c'est qu'elle est énergique ! On y sent le roc où posera le levier. Les résistances prouvent la résolution. On rencontre l'homme hostile peut-être au progrès, entêté souvent; mais décidé, mais passionné, mais viril.

Je vous donne mon impression. Elle vaut ce qu'elle vaut. C'est l'image, telle que la grave en l'esprit, un objet sincèrement éclairé.

Je crois, pour ma part, à la vérité de ces photographies instantanées. Le burin pourra bien, y revenant, changer en œuvre d'artiste le naïf travail du soleil. Une étude

approfondie donnera les pourquoi, les comment, mettra l'harmonie où les contrastes se heurtaient; mais, si le portrait y gagne la délicatesse, il y perdra la candeur.

Lisbonne a chaque dimanche sa *correria*. Ni les bêtes ni les hommes n'en souffrent mort. Le *toureador* ne tue point; le *touro* n'éventre rien; des boules fixées à ses cornes le rendent inoffensif. Il cogne son adversaire, on lui lance quelques fusées entre les jambes; mais, le combat fini, on arrache les dards du corps de l'animal, il retourne à ses prairies, et vous m'avouerez que ces clémences-là parlent en faveur d'une nation.

Tout, même le roi des épouvantements, se fait guilleret chez ce peuple tranquille. Vous rencontrez par les rues une façon de bonbonnière montée sur deux hautes roues : carriole empanachée, enguirlandée, peinturlurée de nuages roses et d'amours bouffis. Quatre mules pomponnées traînent ce char fringant que deux postillons enrubannés conduisent à la d'Aumont. Cupidon, s'il descendait de l'Empyrée, ne voudrait pas d'autre équipage. Mon ami, c'est le corbillard [1]. Les trépassés s'en vont ainsi, lestes et pimpants, dans ce galant appareil. — La mort est la seule chose, en Portugal, qui prenne des airs coquets.

Il y en a une autre, qui nous met l'imagination au galop : le voisinage des tropiques.

Tenez, ces bananes à pleine corbeille ! Elles arrivent de Madère, c'est à deux pas; on prend, comme on prendrait les pommes de son jardin, ces beaux fruits à la robe d'or, à la pulpe fondante et parfumée; on trouve

1. Celui-ci renfermait le cercueil d'un petit enfant.

parfaitement naturel, j'allais dire indispensable, de commencer et de finir par là déjeuner, dîner, chaque repas.

Madère nous jette encore ses dentelles de fil d'aloès, ses marqueteries de bois rares, ses *larmes de Job*, graines satinées dont elle fait des bracelets ; elle nous offre sa bijouterie d'argent, bibelots gracieux qui reproduisent les litières, les mandolines et les embarcations du pays.

En fait d'industrie, ne demandez rien au Portugal.

Les *Gallegos* — Galliciens — se chargent du travail. Ils portent les fardeaux, balayent les rues, nettoyent les palais, en servent les hôtes, s'emparent des métiers, et, fidèles autant que laborieux, prennent de l'exercice pour la nation, qui les regarde faire.

Il y a d'énormes richesses accumulées en Portugal. Chassés du Brésil par la dernière fièvre jaune, les anciens colons portugais ont apporté des fortunes colossales avec eux. Ces capitaux dorment au fond des coffres-forts, pendant que leurs possesseurs sommeillent au fond des *quintas*[1].

Les Portugais, d'ailleurs, ont une vocation commune à beaucoup de peuples : ils sont fonctionnaires !

Une place telle quelle, dans une administration quelconque, suffit à leur activité. L'autorité s'arrange pour contenter tout le monde ou peu s'en faut. La journée de l'employé commence tard, finit tôt, s'illustre de quelques cigares fumés en plein air ; le travail se fait, plus ou moins ; et le royaume s'en tire, à ce qu'il paraît.

L'esprit est libéral, il faut le répéter. Par conviction ? par insouciance ? On ne sait.

Je vote pour la conviction.

1. Maisons de campagne.

Si le Portugal jouit d'une indépendance absolue; si les âmes peuvent y obéir à la conscience, l'homme y pratiquer selon sa foi; si les saintes Écritures y sont publiquement offertes à chacun, si les journaux y parlent de tout, si l'individu se meut librement dans un air libre, c'est qu'au lieu de laisser passer et de laisser faire, le Portugais a choisi, et qu'il a voulu.

Prenons le long du fleuve pour nous rendre à Belem.

Un flot terrible se ruait — 1er novembre 1755 — sur ce quai paisible, presque désert aujourd'hui.

La terre s'était soulevée; les convulsions qui la secouaient, jetaient bas palais, églises, monuments. Et, comme c'était l'heure de la messe, tout s'écroulait sur le peuple entassé dans les temples. Alors les survivants, affolés, précipités vers le fleuve par la démence de leur effroi, virent cette vague gigantesque : un rempart qui mesurait quarante pieds, soudain dressée, s'effondrer sur eux. Elle les engloutit.

Le vent s'était levé; il éparpillait les braises ardentes des foyers mis à nu. La flamme vint donc faire sa partie dans l'œuvre de destruction. Ce que l'abîme n'avait pas engouffré, ce que le flot n'avait pas enseveli, l'incendie le consuma.

Pombal, un homme de décision; cet ennemi des tyrannies cléricales, qui se fit despote afin de relever son pays; cet ami des lumières, qui chassa les jésuites et sécularisa l'enseignement; ce ministre qui accrut le trésor de l'État, mais qui laissa trop bien garnis ses propres coffres; cet apôtre du progrès dont le souffle éteignit les bûchers, mais dont la main étrangla, décapita, tortura les ennemis du pouvoir; Pombal : *O gran*

Marquez [1], comme on le nomme ici, payant de sa personne, agissant de toute son énergie que décuplait l'horreur des événements, dompta le sinistre, déblaya la ruine immense, nettoya le charnier, jeta quarante mille cadavres dans la chaux vive, et, d'un mot, fit jaillir du sol cette vaste cité, terne et médiocre comme un programme ministériel.

Cependant, il faut la voir du fleuve. Massée alors, elle prend son unité. A défaut de caractère, on lui trouve de l'ampleur. De molles ondulations accidentent la rive occidentale; Lisbonne leur oppose ses côteaux chargés de verdure. — Quant au palais de *las Necessidades*, quant à celui de *Dom Luiz*, sur la hauteur, ils ressemblent, je vous l'ai dit, à des casernes.

Belem ! tout s'est transformé.

Le fleuve a rapproché ses rives, le flot s'est gonflé, le courant a pris son jet. Enfin, on trouve le Tage comme on l'avait rêvé, chargé de navires, serré par les quais de sa grande cité qui dure des lieues ! Enfin, on le voit glisser, profond, rapide, jusqu'à cette ligne bleuâtre, là-bas : l'Atlantique !

Et voilà, solitaire au milieu des sables, regardant passer cette onde, la tour de Belem, la belle moresque, couronnée de créneaux ! La voilà, avec ses fenestrelles qui vont s'évidant, partagées de doubles colonnettes; avec ses tourillons suspendus dans les airs ; avec son profil sarrasin ; dans toute la richesse de ses guipures, dans toute la grâce de ses arcs déliés !

Nous avons trempé nos mains dans cette eau qui coule à pleins bord ; nos pieds ont foulé le sable fin;

1. Le grand marquis.

nos regards ont contemplé cette arabe, plus svelte qu'un palmier, abandonnée, battue de la vague, l'Océan derrière elle! Et les vaisseaux qui démarrent pour le Sénégal, pour le Brésil, pour les grandes aventures sur la grande mer, lui jettent en passant les blancs reflets de leur voilure.

San-Geronimo, l'antique monastère dont l'architecture s'est inspirée des types arabes, étend près de là, sur les terrains vagues, sa façade pleine, à la mode sarrasine, son vaste portail, ses fenêtres étroites qu'entourent des cordons savamment ouvrés.

L'abandon est absolu. La mendicité toutefois, lèpre du Portugal, trouve moyen de s'exercer dans ce désert.

Tout le monde (ou peut s'en faut) tend la main, à Lisbonne. Des gens mis comme vous et comme moi, s'avancent, effleurent des doigts le bord de leur chapeau, et sollicitent une aumône.

Chacune des dents de Cadmus faisait sortir un guerrier du sol; chacun de nos pas fait sortir des pavés un *quémandeur*..

Devant le porche de San-Geronimo, au sein de la solitude où nous voici, cette femme occupée d'étendre du linge nous dépêche ses enfants qui jouaient aux billes, son mari qui portait du bois; s'ils ne reçoivent rien du premier coup, elle les rejettera d'un regard indigné sur nos talons, et ne nous lâchera que dépouillés de notre dernier *reis*.

Mais regardez, sous la voûte surbaissée qu'éclairent à demi de larges ogives; regardez ce vestibule du temple sombre et mystérieux! Par delà, tout à coup, le dôme s'enlève d'un élan, et, tout inondé de clartés, va mettre sa coupole dans les cieux. Six colonnes

minces, six fusées de pierre l'ont porté dans l'éther. Les murs nus ont gardé la sobriété moresque ; quelques encadrements, ciselés comme des bijous, en coupent çà et là l'austérité.

Le cloître, autre merveille, emprisonne de ses découpures ce pauvre morceau de gazon, ce grand morceau de ciel. Les galeries courent en un premier rang d'arceaux à colonnettes ; sur celui-là, d'autres mieux évidés arrondissent leurs courbes dentelées. Les sévérités en bas ; la grâce, la délicatesse, le travail exquis, la légèreté à mesure que monte l'édifice, c'est le secret des Mores. — Ne serait-ce point le secret de l'idéal?

Si vous voulez un monument moderne, je vous montrerai le réservoir des eaux : la plus poétique utilité.

L'aqueduc *das aguas* franchit les vallées, transperce les côteaux, va prendre aux montagnes leurs sources vives pour les amener à Lisbonne. Avant de les distribuer aux divers quartiers de la ville, il les centralise en un lac intérieur, suspendu au centre de l'édifice. On circule autour de ce miroir verdâtre et transparent, on entend courir l'eau dans l'épaisseur des murs ; et lorsque, parvenu sur la plate-forme en terrasse, on se penche au balustre, on voit les arcs de l'aqueduc s'élancer, puis s'effacer dans la campagne, le Tage s'acheminer gravement vers la mer, et Lisbonne, accoudée sur ses collines, en contempler le cours nonchalant.

Si solidement est bâti ce palais des Naïades, qu'en 1755 le tremblement de terre n'en détacha pas un moellon.

18 mai 186..

Pleuvra-t-il, ne pleuvra-t-il pas? *Quem lo sabe*[1] !

Nous rentrons dans les climats incertains. Quand l'eau tombe, c'est par torrents ; avant la fin du jour, nous en saurons quelque chose.

Cette *tartana* — toujours le système tombereau couvert de toile — va nous transporter à Cintra.

Dans ce modeste équipage, où tour à tour le soleil, le vent, la pluie font rage, vous voyez les plus heureuses gens du monde.

Dès qu'il s'agit d'échapper à la vie des cités, mon âme rayonne. Les édifices et les monuments m'écrasent, les entassements de maisons m'oppressent, les rues m'assomment : vivre dans une ville ou m'ensevelir entre les quatre murs d'un cachot, ce m'est tout un.

Ce matin, les *camponias* arrivent de leur pied leste. Deux corbeilles plates, que retient un balancier posé sur l'épaule, soutiennent ces tas d'oranges, ces bouquets de fleurs qu'elles vont vendre au marché. Elles s'avancent gracieuses, la tête couverte du large feutre noir aux bords évasés. Mais, sitôt qu'elles prennent, ce qui leur arrive trop souvent, les bottes fortes avec le carricle de leur mari, l'élégance disparaît : on n'a plus devant soi que de vilains petits hommes manqués.

La beauté du pays, ce sont les bœufs ; des bêtes monumentales, classiques, d'un noir embrasé de reflets

1. Qui le sait?

rougeâtres. Quand on les rencontre, leur grande rosace épanouie sur le front, leurs pendentifs richement colorés autour du harnais ; lorsqu'ils tirent lentement le chariot à jantes pleines et que le paysan portugais marche à côté d'eux, la tête passée dans le trou de cette couverture de laine aux plis lourds; il semble qu'un bas-relief du Péloponèse se soit tout à coup animé, pour venir au-devant de vous.

Une route unie nous mène à travers les campagnes.

Une route ! entendez-vous cela ? un chemin qui n'est point raviné, point interrompu, point coupé de fondrières ! un chemin sur lequel les chevaux peuvent trotter et les voitures courir !

Des *quintas* exubérantes de verdure bordent le nôtre des deux côtés. Voyez-vous celle du C^te^ F ? — Sur le portail, on lit : OTIA TUTA, la devise de tout bon Portugais [1].

Si vous me demandez quelles espèces d'arbres versent par-dessus les murs et montent à l'assaut du ciel, je vous nommerai nos platanes, nos o eaux, nos oliviers, nos chênes. Mais attendez ! tout à coup, les hôtes frileux et ratatinés de nos serres, dattiers, camélias, azaléas, auracarias, — j'en passe — traversant les massifs d'orangers, vont mettre en plein soleil leur exotique vigueur.

De grandes fleurs rouges, jaunes, en étoile, en tube, en cornet, s'épanouissent au milieu des feuillages ; des géraniums de toutes couleurs plantent leurs bouquets dans les gazons. L'air est velouté, les souffles qui passent ont d'incomparables douceurs ; derrière ces emportements de verdure, une longue file de moulins à vent

1. Loisirs en sûreté.

dessine les lointaines ondulations du sol, et l'on voit à l'horizon tourner leurs ailes, ternes ou blanches, selon que s'amassent leurs nuages ou qu'apparaît le soleil.

Voyez-vous ces pavillons revêtus de faïences bigarrées, nichés parmi les arbres? Voyez-vous l'amplitude des rameaux et des dômes feuillus? Le *vert* est maître ici, comme le *blanc* est roi d'Andalousie. Les Portugais eux-mêmes semblent avoir adopté cette couleur paisible, dont les reflets atténuent l'éclat du soleil, l'éblouissement du sol, et protégent tous les sommeils.

A côté de cette poésie, voici la prose : ces *camponios*, qui enfoncent leurs mines rebondies sous un affreux casque à mèche de laine bleue, qui emballent leur carrure dans d'énormes vestons dont l'épaisseur les alourdit encore. Leurs femmes ont sur le dos plus de guenilles, ces guenilles s'illustrent de plus de trous, que jamais ne nous en révélèrent l'Espagne ou le Maroc.

Nous venons de passer sous les aqueducs, nous nous sommes rapprochés de Cintra. Le ruisseau que nous traversons se nomme *Rio de Moros*. Les Arabes y rencontrèrent leur bataille de *las Navas*. Henriquez y vainquit cinq kalifes; cette victoire le fit roi. Pour la première fois, le Portugal eut un monarque! et, dès lors, les armes portugaises portèrent cinq têtes coupées sur l'écu.

On parvient mal à se représenter l'horreur du massacre, sous ces grands arbres, dans ces ombres transparentes, avec cette voix du rossignol qui chante ses amours.

La route n'a pas cessé de monter; les croupes se relèvent, les versants se font abruptes. Nous irions longtemps de la sorte, parmi ces *quintas* qui recommencent

de projeter leurs pins des tropiques, de masser leurs éclatants géraniums, de laisser courir dans les ormeaux leurs lianes aux fleurs embaumées. Un paon s'est perché sur la branche de ce déodora; il y déploie son plumage que constellent les yeux de Vénus, son aigrette vibre dans la dentelle du feuillage; une sorte de nuit parfumée règne sous ces couverts, tandis que les bras rugueux des chênes portent toute une végétation de fougères, dont les palmes mollement recourbées se laissent aller à l'abandon.

Au tournant du chemin, des roches, là-haut, ont percé la nue; elles se sont échelonnées, mettant l'un sur l'autre crêtes et pitons, jusqu'à ce château de *la Peña*, au dernier sommet, dans sa grâce, avec ses tours si fines, ses créneaux si nets, ses donjons massifs, son grand air de chevalerie et de défi! — Toute cette image féodale, sarrasine, pleine de fantaisie et d'audace, s'est profilée d'un seul jet sur le ciel.

Très bas à ses pieds, Cintra noie dans un fouillis d'orangers, d'araucarias, de wellingtonias, de clématites et de roses, ses maisonnettes peinturlurées et ses *quintas* aux abords princiers. Le regard plonge aux abîmes du vert, puis s'élance avec les roches. On dirait un bout d'Alpe égaré sous les tropiques. Les duretés de la pierre, les désordres du chaos se défendent comme ils peuvent contre l'assaut des pousses, des traines et des rejets. Il leur arrive ce qu'il advint aux Mores, ils sont vaincus. Le sol peut bien se déchirer, la montagne entasser des cailloux, le roc froncer le sourcil, les sèves printanières se rient de leur effort. Mai déploie partout les pans de sa robe diaprée, il accroche à tous les ressauts un bout de son voile étoilé. Mousses, pampres, fougères, arbres et buissons

poussent de rage. Ils n'ont pas besoin pour cela d'enfoncer leurs racines dans le sol; l'atmosphère, c'est assez. Ils boivent les rosées, se nourrissent de soleil, font vigueur de tout, comme les gens qui se portent bien. Même, ils ont raison de ce vieux palais de Dom Luiz, massif, séculaire, dans le bas-fond : ses deux pyramidales cheminées en sentinelle, son horloge encastrée dans le clocher noir, ses fenêtres et ses croisillons au hasard, austère et renfrogné ! Bien qu'il en ait, le voilà tout fleuri.

Volontiers nous resterions appuyés au balcon de notre chambrette, dans le rustique hôtel de Cintra. — On amène les chevaux ; allons, gravissons les versants.

Voici des myrtes démesurés, voici des bosquets de camélias en fleurs, le géranium croît à foison parmi les coulées de pierres. Si la flèche des pins se perd dans les nues, si l'on entend passer dans leurs branches ce fleuve d'air aux larges ondes, à la voix solennelle, qui promène son courant au faîte de nos forêts; des verveines avec des héliotropes s'enchevêtrent sous leur ombre, le ruisseau qui se précipite en cascade sème ses gouttes sur des lauriers-roses, sur des orangers, sur des jasmins; et les passiflores s'accrochent à la roche toute baignée de son écume.

On s'élève lentement à travers ce monde idéal qui a la fierté des sommets, qui a les enchantements du jardin d'Armide. On voit, derrière le fouillis des lauriers et des myrtes, quelque tourelle s'enlever dans les airs. Puis le massif entier du château : *la Peña*, tel que le bâtirent les Mores, tel que le restaura Dom Manuel, idéal comme l'a fait Dom Fernand, apparaît sur son piédestal de granit.

On y arrive par de longs couloirs taillés dans le roc, par des arceaux vêtus de vigne vierge et de lierre. Le portique en fer à cheval s'enveloppe d'une chevelure de bignonias, de clématites, dont les tresses échappent comme des nattes trop abondantes que la main ne parviendrait pas à contenir.

Les cavaliers mores passaient sous ce porche; ils montaient avec lenteur parmi ces grands myrtes et ces grands cyprès; les feuilles des fougères caressaient le cimier de leur casque; leur armure reluisait, lorsque glissait un rayon dans cette nuit aux limpidités d'émeraude; ils arrivaient sur la terrasse portée en plein azur; et, quand ils avaient jeté les rênes de l'étalon à quelque esclave chrétien, ils s'accoudaient à ce balustre, ils voyaient descendre les bosquets jusqu'à la plaine, en d'indicibles mollesses, en d'incroyables énergies de couleur, le bas pays aplatir ses niveaux, et l'Océan opposer à la terre sa barre d'un vert lumineux.

Un péristyle aérien se découpe sur l'immensité; partout montent les tours, s'accrochent les tourillons, s'ouvre le fer à cheval; les cordons de marbre courent autour des portails, la *clé* moresque se grave sur les frontons, les colonnettes sarrasines partagent les fenestrelles; vous êtes en pleine féerie arabe. Chaque balcon laisse couler vos regards sur une poésie nouvelle. C'est l'horizon illimité jusqu'en ces dernières profondeurs où la lumière a le dernier mot; c'est le chaos des roches mêlées de fougères, de géraniums, de camélias, jusqu'au moment où elles disparaissent sous un fouillis d'orangers; ce sont des symphonies de nuances, de parfums et de chansons. Car le rossignol, niché dans les lauriers, le rouge-gorge dans les myrtes, échangent leurs défis.

Plus tard, la chapelle nous a révélé ses richesses.

Mais, ici, les détails ont tort ; le dilettantisme du connaisseur reste à la porte ; il n'est pas permis de se posséder ; il n'est pas possible de prendre un lorgnon, de se l'appliquer sur l'œil, et d'examiner par le menu tel ou tel coup de ciseau. La grande nature est la maîtresse. Elle l'est, avec la grande poésie qui a campé ce palais de *la Peña* au plus bleu du ciel, au plus ardu des rochers, et qui, pour manteau royal, lui a donné les verdures exotiques, jusqu'à l'Océan.

Vous faut-il un contraste ? redescendez. Entrons au château de *Dom Luiz*, tout empâté, tout endormi, comme un vrai Portugais.

Il a ses origines arabes, lui aussi ; mais il ressemble à un nid de basse-cour. *La Peña* est un nid d'aigle.

On vous montrera, cependant, la *Salle des Cygnes*, la *Salle des Pegar*, pies. — Saint Sébastien tenait conseil dans ce réduit ; ce siège de faïence lui servait de trône. Vous trouverez sur le pavé de ce cachot la trace qu'y laissèrent les pas de Dom Alonzo IV, alors que dépossédé du royaume par son frère Dom Pèdre, il resta là huit ans prisonnier.

Les plafonds voûtés ont gardé ces belles mosaïques en bois précieux dont les revêtirent les kalifes africains. Ces portes basses, qu'ils aimaient à dissimuler dans les angles ; le jet d'eau qui rafraîchissait la salle aux festins ; les odorantes averses qui tombaient du dôme ; ces liquides fusées qui jaillissaient entre les dalles de marbre ; ces mille poésies de la vie arabe, notre gros pâté de maçonnerie les recèle dans ses flancs.

Il vous fera voir encore sa monumentale cuisine :

vraie cuisine de Gargantua ; et, sous les cheminées, (gigantesques voûtes terminées en fuseau), l'âtre où l'on mettait les bœufs à la broche.

Quand on a bien fait sonner sous ses pas le parvis des salles désertes, quand le froid de la mort a bien saisi le cœur, on sort par ce vaste portail, on va retrouver les tièdes effluves : on erre aux sentiers qu'ombragent les déodoras, on frôle ces murailles vêtues du velours des mousses, on va dans la *quinta* du Marquis de Loulé, contempler Mafra, dont le blanc monastère s'accroche aux versants lointains, on s'égare parmi les bosquets du Marquis de Pombal ! Un grand nom répond à l'autre ; c'est *Saldaña*, c'est *Montserrat*, c'est *O Marquez de Monte-Cristo*, un Brésilien, avec son castel more, ses vasques d'eau jaillissantes, son colossal Araucaria, ses cèdres de Virginie, les splendides fleurons de ses plantes grasses, épanouies dans les rochers.

Et toujours nous le verrons, ce palais de *la Peña*, porté sur son piton, embrassé des verdures qui montent à l'assaut, marqué d'un trait sûr, enlevé d'une grâce exquise, tandis que les vapeurs promenées par quelque souffle venu de l'Océan le voilent à demi, le découvrent à moitié, s'entortillent à ses tourelles comme le voile d'une captive ou l'écharpe d'un cavalier sarrasin ; puis, tout à coup déchirées, le laissent resplendir dans son ineffable beauté.

19 mai 186...

Voulez-vous savoir par où le dialecte portugais — celui qui court les rues, — diffère de la langue espagnole ?

Prenez l'idiome castillan, remplacez-en les consonnes par des *ch*, des *bsch*, des *psch* ; vous parlerez portugais.

Si je l'osais, je dirais que cela me sonne à l'oreille comme de l'auvergnat.

Badinage à part, dès qu'il s'agit de me faire entendre, je mets des *ch* partout... et l'on me comprend.

Quoi qu'il en soit, l'idiome portugais, *le vrai*, remonte très haut. A en croire les savants, il serait formé de beaucoup de latin, d'un peu d'arabe, de quelques parcelles d'allemand, et le noble langage espagnol lui devrait la naissance.

Tel quel, il possède, paraît-il, une inconcevable variété d'expressions. La même idée peut se formuler de vingt manières différentes, ce qui aurait fait plaisir au Bourgeois Gentilhomme.

Je ne puis m'empêcher de voir une analogie entre ce langage épais et les figures, les corpulences, le geste... j'allais dire quelque sottise !

Eh bien, au fait, elle a son prix, cette bonhomie portugaise. Elle met une grâce charmante dans les relations du souverain avec son peuple.

En Espagne, on dit *el Rey*. — L'individu royal s'efface dans le rayonnement du trône.

En Portugal, on dit Dom *Fernan*, Dom *Luiz*. — Le roi disparaît en quelque sorte, pour laisser l'*homme* au premier rang.

Les affaires de la famille régnante, semblent être les affaires de tout le monde. Il ne tient qu'à vous de savoir par le menu les caprices de l'un, les bouderies de l'autre, l'humeur de celui-là, le caractère du troisième. La chronique intime s'écrit toute seule sur les parois du palais, qui sont de verre. On parle de *Dom Fernand*, ou de *Dom Luiz*, comme on parlerait d'un voisin gentilhomme, chez qui l'on aurait ses entrées le jour et la nuit.

Mais, quand vient le nom de *Dom Pèdre*, ce dernier roi qu'enleva si promptement un mal inconnu, l'expression du respect tempère les familiarités; un soupir s'échappe: « Celui-là, s'écrie-t-on, voulait le bien. Il luttait contre les préjugés. Il avait mis la cognée aux arbres pourris. Les nobles ne lui pardonnaient pas !... » Et l'on ajoute en baissant la voix : « C'est pour cela qu'il est mort. »

D'un bout à l'autre du royaume, le peuple croit à l'empoisonnement des trois princes que leur naissance appelait à gouverner le Portugal.

Un nom très noble porte la responsabilité de l'attentat. Vous aurez beau vous indigner, protester, affirmer qu'une pareille hécatombe n'est pas de notre siècle ; que tant de crimes n'auraient servi de rien ; car, si l'on peut supprimer un homme, on n'étouffe pas un peuple; le Portugais cligne de l'œil, garde sa conviction, et les âges futurs en recueilleront la légende.

Hier, nous revenions de Cintra ; ce matin, nous allons à Sétubal.

Prendre des places sur le vapeur qui traverse le Tage, prendre des billets sur le *ferro carril* de Sétubal,

ce n'est rien ; les payer, c'est une affaire grosse de calculs.

Tout se compte en *reis* ; le *reis* vaut un demi-centime, *à peu près* ; vous voyez d'ici la tablature. Ces chiffres énormes, qui sautent sur le voyageur, l'effarent et lui mettent la cervelle à l'envers.

Vous entrez chez un parfumeur, vous demandez un flacon d'eau de Cologne. Le garçon qui vous la présente, prononce gravement ces mots : — *Mille reis.*

— Mille !... — Vous avez envi de l'appeler voleur.

Voyons pourtant. Mille *reis*, cela fait cinq cent centimes, cinq cent centimes, cela fait cinq fois vingt sous. Cinq fois vingt sous, cela fait cinq francs : — Brave homme, va !

Et l'opération recommence à chaque paquet d'allumettes. Jugez d'une emplette sérieuse !

— Combien ce fauteuil de jonc ?

— Quatre mille *reis*.

— Combien ce col brodé ?

— Six mille *reis*.

— Combien cette boite en marquéterie ?

— Huit mille *reis*.

Mettez le million, et n'en parlons plus !

Est-ce pour le plaisir de s'emplir la bouche de gros chiffres ? je ne sais.

En attendant, la côte opposée se déchire de ravins pourpres. Lisbonne, derrière nous, se dessine, s'étage, perd ses monotonies, et finit par s'étendre avec majesté sur ses trois lieues de rivage, qui la portent couronnée de verdure vers la grande houle de l'Atlantique.

Quand on regarde du côté de la mer, on croit voir les caravelles de Colomb, alors qu'au retour du nouveau monde, fuyant devant la tourmente, il s'abrita dans le havre portugais [1].

Naguères, Jean II, roi de Portugal, avait repoussé le *découvreur*. Colomb avait porté son génie à l'Espagne. Et maintenant, le voilà! Il s'avance le front baigné des lumières de la conquête. Les palmes se balancent aux mâts des navires ; derrière les bordages, se massent des figures étranges, le vent fait ondoyer leurs diadèmes de plumes ; la foule qui accourt, se presse le long du fleuve! — Et lorsque Colomb descendit avec ses Indiens, lorsque les branches des cocotiers frissonnèrent sous le vent, lorsque les fruits inconnus s'entassèrent sur le rivage, que l'or y jeta de fauves éclairs ; si grande fut la confusion des conseillers de Jean II, si amers leurs regrets, l'envie leur mordit le cœur d'une dent si féroce, qu'ils coulèrent dans l'oreille du roi cet avis : « Supprimer Colomb ! »

Mais le souverain qui n'avait pas su pressentir la gloire : médiocre un instant en face des grandeurs de l'avenir, ne montra nulle petitesse en présence des triomphes réalisés.

Colomb, comblé d'honneurs, tourna ses caravelles du côté d'Espagne, et s'en fut mettre aux pieds d'Isabelle, aux pieds de Ferdinand, les continents qu'avait dédaignés le monarque portugais.

Après, Jean II fit ce que font les âmes généreuses : oubliant ce qui était derrière lui, il s'élança en avant.

Franchir le Cap des Tempêtes, jeter l'ancre sur les côtes d'Asie, telle était son ambition. Il venait de placer

1. 1493.

une expédition maritime sous les ordres de Vasco de Gama, lorsqu'un mal soudain — un empoisonnement, dit la tradition — l'atteignit et l'emporta.

Pâle, immobile, il semblait ne plus respirer. Et comme Dom Emmanuel, héritier du trône (et frère de l'empoisonneur) n'osait approcher; le Prieur de de Crato, portant une main sur la barbe du Roi, en tira le poil, avec cette familiarité qu'inspire la mort aux créatures mal nées.

Lors Dom Jean, soudain redressé : — Prieur ! dit-il : Mieux convenait toucher mes pieds que mon visage !

Au bruit, le peuple s'était rué vers le palais, voulant voir encore ce monarque, qu'il avait surnommé : *Le Roi parfait.*

Ce fut une de ces émotions qui transportent, mais qui tuent. Jean n'y résista pas. Faisant mettre son lit sur les dalles : « Je ne suis plus rien que pourriture, » murmura-t-il.

Et la reine Isabelle de Castille, apprenant la nouvelle s'écria, dans sa virile éloquence :

— *L'homme est mort !*

Lorsque, de ces souvenirs, nous revenons au pont du vapeur qui va nous mettre sur l'autre rive, nos regards se heurtent aux massives figures des Portugais d'aujourd'hui, aux négligences de la tenue, aux proses de l'attitude, et nous cherchons où retrouver le profil de Diaz, ce découvreur du Cap des Tempêtes ; de Pero de Covilhan, ce navigateur de la mer Rouge ; de Vasco de Gama, ce dompteur des royaumes indous.

Ni éclair dans la prunelle, ni flamme au front. L'alanguissement est partout.

Tenez, regardez ces deux jeunes filles, deux belles

personnes aux type nègre ; elles portent de fort élégantes robes de soie, mais ces robes ont des taches ; leurs doigts balancent des parasols garnis de dentelle, mais ces parasols ont des trous. Ces demoiselles, très jolies et très gracieuses, sont assises à côté de leur mère, une dame qui paraît souffrante. Le père, tout à l'heure, abritait sa femme sous une vaste ombrelle, il s'est un instant éloigné, il a confié l'ombrelle à ses filles. Le souffle de mer en lutine un peu les franges. Ce que voyant, nos jeunes filles — rien moins que frêles, vous pouvez m'en croire — se sont mises deux, pour tenir le redoutable instrument. Chaque fois que penche l'objet, elles le considèrent d'un œil épouvanté ; des regards suppliants montent vers le ciel impitoyable, qui permet ce badinage aux zéphirs ! L'ombrelle s'incline à droite, s'affaisse à gauche, les deux sœurs vont succomber, leur prunelle dilatée cherche du secours, pour peu qu'il tarde, ce sera trop tard !

Par bonheur, un chevaleresque *Dom*, vigoureux de poignet, la base solide, prend pitié de nos éplorées, saisit à bras tendu le parasol, et le maintient droit.

Nos deux héroïnes font un grand soupir, puis un grand bâillement ; les voilà reployées dans leur nonchaloir.

Ce n'est rien, et c'est tout.

Défaillances des muscles, impérities de la volonté, tout raconte ce lugubre empoisonnement : le maintien de l'esclavage aux colonies portugaises.

Quand le travail, suprême noblesse de l'homme, devient le lot exclusif de créatures avilies ; quand oisiveté devient synonyme de royauté ; quand l'effort, ce grand levier de l'âme, est banni de l'existence ; alors, l'énergie se paralyse, se rouille, s'encroûte de pous-

sière, pareille à ces vieux carrosses oubliés sous la remise, qu'un reste de respect conserve encore, mais qui ne sont bons qu'à démolir.

La classe abaissée, ce n'est pas la classe travailleuse ; c'est la race patricienne : celle qui s'est débarrassée des sueurs, des batailles, du souci de gagner sa vie. J'entends la vie de l'âme plus encore que la vie du corps.

Une fois qu'on en est venu là, tout mouvement est souffrance. S'il faut avancer la main pour cueillir un fruit, s'il faut remuer le doigt pour tourner une page, on laisse le fruit à l'arbre, et le livre fermé. Respirer même, c'est trop d'ouvrage ; si l'on pouvait, on s'en passerait.

Le Portugal n'en est pas arrivé là : Non ! mais il a été planteur ; les mollesses de sa fibre redisent les crimes de son passé.

Une heure de traversée. Nous voici sur l'autre bord, où prend le *ferro carril*.

Tantôt des vignes élargissent lenrs feuilles sur le sol, tantôt les moissons y étendent leur moire. Les étoiles jaunes, pourpres, argentées du Mésembrianthemum ouvrent leur calice d'où s'échappe un flot d'étamines d'or. On voit blanchir les hameaux et les bourgs, on voit passer les grandes voiles qui remontent ou qui descendent le fleuve. Quelques pins-parasols courent légèrement sur le plan lointain des montagnes bleues ; les horizons, bien plus rapprochés que ceux d'Espagne, ont bien moins de majesté, mais bien plus de sourires. Parfois, une femme de la campagne vient s'accouder aux barrières du *ferro carril*. Le chapeau noir à bords plats ombrage son front ; elle a enveloppé sa tête du mouchoir bariolé, chastement reployé à la façon des

religieuses ; une raide collerette emprisonne son cou ; le jupon plissé de mille plis tombe massif et court sur sa jambe nue. Puis, au milieu des blés, les hommes vêtus de toile blanche, le pantalon flottant et coupé au genou, la ceinture écarlate, leur brun visage sous le feutre, manient la faucille, abattant grand train les épis. Des cases passées au lait de chaux se plantent çà et là parmi les touffes de bruyères ; chaque souffle en promène les tons incarnats.

Nous nous sommes rapprochés des côteaux. Le castel de *Palmella*, avec sa tour en vedette ; ligne élégante et mince, couronne un piton tout vêtu d'abricotiers. D'autres cimes vont fuyant vers le sud ; la plaine les suit, couverte de maïs, d'orges, de pampres, de forêts.

Ah ! c'est là qu'on respire bien ! Nos pas voudraient s'égarer dans ces clairières où la centaurée forme des tapis vermeils, où le ciste met ses bouquets blancs, où la bruyère frémit et s'incline en flots empourprés !

Vous ne trouverez rien, en ce pays, qui ressemble aux déserts espagnols. Peuplé dans toute son étendue, le Portugal nous montre, non seulement de nombreux villages, mais des habitations solitaires, semées un peu partout.

Pour la première fois, nous voyons, comme chez nous, des maisons de cultivateurs s'asseoir à l'écart, chacune sous sa vigne, chacune au milieu de son bien.

Ce fait en dit long : il dit la sécurité générale et l'aisance du paysan. Belle et bonne page dans l'histoire actuelle du Portugal !

Maintenant, les collines qui déclinaient vers la mer s'y

sont précipitées d'aplomb. La perspective s'est ouverte, une grande lumière bleue y a jeté son éclat. Un vallon rempli de figuiers, d'oliviers, de verdures diverses, de bois d'orangers où courent les pampres va rejoindre le flot, et Sétubal, avec ses rues étroites, avec ses maisons de toutes les formes, les unes à pignons, les autres en faïence; borgnes, claires, enjolivées de balcons, par-ci par-là de quelque morceau finement sculpté; Sétubal, campé au milieu de sa pelouse, tourne résolument le dos à la mer!

Sétubal trouve que cette grande immensité lui souffle de grands vents, que ces grands abîmes sont d'un énorme ennui — bien des gens pensent comme elle — et, sans fausse honte, elle regarde ailleurs, préférant l'égout de ses *calles* aux profondeurs de l'Océan.

Pour nous, cette petite *Fonda*, posée sur les cailloux de la grève, nous a séduits. C'est bientôt fait de nous y caser pour quelques heures. Ses *cuartos* bâtis de paravents ne nous y retiendront guère; la plage nous appelle.

Une houle immense, apaisée ou colère selon qu'elle rencontre les bas-fonds sablonneux ou le rocher; partout bleue, partout limpide, mollement promenée sur l'étendue, s'allume ça et là d'un flocon d'écume qui resplendit au soleil. A notre droite, un cap déchiré coupe de ses angles aigus et de sa pourpre royale toutes ces fluidités de saphir. La rive aplatie et jaunâtre qui fuit à notre gauche, s'emboit dans le niveau lointain; des moulins la frangent de leur aile, dessinant seuls ses lignes indécises, que bientôt on cesse d'apercevoir.

Ici, nous avons retrouvé la vie. Les bateaux pêcheurs chargés de filets roux, de sardines à l'écaille d'argent, s'engagent dans le chenal du port. Les matelots, cui-

vrés, énergiques, tendent la voile, tirent les ancres, amarrent, démarrent, arrivent, ou se lancent à l'Océan. Mâts et vergues emmêlent leurs traits sur le ciel. A tous les horizons se lèvent des voilures; tantôt une étincelle, tantôt les toiles en pyramide, éclatantes de blancheur. Ce vapeur qui vient de partir, lâche sa fumée; la banderole se dénoue, puis se déploie en long ruban, puis s'efface et disparaît.

Les chargements d'oranges ont quitté Sétubal en avril; mais un peuple de pêcheurs crie et chante sur le port. Cette race vaillante des hommes de mer, ces caps ravinés, ces forts qui tranchent l'étendue de leur ferme profil, toutes ces couleurs, toutes ces vigueurs nous restaurent l'âme.

Lorsqu'on laisse l'Océan pour traverser la pelouse qui le sépare de Sétubal, on voit d'innombrables troupeaux de moutons en tondre l'herbe courte et salée. Les rares habitations qui affrontent les horizons illimités de l'Atlantique, rient au soleil dans leurs robes aux tons vifs; cela fait un aspect à demi sauvage, à demi civilisé, qui ne ressemble à rien.

Notre hôte cependant, un brave homme d'Italien, nous rappelle : — *Pronta la collazione*[1]. — Les caprices de la fortune l'ont laissé ensablé parmi les galets du rivage portugais. Il gémit un peu (pour la forme). Au fond, il se trouve bien, là où l'a mis le sort. Notre déjeuner : les œufs de rigueur, le café dans les verres, le poisson frais, les *aceitunas* au vinaigre, les oranges — ces merveilles du Portugal, auxquelles nous avons l'audace de préférer les beaux fruits de Cordoue, de Séville et de Malaga — tout est parfait.

1. Le déjeuner est prêt.

Comme nous achevions, voici qu'arrivent languissants, mal réveillés encore (il est midi), deux jeunes hommes en vestes de peau d'agneau enjolivées d'agrafes, de boutons et d'aiguillettes; la ceinture rouge, le pantalon collant, les yeux chargés d'indolence, les bras fatigués de n'avoir rien fait.

Ils saluent, s'étirent, et se laissent choir sur deux fauteuils !

— Ah ! bien ! — fait notre hôte, s'adressant à eux. — Se lever à midi ! de grands garçons comme ça, qui ont leurs quatre membres ! C'est joli !

Nos jeunes gens soulèvent un peu la paupière, juste ce qu'il faut, et sourient en *Mores* bénévoles qu'ils sont.

Nous, qui les prenons pour des *camponios*[1], nous leur transmettons bonnement, non sans rire à notre tour, un beau programme d'activité ! Voilà des garçons confondus : — Se lever à cinq heures du matin ! Marcher, sur ses propres jambes ! Travailler de ses bras ou de son cerveau ! Fatiguer, *soi-même !* Par trente degrés de chaleur ! Brrr ! ils en frémissent.

Ne croyez pas que notre badinage les ait un instant froissés. Ils ont tout écouté d'une oreille docile, légèrement attristés, car ils ont tout pris au sérieux. Seulement, quoiqu'ils entendent fort bien ce que signifie le langage, ils ne comprennent pas le premier mot d'une vie faite dans ce goût-là. Leur œil consterné semble en contempler l'effrayante apparition. Ils courbent la tête, on le dirait, sous une averse tombée ils ne savent ni d'où, ni pourquoi, ni comment ! Cet éclair, qui a traversé leur ciel paisible, les laisse abasourdis. Point insurgés, encore moins fâchés, je le répète. Et

1. Paysans.

lorsque, notre collation terminée, nous quittons la salle à manger, tous deux se lèvent, s'inclinent, et serrent avec cordialité la main que nous leur avons cordialement tendue.

Tout en nous acheminant, escortés de l'hôte, vers les jardins d'orangers qu'il faut voir à Sétubal :

— Qui sont ces braves garçons ? — lui demandons-nous.

— Eux ! C'est *o Marquez* de X..., *o Conde* de Y...

— Comment ! ce ne sont pas des fils de paysans?

— Eux ! Ils appartiennent aux meilleures familles de Lisbonne.

— Alors, que font-ils ici?

— Eux ! *Prennent* du bon temps.

Eh bien, je ne regrette pas notre frasque de tout à l'heure. Elle nous a montré ce côté charmant du caractère portugais; cette fleur de bonhomie, cette simplicité, cette noblesse innée qui, pour se prouver, n'a besoin ni de raideur ni de grands airs.

Et puis... peut-être que nos *Marquez* se lèveront un peu plus tôt !

L'espace vide où nous marchons, un *campo*, nourrit des bataillons de béliers noirs, dont les cornes tournées en spirale, le profil barbaresque, prêtent je ne sais quel air africain à ce gazon rôti, entouré de *quintas* noyées dans leurs vergers.

Ces orangers-là, beaux sans doute, ne supportent pas le souvenir qui met à côté de leurs troncs bas et de leur tête arrondie, les puissantes colonnes, les prodigieuses ramées, ces branches projetées dans tout l'emportement de la liberté, que nous ont montré les rivages de Malaga, oasis épanouies le long de la Méditerranée aux flots bleus.

Coïmbre, la nuit. 20 mars 186...

Nous voilà partis pour Oporto.

Le Tage s'est longtemps déroulé, semé de flottilles, entre les villages et les *quintas* qui nous jetaient leurs parfums.

Parfois le fleuve se perdait; parfois sa grande ligne d'argent, soudain retrouvée, éclairait l'horizon. Puis la nuit est venue; les pâleurs lunaires s'épandaient tantôt sur les plaines cultivées, tantôt sur les jachères, tantôt s'éteignaient, et l'obscurité envahissait tout.

Vers deux heures du matin, une eau paisible où se reflétaient les étoiles, a doucement relui : c'était le *Mondego*. Quelques lumières ont brillé, comme des lucioles un instant attardées dans les buissons : c'était Coïmbre.

Demain (ou plutôt aujourd'hui), nous visiterons cet antique berceau de la science portugaise; demain, nous promènerons nos rêveries aux bosquets où mourut, assassinée, la douce Inès de Castro.

Errer la nuit, fatiguer le jour, qui s'embarrasse de cela? Les hirondelles, qui nous ont prêté leurs ailes, nous ont donné leur cœur vaillant.

Et si vous voulez que je vous le confesse, mes heures les plus aimées, celles où j'ai le mieux senti le ciel descendre tout entier dans notre idéal bonheur; ce sont ces belles nuits, où les regards perdus vers les profondeurs pleines d'étoiles, dans un calme immense, enveloppée des solitudes, la terre semblait fuir derrière moi

pendant que ma prière, plus intime, mieux projetée vers Dieu qui m'était plus proche, s'élevait librement dans le silence absolu.

Alors, je me blottissais aux pieds du Sauveur; j'entendais sa voix. Le scintillement des constellations me disait sa puissance. Je me sentais de court passage; les souffles qui glissaient sur mon front me racontaient la brièveté de nos jours. Mais l'éternité planait sur nos traces vite effacées, et la fidélité de Jésus nous enlevait dans les immortelles régions.

Coïmbre. Plus tard.

Le plus curieux hôtel du monde nous abrite. Vieux, propre, tenu par de braves gens qui ont décoré chaque pièce d'un nom pompeux, écrit en lettres majuscules sur chaque porte : *Sala de Vizitas, Sala da Comer* [1].

Les chambres, microscopiques, nous montrent ces toiles des Indes à grands ramages, à grands personnages : perroquets, éléphants, palanquins, dont les chaudes couleurs et les dessins fantastiques ont fait la joie, aussi la poésie de notre enfance.

Les flambeaux sont de *prata*, belle argenterie travaillée au marteau, ciselée au burin ; le service de table étale devant nous ces pièces d'orfèvrerie massive, qui parlent de bonnes maisons solidement établies, des

1. Salle des visites, salle à manger.

âges où la pensée de l'ouvrier s'imprimant à son œuvre, quelque chose de son âme s'unissait à la matière pour l'ennoblir.

Notre vieille *hospedaria* [1], s'assied dans le bas quartier, près du Mondego, dont le cours toujours calme et toujours pur, va perdre ses nonchalances au détour des coteaux veloutés.

Parmi les prairies, dans chacune des anses où s'alanguit le flot, un jardin d'orangers déploie son énergique verdure. L'arbre, de forte venue, se dilate largement ; le tronc ressemble à un pilier de granit noir ; la main de l'homme néanmoins s'en est trop mêlée, et toujours je regretterai ces branches puissantes, au hasard des sèves, que jamais fer n'arrêta dans leur élan.

Le terrain qui se relève, porte sur ses flancs la ville ; à son front l'Université ; la masse imposante s'en dérobe à moitié derrière les grandes végétations.

Une *tartane* entoilée nous a menés sur les hauteurs. On s'y rend par des rues larges, claires, bordées de maisons originales ; celle-ci basse, l'autre à cinq étages ; l'une verte, sa voisine jaune ; sans compter les ateliers où l'on fabrique l'argenterie.

Ces riches entassements de vaisselle et d'ornements sacrés rappellent les temps glorieux des découvertes ; quand les caravelles qui revenaient du Pérou, portaient pour lest des tonnes de *prata* et *d'ouro ;* quand les d'Arfé, armés du marteau, le stylet aux mains, attaquant à grands coups le noble métal, fouillant les blocs ruisselants de lumière, entassaient dans le trésor des cathédrales, dans la chapelle des couvents, devant le rétable des chœurs, enfouissaient aux caveaux des sillerias ces candélabres gigantesques, ces châsses prodigieuses, ces

1. Hôtellerie.

bas-reliefs, ces revêtements d'autel, toutes ces merveilles que de brutales convoitises ont mises en pièces, pour en satisfaire leur cupidité.

Le long des vieilles murailles passent les étudiants ; nobles figures, qui semblent détachées de quelque toile de Velasquez.

Tous portent la robe noire, étroite, le ceinturon fermé d'une agrafe d'argent. Un manteau noir flotte derrière eux ou se drape en larges plis, lorsque, d'un geste gracieux et fier, ils en rejettent l'ampleur sur l'épaule. Parfois le bonnet académique, presque clérical, couvre leur tête ; parfois elle reste nue, dans son artistique beauté. La chevelure, d'un noir bleu, dégage le front. L'œil profond et vif demeure austère. La gravité ne se dément pas un instant.

Lorsqu'on voit glisser dans l'ombre ces jeunes hommes au pâle visage, regard intense, lèvre sérieuse, le front baigné des clartés que les grands peintres imprimaient au siège de la pensée ; lorsque ces figures, ployées dans leur vêtement monacal, apparaissent au fond des perspectives : sobres, un peu hautaines, réservées, et pourtant on y sent palpiter les généreuses ardeurs de leurs vingt ans ; il semble que les siècles écoulés se relèvent de la poussière, qu'on revienne au temps de cape, d'épée, de science ; à l'époque héroïque et charmante des Camoëns et des Cervantès !

Et puis la nature fait à chaque instant irruption dans cette ville d'autrefois, romaine, gothe, moresque ! jusqu'au moment où saint Jacques en personne, combattant pour les Espagnols, contre les Arabes qu'y tenait assiégés depuis sept années le roi Ferdinand[1].

1. 1046-1065.

Coïmbre se fit chrétienne. Si bien, qu'au milieu de la mosquée sarrasine, devenue l'église *Santa-Maria*, Dom Rodrigue de Bivar — le Cid — fut armé chevalier par le roi, qui le baisa sur la bouche, tandis que l'infante Doña Urraca lui chaussait les éperons.

Les femmes des villages, leurs paniers plats suspendus aux épaules, bien campées, grandes, pied leste, la vraie race portugaise (celle que n'altérèrent jamais d'impurs mélanges avec le sang nègre) arrivent au marché. Elles ont la taille souple, des visages riants. Un court jupon badine sur la jambe nue, le manteau bleu voltige sur leurs pas, tandis que le *camponio*, un gaillard solide, marche à côté de son magnifique attelage de bœufs noirs. Comme le ciel menace, qu'en cette zone où les brumes de l'Océan rencontrent la chaleur des tropiques, une averse est une trombe, les *camponios* s'enfouissent, tous, sous la *capa* de joncs desséchés, espèce de meule ambulante, qui les transforme en patagons. Les nuages peuvent crever, se verser les cataractes, pas une goutte d'eau n'atteindra le *camponio*.

Cette meule-là, qui coûte trois francs (au *forasteiro* [1]) ne pèse guère plus qu'un fétu. Elle n'est ni sans noblesse ni sans beauté. Lorsqu'on voit s'avancer d'un pas majestueux, sa brune figure à demi cachée sous le feutre noir, ce paysan, roi de la campagne, grandi de toute la raideur de sa toge monumentale, je ne sais quelles visions de races primitives passent devant les yeux.

L'église de *Santa-Cruz*, où nous entrons, renferme les deux tombes des deux premiers rois du Portugal.

1. Étranger.

Dom Alphonse Enriquez, ce comte, vassal de Castille, que la victoire d'Ourique fit monarque, est étendu sous sa cotte de mailles, les pieds appuyés contre le lion couchant, sa barbe vénérable épandue sur la poitrine. Au mur, pendent le casque et les gantelets.

Dom Sanche Ier, fils d'Henriquez, repose à côté de lui : mains jointes, la grande épée nue au côté, la cuirasse noire, le lion couchant sous l'éperon, le visage très noble et très pensif.

Un double encadrement ogival, étage autour des sépulcres les saints portugais, benoîtement coiffés de clochetons.

La sacristie nous montre ses bordures d'*azuleyos*, ses mosaïques romaines, ses limpides miroirs pris dans leurs montures ouvrées. La salle du chapitre arrondit sur nos têtes son dôme que revêt un réseau de lignes savantes. Et voici le cloître ! Voici les grands arceaux qui, partant du sol, partagés d'une fine colonnette, soutiennent la galerie supérieure aux fenestrelles délicates ! Voici, dans les angles, comme à Belem, ce grand vide, soudain ouvert ; si hardi, si nouveau ; cette surprise de l'intelligence et du regard, qui met les fluidités de l'air où l'on pensait rencontrer les solidités du marbre. Voici le pilier central, le palmier de pierre, sur lequel porte l'édifice entier !

Lianes, clématites, passiflores jettent leur toison aux murailles du cloître ; une fontaine y chante ; ses trois vasques superposées laissent échapper en longs fils l'eau que lui versent ses trois jets menus. Jusqu'à cette sobriété parle du génie arabe, l'enchanteur suprême qui a le secret de la poésie : laisser le désir inassouvi.

Le désir, n'est-ce point l'infini ?

Notre tartane, qui a côtoyé *los Paços Reales das Escolas* — le palais de l'Université — s'arrête devant le Jardin Botanique, au sommet du coteau.

Botanique tant qu'il vous plaira ! — C'est un site enchanté.

Les étiquettes en porcelaine ont beau s'embrancher à des bâtons de fer, les carreaux s'enfermer dans des haies de myrtes taillés en brosse ; rien n'empêchera ces grands couverts de magnolias d'ouvrir au soleil leurs coupes embaumées ; cet aqueduc, vêtu de pariétaires aux longues chevelures, d'enchâsser le ciel dans ses arcs ; les dattiers de jeter en travers leur ligne élégante ; les palmes de se renverser en courbes ruisselantes de lumière, le pamplemousse d'épanouir ses étoiles blanches, les rossignols de chanter à pleine gorge ; et nous d'errer émus, ravis, parmi ces splendides verdures.

Il y a là des végétations qui ne ressemblent à rien. Des branches qu'on prendrait pour des serpents, et tout à coup, une fleur, une urne écarlate, se plante sur l'écorce noire. Il y a des grappes de mimosas qui mesurent plus d'un mètre. *L'alamanda nerifolia* — il faut bien qu'en face de cette glorieuse université, je vous décoche quelques noms latins — se couvre de longs tubes jaunes et parfumés ; le *Coleus blumei*, jette au hasard son feuillage brun, dentelé, que borde un liséré vert ; cet autre arbuste, balance un panache pourpre au bout de chacun de ses rameaux nus.

Êtes-vous plus avancé ? Non ? Alors je vous fais grâce des serres.

Ah ! tenez, moi aussi, j'aime mieux oublier mes pas sous ces bananiers dont les troncs lisses portent des régimes d'or, dont les feuilles immenses nous versent

des clartés blondes. Elles ont cette jeune fraîcheur, elles gardent cette souveraine bonne grâce des natures que ni le combat n'a blessées, ni les sévérités n'ont flétries. Nul souffle glacé n'en est venu gêner l'expansion ; les sèves ont tenu ce qu'elles avaient promis.

Hélas ! hélas ! si l'on savait combien de sourires, de chansons, de jets, de floraisons spontanées charmeraient notre pauvre terre, s'il n'y avait pas, dans la région des idées comme dans l'autre, d'âpres haleines pour congeler tout ce qui essaye de fleurir.

Ce groupe de professeurs, en robes et en bonnets, qui prend le frais devant *o Paços Reales das Escolas*, n'a rien de trop austère. Quelques-uns de ces Messieurs nous introduisent dans la salle où se discutent les thèses, où se prennent les degrés. Revêtue de faïences, elle s'entoure de portraits royaux. *Dom Manuele* ressemble à un Roi de Cœur ; *Dom Sébastien* à un moine. Puis vient la blafarde et sinistre figure de Philippe II, ce conquérant, cet oppresseur du Portugal.

La bibliothèque, avec ses étudiants assis autour des tables, leur tête pensive inclinée sur quelque *in-folio*, respire la bonne odeur des bouquins. Les robes noires, les visages un peu pâles se dessinent dans cette lumière adoucie. On y sent planer la paix des choses éternelles. Et lorsque, fatigué d'apprendre, le jeune homme va chercher un peu d'air ; il a, pour y rêver, ces galeries suspendues : Coïmbre à ses pieds, les prairies mollement déroulées jusqu'au Mondégo, le vieux pont avec ses vieilles arches ; vis-à-vis, le monastère de de Santa Clara, fièrement assis sur sa colline ; et, là-bas, aux derniers lointains, les bleues déclivités de la *Sierra de Bussaca*.

Ne craignez que je vous fasse grimper au couvent de *Santa-Clara*.

Nous y avons vu tout ce qu'on y voit: ses reliques, sa cour où pousse l'herbe, sa chaîne énorme, dont assassins et brigands n'avaient jadis qu'à toucher un anneau pour échapper à la potence ou au bûcher.

Par d'incroyables casse-cous, notre tartane se précipite au fond de la vallée, vers les jardins d'Inès.

C'est d'elle que je veux parler.

Chaste et belle, Inès, qui appartenait à la maison de Castro (famille castillane, aussi noble que le roi), était fille d'honneur de Doña Constance, femme de l'infant Dom Pèdre, et vivait à la cour d'Alonzo IV, souverain du Portugal[1].

L'infant Dom Pèdre, dit la légende, s'éprit d'Inès. Doña Constance, une âme généreuse, fit d'Inès la marraine de son premier-né. Elle espérait, par cet acte de sagesse douteuse mais d'incontestable grandeur, reconquérir l'amour de son mari. Il n'en fut rien. La femme négligée mourut de tristesse. Et le peuple, épousant la querelle de l'infortunée, poursuivit Inès de son dédain.

D'autres racontent que Dom Pèdre, veuf, solitaire et malheureux, rechercha la fille d'honneur pour pleurer avec elle; qu'à force de pleurer avec elle, il l'aima; et qu'après l'avoir un temps aimée, il l'épousa.

Au bout de dix années qu'avait duré leur bonheur, le roi Dom Alphonse, un politique, craignant l'immixtion de la Castille dans les affaires du Portugal, pressa Dom Pèdre de rompre cette union secrète, et d'épouser la princesse de Léon.

Dom Pèdre refusa.

1. 1344-1354.

Lors, ceux qui détestaient Inès, murmurèrent à l'oreille du vieux roi, qu'elle vivante, Dom Pèdre n'écouterait ni prudence, ni respect filial ; qu'au mépris du droit, l'épouse de la main gauche ferait asseoir ses enfants sur le trône, tandis que les fils de Constance, légitimes héritiers de la couronne, croupiraient dans l'oubli.

Dom Pèdre, qui n'ignorait pas ces menées, avait confié sa bien-aimée aux religieuse de Santa-Clara. Une maisonnette, cachée sous les orangers, au fond du vallon, lui servait d'asile.

Dom Pèdre, parfois, s'éloignait.

Profitant de son absence (Dom Pèdre chassait dans un province écartée), les ennemis d'Inès arrachent au roi Dom Alonzo l'arrêt qui leur livre la malheureuse.

Crainte d'un retour de pitié, ils amènent avec eux, à Coïmbre, le roi qui vivait dans son château de *Montemor*.

Inès apprend la soudaine arrivée du monarque. Elle a compris. Elle saisit ses trois fils, court au palais, pousse au roi, se jette à ses pieds ; touchante, éloquente, suppliante !

Alphonse reste taciturne.

Ce silence est de bon augure ! Inès y voit sa grâce ! Le roi ne l'a pas repoussée, donc il a pardonné.

Elle regagne son doux nid caché sous les feuilles, elle y serre contre sa poitrine les chers oiseaux de sa couvée. — Ils ne mourront pas ! Leur père, d'ailleurs, les saura bien défendre ! Elle va le revoir, il va revenir !

Et, comme elle souriait à ses terreurs, trois hommes : *Pacheco*, *Gonzalès*, *Coëlho*, s'approchent d'elle, vers cette source épandue sous les cèdres, et lui percent le cœur.

Et nous sommes là, vers cette eau, sous les mêmes cèdres ! — Cinq siècles ont passé sur cette tragédie ; il nous semble que l'assassinat s'est accompli hier.

Nous cheminons sous les berceaux d'orangers, nous respirons l'arome des rosiers en fleurs, nous traversons les longues allées des grenadiers pourpres. La maisonnette, avec ses salles basses, avec son voile de citronniers, avec sa ceinture de verveines, avec ses bouquets d'héliotropes rit toujours aux éclosions de mai.

Et c'est ici ! Une roche se dresse abrupte ; la fontaine, très limpide, en sort sans bruit ; elle glisse sur de petits cailloux, sur des mousses vertes dont les tresses dénouées frémissent aux plis du courant. Les cèdres immenses, projetés dans leur ampleur séculaire, étendent sur la fontaine leur puissante verdure, qui lui font un couvert plein d'ombre et plein de paix. Un grand figuier y mêle ses feuilles odorantes ; des lierres se suspendent au rocher ; l'eau coule taciturne. Pas un murmure ne rompt le silence, pas une mouche ne vient mettre au soleil le chatoiement de son corselet ou le bruissement de ses ailes ; la ramée des cèdres reste immobile, à peine une aiguille vibre-t-elle çà et là ; les feuilles s'abattent jusqu'au sol, comme pour fermer le sanctuaire ; les troncs rougeâtres se détachent sur cette nuit verte ; et sur cette pierre, près de la source, une longue trace sanglante marque l'endroit où, transpercée, Inès s'affaissa.

Il nous semble que son âme erre encore sous ces ombrages, aux lieux qu'elle aimait. Il nous semble, lorsque la brise nous apporte quelque fugitive senteur, ressaisir un parfum émané d'elle.

Le site est secret, il a ce calme recueilli des amours innocentes et tristes.

Non, la douce Inès n'a point failli. Elle consola Dom Pèdre, elle ne déchira point le cœur de Constance.

Cette humble femme, qui voilait ses tendresses, qui dérobait son bonheur sous les bosquets n'a point trompé, n'a point torturé, comme on torture et comme on trahit, quand on est adultère !

Laissez-lui le seul bien qui lui reste : son honneur.

Laissez-lui la pureté de son amour. Laissez-lui ses mains chastement croisées sur sa blessure !

Je la verrai toujours ainsi, défaillante, résignée ; et le flot emportait sa vie avec son sang.

La vengeance fut atroce.

Dom Pèdre, tant qu'avait vécu Dom Alonzo, s'était contenté de saccager les châteaux des assassins.

Une fois Dom Alonzo mort, et l'infant roi ; sa colère, feu souterrain longtemps comprimé, fit explosion.

Les meurtriers s'étaient réfugiés en Castille ; Dom Pèdre le Cruel, neveu de Dom Pèdre de Portugal y régnait : deux natures faites pour s'entendre.

L'extradition requise fut octroyée ; les assassins livrés.

Alors, à Santarem, sous les fenêtres du Palais, pendant que l'époux d'Inès assis à table, mangeait, buvait, festinait, insultant les suppliciés et riant d'un rire d'hyène ; le bourreau travaillait ces hommes, arrachant à l'un le cœur par la poitrine, à l'autre par le dos,

Et comme *Coëlho* jetait, tout pantelant, une dernière injure au roi :

— Qu'on apporte — cria Dom Pèdre, jouant sur le nom du malheureux : — Qu'on apporte de l'ail et du vinaigre, pour assaisonner ce lapin [1] !

L'âme d'Inès dut s'enfuir épouvantée, aux dernières profondeurs des cieux.

1. *Coëlho* — lapin.

Mais tout n'était pas dit.

Le roi Dom Pèdre fait exhumer les restes de sa bien-aimée. Depuis cinq ans, elle gisait au tombeau. On ôte la pierre, on lève la morte, on la revêt d'habits royaux. Dom Pèdre, ceignant ce pâle front d'une couronne, proclame Doña Inès, épouse légitime et souveraine. Les seigneurs viennent en procession lui prêter serment et lui baiser les mains.

Après, on conduisit le corps dans la chapelle d'Alcobaça, réservée aux monarques. Des chevaliers portaient le cercueil, un innombrable cortège suivait, des cierges allumés bordaient la route sur un parcours de dix-sept lieues ; tout du long chantaient les clercs. On plaça le cercueil dans un sépulcre de marbre blanc; la statue d'Inès s'étendit sur la pierre ; tout à côté, un sarcophage pareil attendait le roi Dom Pèdre.

J'ai beau faire : cet homme qui sut si bien aimer, me fait oublier l'horreur du cruel, qui sut trop bien haïr.

Je sens de secrètes faiblesses pour ces véhéments, tout entiers portés au bien ou au mal. Cette puissance, jetée d'un seul bloc à droite, à gauche, sans hésitation, sans retours, a des grandeurs d'énergie, et comme un oubli de soi, qui va chercher au fond de mon âme je ne sais quelles sympathies, réveiller je ne sais quels enthousiasmes au fond de mon cœur.

« Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant ! »

Dom Pèdre se vengeait ; il crut punir.

Austère, pur, inflexible, l'amour d'Inès l'aurait attendri. Arraché d'elle par un acte barbare et félon, l'homme disparut, le justicier resta.

Justicier ! — Il garda le nom, comme son neveu de Castille.

Nulle partialité. Ses arrêts tranchaient d'un coup égal la noble tête du seigneur, la tête tonsurée du prélat, rarement celle du peuple.

Il portait sur l'écu, le diadème entouré d'un fouet. D'aucuns prétendent que le fouet pendait à la ceinture du monarque, lequel s'en servait à l'occasion.

Comme il faut que ces natures coulées en fer aient toujours quelque fêlure par où s'échappe la folie humaine, ce terrible Dom Pèdre dansait. Il dansait passionnément. L'humeur farouche se revanchait toutefois, en ceci, que la danse était sinistre.

Dom Pèdre dansait la nuit, par les rues de Coïmbre. Des trompettes d'argent, au son lugubre (un appel du fond du sépulcre), accompagnaient ses pas.

Que voulez-vous ! jusqu'à cette danse tragique me plaît.

C'est un caractère, cela! On dirait quelque figure échappée aux fresques de Michel-Ange.

Au surplus, il ne s'agit pas d'un saint. Il s'agit d'un fils d'Adam, qui a du limon dans sa chair, oui, mais qui a du sang dans les veines. Il s'agit d'une âme violente; ni légère, ni oublieuse, ni pourrie de voluptés, ni facile aux méchants, ni sourde aux pauvres.

Peut-être qu'à l'heure dernière, ce cœur touché de la douce mémoire d'Inès, aura trouvé des clémences. Peut-être qu'à ce moment où les sincères se voient tels qu'ils sont, le monarque aura senti l'atrocité de ce qu'il appelait: « le droit ». Peut-être, tout à coup inondée de la lumière éternelle, l'âme se sera-t-elle abattue, repentante et désolée, devant le grand justicier, qui est le grand Rédempteur.

22 mai 186...

Il a fallu quitter notre Coïmbre poétique et savante.

Ce n'est pas sans regrets. Le matin cependant est si radieux, la terre est sortie si belle des ondées qui l'ont rafraîchie, les feuilles ont tant d'éclat, le ciel s'étend si bleu sur cette large zone, jetée dans sa grâce et dans son abandon entre l'Océan et la Sierra de Alcoba, qu'en vérité, je ne sais plus que m'épanouir et remercier Dieu.

Ce pays est à la fois un jardin et un désert. Jardin par ses cultures, désert par ses régions solitaires.

N'allez pas vous représenter les *despoblados* espagnols.

Avec le grand royaume, nous avons laissé les grands aspects. Les horizons se sont resserrés ; le charme n'y a rien perdu.

Tantôt les plantations de cannes frémissent sous le vent, et leurs tiges satinées se froissent avec des lueurs argentées; tantôt le maïs darde ses feuilles d'un vert cru sous un verger fait d'orangers, de figuiers et de grenadiers. Quelque maison blanche a projeté vers nous son avant-toit revêtu de pampres; çà et là, passe libre et svelte le fût d'un palmier. Puis les bois de pins qui, courant sur les crêtes en dessinaient le profil, précipités dans la vallée, en prennent résolument possession. Alors, des bruyères roses foisonnent sous les ramées, des ajoncs aux fleurs-soufre y déploient leur splendide manteau.

Vous les connaissez, les transparences des forêts de pins ! Vos regards ont plongé dans ce jour atténué. Toute cette fluidité de l'air ; clartés, profondeurs, la vibration du feuillage, les saveurs de la résine, la sauvage senteur des plantes bocagères vous ont tenu charmé. Tandis que siffle la vapeur et que vous entraîne le convoi, vous restez là, n'est-ce pas ? Vous errez sous ces dômes, en ces retraites inviolées ! Les aiguilles des pins tapissent le sol, la mousse y déroule son velours. Dans ces royaumes du soleil, l'ombre n'a ni froidure ni ténèbres, les fleurs s'y ouvrent largement.

Qu'on irait bien tout le jour ainsi ! passant des bruyères vermeilles aux genêts d'or ; regardant la cire amollie glisser le long des troncs, s'enfler, puis se détacher en une belle larme d'ambroisie.

Lorsqu'une trouée nous laisse voir les cultures, treilles, maisonnettes, même les orangers ont tort. Pourtant, ils croissent vigoureux ; le vernis de leur verdure chauffe la lumière ; on sent l'effusion d'une terre dilatée sous des haleines pénétrées d'amour.

Des cris glapissants nous ont arraché à nos songes.

C'est Aveïro. Sur les barrières du *ferro-carril*, perchent des paysannes en jupon court, en veste constellée de boutons d'argent, le feutre sur la tête, le bras tendu, les doigts armés de petites boîtes en fer-blanc : une friandise locale qu'il faut acheter, sous peine d'avoir le tympan pourfendu.

On achète, on prend, on ouvre ; on voit une bouillie couleur d'ocre ; on y goûte. Merci de moi ! C'est du jaune d'œuf au miel !

Ce qui n'empêche pas Aveïro d'avoir des bosquets

de citronniers, de fiers châteaux, et le caractère féodal.

Les niveaux abaissés nous ont fait pressentir le voisinage de l'Océan.

La campagne qui se peuple, les habitations isolées qui se plantent au milieu de leur clos, les cultures diverses, indiquent le morcellement de la propriété. Villages, maisons et gens ont l'air heureux. Cela fait une gaie nation en gai pays.

La contrée, au surplus, change comme un tableau mouvant.

Je vous parlais de jardins, de vignes et d'orangers. Tandis que nous causions, l'aspect s'est transformé ; nous courons sur une lagune formée de prairies. Mille canaux, chemins ombreux ou dorés selon que les rencontre ou que les néglige le soleil, la coupent en tous sens. Leur miroir, qui reflète jusqu'aux brins d'herbe, porte des flottilles de bateaux : pirogues relevées de proue et de poupe, tantôt serrées côte à côte, tantôt oubliées solitaires en quelque sentier limpide, toujours répétées d'un trait net dans les profondeurs de l'eau.

Un paysan et sa femme ont empilé sur ce batelet leur récolte de foin aux pénétrants aromes. Debout tous deux, ils enfoncent l'aviron, poussent l'esquif, glissent doucement sur les vertes transparences. Chaque détour nous montre des images pareilles ; notre pensée s'y attarde ; et déjà elles se sont effacées.

Ovar a fui derrière nous, avec ses treilles jetées sur les canaux.

Voici les landes ; voici les forêts de pins étalées sur les sables qu'elles arrêtent, dont elles vaincront l'ari-

dité. La ligne égale de l'Océan se pressent derrière; puis les dunes se lèvent, elles ondulent comme un gigantesque serpent. Lorsqu'un de leurs plis s'abaisse, on voit dans l'échancrure la houle déferler, les cabanes de pêcheurs s'asseoir sur la plage, les ondées qu'illumine le soleil, se verser en des lointains infinis.

Maintenant, les sables eux-mêmes se sont abattus, la lande s'est déchirée, le vieil Atlantique apparaît. Il emplit l'horizon. On ne regarde que lui. On n'entend que sa grande voix, dont les sourds accents répètent incessamment la même plainte.

Ce ne sont plus tes flots bleus, ô Méditerranée ; ce n'est plus ta coupe emplie de lumière et d'azur!

Jusqu'au fond des perspectives, une teinte verdâtre va se plombant, se dilatant, morne, dans son insondable majesté.

C'est grand, c'est triste, éternel, douloureux.

Les nuées pèsent en ombres noires. Quelquefois, un sillon de lumière partage le dôme obscur ; les nuages refoulés, s'ouvrent pareils aux deux battants d'un prodigieux portail ; le ciel resplendit, ses gloires font effraction, le flot s'est allumé; puis tout s'éteint, l'immensité se recouvre du suaire ; et ces alternances de splendeur et de nuit, de détresse et de joie, me laissent le cœur navré.

L'Océan, c'est l'inexorable, qui berce ou brise, et n'y pense plus.

Les tourbillons dont se creusent ses surfaces, les taches de lumière ou d'ombre qu'y promène le vent sont caprices de despote et jeux de tigre : le sang jaillit sous la griffe. Ces écumes, follement balayées, engloutissent des navires. Ces transparences qui tournoyent, aspirent des vies d'hommes. Ces belles vagues mollement

soulevées, se jettent l'une à l'autre mâts, bordages: ce qui fut un vaisseau, ce qui n'est plus qu'une épave! Et les matelots qu'il portait, cadavres livides, roulent, bercés d'un balancement moqueur, dans ces profondeurs qui ne rendent pas les morts.

Ce quelque chose de sublime, qui palpitait là, vous a-t-il oppressé? Vous êtes-vous vu chétif, un rien?

Votre âme toutefois est plus grande! — Et l'Océan, avec toutes ses colères, ne réussirait pas à vous dompter le cœur. Et l'infini aurait beau fuir devant vous plus prompt que l'éclair; votre pensée l'a devancé, l'a dépassé, elle ne s'arrêtera que devant Dieu.

Mais, je vous l'ai dit, ici rien ne dure.

Les jardins de Villanova da Gaya, se sont épanouis devant nous, en face d'Oporto.

Une tartane à deux roues nous a pris; nous allons gagner le point extrême du voyage, notre dernier enchantement; et le rideau tombera.

Ah! mon ami, que l'image en reste belle!

Notre coteau — Villanova da Gaya — descend plantureux jusqu'au Douro. Il y va chargé d'une toison de vergers et de prairies; les versants se creusent en vallons, se bossellent en croupes, vêtus d'orangers, habillés d'herbe, fleuris de jardins. Çà et là, quelque habitation montre un bout de façade ou de toit. Les caves monumentales des Anglais — ces gouffres qui absorbent tout le vin du pays — allongent leur dos vers le fleuve. Ce fleuve, le Douro, chemin d'or qu'embrase le soleil couchant, s'infléchit à chaque promontoire, s'oublie à chaque anse. Vis-à-vis, éparpillée sur les déclivités, étalée sur les crêtes, suspendue aux rocs, Oporto, la riante, la

bigarrée, une féerie, se déploye avec d'incroyables audaces de couleurs : imposante, fantasque, sa tour de *los Clerigos* plantée comme un phare au plus aigu de l'écueil ; ses églises, sa *Cé*, donjons et tourelles, jetés à tous les plans, sur toutes les hauteurs !

Le Douro, métal en fusion, qui semble charrier des feux de fournaise, porte à la mer des embarcations : balancelles, canots, felouques combles de fûts. Les vergues s'emmêlent, les voiles se gonflent, on sent tressaillir la grande vie, s'embraser la grande activité.

Un pont nous a mis sur l'autre bord.

La ville entière semble planer sur nos têtes. A droite, les habitations s'égrènent, accrochées en nids de guêpes au rocher. Des précipices tranchent les lignes ; des pampres s'y versent. La cité qui jaillit du fleuve, bâtie on le dirait sur des échelles, met en bas, en haut, partout, ses maisons de toutes les espèces, de toutes les couleurs : échoppes, terrasses, baraques, palais, tout le tapage de son éclat et de sa gaieté.

On monte, on monte encore. Les chevaux ont le pied sûr, leur fin sabot saisit le pavé ; tantôt des rues larges et bien bâties, tantôt des ruelles tortueuses, grimpent aux sommets, s'en vont à la dégringolade, retrouver le Douro. On y rencontre les belles *camponias* dans leur jupon court, dans leur corset aux aiguillettes d'argent. Les hommes ont conservé la veste serrée au corps, la rouge ceinture, le bonnet crânement planté sur leurs cheveux noirs. L'argenterie s'entasse derrière la vitrine des orfèvres. — On gravit toujours, c'est toujours plus hardi, plus riant, plus fou !

Les jardins, ouverts au beau milieu de la ville, projettent leurs arbres vigoureux ; la vigne court sur les

terrasses ; quelques palmiers se balancent en plein ciel ; la faïence, l'*azuleyo* des Mores, ce brocart plus riche qu'un manteau de reine, revêt la plupart des habitations.

Tous les millions du monde ne vous donneront pas, si vous ne l'avez point, un visage qui soit à vous. Porto a sa figure. Lisbonne avait la sienne, avant Pombal. Porto, la cité révolutionnaire, impatiente des jougs, prompte à les rompre, n'a point souffert qu'on lui imposât un masque banal. Nul désastre, il est vrai, ne l'a ravagée ; mais chaque siècle démolit à son tour : montrez-moi une ville, dont le temps n'ait pas effacé les saillies ?

Porto, notre indépendante — j'allais mettre notre républicaine — bâtit sans s'inquiéter ni de l'alignement, ni du qu'en-dira-t-on, ni de rien autre que de ce qui lui plaît.

Si elle était femme, on froncerait le sourcil. — C'est Oporto ; franchement, je trouve qu'elle fait bien.

---

23 mai 186...

Lorsque, tout en musant le long de ces rues, dont quelques-unes mesurent une lieue de parcours, on arrive à *las Fontainhas*, on trouve une terrasse perchée au plus haut des collines, sur le Douro, avec des coulées de roches rouges qui opposent leurs tons ardents aux caresses de la végétation.

Bien bas, du fond des méandres limpides mollement

déroulés, sous les vapeurs légères qui suivent le courant, on voit descendre les bateaux plats, chargés du vin fameux si cher aux Anglais, recueilli dans la province supérieure. Un gouvernail prolongé, presque un aviron, plongeant à l'arrière, dirige l'embarcation à travers les tournants. Elle a franchi les chutes qu'elle ne remontera que démontée, portée à dos d'homme : un trajet qui prend deux mois !

Dans ces canaux, enfouis sous les orangers, s'accomplit le grand œuvre.

Le vin de Porto subit — depuis les épidémies vinicoles surtout — plus de mélanges que jamais n'en opérèrent les alambics de Médée.

Au moment où la grappe est écrasée, les manipulateurs y ajoutent un quart d'*aguardiente* [1] ; un second quart, lorsqu'ils encavent ; un troisième, quelques semaines plus tard. — Et l'Angleterre boit !

L'année dernière, quarante mille *pipes* de vin de Porto prenaient le chemin de la Grande-Bretagne, tandis que l'Espagne et la France — qui s'y connaissent — n'en achetaient qu'une *demi-pipe* [2].

Sur les hauteurs qui nous font face, Anglais, Français, *Miguelistes* et Constitutionnels se sont battus.

Lorsque Napoléon Ier lança Junot sur Lisbonne, Lisbonne, abandonnée de ses souverains, se rendit sans coup férir. — Dès 1808, une révolte éclatait à Porto. S'il fallut le secours des Anglais pour chasser l'en-

1. Eau-de-vie.

2. La Grande-Bretagne s'est emparée de l'exportation et de l'importation portugaises. — Pour ne parler que des oranges, cinq ou six bâtiments, au temps de la récolte, partent d'Oporto ou y rentrent.

nemi, l'insurrection montra du moins que Porto n'acceptait pas de maître étranger.

Plus tard, elle se déclara pour Dom Pèdre, contre Dom Miguel.

Toutes les fois qu'il s'est agi d'indépendance, Porto a payé de sa personne. Ses coteaux, où tant de bosquets verdoyent, ont vu ruisseler le sang : des milliers de cadavres sont enfouis sous ses orangers en fleurs.

Mais que la nature a vite raison de nos tragédies ! Qu'il lui faut peu d'efforts, pour effacer du sol jusqu'à la mémoire de nos douleurs !

Un printemps, quelques averses, le jet des sèves ; et Magenta, Solferino, Sadowa, les lieux les plus épouvantés de massacres, retrouveront leur sourire. Les jeunes filles y jetteront au vent leurs chansons, l'oiseau sautillera dans les guérets, les épis ondoyeront sous la brise, les moissonneurs y abattront les gerbes, comme naguère la mitraille y fauchait les bataillons.

Tenez, nous voici sur l'emplacement des cachots de la *Santa Inquisiçao* [1]. Tout a été démoli, les souterrains restent seuls. On en tirait, il y a quelques mois, des instruments de torture, à pleines charrettes [2]. Il faudrait frissonner ! Mon ami, l'heure est trop clémente, le fleuve se dilate en un miroir trop pur, les vignes avec les maisonnettes s'y réfléchissent d'un accent trop coloré ; il y a trop de soleil, trop d'aise, trop de bonheur ; et j'ai beau m'indigner des triomphes du présent plein de joie sur les souvenirs pleins de larmes, je ne parviens pas à m'assombrir.

1. Sainte Inquisition.

2. Cette ferraille sanglante, s'est vendue au plus offrant, sur la place du marché.

Au surplus, je crois que nous devenons Portugais.

Ici, le soleil, les rosées, le vent humide et chaud de l'Océan font tout ; ce qui fait que l'homme ne fait rien, ou à peu près. Il n'y a qu'à se laisser vivre. Le *camponio* travaille avec modération. Les gains faciles, énormes, les habitudes paresseuses, résultat de l'esclavage colonial, ont inoculé leur venin aux habitants des villes, en contact immédiat avec les classes riches, empoisonnées de virus.

A Porto, de même qu'à Lisbonne, tout l'ouvrage s'exécute par les *Gallegos*[1]. Une servante portugaise — nous tenons ces détails de bonne source — refusera de porter le moindre paquet. Si vous mettez un balai dans les mains d'une pauvresse, l'engageant à s'en servir moyennant salaire ; elle laissera tomber le balai et vous tournera le dos. S'il faut agir pour manger, le citadin jeûnera. Le sommeil prend la moitié de l'existence; le *far niente* prend l'autre moitié. On se promène peu, on ne lit pas, on roule des cigarettes, et l'on bâille.

Espera, mañana ! — Ces deux mots du Portugal résument tout[2].

Vous ai-je dit qu'à nos pieds l'humble *villa* où vint expirer le roi Charles-Albert s'enfouit sous les citronniers, les jasmins et les roses[3]? Vous ai-je dit qu'à

1. Galliciens.

2. Attends! demain!

3. Le général comte H. de Collegno, un des plus beaux caractères dont s'honore l'Italie, reçut son dernier soupir. — Prince royal, Charles-Albert l'avait trahi (1821). Collegno, condamné à mort, mena longtemps la vie d'exil, consacrant à la science (il était devenu géologue et professa plusieurs années à Bordeaux) les facultés d'élite dont sa patrie n'avait pas voulu. — Lorsque Charles-Albert, après l'abdication, vint seul, abandonné, s'abriter

l'Occident, la *barre* écumeuse, menaçante, tranche de sa ligne blanche les grandeurs avec les mélancolies de l'Océan?

Autant le Tage, à Lisbonne, efface son cours en s'élargissant ; autant le Douro, serré entre ses deux rives, précise son chenal.

L'embouchure du Tage se dérobe sous l'aplatissement de ses bords ; le Douro, pressé des deux côtés, bataille pour se rendre. Flanqué de contreforts, hérissé de rocs, accidenté de sables mouvants, son flot proteste. Il met son énergie à noblement mourir. — Entre l'Atlantique et lui, c'est un combat dont les rudes clameurs retentissent au loin.

A peine si le chenal se marque ; la passe varie d'un jour à l'autre ; chaque matin, on la sonde à nouveau. Les caprices du fleuve en jettent le fil tantôt ici, tantôt là. Il est malaisé d'en sortir ; il est périlleux d'y entrer. Nul ne l'affronte sans avoir fait les signaux, et pris à bord les pilotes, car il en faut plus d'un [1].

à Porto ; Collegno y accourut avec sa femme, sa digne compagne, et ne quitta plus le roi découronné. — Collegno, le vaillant champion de la liberté, qui s'était battu pour elle en Espagne, en Grèce, partout, la vit triompher, enfin, dans sa patrie. — Il fut successivement ambassadeur à Paris, gouverneur de Gênes (ferme comme roc, au temps du terrible choléra), occupa les postes les plus élevés, et, jusqu'au bout, resta l'homme généreux, intègre, simple, bon, pétillant d'esprit : le preux chevalier, que Victor-Amédée avait exécuté en effigie, sur la poitrine duquel Charles-Albert appuya sa tête mourante, et que révère l'Italie, comme un de ses héros libérateurs.

1. En 1854, un vapeur de Lisbonne, *le Porto*, poussé de la tempête, fut s'écraser contre les récifs. Quatre-vingt-quatre passagers, déchirés, broyés, jetés aux brisans qui les renvoyaient à la mer, jonchèrent la plage de leurs cadavres. Un homme, le Consul de France, bon nageur, venait d'atteindre ce rocher, le *Jean-Bœuf*, dont le front colossal défie l'Océan. Une lame gigantesque se leva,

Comme nous regardions cela, tout à coup, sur les surfaces immenses, paraît un vapeur.

Il gouverne sur la passe, approche, présente sa proue aux cataractes de la barre, vire de bord, et se met à courir des bordées.

Et, pendant ce temps, un *caïque* — on nomme ainsi les barques à voiles triangulaires qui vont du fleuve à la mer et de la mer au fleuve — un *caïque* léger, glissant sur la houle, s'est lancé, a tournoyé, englouti semble-t-il comme un fétu ; et la passe est franchie ! Il glisse paisiblement dans le lac intérieur !

Espinho, village qui date de l'époque troyenne (ses habitants ont conservé le costume grec avec le bonnet phrygien), *Espinho* construit ces embarcations, que leurs deux bouts relevés feraient ressembler aux kaïks du Bosphore, sans le renflement de leur bordage, auquel manque la sveltesse du canot musulman.

Notre vapeur, le *Cintra*, passera-t-il ? — Pour cela, il faut que monte le flux, qu'une bonne brise s'éveille. Par le vent du sud, impossible de sortir ; par le vent du nord, impossible d'entrer.

Hier, ce brick danois qui essayait de franchir le goulet et de prendre la mer, a *touché*. L'équipage s'est sauvé à la nage ; le brick restera longtemps au radoub.

En attendant, l'écume se dresse comme un mur. Le *Cintra* promène ses ennuis sur le dos des vagues. Un ciel tantôt rayonnant, tantôt couleur d'encre, jette sa lumière ou ses obscurités aux abîmes changeants.

couvrit le *Jean-Bœuf*, et, quand elle se retira, on ne vit plus que la rocher nu. — Chaque année, à l'anniversaire du sinistre, une procession commémorative va pleurer les naufragés, sur la grève où ils périrent.

Je ne sais quel souffle généreux, réveille, on le dirait, d'héroïques émotions. Cela sent les combats, cette passe. Ce navire qui requiert l'entrée, qui la forcera peut-être, qui, peut-être, s'y brisera, vous met l'enthousiasme au cœur.

— Il a renoncé ! dit-on autour de nous : — L'Océan est dans un de ses jours traîtres. Mieux vaut rouler au large que s'effondrer au port.

N'en croyez rien !

Voyez ! voyez ! La marée a gonflé le flot. La fumée du *Cintra*, qui tombait en plis lourds, se déroule sous le vent. Notre navire s'est décidé. Il a hissé le drapeau.

Vite, sur la jetée ! — Nous y sommes.

C'est la bataille et c'en est le fracas.

Les récifs, au milieu de la barre, montrent leurs dents qui déchirent l'écume. Les pires écueils se dérobent sous l'eau. On les devine aux tourbillons, aux convulsions, à ces trombes, à ces fusées, aux avalanches soudain précipitées ; puis un calme effrayant se fait, et du sein de cette paix jaillit une lame énorme, qui s'abat, qui s'ouvre, et la mort est au fond.

Les cris mêmes ne parviennent pas à traverser le mugissement de ces deux colosses : l'écueil et la mer. Tout au loin, tandis que le fleuve se débat en détresse, l'Océan sans bornes, qui se sait maître, laisse la houle échevelée glisser sur ses déserts. C'est le grand Atlantique. Jamais vous ne l'avez vu sourire. L'aurore peut lui jeter des rayons, le soir des flammes, tout s'éteint en ses profondeurs. Il abandonne les jeux à d'autres mers ; son immensité n'y prend point de plaisir. Verdâtre, même quand le ciel se fait bleu, il n'emprunte à l'éther ni ses transparences ni son azur ; démesuré, pa-

reil, trop puissant et trop hautain pour souffrir qu'une robe de pourpre ou d'or lui prête quelque éclat.

Voyez ! voyez ! Les pilotes ont jeté leur esquif à travers le goulet ! — Le goulet est derrière eux !

Accoster, ils ne peuvent pas. Mais le *Cintra* suit leur canot. Une rouge banderole lui montre le chemin. Les brisants font rage, la proue a disparu, plus de bordages, la tourmente enveloppe tout !

Non. Des deux côtés s'effacent les tourbillons ; une forme noire s'est dessinée, elle a bondi, elle s'abat, reparaît ; le chenal est enfilé, l'écueil est vaincu !

Jamais je ne l'oublierai, cette triomphante arrivée, dans les eaux tranquilles du bassin, quand le navire s'avançait silencieux, que le courant dompté se partageait en deux volutes, que l'onde s'enroulait à l'hélice et que le vaisseau glissait sur cette glace aux glauques reflets, dont la transparence répétait les contours.

Lentement, nous sommes revenus par la ville.

Vous savez comme les petites choses reposent des grandes. On dirait que notre âme, altérée du sublime, sitôt qu'elle en a mesuré l'amplitude, se fatigue de l'effort. — Eh bien, c'étaient les gaies faïences, les *azuleyos* pleins de soleil et de couleur, qu'opposent les façades portugaises aux brouillards de la mer. C'étaient les bateaux plats, plus vifs que des anguilles, qui se jouaient sur le Douro. C'étaient les juifs du Maroc, vêtus de tuniques blanches, avec leurs corbeilles combles de dattes fraîches et de bananes jaune d'or. Les terrasses, suspendues à toutes les hauteurs, nous jetaient le parfum de leurs verveines avec l'arome de leurs œillets. Parmi la foule des matelots, les jolies filles d'Oporto promenaient leur taille souple, leurs traits fins, leurs yeux noirs. On

respirait l'effluve des orangers. Chaque palais, chaque masure, chacune de ces *calles*, jetée au rocher dans son audace et dans ses bigarrures, nous envoyait un sourire. La belle ville portugaise, enchâssée dans ses vergers, les plis de sa robe chatoyante élargis sur les versants, ses pieds dans le fleuve, trônait, assise sur l'écueil, le front à l'Océan.

Son dernier regard nous est resté dans le cœur.

---

25 mai 186...

Quitterons-nous le Portugal, sans lui dire un adieu plein d'espoir ?

Ce peuple est comme il est. J'aime cela.

Il y a des races qui *représentent* toujours. Elles posent en nourrice : le marmot devant sa bonne, le père devant son fils, l'homme devant la nation, la nation devant l'univers. Chez ces races-là, on marche, on parle, on éternue pour la galerie. Il en résulte parfois de grandes actions, plus souvent de grandes sottises.

Ici, rien de pareil.

Le Portugais, insouciant, ne se donne pas l'air d'un brûlot; dormeur, ne se cache pas pour faire la sieste ; paresseux, ne singe pas l'activité.

C'est quelque chose. Ce n'est pas tout.

Si j'osais, je lui dirais, comme au *Marquez* de Sétubal :

— Debout ! lève-toi ! apprends les matineux réveils ! Tu as des libertés, c'est bien ; avance ! on ne conserve qu'à la condition d'acquérir. Tu as du pain, c'est bon ; remue, travaille, mange-le à la sueur de ton visage ! on ne possède que ce qu'on a conquis. Aie les saines ambitions, la soif de connaître, le besoin de créer. Alors, renaîtront chez toi les écrivains, les artistes, les savants, les poètes. Le Portugal retrouvera les jours glorieux des Camoëns, des Vasco, des Sébastien, des Manuel : il aura ses découvreurs d'idées, comme il eut ses découvreurs de mondes : j'en bénirai Dieu [1]

A cette heure, nous voilà bien loin.

Le Douro s'est effacé, les jardins portugais ont disparu sous les brumes ; le Tage a perdu ses plis sous la verdure des rives ; l'Estramadure espagnole, qui longtemps s'était allongée entre ses coteaux rocheux et ses bois de chêne rabougris, s'est évanouie derrière nous.

La nuit replie son linceul ; le soleil va paraître. Il va jaillir au fond d'un de ces déserts de la Manche, illimité, morne et triste jusqu'au moment où le globe d'or, flamboyant, en a tout à coup transfiguré le pauvre aspect.

La *manade* galope enivrée, les taureaux bondissent. Jamais aurore, en ses avant-coureurs vermeils, ne resplendit d'un tel éclat.

C'est la fin du voyage.

La fin de nos jours aura-t-elle des embrasements pareils ?

1. Ses *découvreurs*, ses explorateurs héroïques, le Portugal les a retrouvés. *Serpa-Pinto*, *Arpoare*, d'autres encore ; 1886.

Je vous laisse devant cet Orient étincelant de promesses.

Pas un rayon n'éclaire encore la lande. Il fait sombre et j'ai froid.

Mais l'éther s'illumine, et sous le vent de l'aube on sent palpiter le désert.

Mon Dieu! enveloppe-nous de ton amour.

FIN

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 304-6.